

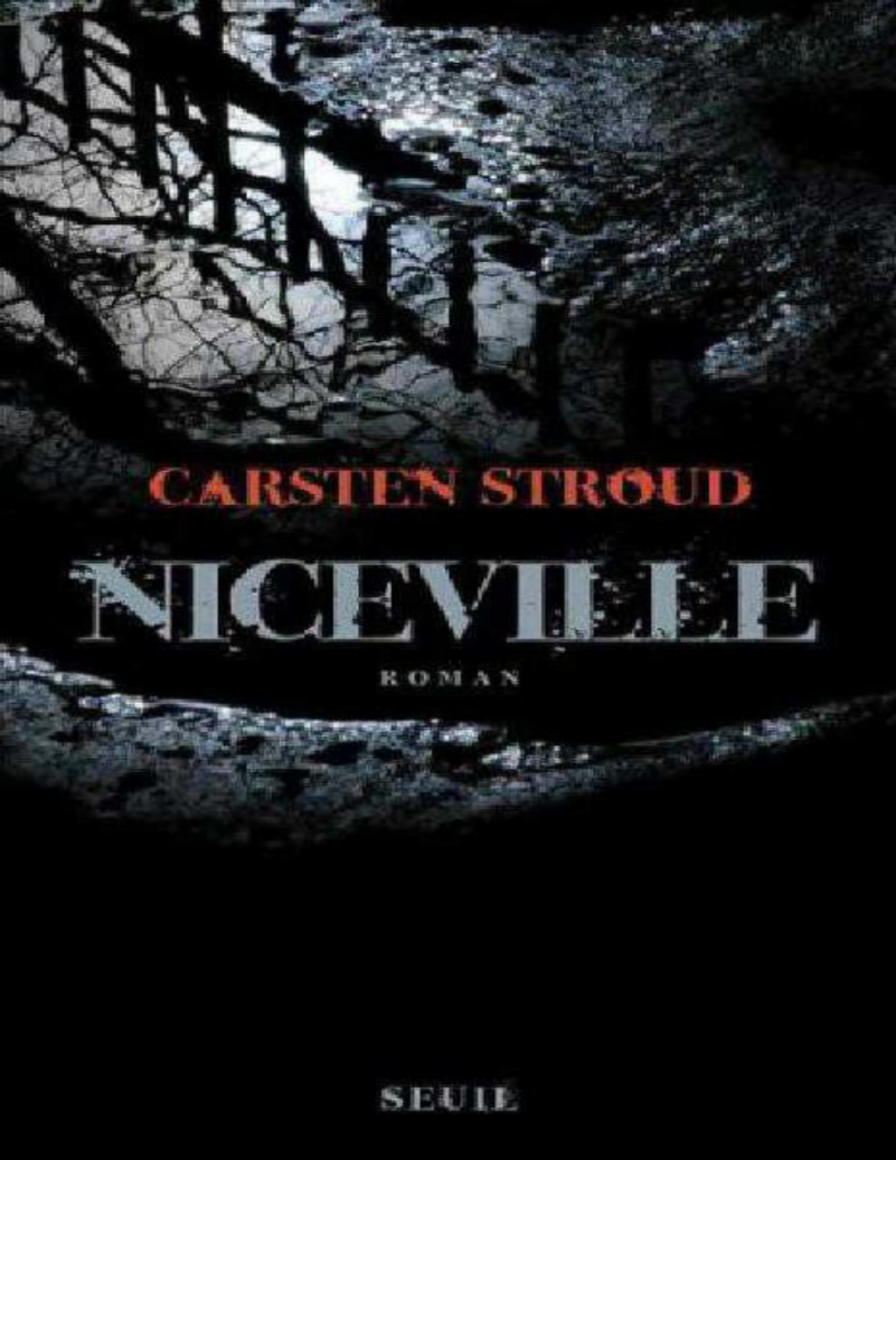


Niceville

Carsten Stroud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

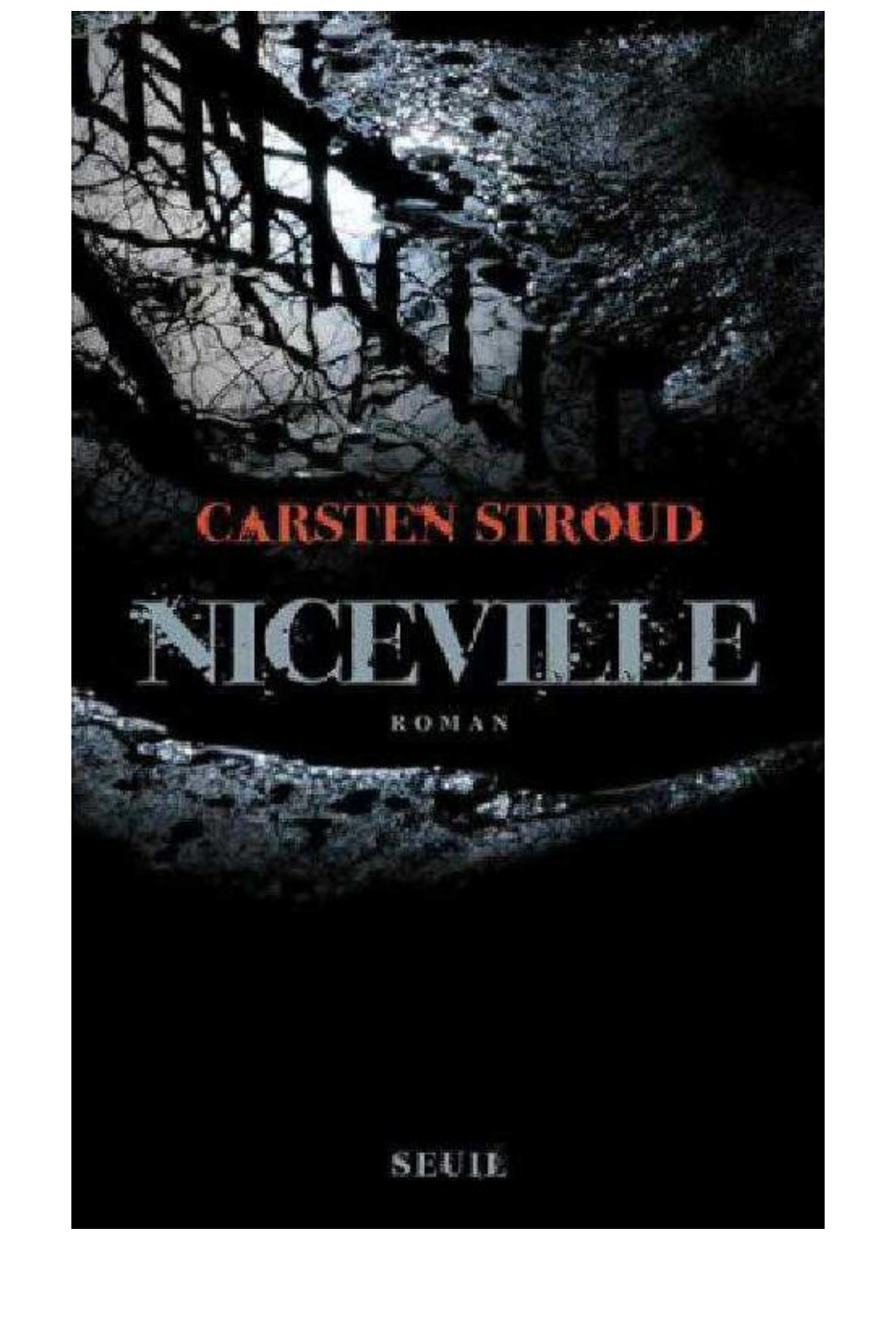


CARSTEN STROUD

NICEVILLE

ROMAN

SEULE



CARSTEN STROUD

NICEVILLE

ROMAN

SEUIL

DU MÊME AUTEUR

Black Water Transit
L'Archipel, 2010

DANS LA MÊME COLLECTION

DERNIERS TITRES PARUS

Brigitte Aubert

La Ville des serpents d'eau

Lawrence Block

Heureux au jeu

Keller en cavale

C. J. Box

Zone de tir libre

Le Prédateur

Trois semaines pour un adieu

David Carkeet

La Peau de l'autre

Gianrico Carofiglio

Les Raisons du doute

Le Silence pour preuve

Lee Child

Sans douceur excessive

La Faute à pas de chance

L'espoir fait vivre

Michael Connelly

Deuil interdit

La Défense Lincoln

Chroniques du crime

Echo Park

À genoux

Le Verdict du plomb

L'Épouvantail

Les Neuf Dragons

Thomas H. Cook

Les Leçons du Mal

Au lieu-dit Noir-Étang...

L'Étrange Destin de Katherine Carr

Arne Dahl

Misterioso

Qui sème le sang

Europa blues

Torkil Damhaug

La Mort dans les yeux

Knut Faldbakken

L'Athlète

Frontière mouvante

Gel nocturne

Karin Fossum

L'Enfer commence maintenant

William Gay

La Demeure éternelle

Sue Grafton

Oliver Harris
Sur le fil du rasoir

Veit Heinichen
À l'ombre de la mort
La Danse de la mort

Charlie Huston
Trop de mains dans le sac
Le Vampire de New York
Pour la place du mort
Le Paradis (ou presque)

Liz Jensen
Avant la fin

Thierry Jonquet
Mon vieux
400 Coups de ciseaux et autres histoires

Jonathan Kellerman
Meurtre et Obsession
Habillé pour tuer
Jeux de vilains
Double Meurtre à Borodi Lane

Natsuo Kirino
Le Vrai Monde
Intrusion
L'île de Tokyo

Michael Koryta
La Nuit de Tomahawk
Une heure de silence

Volker Kustsher
Le Poisson mouillé
La Mort muette

Henning Mankell
L'Homme qui souriait
Avant le gel
Le Retour du professeur de danse
L'Homme inquiet
Le Chinois
Faïlle souterraine et autres enquêtes

Petros Markaris
Le Che s'est suicidé
Actionnaire principal
L'Empoisonneuse d'Istanbul

Deon Meyer
Jusqu'au dernier
Les Soldats de l'aube
L'Âme du chasseur
Le Pic du diable
Lemmer, l'invisible
13 Heures
À la trace

Håkan Nesser
Le Mur du silence
Funestes Carambolages
Eva Moreno

Jon Osborne
Top Class Killer

Elvin Post
Faux et Usage de faux
Losers-nés
Room Service

George P. Pelecanos
Hard Revolution
Drama City
Les Jardins de la mort
Un jour en mai
Mauvais Fils

Peter Spiegelman
À qui se fier ?

Joseph Wambaugh
Flic à Hollywood
Corbeau à Hollywood
L'Envers du décor

Austin Wright
Tony et Susan

Titre original : *Niceville*
Éditeur original : Alfred A. Knopf, Random House, New York
© Esprit d'Escalier, 2012
ISBN original : 978-0-307-70095-7

ISBN : 978-2-02-110670-1
Pour la carte : © Robert Bull

© Éditions du Seuil, juin 2013, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

À Linda Mair

« Surgis des quatre vents, ô souffle
vital,
Et souffle sur ces morts,
pour qu'ils reprennent vie. »

Monument aux morts confédérés
Forsyth Park, Savannah

« Les envieux mourront,
mais non jamais l'envie. »

Molière, *Le Tartuffe*, 1664

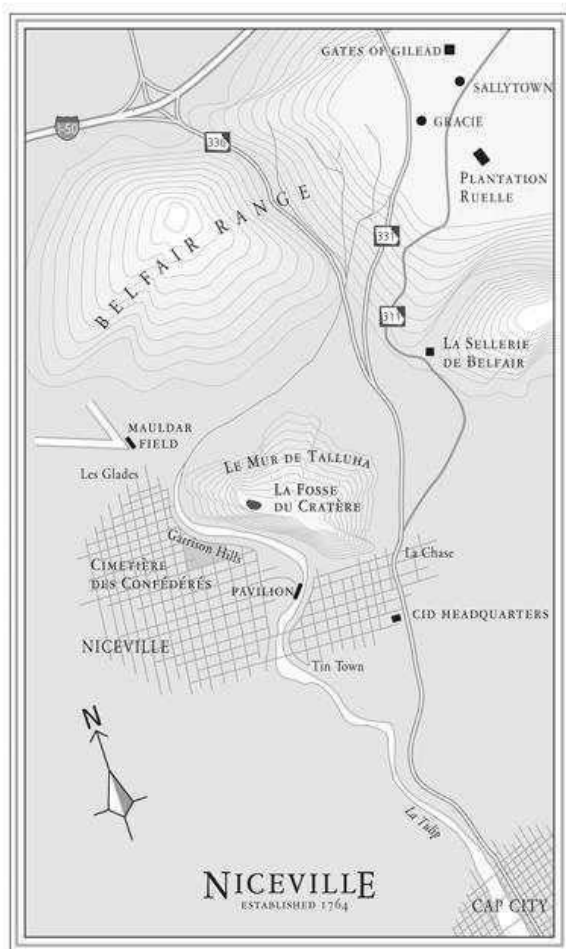


Table des matières

Couverture

Du même auteur

Dans la même collection

Copyright

Dédicace

Niceville

Rainey Teague n'est pas rentré chez lui

Un an plus tard Vendredi après-midi

Après-midi chargé pour Coker

Sale après-midi pour Bock

Drôle de soirée pour Delia Cotton

Petit différend entre Merle Zane et Charlie Danziger

Gray Haggard arrive au mauvais moment

Kate et Nick sur la même longueur d'onde

Charlie Danziger fait le tour de la situation

Tony Bock a une illumination

Et pendant ce temps, Merle Zane...

Byron Deitz a un problème

Vendredi soir

Merle Zane rencontre la femme de la forêt

La patrouille de Coker se termine en beauté

Samedi matin

Nick et Kate se réveillent dans la tourmente

Coker et Danziger ont une franche explication

Mauvaises nouvelles pour Nick Kavanaugh

Tony Bock oublie que le mieux est l'ennemi du bien

Beau Norlett rencontre Brandy Gule

Un marché que Merle Zane ne peut pas refuser

Samedi après-midi

Danziger a rendez-vous au FBI

Nick et Beau trouvent le temps de réfléchir

Les choses se compliquent pour Coker et Danziger

Byron Deitz et Thad Llewellyn ont des mots

Merle Zane prend le car bleu

Nick et Beau ouvrent une porte

Bock voit les conséquences de ses actes lui échapper

Coker sépare le bon grain de l'ivraie

Kate met papa dans la course

Bock rencontre Chu et Chu rencontre Bock

Lenore

Kate Kavanaugh a de la visite

Byron Deitz motive son personnel

Nick et Beau reçoivent des nouvelles

Samedi soir

Danziger a un message

Merle parcourt la ville

Danziger et Coker méditent sur les grands lis des champs

Lemon et Rainey se retrouvent

Byron Deitz prend les Chinois en grippe

Morgan Littlebasket fait amende honorable

Nick creuse son sillon

Bock fait des heures sup

Pour Danziger, à chaque jour suffit sa peine

Merle Zane achève son œuvre

Kate rencontre Clara

Dimanche matin

Byron Deitz percute enfin

Mémorable dimanche pour Bock

Nick et Kate et Kate et Nick

Morgan Littlebasket noue les fils de l’histoire

Niceville

Rainey Teague n'est pas rentré chez lui

Moins d'une heure, c'est le temps qu'il fallut aux services de police de Niceville pour établir que la dernière personne à avoir vu l'enfant disparu était un certain Alf Pennington, bouquiniste sur North Gwinnett Street, tout près du carrefour avec Kingbane Walk. Sa boutique était située sur le parcours du jeune Rainey Teague, entre l'école Regiopolis et la maison de ses parents, à Garrison Hills.

Un trajet de quinze cents mètres que ce gamin de dix ans, enclin à traîner et à s'attarder devant toutes les vitrines, effectuait normalement en trente-cinq minutes environ.

Dans la maison familiale de Garrison Hills, Sylvia, la mère de Rainey, femme plutôt nerveuse mais la tête sur les épaules, avait préparé le goûter de son fils, un sandwich jambon, fromage et cornichons, posé sur la table de la cuisine. Elle était à l'ordinateur, en ligne sur genealogie.com, guettant machinalement la porte d'entrée où Rainey n'allait pas tarder à faire irruption, tout en gardant un œil sur l'horloge de la barre de tâches.

Il était 15 h 24, elle pensait à son fils, l'enfant de la maturité qu'elle était allée chercher dans une famille d'accueil de Sallytown après avoir tenté l'insémination artificielle pendant des années, sans résultat.

Ce blondinet pâlot aux grands yeux marron, à la démarche dégingandée, sujet à de soudains accès de mutisme et à des sautes d'humeur inexplicables, elle le voyait, comme si elle survolait la ville en hélicoptère. Niceville s'étendait juste au-dessous d'elle, depuis les collines brunes et voilées de Belfair au nord jusqu'au fin ruban vert de la Tulip qui ceignait le Mur de Tallulah et allait s'évasant en larges méandres jusqu'au cœur de la ville. Au loin vers le sud-est, elle apercevait les nuances vertes des plaines côtières, couvertes d'herbes des marais et, au-delà, le scintillement de la mer.

Elle le voyait... Il marchait sans se presser, sa veste bleue jetée sur l'épaule, le col blanc déboutonné, la cravate jaune et bleu de l'école desserrée, le sac Harry Potter sur le dos, les lacets défaits... Il arrivait au passage à niveau, à l'embranchement de Peachtree Boulevard et de Cemetery Hill – bien

sûr, il regardait des deux côtés avant de traverser –, et à présent le voilà qui descendait en flânant l'avenue en pente raide bordée d'arbres, le long de la falaise rocheuse contre laquelle butait le cimetière des Confédérés.

Rainey.

À quelques minutes de la maison.

Elle pianotait sur les touches du clavier de ses doigts délicats, une mèche de ses longs cheveux noirs dans les yeux, les chevilles sagement croisées, bien droite et concentrée, luttant contre les effets soporifiques de l'OxyContin qu'elle prenait pour atténuer la douleur ; elle souffrait d'un cancer des ovaires.

Elle était sur genealogie.com pour trouver la réponse à une énigme familiale qui la tarabustait depuis un bon moment. À ce stade de ses recherches, elle pensait trouver la clé du mystère dans une réunion de famille qui s'était tenue en 1910, dans la plantation de Johnny Mullryne, près de Savannah. Sylvia était vaguement apparentée aux Mullryne, qui avaient fondé cette plantation bien avant la guerre de Sécession.

Plus tard, elle déclarerait au flic qui prendrait son appel qu'elle avait perdu la notion du temps au fil de sa recherche – effet secondaire de l'OxyContin – et qu'au moment où elle avait de nouveau vérifié l'heure, cette fois avec un léger frisson d'inquiétude, il était 15 h 45. Rainey avait dix minutes de retard.

Elle se leva, traversa le vestibule et se dirigea vers la porte en acajou sculpté, au verre teinté. Elle sortit sur le vaste perron de pierre, grande et fine dans sa robe noire impeccable, collier d'argent au cou, ballerines vernies rouges aux pieds. Les bras croisés sur la poitrine, elle tendit le cou vers la gauche, espérant voir son fils s'approcher sous les ombrages de l'avenue.

Garrison Hills était l'un des plus beaux quartiers résidentiels de Niceville. La lueur sépia des vieilles fortunes l'auréolait, filtrant à travers les frondaisons des chênes et la mousse espagnole, baignant les pelouses et chatoyant sur les toits des vieilles demeures tout au long de la rue.

Pas d'enfant en vue. Absolument personne. Elle avait beau regarder, la rue était désespérément vide. Elle attendit un moment, son inquiétude latente se muant bientôt en angoisse, puis en panique.

Elle rentra dans la maison, prit le téléphone sur la console patinée de l'entrée et appuya sur la touche 3, correspondant au numéro de mobile de Rainey. Chaque sonnerie faisait monter son anxiété d'un cran, elle en compta quinze et n'attendit pas la seizième pour couper la communication.

Elle appuya sur la touche 4, celle de l'école Regiopolis. Dès la troisième sonnerie, le père Casey lui confirma que Rainey avait quitté l'école à 15 h 02, dans la cavalcade bruyante de garçons en chemise blanche, pantalon gris et veste bleue ornée du blason doré de l'école.

Au ton de Sylvia, le père Casey comprit la gravité de la situation et proposa de refaire à pied le trajet complet de Rainey, depuis North Gwinnett Street jusqu'à Long Reach Boulevard.

Ils échangèrent leurs numéros de portable, puis elle attrapa ses clés de

voiture et descendit dans le garage double – son mari, Miles, banquier d'affaires, était encore à son bureau de Cap City. Elle démarra son Porsche Cayenne rouge – rouge, sa couleur préférée – et fit marche arrière sur l'allée pavée, la tête bourdonnante, la poitrine dans un étau douloureux.

À mi-chemin de North Gwinnett, elle repéra le père Casey marchant au milieu d'une foule dense de passants affairés, costume noir, col d'ecclésiastique, un mètre quatre-vingt-cinq, bâti comme un pilier de rugby, le visage crispé par l'inquiétude.

Elle se rangea le long du trottoir et baissa la vitre latérale. Ils discutèrent pendant une minute, dans le flot ininterrompu des voitures. Les piétons ralentissaient, intrigués à la vue de ce jeune jésuite, bel homme visiblement perturbé qui discutait vivement, à voix basse, avec une jolie quadragénaire au volant d'un Cayenne rutilant.

À l'issue de leur cellule de crise, le père Casey repartit passer au peigne fin les moindres allées et jardins entre l'école et Garrison Hills, tandis que Sylvia Teague saisissait son mobile, inspirait profondément et adressait une courte prière à saint Christophe avant d'appeler la police. On promit de lui envoyer immédiatement un sergent, surtout qu'elle ne bouge pas.

Elle obéit. Assise dans le Cayenne qui sentait le cuir neuf, elle observa la circulation sur North Gwinnett Street, essayant de ne penser à rien au milieu du ressac de la ville... Niceville la somnolente, où elle avait vécu toute sa vie.

L'école Regiopolis et cette partie de North Gwinnett Street se blottissaient dans le clair-obscur des feuillages. Le centre-ville au cachet d'un autre âge vivait à l'ombre de vastes chênes déployant leurs branches qui se prenaient à l'entrelacs des fils électriques.

En retrait des avenues arborées et des larges rues pavées, bordées de lampadaires en fonte, la plupart des boutiques et des maisons, en briques rouges agrémentées de laiton, étaient de style Craftsman. Des tramways bleu marine et jaune, lourds comme des chars d'assaut, passaient en grondant à côté du Cayenne, et leurs vibrations se communiquaient aux mains de Sylvia, posées sur le volant.

Dehors, le voile de brume dorée – pollen, vapeurs de la rivière – estompait les angles vifs, parant Niceville d'un charme Belle Époque. Elle se dit que rien de terrible ne pouvait arriver dans un cadre aussi idyllique.

Encore que...

En fait, Sylvia avait toujours pensé que Niceville aurait été la ville la plus exquise du Sud profond, si elle n'avait été construite, Dieu sait pourquoi, dans l'ombre menaçante du Mur de Tallulah, falaise calcaire qui dominait la partie nord-est de l'agglomération – elle pouvait la voir de l'endroit où elle était garée –, véritable muraille de pierre qui disparaissait sous les lianes et les mousses. Elle était si vaste et si haute que toute la partie est de la ville restait dans l'ombre bien au-delà de midi. Une forêt séculaire au sous-bois touffu s'y étendait, entourant un grand lac dont personne ne connaissait la profondeur.

On l'appelait Crater Sink, la Fosse du Cratère.

Un jour, Sylvia y avait emmené Rainey pique-niquer, mais ils avaient cru voir les chênes tentaculaires et les pins imposants se pencher vers eux avec des murmures et des craquements sinistres. Les eaux dormantes de la Fosse étaient froides et noires, et, par un étrange effet d'optique, elles ne reflétaient pas le bleu immaculé du ciel.

Ils ne s'étaient pas attardés.

Voilà qu'elle repensait à Rainey. Avait-elle une seule seconde cessé de penser à lui ?

Quatre minutes plus tard, la première voiture de police s'arrêta à côté du Cayenne. Elle était conduite par une grande rousse musclée nommée Mavis Crossfire, policière chevronnée au sommet de sa carrière qui, comme tous les bons officiers, irradiait la bonne humeur et la compétence sereine, avec une touche de menace sous-jacente.

Mavis Crossfire connaissait la famille Teague et l'appréciait : Garrison Hills faisait partie de sa zone de patrouille. Elle se pencha sur le rebord de la portière du Cayenne et comprit la situation aussi vite que le père Casey. En outre, elle la prit plus au sérieux que ne l'aurait fait un sergent de police ordinaire dans toute autre ville de la même importance. Niceville connaissait en effet un taux d'enlèvement cinq fois plus élevé que la moyenne nationale.

Autant dire que le sergent Mavis Crossfire prit à cœur la disparition de Rainey Teague. Après avoir écouté Sylvia, elle appela le capitaine de service qui, à son tour, prévint le lieutenant Tyree Sutter, patron de la Crim, la brigade des enquêtes criminelles des comtés de Belfair et de Cullen.

Moins de dix minutes plus tard, tous les flics de Niceville et des alentours recevaient par mail la photo et le signalement du gamin – Regiopolis disposait d'une fiche numérisée pour chaque écolier –, et tous étaient déjà sur la disparition de Rainey Teague. Cette performance, très supérieure à la moyenne et digne des meilleurs services de police du pays, était plus qu'honorable. À mettre au compte de la motivation. Une heure plus tard à peine, un îlotier nommé Boots Jackson, rappelé de sa patrouille pédestre le long de la rivière du côté de Patton's Hard, entra dans la boutique du bouquiniste Alf Pennington sur North Gwinnett Street et recueillit ainsi la déposition du dernier témoin à avoir vu Rainey Teague, qu'il transmit immédiatement de son ordinateur portable au serveur du quartier général.

On avait déjà élargi le périmètre des recherches pour y associer les forces de police des comtés de Cullen et de Belfair ainsi que les patrouilles autoroutières, au nord jusqu'à Gracie et Sallytown, au sud jusqu'à Cap City, située à environ quatre-vingts kilomètres.

À son bureau du quartier général de la division, sur Powder Ridge Road, Tyree Sutter, dit Tig – un Noir au nez cassé et au visage mou, véritable montagne humaine, champ magnétique ambulant, vit la déposition d'Alf Pennington apparaître sur son écran d'ordinateur. Il tendit l'adresse à l'inspecteur Nick Kavanaugh, ex-officier des Forces spéciales – blanc, trente-deux ans, un mètre quatre-vingt-cinq, sec comme un coup de trique, les yeux

gris pâle, les cheveux noirs brillants, grisonnants aux tempes – qui se tenait à la porte de son bureau et le regardait comme un loup pris au piège.

Une minute plus tard, Nick Kavanaugh déboulait dans Long Reach Boulevard au volant de sa Ford Crown Vic bleu marine et longea la boucle de la Tulip dans le centre-ville, gyrophares allumés mais sirènes éteintes, en direction de la boutique d'Alf Pennington. Moins de vingt minutes après, il se gara devant le Book Nook, au 1148 North Gwinnett Street. Il était exactement 18 h 17, Rainey Teague figurait officiellement sur la liste des disparus depuis une heure et quatorze minutes.

Alf Pennington, sexagénaire émâcié, bossu comme une sorcière, chauve comme un vautour, yeux noirs perçants et lippe tombante, était assis à son bureau. Il vit Nick entrer et se faufiler entre les étagères de livres. Cet atrabilaire peu enclin à sourire à la vie détailla le costume d'été bleu foncé bien coupé (trop cher pour un flic – il devait toucher), la veste déboutonnée (sans doute pour attraper sa matraque plus vite) laissant apparaître une chemise blanche impeccable au col ouvert, le visage fin et bronzé dans la pénombre, les yeux gris aux aguets, la plaque de police dorée brillant à la ceinture, la bosse manifeste d'un flingue sur la hanche droite.

– Salut, vous devez être de la police. Je vous offre un café ?

– Non, merci, répondit Nick de sa belle voix grave.

Il jeta un coup d'œil circulaire, remarqua quelques titres connus, renifla l'odeur de moisi, d'encaustique, de fumée de cigarette, et tendit la main.

– Nick Kavanaugh, de la brigade criminelle.

– Oui, fit Alf, serrant rapidement la main tendue et retirant aussitôt la sienne pour vérifier que sa chevalière était toujours en place.

Cryptomarxiste du Vermont, Alf n'aimait pas trop les flics.

– L'officier Jackson m'a prévenu de votre arrivée.

– Très bien. L'officier Jackson dit que vous avez vu Rainey Teague peu après trois heures. Pouvez-vous me le décrire ?

– Je l'ai déjà fait, dit Alf.

Il avait l'accent yankee caractéristique des États nordistes.

– Je sais, dit Nick, avec un large sourire afin de l'amadouer. Mais ça m'aiderait beaucoup.

Alf leva les yeux au ciel pour se concentrer.

– J'le vois tous les jours. C'est pas un nerveux. Un maigrichon, avec une tête trop grosse, de longs cheveux blonds qui lui tombent dans les yeux, le teint pâle, le nez retroussé, de grands yeux marron comme ceux d'un écureuil de dessin animé, une chemise blanche à moitié sortie de son pantalon gris, le col ouvert, la cravate desserrée, une veste bleue avec ce blason des curetons sur la poche. Il traîne son sac à dos Harry Potter comme s'il était rempli de briques. C'est bien lui ?

– C'est bien lui. Quelle heure était-il ?

– Déjà répondu à ça.

– Encore une fois ?

Alf soupira.

– 15 h 05, 15 h 10. C'est l'heure à laquelle je le vois d'habitude, quand il rentre de son école de curés.

Nick vérifia le champ de vision qu'avait Alf de la rue. L'homme pouvait effectivement voir une bonne partie de North Gwinnett en face de lui, les gens qui passaient, la circulation, les reflets du soleil sur les carrosseries.

– Vous étiez assis ici ? demanda Nick.

– Ouais.

– Pouviez-vous bien le voir ?

– Ouais.

– Était-il seul ?

– Ouais.

– Avait-il l'air pressé, inquiet ?

Alf plissa le front, s'efforçant de considérer la question sous tous les angles.

– Vous voulez dire : comme s'il était suivi ?

– Ouais, reprit Nick.

Loin d'être le dernier des abrutis, Alf comprit que Nick l'imitait. Il lui jeta un regard noir, que Nick réussit à peu près à soutenir.

– Nan. Il traînait. Il est même resté là un moment à regarder les bouquins.

– Il entre, quelquefois ?

– Nan. Les gamins lisent plus, de nos jours. Sont plutôt sur Twitter ou des trucs comme ça. Il jette un œil et passe à la boutique suivante. Celle d'oncle Moochie.

– Le prêteur sur gages ?

– Ouais. Tous les jours pareil, il regarde mes bouquins, il me fait un petit signe de la main et puis il s'en va à côté reluquer le souk d'oncle Moochie.

– On a discuté avec oncle Moochie. Il dit qu'il a vu le gosse hier, avant-hier et avant-avant-hier, mais pas aujourd'hui.

– Aaah, Moochie... soupira Alf, comme si ça suffisait pour tout expliquer.

– La vitrine de Moochie est pleine de trucs qui peuvent intéresser un gamin de son âge, dit Nick.

Alf réfléchit un instant, battit des paupières, mais n'ajouta rien.

– Vous n'avez jamais vu quelqu'un qui aurait eu l'air de suivre le petit Teague ? Quelqu'un dans la rue qui aurait eu l'air de trop s'intéresser à lui ?

– Vous voulez dire un pédophile, genre ?

– Ouais. C'est ça.

– Nan. Je suis allé à la porte regarder ce que faisait le gosse devant la vitrine de Moochie. Il reste toujours cinq bonnes minutes devant, à regarder tous ces trucs gagés. J'y pense... Vous devriez peut-être y aller vous aussi et y rester un moment, des fois que vous trouviez quelque chose d'intéressant.

– Ah oui, vous pensez ?

– Ouais.

Nick s'exécuta.

La boutique dans laquelle oncle Moochie proposait ce qu'il appelait son service de courtage était un ancien salon de coiffure des années 1930 à la décoration surchargée. La vitrine comportait encore quelques traces à peine visibles d'une inscription en lettres dorées : ACADÉMIE CAPILLAIRE SULLIVAN. Mais la devanture était tellement remplie d'horloges anciennes, de miroirs dorés, de montres de gousset, de têtes de chien en porcelaine, de lampes Art déco rouillées, de camées, de broches, de bijoux de pacotille et de petits nus en bronze qu'on aurait dit que le contenu d'une malle au trésor y avait été déversé. Nick comprenait qu'un gamin soit fasciné par ce foutoir.

Selon le rapport de Boots Jackson, il se tenait à l'endroit précis où le gosse avait été vu pour la dernière fois.

Personne dans les boutiques situées plus bas sur North Gwinnett ne l'avait vu passer, bien qu'il fût un pilier de Scoops, le marchand de glaces. Personne non plus ne l'avait vu escalader, comme il le faisait souvent, le socle de la statue en bronze du soldat confédéré dans le square près du croisement de North Gwinnett et de Bluebottle Way.

Pas aujourd'hui.

Pour le moment, la seule chose que la police de Niceville pouvait établir, c'était que ce coin de trottoir en face de la boutique d'oncle Moochie était le dernier endroit où le gamin avait été vu avant que... avant qu'il se passe *quelque chose*.

Les prêteurs sur gages ont des caméras de surveillance, pensa Nick. La caméra était là, en effet, dans le coin gauche du plafond, avec son voyant rouge qui clignotait.

Moochie, un Libanais maussade au visage affaissé, qui transpirait la fourberie et la tristesse, était un ex-obèse auquel une colite ulcéreuse gravissime donnait l'aspect d'une chandelle dégoulinante. C'était un fourgue notoire mais aussi un indic précieux pour Nick. Il se fit un plaisir de lui montrer l'enregistrement vidéo. Nick le suivit à travers le capharnaüm ambiant – monceaux d'objets hétéroclites, vitrines remplies à ras bord – jusqu'à l'arrière de sa petite boutique, où, dans un bureau qui empestait la sueur et le haschisch, Moochie ouvrit un placard contenant un moniteur à écran plat sous lequel il pressa quelques boutons.

– C'est du-tout numérique. Ça s'efface automatiquement toutes les vingt-quatre heures, sauf si je modifie le programme, dit Moochie tandis que la vidéo revenait en arrière, les chiffres défilant dans l'angle inférieur droit de l'écran.

Debout dans le bureau encombré, ils regardèrent des gens entrer et sortir du magasin à reculons, en vision accélérée et saccadée. Une minute et trente-huit secondes plus tard, Nick se vit lui-même sur le trottoir devant la boutique regarder la caméra, puis sortir du champ à reculons vers la gauche. Le marqueur clignotait et sur l'écran les gens allaient et venaient comme au

temps du muet, silhouettes fantomatiques d'un passé très lointain.

Il sentait la présence nauséabonde de Moochie à côté de lui. Se pouvait-il que Moochie soit la dernière... personne sur laquelle Rainey Teague ait posé les yeux ?

L'enfant était-il entré dans la boutique ?

Et s'il y était entré, que s'était-il passé ensuite ?

Se trouvait-il en ce moment même à l'étage supérieur ou dans la cave ?

La boutique suivante, Toonerville, était un magasin de modélisme dans lequel un gros train électrique de marque Lionel tournait indéfiniment en rond sur une maquette représentant Niceville. Rainey ne manquait jamais d'entrer dans le magasin et de discuter avec la gérante, Mme Lianne Hardesty. Il faisait partie de ses chouchous. Mais aujourd'hui, pas de Rainey.

Moochie ?

L'homme n'avait pas une réputation sulfureuse. Pas de tendance pédophile ni de penchant prédateur connus. Ses antécédents, sans être édifiants, ne mentionnaient aucune pulsion sexuelle.

Enfin, on ne sait jamais.

Moochie grogna, appuya sur un bouton, et l'image se figea sur 15.09.22. On voyait distinctement Rainey Teague entrer dans le champ de la caméra, en plongée latérale, les jambes raccourcies.

Moochie se retourna vers Nick, qui opina, puis il fit avancer la vidéo image par image. La silhouette de Rainey remplit progressivement l'écran. Il était exactement tel qu'Alf l'avait décrit, son sac à dos Harry Potter sur l'épaule gauche, tellement bourré qu'il le déséquilibrait.

Le cœur de Nick se mit à battre plus fort. En observant le gosse, il éprouvait de façon atténuée l'angoisse qui devait étreindre les parents. Même indirecte, cette angoisse était glaciale et mordante.

Moochie continua à faire avancer la vidéo image par image jusqu'à ce que Rainey s'arrête à quelques centimètres de la vitrine, mette ses mains en visière pour mieux voir le trésor du pirate et appuie son nez retroussé contre la vitre, l'écrasant même d'une manière cocasse, son souffle empuant le verre. Des gens passaient à l'arrière-plan. Personne ne semblait lui prêter attention.

– Arrêtez ici, demanda Nick.

Il se pencha pour observer le visage de l'enfant. Celui-ci avait l'air médusé. Il fixait quelque chose dans la vitrine, quelque chose qui le fascinait littéralement.

Il s'était figé sur place, comme paralysé.

Par quoi ?

– Ça lui arrivait d'entrer dans la boutique ?

Moochie secoua la tête.

– Je laisse jamais les gosses de Regiopolis entrer. Tous des voleurs, des petits Ali Baba. Pareil que les gamins des rues à Beyrouth.

– Vous savez ce qu'il était en train de regarder, là, dans la vitrine ? Ç'avait l'air de l'intéresser bigrement.

– En y repensant, je me suis dit que c'était le miroir, dit Moochie en examinant l'image arrêtée du gosse sur l'écran. Tel qu'on le voit là, il est juste devant. Il se regarde dedans. C'est celui qui a un cadre doré. Il est très ancien, il date d'avant-guerre, pour le moins. Je veux dire la guerre de Sécession. Il vient de Temple Hill, la vieille maison coloniale des Cotton dans la Chase. Delia Cotton en avait fait cadeau à sa gouvernante, Alice Bayer, qui vit dans les Glades. Un jour, Alice est venue ici et m'en a demandé cinquante dollars. Je lui en ai donné deux cents. Il en vaut mille. J'ai toujours le reçu. Rainey devait aimer se regarder dedans, parce qu'il le faisait chaque fois. Ensuite il s'arrachait à sa contemplation et s'en allait. Le verre s'est gondolé avec le temps, ça devait faire comme un miroir déformant pour le gamin.

Sur un geste de Nick, Moochie remit les images en marche. Le flic cherchait quelque chose, un indice exploitable. À 15.13.54, Rainey commençait à détacher son visage de la vitre et à ouvrir la bouche. À 15.13.55, il reculait en s'appuyant sur son talon gauche, bouche bée.

À 15.13.56, il n'était plus sur l'image. L'écran montrait un espace vide sur le trottoir.

Rainey avait disparu.

– C'est la caméra ? demanda Nick.

Moochie fixait l'écran, abasourdi.

Nick répéta sa question.

– Non. Elle fait jamais ça. Elle est toute neuve. Securicom me l'a installée l'année dernière. Ça m'a coûté trois mille dollars.

– Remontez en arrière.

Moochie s'exécuta, image par image.

Même chose.

Première image, on ne voyait pas Rainey.

Image précédente, il était bien là.

Il s'appuyait sur son talon gauche, bouche grande ouverte.

Deux images plus tôt, il était tout près de la vitre, mais il commençait à...

À faire quoi ?

Reculer avec horreur ?

En voyant quoi ?

Quelque chose dans le miroir ?

Quelqu'un derrière lui ? Nom de Dieu, qu'est-ce qui pouvait bien se passer à ce moment-là ?

– La vidéo, sur quoi est-elle enregistrée ?

– Sur un disque dur, dit Moochie, qui fixait toujours l'écran du moniteur.

– On peut l'enlever ?

Moochie tourna la tête vers lui.

– Oui, mais...

– Je vais en avoir besoin. Non. Attendez. Je vais avoir besoin de tout ce bazar. Vous en avez un de rechange ?

Moochie n'était pas vraiment ravi du tour que prenaient les événements.

– J'ai encore l'ancienne caméra, elle se connecte à un magnétoscope.

– Remontez-moi tout ça. Et cette fois, faites passer toute la séquence.

Moochie appuya sur le bouton AVANCE.

Ils regardèrent de nouveau Rainey Teague entrer par saccades dans le champ, se pencher vers la vitrine, s'immobiliser avec une expression de plus en plus figée, puis rapprocher progressivement son visage de la glace, jusqu'à ce que son nez s'y écrase et que sa respiration y dépose une marque de buée.

Puis l'expression d'horreur.

Il reculait.

Et disparaissait.

L'enregistrement continuait à se dérouler. Ils regardaient l'écran, incapables d'en détacher les yeux. Le caractère absolument anormal du phénomène leur faisait froid dans le dos. Sur les images, on pouvait voir les pieds d'un passant, le bout de trottoir vide, parfois un morceau de papier qui volait, poussé par le vent, l'ombre d'un oiseau et, en arrière-plan, des gens qui allaient et venaient, indifférents.

Puis apparut à l'image un uniforme de policier qui venait du Book Nook et s'arrêtait devant la porte d'oncle Moochie.

Nick reconnut la silhouette massive et les taches de rousseur de Boots Jackson, le flic chargé de ce secteur de Niceville. Ils firent défiler les images plusieurs fois d'avant en arrière, mais elles montraient toujours la même chose.

À 15.13.55, Rainey Teague était présent.

À 15.13.56, il avait disparu. Volatilisé.

On ne pouvait pas dire qu'il sortait de l'image par un bond en l'air ou un pas de côté ; ce n'était pas qu'il s'estompait, qu'il partait en fumée, ni que des bras inconnus l'arrachaient au trottoir. Il s'escamotait, il était supprimé.

Comme une image numérique qu'on aurait effacée.

Rainey Teague avait *disparu*.

Sans retour.

Durant les jours et les nuits dramatiques qui suivirent, alors que la brigade criminelle, les flics de Niceville et tous les personnels de réserve ratissaient l'État pour retrouver le gosse, personne, aucun flic sérieux ne put croire une seconde que la vidéo montrait la vérité vraie, et que l'enfant avait purement et simplement été rayé du monde des vivants.

Ce devait être une sorte de bug informatique.

Ou un truc de magie, comme ceux de David Copperfield.

On entreprit donc d'examiner, de tester et de re-tester la vidéosurveillance de Moochie, pistant le bug, cherchant le moindre signe qui prouverait qu'il avait bidouillé le matériel pour couvrir un enlèvement. Le matériel, un système Motorola sophistiqué, fut envoyé au FBI pour un

examen forensique approfondi. Il en revint exonéré de tout défaut, du moindre signe de manipulation frauduleuse.

Puis vint le tour de Moochie lui-même, soumis à un interrogatoire qui aurait fait la gloire de la police secrète syrienne. Il en sortit lavé de tout soupçon.

Son magasin fut fouillé de fond en comble.

Rien.

On envoya le miroir ancestral de Delia Cotton dans un labo pour y détecter, quoi au juste, on aurait été bien en peine de le dire. Toujours est-il que les espoirs furent déçus. Ce n'était qu'un miroir ancien, ni grand ni petit, dont le cadre ouvragé entourait le tain abîmé, avec une carte en toile au verso, sur laquelle on pouvait lire :

Avec mon éternelle reconnaissance. Glynis R.

Du coup, oncle Moochie récupéra son équipement de vidéosurveillance avec toutes les excuses officielles. En revanche, il ne voulut plus entendre parler du miroir, qui se retrouva finalement au fond d'un placard chez Nick Kavanaugh. Alf Pennington vit également son magasin passé au peigne fin, ce qu'il endura avec stoïcisme, considérant cette épreuve comme la confirmation définitive de la brutalité intrinsèque de l'Empire américain. Tout cela pour ne rien trouver.

On examina de même le magasin de modélisme Toonerville.

Rien.

On examina chaque image de chaque vidéosurveillance de North Gwinnett Street, entre Bluebottle Way et Long Reach Boulevard.

Rien.

Pas une trace.

Naturellement, après la neuvième nuit blanche, Nick Kavanaugh péta les plombs. Sur les instances de Tig Sutter, sa femme Kate glissa subrepticement deux Valium dans son jus d'orange et le mit au lit, où il dormit comme un zombie douze heures d'affilée.

Une fois Nick endormi et après mûre réflexion, Kate décida d'appeler son père, professeur d'histoire militaire au Virginia Military Institute, dans la vallée de la Shenandoah. Veuf, Dillon Walker habitait seul un appartement de fonction donnant sur la place d'armes. Malgré l'heure tardive, il décrocha dès la seconde sonnerie. Kate aimait entendre sa voix chaleureuse, basse et profonde. Comme souvent, elle regretta de le savoir si loin de Niceville et surtout qu'il ait perdu Lenore, l'amour de sa vie : cinq ans plus tôt, la mère de Kate avait trouvé la mort dans un accident de voiture sur l'Interstate, et Dillon Walker ne s'en était jamais remis, comme s'il avait perdu une part essentielle

de son être, sa fougue. Il demeurerait cependant assez perspicace pour déceler instantanément une pointe d'inquiétude dans la voix de sa fille.

– Kate... Comment vas-tu ? Tout va bien ?

– Je suis désolée de t'appeler si tard, papa. Je ne t'ai pas réveillé ?

Walker se redressa dans son fauteuil club – il n'était pas encore allé s'allonger sur son lit de camp et s'était assoupi sur un exemplaire de *Pax Britannica*, l'histoire en trois volumes de l'Empire britannique sous Victoria par James Morris. Il perçut un léger tremblement dans la voix de sa fille, comme chaque fois qu'elle était anxieuse.

– Non, ma chérie. Je lisais. Tu as l'air préoccupée. Pas à cause de Beth, dis-moi ? Ou de Reed ?

Beth, la sœur aînée de Kate, vivait un mariage houleux avec un ancien agent du FBI, Byron Deitz, cordialement détesté par toute la famille. Reed était leur frère. *State trooper*¹, c'était un jeune dur à cuire dont le plus grand bonheur dans l'existence était de se lancer aux trousses d'un chauffard.

– Non, papa. Il ne s'agit pas de Beth, ni de Reed. Mais de Nick.

– Mon Dieu, il n'est pas blessé ?

– Non, non. Il va bien. Pour ne rien te cacher, je viens de lui faire avaler un somnifère en douce. Il dort à poings fermés dans notre chambre. Il bosse sur une affaire depuis des jours, il est lessivé.

Elle s'interrompt, comme si elle cherchait par où commencer. Walker se pencha vers la cheminée et remua les braises, d'où jaillirent des flammèches jaune pâle. Puis il se rassit dans son fauteuil de cuir, un verre de scotch à la main, certes tiède et éventé, mais pas n'importe lequel : un Laphroaig.

Il entendait la respiration de Kate à l'autre bout de la ligne et l'imaginait dans la vieille demeure familiale, peut-être sur la terrasse. Sa fille, fine fleur de l'Irlande avec ses yeux saphir, sa silhouette élancée, sa beauté aristocratique : tout le portrait de sa mère, Lenore. Il avala une gorgée.

– J'ai l'impression que tu as une question à me poser, Kate. Est-ce à propos de l'affaire de Nick ?

Un silence.

– À vrai dire, oui, papa. Nous avons une nouvelle disparition.

Elle entendit son père étouffer un soupir. Elle avait touché un point sensible. Bien des années auparavant, il avait entrepris une enquête informelle sur le taux d'enlèvement très élevé de Niceville. Il l'avait abandonnée aussitôt après la mort de Lenore, sans jamais y revenir, éludant systématiquement le sujet depuis lors. Quand il reprit la parole, sa voix, quoique légèrement altérée, avait retrouvé sa chaleur.

– Je vois. Et je suppose que c'est cette affaire qui a empêché Nick de dormir. Il s'agit vraiment d'un enlèvement ? D'un enlèvement par un inconnu, comme tous les autres ?

– Ils ont l'air de le penser. Est-ce que je peux t'en parler ? Ça ne te gêne pas ?

– Je t'en prie. Si je peux t'être utile.

Kate lui résuma l'affaire : Rainey Teague, le retour de l'école, la boutique de Moochie, la caméra de surveillance et le gosse qui disparaissait subitement. Walker l'écouta et sentit sa gorge se nouer.

– Teague, tu dis ? Il s'appelle Teague ? Ce n'est pas le fils de Sylvia ?

– Si, papa.

– Mon Dieu, c'est affreux. Comment va-t-elle ?

– Très mal. Elle est effondrée.

– Et Miles ?

– Tu le connais, c'est un Teague jusqu'au bout des ongles, ils ont tous ce côté glacial. Mais il s'enferme dans son silence au fil des jours. En fait, ils ont l'un comme l'autre perdu espoir de revoir leur enfant.

– Où en est l'enquête, aujourd'hui ?

– Toutes les polices sont sur les dents. Celle des comtés de Belfair et de Cullen, celle de l'État, et puis le FBI à Cap City.

– Ils ont des pistes ?

– Rien. Rien du tout.

Une pause.

Puis il reprit la parole, d'une voix dont le calme semblait forcé :

– Est-ce qu'il s'est passé quelque chose... d'anormal ?

– D'anormal ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne sais pas, en fait. Je sais que tu me poses la question à cause des recherches que j'ai faites, mais je ne suis pas plus avancé aujourd'hui qu'à l'époque. C'est pour ça que j'ai laissé tomber. Je n'aboutissais à rien.

– Tu les as abandonnées quand maman est morte, papa.

Il resta silencieux.

Elle attendit.

Elle avait franchi la ligne jaune, elle le savait, mais elle savait aussi qu'elle était sa préférée, celle dont il s'était toujours senti le plus proche.

– Quand je dis « anormal », je veux dire « difficile à expliquer ».

– De plus difficile à expliquer que la disparition de Rainey sous l'objectif d'une caméra de surveillance ?

– C'est arrivé devant la boutique de Moochie, c'est bien ça ?

– Oui.

– Tu m'as dit qu'il était sur le trottoir et qu'il regardait quelque chose dans la vitrine de Moochie ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Un miroir.

Nouveau silence. La tension de son père était palpable, comme une vibration qui se transmettait le long de la ligne téléphonique.

– Quel genre de miroir ?

– Une antiquité. Moochie dit qu'il date d'avant la guerre de Sécession. Il vient de Temple Hill. Delia Cotton en avait fait cadeau à sa gouvernante.

– Les Teague et les Cotton, dit-il d'un ton neutre.

– Oui, deux des familles fondatrices.

Encore un silence.

Puis...

– Tu peux me le décrire, ce miroir ?

– Un cadre doré de style baroque, un verre ancien, avec le tain qui s'écaille derrière. Je pense qu'il doit être du XVII^e siècle, d'origine irlandaise ou française. Il est carré, soixante-quinze centimètres de côté. Lourd. Il y a une carte entoilée au dos avec une dédicace.

– Une dédicace ? Qu'est-ce qui est écrit ?

– C'est écrit à la main à l'encre turquoise, d'une très belle écriture.
« Avec mon éternelle reconnaissance. Glynis R. »

Silence tendu, de nouveau. Kate entendait son père respirer, lentement et régulièrement, comme s'il essayait de se calmer. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix blanche.

– Où est le miroir, à présent ? Toujours chez Moochie ?

– Non, il est ici. Là-haut, dans le placard de notre chambre. Pourquoi ?

Walker resta silencieux pendant si longtemps que Kate crut qu'il s'était endormi.

– Papa ? Tu es là ?

– Oui, excuse-moi. Je réfléchissais.

Cela avait tout l'air... non pas d'un mensonge, car il ne lui mentait jamais, mais d'une échappatoire.

– Qu'est-ce que tu penses de tout ça, papa ? Du lien entre les vieilles familles ? Nick a essayé de découvrir qui était cette Glynis R., mais Delia lui a dit qu'elle n'en avait aucune idée. Ce nom t'évoque quelque chose ?

– Non. Non, rien du tout.

De nouveau une impression de... distance prudente.

De dérobade.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je voudrais tellement aider Nick. Et la famille de Sylvia. Rainey était – est – un gentil petit garçon. Je sais qu'il est tard, papa, que tu as besoin de dormir. Moi aussi, d'ailleurs. Tu n'as vraiment pas une idée ?

Elle attendit un moment.

– Vous vous en servez, de ce miroir ?

– Non. Bien sûr que non. C'est un élément de preuve, enfin quelque chose comme ça.

– Vous devriez le rendre à Delia. Ou à sa gouvernante. Le plus tôt possible. J'imagine qu'il doit valoir très cher.

– Mais je te l'ai dit, c'est une pièce à conviction. Enfin, c'est ce que pense Nick. Tu as autre chose à me dire, papa ?

– Oui. Ne vous en servez jamais. Du miroir.

– Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

– Moi non plus.

Elle essaya de prendre la chose avec humour.

- Est-ce qu’il porte malheur ? demanda-t-elle en esquissant un sourire. Est-ce que si on le casse, on en aura pour sept ans ?
- C’est ce que vous avez de mieux à faire, tiens !
- Qu’est-ce que tu veux dire ?
- Le casser. Le briser en morceaux. Et jeter ces morceaux dans la Fosse du Cratère.
- Tu me fais marcher, là...
- Un silence.
- Oui, je te fais marcher. Je suis désolé de ne pas pouvoir t’aider davantage. Chérie, j’ai besoin de dormir. Toi aussi. Appelle-moi demain matin, vers 11 heures, on pourra en reparler, d’accord ?
- D’accord, papa. Je t’aime.
- Je t’aime aussi, Kate. Je t’aime tellement.

Kate ne put rappeler Dillon Walker à 11 heures le lendemain, à cause du branle-bas déclenché par un appel au petit jour : Tig Sutter avait téléphoné pour dire que le Porsche Cayenne de Sylvia Teague venait d’être retrouvé lors d’une ronde de routine sur le parking proche de la Fosse du Cratère. Ses ballerines étaient restées au bord du lac. De Sylvia Teague, aucune trace, malgré l’utilisation d’une caméra étanche robotisée fournie par Marty Coors, chef du QG de la police d’État à Cap City.

La caméra s’était enfoncée très profondément dans la Fosse du Cratère. Ses projecteurs avaient percé l’eau noire et glacée, jusqu’à ce que les ténèbres deviennent impénétrables. Le câble de contrôle ne pouvait pas descendre à plus de trois cents mètres de fond. Le système de cartographie sous-marine par sonar ne montrait que de la roche et encore de la roche, et un conduit latéral d’évacuation de l’eau, probablement relié à la Tulip, dans la vallée, juste au-dessous de la falaise.

Si Sylvia Teague s’était jetée dans la Fosse du Cratère – elle n’avait laissé aucune lettre expliquant son suicide, et d’ailleurs le suicide n’était qu’une des hypothèses avancées –, il faudrait attendre qu’elle remonte à la surface de manière naturelle.

Si elle avait été aspirée dans le conduit latéral par un courant quelconque, ce qui n’était pas exclu, on retrouverait peut-être un jour ses restes flottants sur la Tulip.

Les recherches durèrent tout le dixième jour. Dopé aux amphétamines, Nick les suivit de près, hagard, jusqu’à 18 heures, où il reçut un appel de Mavis Crossfire : on venait de retrouver Rainey Teague.

La nuit tombait lorsque Nick arriva au cimetière des Confédérés, en face de la route de Garrison Hills. Il aperçut plusieurs cars de police autour d’un

monticule rocheux. Entre les centaines de croix blanches et quelques étoiles de David, des allées de pierre serpentaient à travers ce cimetière au sol accidenté pour mener à New Hill, carré des héros de la guerre de Sécession, aux côtés desquels reposaient quelques civils, éminents représentants de l'histoire de Niceville.

Le carré de New Hill comportait ainsi une cinquantaine de petits mausolées construits pour la plupart dans le style palladien, des cryptes familiales sur les linteaux desquelles étaient gravés les noms de HAGGARD, TEAGUE, COTTON, WALKER, GWINNETT, MULLRYNE, MERCER et RUELLE...

Tous ces tombeaux étaient en marbre, fermés par de lourdes portes en chêne massif et protégés par des grilles en fer forgé. Le terrain du cimetière étant pierreux, les tombes les plus modestes étaient de simples tunnels en brique recouverts d'une longue dalle de marbre ou de pierre et enchâssés dans un tertre herbu. Les sépultures n'étaient accessibles que par une petite grille de fer située à leur extrémité, toujours cadénassée, par laquelle on faisait passer le cercueil.

Rassemblés autour de l'un de ces tombeaux, les policiers regardaient deux pompiers qui en défonçaient le toit à coups de masse. Nick entendait ce bruit sourd et voyait la poussière des briques s'élever dans la lueur des phares et des projecteurs halogènes installés tout autour de la tombe.

Tout le monde se retourna lorsqu'il gara sa Crown Vic le long du raidillon. Il monta lentement jusqu'à l'endroit où ils étaient en train de travailler. Mavis Crossfire sortit du groupe. Dominant la foule de ses collègues, coupe en brosse façon marine et forte carrure, Marty Coors se tourna vers Nick, le visage dur et grave, l'air quelque peu perplexe.

– Nick, il est là, dit Mavis en s'approchant pour lui serrer la main.

Nick regarda derrière elle les hommes qui continuaient à pulvériser la brique et le marbre.

– Il est là ? Comment le savez-vous ? Cette crypte n'a pas été ouverte depuis plus d'un siècle. Elles sont toutes comme ça. Les cadenas sont complètement rouillés, les barreaux à moitié enfoncés dans la terre et couverts de végétation.

– Oui. C'est exact. C'est tout à fait exact. Nick, ça va ?

Nick la regardait fixement.

– Putain, non. Ça va pas du tout. Et toi ?

Mavis esquissa un sourire qui se mua en une sorte de rictus bizarre.

– Non. On peut pas dire que ça va. Pour personne ici. Comment on sait qu'il est là, Nick ? Parce qu'on l'*entend*.

Nick la dévisagea longuement.

Mavis hochait la tête en essayant de garder un air neutre. Elle avait le regard fuyant et le teint blafard.

– Ouais. C'est vrai. Je ne voulais pas te le dire avant que tu arrives. Je ne voulais pas que tu te fracasses en voiture sur la route. Le gardien du cimetière

a entendu quelque chose dans l'après-midi. Il a d'abord pensé que c'était un oiseau. Et puis il s'est dit : « Qui sait ? » Et il est monté jusqu'ici.

– C'est la tombe de qui ?

– Un certain Ethan Ruelle. Mort en 1921. Au cours d'un duel la veille de Noël, d'après ce que le gardien m'a dit. Un des pompiers a un détecteur de sons – le truc qu'ils utilisent pour rechercher les survivants après les tremblements de terre, tu vois ? Il l'a collé sur le toit. On l'a tous entendu distinctement.

– Entendu quoi ?

– Un même. Qui pleure.

Nick l'observa un instant, puis son regard glissa vers les hommes qui s'échinaient sur la tombe, les flics qui les regardaient faire, l'ambulance qui attendait juste derrière, les gyrophares bleu et rouge qui tournoyaient, donnant à la scène et à tout le cimetière un aspect fantasmagorique.

– C'est un canular ! s'écria-t-il, perdant soudain son sang-froid. Une blague de détraqué ! Quelqu'un est en train de se foutre de notre gueule, Mavis. C'est juste une mise en scène, merde !

– Si c'en est une, elle est sacrément réussie, répondit Mavis.

Elle parlait calmement, d'un ton qui se voulait rassurant.

– Le gars a tapé sur la pierre et les pleurs ont redoublé d'intensité. Il y a quelque chose, là-dedans. On pense tous – je devrais dire : on espère tous – que c'est Rainey.

Ils entendirent un craquement, un effondrement sépulcral, puis tout le monde se mit à vociférer.

Nick et Mavis s'approchèrent au moment précis où Marty Coors s'avançait vers la tombe et braquait sa Maglite dans le trou que les pompiers venaient d'ouvrir. Au fond du caveau, un visage, des yeux terrifiés qui les regardaient, de grands yeux écarquillés, des cheveux blonds crasseux, des joues poussiéreuses striées de larmes, une bouche démesurément ouverte qui s'en alla chercher au fond des poumons un hurlement qui retentit quelques secondes plus tard, ébranlant tout le cimetière et faisant jaillir une nuée de corbeaux des tilleuls voisins.

C'était bien Rainey Teague. Et il était vivant.

Une fois qu'ils l'eurent sorti du caveau, ils se rendirent compte qu'il avait été placé à l'intérieur d'un long coffre de bois, un cercueil qui n'était nullement vacant.

On l'avait blotti dans les bras momifiés et desséchés d'un cadavre, probablement celui d'Ethan Ruelle. Comment avait-il été placé là ? Personne n'en avait la moindre idée. Comment le tombeau avait-il pu être ouvert, alors qu'aucune trace de manipulation ou d'effraction n'était visible ? Par qui ? Et pourquoi ? Nul ne le savait, mais Rainey Teague était vivant. Il fut transporté à l'hôpital Notre-Dame-de-Grâce où, dans les cinq heures qui suivirent, il entra lentement, inexorablement, dans un coma profond.

Il n'en était pas sorti trois jours plus tard lorsque son père, Miles Teague,

revint le voir en réanimation, au milieu de tous les appareillages médicaux habituels, des perfusions, des moniteurs qui bipaient et des cathéters qui drainaient.

Les médecins expliquèrent à Miles – un Irlandais brun aux yeux noirs, la petite cinquantaine empâtée, belle gueule stade chef-d’œuvre en péril – qu’après un tel traumatisme il n’était pas rare qu’un patient sombre dans un état de catatonie. Puis ils se retirèrent, laissant le père avec son enfant.

Pendant deux heures, Miles Teague resta immobile à côté de son fils, le regardant inspirer et expirer. Puis il se pencha vers lui, l’embrassa sur le front et sortit de l’hôpital. Sur le parking, il s’installa au volant de sa grosse Mercedes noire et rentra à la maison familiale de Garrison Hills, où il fut retrouvé le lendemain matin. Toujours vêtu du même costume, il gisait au fond du jardin dans un kiosque de marbre, un fusil de chasse Purdey près de lui, la tête arrachée.

1. Conducteur de véhicule d’intervention. (*N.d.T.*)

Un an plus tard
Vendredi après-midi

Après-midi chargé pour Coker

Le talkie-walkie se mit à bourdonner dans la poche de Coker, comme une punaise de cocotier coincée dans une bouteille.

Coker était concentré, absorbé, il essayait d'y voir clair. Autrefois, il connaissait des techniques pour rester zen en toutes circonstances, mais ça remontait à loin. Il observait, à travers les inflorescences jaunes des herbes de la pampa, le ruban sinueux d'une route à deux voies qui traversait une grande vallée verdoyante. Entre ses mains, le lourd fusil de précision était solide et chaud comme l'encolure d'un cheval.

Le talkie bourdonna de nouveau.

Coker dégagea le combiné, appuya sur le bouton avec le pouce.

– Oui ?

– On est à la borne 47.

La voix posée de Danziger ne trahissait aucune émotion, elle était tendue, c'est tout.

Coker entendit au loin le hurlement des sirènes, le sifflement du vent et le roulement des pneus sur le bitume irrégulier de la route.

– Ils sont combien ?

Le dialogue était animé entre Danziger et Merle Zane, le conducteur. Il passait une certaine dose d'adrénaline dans leurs voix, mais c'était naturel, somme toute.

– Pour l'instant, seulement quatre, dit Danziger en reprenant la communication. Ils sont quasiment sur nous, mais ils restent en arrière. On a un hélico de la télé au-dessus, mais pas encore de flics dans les airs. Y a quelque chose devant ?

Coker jeta un œil sur la minitélé portable qu'il avait posée par terre à côté de lui. Sur le petit écran plat, une voiture noire fuselée dont la calandre évoquait un poing serré, la Chrysler Magnum de Merle Zane, bouffait le ruban noir d'une route de campagne, au milieu d'un patchwork de champs cultivés, avec quatre voitures de police à ses trousses : deux Crown Vic gris et noir, une troisième noir et or – celle du shérif, sans doute –, ainsi qu'une voiture

banalisée bleu foncé, véritable tank ailé avec d'énormes pneus et un pare-buffle en acier noir.

Les images provenaient de l'hélico d'une télé locale qui transmettait la poursuite en direct. Coker vit distinctement les lueurs bleu et rouge des gyrophares des voitures de police.

Il monta le son : une jeune journaliste hors d'haleine décrivait la poursuite vue du ciel. Tout à coup, le champ de l'image s'élargit – l'hélico venait de prendre de la hauteur pour éviter une ligne à haute tension –, découvrant brièvement un paysage bleuté et des collines brunes au loin vers le sud.

C'était dans ces collines brunes que Coker était tapi.

Il reprit le talkie, appuya sur le bouton.

– Pas de barrage pour l'instant, la voie est libre. Confirmez-moi qu'il y en a bien quatre. Deux de police et une de shérif adjoint. Le Dodge Charger bleu est une de leurs unités d'interception. Un moteur Hemi 368, avec un arceau de sécurité à l'intérieur et des barres. Ils l'ont placé en queue de file, mais à la première occasion il va les remonter et grimper sur tes tuyaux d'échappement. Il va percuter tes feux arrière avec son pare-buffle et te balancer en tête-à-queue. Ne le laisse pas s'approcher trop près.

– Pas de danger, dit Danziger. Dis, t'es sûr qu'il y a personne devant ?

Le ton était toujours posé, mais la tension était perceptible. Coker écoutait en même temps les fréquences de la police, notamment les conversations entre le centre de commandement et les voitures poursuivantes.

– Ils ont réclamé des renforts sur les secteurs quatre et neuf, mais jusqu'à présent il n'y a que deux unités qui ont pu répondre, et elles sont à plus de trente kilomètres, de l'autre côté des collines de Belfair. Les unités sont déployées dans tous les coins du comté et la plupart de leurs gars sont sur l'Interstate, à réguler le trafic sur le lieu de l'accident. C'est là que leur hélico se trouve aussi.

– OK, fit Danziger. C'est bon.

Coker entendit un choc brutal, un bruit de vitre brisée, puis la voix de Merle Zane, qui jurait entre ses dents.

– Putain, ils nous tirent dessus !

Coker jeta un coup d'œil sur la télé. La journaliste bredouillait dans le feu de l'action. En bas de l'image on lisait : EN DIRECT ! POURSUITE POLICIÈRE SUR LA ROUTE 311 SOUTH SKYCAM NEWS ! EN DIRECT ! Mais le texte déroulant ne donnait pas le nom de la donzelle. En tout cas, se dit Coker, elle prend son pied.

Bravo, chérie. Profite pendant qu'il est encore temps, mon poussin.

– Comme je te disais. Tu les laisses trop s'approcher.

Coker entendit des coups de feu, une série d'impacts, puis la voix de Merle Zane :

– Danziger est en train de riposter.

– Dis-lui d'arrêter, Merle. Ça va les exciter encore plus. Il devrait le

savoir. Dis-lui de baisser la tête s'il veut pas se la faire exploser !

Il entendit Merle Zane aboyer sur Danziger, puis la réponse cinglante de Danziger. La fusillade cessa. Merle reprit :

– Borne 46. On est à trois kilomètres.

– Je suis prêt, répondit Coker, qui coupa la communication.

Il baissa le son de la télé et éteignit la radio de la police. Il se fichait pas mal de savoir ce que les flics de l'État étaient en train de fabriquer.

De toute façon, il était trop tard.

L'hélico de la télé.

Ça, par contre, c'était un problème.

Il jeta un regard à l'écran, essayant d'évaluer à quelle altitude se trouvait l'engin, son inclinaison, le type de l'appareil. En général, les hélicos de la police ou des télé de l'État étaient des AS350 d'Eurocopter. À en juger par le bruit du rotor, c'était bien le cas. Bel engin, très rapide.

Mais léger, tôle plutôt fine.

Une coquille d'œuf avec des pales.

Il s'adossa à un tronc d'arbre, posa le fusil sur son genou, respira lentement, réceptif à tout ce qui se passait alentour.

De l'autre côté de la route, dans un bouquet de peupliers, deux bandes de corbeaux se chamaillaient. Le vent qui montait de la plaine agitait les herbes de la pampa, faisant danser leurs épis touffus et bruisser leurs longues tiges fragiles serrées les unes contre les autres. Sur sa joue gauche, le soleil de l'après-midi était chaud comme une tache de sang. Il leva les yeux. Le ciel était d'un bleu parfaitement limpide. Vers le bas de la colline, un opossum creusait la terre argileuse, sa queue dressée dépassant des herbes jaunies tel un bâton noir. Trois faucons tournoyaient, les ailes immobiles, glissant paresseusement en larges cercles, profitant des courants qui montaient de la vallée surchauffée. L'air embaumait le foin, le trèfle, la terre chaude et le bitume brûlant. Ça lui rappelait Billings et les ravines herbeuses de la vallée de Bighorn. Encore lointain et à peine perceptible, le hurlement des sirènes se rapprochait pourtant.

Il regarda de nouveau l'écran de télé, vit les véhicules aux troussees de la Magnum noire de Merle, la voiture d'interception bleu foncé qui remontait la horde et se rapprochait de Merle à l'endroit où la route commençait à grimper au pied des collines verdoyantes de Belfair.

De l'autre côté, les corbeaux se tassaient, aux aguets, et soudain tous s'envolèrent dans une explosion bruyante, nuage noir tourbillonnant, la lumière ambrée du soleil scintillant sur les plumes de leurs ailes.

Il entendit le battement sourd des pales de l'hélicoptère qui s'approchait à basse altitude, encore caché par un bouquet d'arbres, puis, de plus en plus proches, les sirènes des flics et le crissement aigu des pneus de la Magnum que Merle engagea à fond dans une courbe, trois cents mètres devant.

Les sirènes devinrent stridentes. Leur écho se répercuta sur les collines alentour, mêlé au rugissement hargneux des moteurs poussés à plein régime.

Coker souleva le fusil, ajusta son casque antibruit et expira longuement. Il enfila une attelle de protection, posa le support bipied sur une souche devant lui et abaissa la crosse jusqu'à ce que le frein de bouche, en position de tir, couvre le sommet du bouquet d'arbres en face de lui.

Son arme était un fusil de précision semi-automatique à cinq coups. Il avait cinq cartouches dans le chargeur, plus trois chargeurs pleins dans un sac en toile, à ses pieds. Il savait que s'il avait besoin de ces chargeurs supplémentaires, il serait mort avant le coucher du soleil.

Il n'approcha son visage de la lunette de visée Leupold que lorsqu'il vit la boule rouge et luisante de l'hélico apparaître au-dessus des arbres. Il colla son œil au viseur, cala la crosse contre son épaule, se blinda mentalement contre le colossal recul, posa le doigt sur la face dentelée de la détente et appuya seulement jusqu'à ce qu'il sente le chien s'armer. Alors il s'arrêta net et tint la posture.

L'hélico s'était déporté sur la gauche, frôlant la cime des arbres selon la courbe de la colline. Collant à la poursuite, il était en vol stationnaire, presque immobile, pour que la journaliste puisse filmer un panoramique fluide. Coker était désormais en mesure de différencier les deux visages blêmes à travers le pare-brise. La journaliste devait être installée dans le siège du copilote, sur la gauche, pour tenir la caméra et commenter l'action au micro.

Le pilote, lui, devait être dans le siège de droite, concentré sur la manœuvre du cyclique, du collectif et du palonnier, attentif à tous les dangers, lignes à haute tension, branches d'arbres, vols d'oies sauvages, volatiles stupides et suicidaires, sans oublier le trafic aérien éventuel au-dessus de la zone.

Même s'il regardait sur la droite vers l'endroit où se trouvait Coker, il ne verrait qu'un bout de tissu brun au milieu d'un champ d'herbes de la pampa, peut-être un long bâton noir pointé vers le haut.

Coker cala l'image dans le viseur, inspira, puis commença à expirer lentement, retint son souffle et s'immobilisa.

Il pressa la détente.

Le Barrett tressauta dans ses mains, le recul l'enfonça dans son épaule droite. Les gaz du frein de bouche s'échappèrent de chaque côté. Dans la lunette, l'image de l'hélicoptère fut momentanément brouillée par l'onde de chaleur, mais Coker eut le temps de voir le pilote prendre la balle de calibre 50 en plein plexus.

Le type explosa littéralement, l'onde de choc hydrostatique traversa les tissus aqueux de son corps à la vitesse du son, comme un astéroïde percutant la surface de l'océan.

Coker avait déjà vu plusieurs fois un impact comme celui-là, en plein centre de la masse corporelle. D'habitude, dans ces cas-là, la tête du conducteur n'était plus rattachée au reste du corps que par quelques filaments, les yeux sortaient des orbites, du sang noirâtre s'écoulait des oreilles et de la bouche. Du torse ne restaient que quelques vertèbres sanguinolentes et des

côtes béantes.

FirePower ! La puissance de feu, pensa Coker. Un régal.

Dépourvu de tout contrôle du cyclique et du collectif, l'hélico oscilla, plongeait et, dans un spasme impressionnant, bascula sur le côté.

Sur l'écran, le ciel et le sol s'intervertirent. L'image partit en vrille et les peupliers se rapprochèrent à la vitesse grand V.

À travers son casque antibruit, le haut-parleur de la télé lui livra un hurlement de terreur, tenu comme un fil d'argent. La journaliste réalisait son dernier scoop, témoignage personnel, en *live*, du crash fatal d'un hélicoptère.

Ça, c'était du direct !

Il ébaucha un sourire, un éclair métallique traversa ses yeux pâles, le pli dur de sa bouche se contracta.

Il sentit vibrer le sol : l'hélico venait de se fracasser à côté du bouquet d'arbres. Du coin de l'œil, il vit se former une boule de feu orangée, mais au moment où la Magnum de Merle déboula dans le virage d'en face, il avait déjà repris sa position initiale.

Il s'était en effet placé de manière à voir entièrement le virage en épingle à cheveux par où arrivaient les voitures.

Il eut donc le temps d'ajuster son champ de vision qui couvrait l'alignement des véhicules.

Techniquement, quand les Forces spéciales préparaient une embuscade, elles alignaient une équipe de tir sur la bordure d'une défilade en L et plaçaient un chapelet de mines antipersonnel télécommandées – sept cents billes d'acier enserrées dans une charge creuse bourrée de Semtex, sur laquelle on pouvait lire, en lettres embossées, la phrase magique : CÔTÉ TOURNÉ VERS ENNEMI. Il n'y avait plus qu'à tirer sur le clapet et ça explosait dans un grondement assourdissant. Une giclée d'acier déchiquetait les putains d'insurgés dans la zone ciblée, suivie d'une minute de canardage de folie craché par toutes les armes automatiques du bataillon et, si Dieu le voulait, un tir de mortier bien ajusté achevait le travail.

Mais, cet après-midi, Coker était seul avec son Barrett 50 en amont du virage. Il regarda les voitures approcher. Il vit distinctement le visage fin et blanc de Merle derrière le volant et l'éclat des cheveux blond cendré de Danziger.

Il y eut comme un ralenti.

Sur la gauche de la voiture noire de Merle, la voiture d'interception bleue se rapprochait.

Il ne la voyait pas en entier.

Mais suffisamment.

Il tira la deuxième munition du chargeur en plein dans la calandre. Le moteur surchauffé explosa, de gros morceaux d'acier brûlant crevèrent le tableau de bord pour gicler à la figure, sur la poitrine et sur le ventre du conducteur.

Celui-ci s'affala sur le volant et la voiture fit une brusque embardée vers

la droite.

Elle s'écrasa contre une rangée d'arbres. Le pare-brise et l'airbag se couvrirent de sang.

La voiture d'interception se stabilisa et commença à fumer.

À présent, Coker avait en ligne de mire la deuxième voiture, celle du shérif. L'homme était seul. Il le vit se retourner au passage sur l'épave de la voiture d'interception, estomaqué, la bouche grande ouverte. Il le reconnut. C'était un jeune flic sérieux du comté de Cullen, Billy Goodhew.

Au même moment, Merle Zane et Charlie Danziger passèrent devant Coker, avertisseur hurlant. Danziger avait sorti la tête côté passager.

Coker ne bougea pas, c'est tout juste s'il se rendit compte qu'ils étaient en train de passer devant lui. On aurait tiré une balle de 9 millimètres au ras de son oreille qu'il n'aurait pas réagi davantage.

Son troisième tir arracha la tête et le thorax de Billy Goodhew, qui s'écrasèrent sur la cloison de grillage isolant les prisonniers. La balle explosa la lunette arrière et, comme cela arrive parfois lors de mitraillages intensifs, elle cracha un magma de veines et de fragments de cervelle sur le pare-brise du véhicule qui suivait.

Les deux voitures de la police d'État freinèrent brutalement, pneus fumants, calandres mordant la chaussée, taillant à droite et à gauche et se plaçant cul à cul, pour faire barrage.

Coker logea sa quatrième balle dans le pare-brise de la voiture de gauche, côté conducteur. Des fragments tombèrent sur le toit, la vitre se couvrit d'un voile de sang noir. Personne ne sortit côté passager, il en déduisit que le conducteur était seul.

Pauvre bougre.

Depuis la crise, la plupart des patrouilles de l'État et du comté avaient été réduites à un seul homme, même la nuit. Quel scandale, merde. Salopards de ronds-de-cuir de Cap City. Toujours pas eux qui iraient stopper une caisse à 2 heures du matin pour faire un test d'alcoolémie, tout seuls sur une route déserte, la torche dirigée vers un Cadillac Escalade noir aux vitres teintées avec Dieu sait quoi embusqué à l'intérieur.

Il fixa du regard l'autre voiture, maintenant arrêtée. Un policier au visage poupin était en train de s'extraire de son siège, revolver dans la main gauche, combiné dans la main droite, stetson de travers sur la tête, l'air totalement ahuri.

Le gars fit le tour de la voiture, bien décidé à mettre autant de métal que possible entre lui et le tireur embusqué.

Coker le laissa s'installer, il le laissa même tirer une fois, histoire de savoir où se trouvait le centre de sa masse corporelle, et il tira la cinquième munition à travers toute la largeur de la voiture, désintégrant le jeune flic en plusieurs morceaux.

Le fusil du policier retomba par terre derrière lui avec un bruit métallique.

Puis ce fut le silence.

Un silence oppressant. Le cœur de Coker cognait dans sa poitrine. Il se leva, secoua la tête pour éliminer le sifflement dans ses oreilles et regarda autour de lui comme s'il découvrait l'endroit pour la première fois.

Le calme était perturbant. Le casque antibruit de Coker feutraient les sons ; le monde entier était enveloppé dans une bulle. Les reculs successifs du Barrett lui avaient endolori l'épaule.

De l'autre côté de la route, un petit feu de broussailles s'était déclenché et une colonne de fumée blanche s'élevait vers le ciel.

Le peuplier brûlé sentait bon ; une odeur acide, piquante, qui lui rappelait les Noël à Billings. C'était le bon temps. Coker s'en emplît les narines pendant quelques instants. Le monde revint peu à peu à la normale.

Il ralluma radio-flics. Ça discutait sec à travers le grésillement. Panique à bord. Personne ne savait ce qui venait de se passer et tout le monde s'époumonait à donner des ordres contradictoires.

Il avait donc le temps de faire un petit ménage.

Pour ne pas prendre de risque inutile, il remplaça le chargeur vide par un plein, libéra la culasse pour y introduire une cartouche, mit d'une chiquenaude la sécurité en place et enfila le flingue sur son épaule. Il pesait plus de neuf kilos, mais avec la bretelle il pouvait le porter commodément et l'épauler, au cas où.

Il dégaina son Colt Python, descendit vers les voitures et logea une balle de 357 à tête molle dans chaque crâne encore intact. Puis il rechargea et fit ce qu'il pouvait pour rassembler sur les restes des corps les morceaux éparpillés un peu partout.

Ensuite il extirpa tous les disques durs des enregistreurs vidéo, non sans difficulté à cause des gants de latex qu'il portait et des fragments de chair et d'os qui jonchaient l'intérieur des voitures. Cela fait, il s'éloigna à reculons, en s'assurant que ses bottes ne laissaient pas de traces sanglantes sur la scène du crime.

Il revint à l'endroit d'où il avait tiré, qu'il nettoya consciencieusement, ramassant les cinq douilles, balayant du pied ses marques de pas et les différentes traces de son passage. Un dernier tour pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, puis il se dirigea vers l'arrière de la colline pour regagner sa voiture, une grosse Crown Vic noir et or, avec les marquages de la police du comté.

Il ouvrit le coffre, dégagea le fusil de son épaule, déverrouilla le canon encore chaud, nettoya l'engin avec un chiffon siliconé et en inséra les différentes parties dans les emplacements correspondants de la mallette.

Il retira sa combinaison tachée de sang, la fourra dans un sac en papier kraft, ferma le coffre, vérifia son uniforme de service dans le rétroviseur – tout à fait présentable, maintenant –, se mit au volant, démarra et quitta les lieux sans hâte. Dans le rétro, une fine spirale de fumée s'élevait vers le ciel. Les corbeaux étaient revenus après la bagarre ; les plus voraces s'agglutinaient

déjà sur le toit des voitures, attirés par l'odeur du sang frais.

Le soleil déclinait, les ombres s'allongeaient sur le revêtement de la route. Comme il traversait un bouquet de tilleuls, la lumière chatoyait par intermittence sur son visage. Sur la radio de bord, les conversations allaient bon train, mais il semblait que quelqu'un au QG – probablement Mickey Hancock – ait finalement pris les choses en main. Ils allaient sûrement l'appeler d'un moment à l'autre, comme tous les autres flics du monde occidental.

Coker soupira, content de lui, et regarda le paysage défiler. Il sourit, mit ses Ray-Ban, alluma une cigarette, aspira profondément la fumée. C'était l'heure de rejoindre son équipe, une nuit trépidante l'attendait sans doute. Mais la douceur de l'air et la lumière le réconfortaient. La soirée s'annonçait belle.

Sale après-midi pour Bock

– La Cour !

À ces mots tout le monde se leva, car le juge Theodore W. Monroe était de retour, sa robe flottant derrière lui comme pour annoncer le Jugement dernier.

Le tribunal s'était installé dans une église désaffectée. On en avait préservé les dix vitraux latéraux, les murs en bardeaux blancs, avec, au centre de la voûte en cèdre, une rangée de ventilateurs brassant sans beaucoup d'efficacité l'air moite qui fleurait encore, tant d'années après, une légère odeur d'encens au bois de santal.

Le juge Monroe, vieux briscard au visage taillé à coups de serpe et aux petits yeux noirs, un sourire sur ses lèvres minces, s'assit à l'emplacement de l'autel où se dressait à présent un large pupitre en bois sculpté. Face au public se trouvait un tableau représentant un épisode fameux de la guerre de Sécession : l'assaut de la cavalerie lors du deuxième jour de la bataille de Brandy Station. Derrière le juge se déployait un gigantesque drapeau américain défraîchi. Il ne comportait que quarante-huit étoiles, mais ni l'Alaska ni Hawaii n'ayant écrit pour s'en plaindre, il continuait de servir d'arrière-plan à la tignasse rêche et grisonnante du juge Monroe.

D'un bref hochement de tête, celui-ci salua l'auditoire, huit personnes en tout : les ex-époux boudeurs derrière deux tables séparées, flanqués de leurs avocats respectifs ; le greffier ; son adjoint ; et un couple âgé, au fond de la salle, Dwayne et Dora Fogarty, deux anciens shérifs adjoints, sans enfants, aimables et appréciés par le personnel du tribunal, qui se ressemblaient comme deux crapauds hermaphrodites. Les Fogarty assistaient à presque toutes les audiences, anodines ou majeures, tels des chevaux à la retraite qui ne se résignent pas à quitter l'hippodrome.

Dans la lumière de fin d'après-midi qui entraît à flots par les vitraux côté ouest, les lunettes cerclées d'argent du juge jetaient des éclairs. Il rassembla ses papiers en les tapotant en liasse verticale sur le bureau, puis il les remit à plat, posant dessus sa main aux veines saillantes.

– Kate, maître Kavanaugh, avez-vous quelque chose à ajouter avant que je fasse part de ma décision ?

Dans l'exercice de ses fonctions, déontologie oblige, Ted Monroe oubliait autant que faire se peut qu'il avait un faible pour Kate Kavanaugh. Lorsqu'il avait été élu juge, c'était elle qui avait repris son cabinet d'avocats, et elle s'en tirait fort bien. Il connaissait son père, Dillon Walker, depuis des années, car ils avaient été condisciples à l'université de Virginie. Ainsi le juge avait vu grandir Kate, hier pouliche aux longues pattes, dotée d'une crinière noire et d'yeux bleus aux aguets, aujourd'hui jeune et talentueuse avocate pleine d'énergie. Deux ans plus tôt, lorsqu'elle avait épousé Nick Kavanaugh, ancien officier des Forces spéciales qu'elle avait rencontré à la faculté de Georgetown, Washington DC, elle avait brisé le cœur d'au moins trois jeunes gars de Niceville.

À l'époque, Monroe émettait des réserves sur le mariage. Tig Sutter disait que Nick était resté très marqué par la guerre secrète ; mais le même Tig l'avait persuadé de venir travailler avec les Brigades au lieu de rallier le JAG¹, et le jeune homme s'était rapidement fait une place dans le petit monde insulaire de Niceville, où il avait la réputation d'être un flic implacable mais droit. Ted Monroe, qui l'avait rencontré plusieurs fois au tribunal et en ville, percevait quelque chose de troublant chez lui, quelque chose de profondément enfoui. Mais il savait d'expérience que c'était le propre de tout homme qui avait mené une vie mouvementée.

En somme, depuis le fauteuil de cuir où il embrassait la salle du regard, il se disait que Kate était une jeune femme heureuse, bien à sa place, dans le rôle qu'elle avait toujours souhaité.

Elle jeta un coup d'œil vers sa cliente, une jeune femme maigre au visage étroit, mèches maison, l'air défait, comme traquée, les yeux écarquillés. Ses petites mains rougies tortillaient son foulard à pois bleus. Kate lui adressa un sourire rassurant et se tourna vers le juge.

– Merci, monsieur le juge. Dernier point, au cas où la Cour accorderait la garde exclusive à ma cliente. Mlle Dellums vous informe que, si la Cour l'y autorise, elle souhaite accepter une offre d'emploi à Sallytown. Il lui faudra alors s'installer à plus de cent cinquante kilomètres du domicile de son ex-mari, M. Bock, qui, du fait de son emploi à la commission des services municipaux de Niceville, ne pourra sans doute pas la suivre. Ce déménagement pourrait modifier la décision de la Cour concernant le droit de visite de leur fille.

– Merci, maître Kavanaugh, ces scrupules vous honorent, mais la Cour était au courant de la situation et l'avait déjà pris en compte. Mademoiselle Barrow ?

Le juge Monroe s'était tourné vers l'autre table et s'adressait à une grande femme charpentée en tailleur-pantalon gris bien coupé, joues roses, pas de maquillage, auréole de cheveux gris acier. Un air de confusion, de décalage lui collait à la peau comme la fumée d'une cigarette.

– Merci, monsieur le juge. Je souhaitais simplement faire remarquer que mon client...

Elle se retourna pour désigner Christian Antony Bock, un petit bonhomme plutôt replet, yeux gris écartés, joues rubicondes, lèvres charnues presque féminines, visage mou, expression capricieuse, traits disparates, comme bricolés à partir des chutes d'une incarnation plus probante. Il avait le nez aplati et constellé de points noirs, la peau tachée et grêlée. Malgré son jeune âge, son grand front dégarni tassait ses traits vers le tiers inférieur de son visage.

La plupart des gens s'accrochent aux imperfections de leur physique, ce qui leur permet de les transcender, parfois avec humour, et c'est ainsi qu'ils plaisent, voire qu'ils se font aimer. Tony Bock n'était pas de ceux-là.

Il redressait un peu ses épaules tombantes, comme pour singer le soldat au repos, et tâchait de prendre un air conciliant. Mlle Barrow se tourna vers le juge.

– Je tenais seulement à rappeler que M. Bock a participé, volontairement et avec succès, à un groupe de gestion de la colère, qu'il a intégralement payé les arriérés de la pension alimentaire, qu'il a remboursé les dommages causés accidentellement à la voiture et au perron de son ex-épouse, qu'il s'est inscrit lui-même à un séminaire de compétences parentales qui doit commencer la semaine prochaine et qu'il réitère son désir de rester une présence généreuse et aimante dans la vie de sa fille, si la Cour veut bien le lui accorder.

Le juge Monroe se contenta de hocher la tête, ce qui fit une fois de plus étinceler ses lunettes.

Dans la salle d'audience, tout le monde savait bien que, sauf coup de théâtre, Theodore W. Monroe était sur le point de prononcer un jugement sévère. Il avait sa tête de vautour prêt à fondre sur sa proie.

Personne ne fut déçu.

– C'est noté, maître Barrow. La Cour remercie les deux avocats pour leur professionnalisme et la clarté des plaidoiries durant cette audience parfois conflictuelle et chargée d'affects.

Il marqua un temps, posa son stylo sur ses papiers et se cala dans son siège, qui grinça singulièrement fort dans le silence de la salle. Il croisa ses mains arthritiques sur la boucle de sa ceinture et observa tour à tour les visages levés vers lui.

– Bien, donc, après avoir entendu les arguments des deux parties et pris en considération les diverses dépositions et requêtes, ainsi que les rapports établis par les Services de l'enfance et de la famille et le groupe de réflexion sur la violence domestique réuni par le shérif du comté de Belfair, la Cour a décidé d'accorder la garde pleine et entière d'Anna Marie Bock – aujourd'hui Anna Marie Dellums – à sa mère, Colleen Claire Dellums, et d'interdire à M. Christian Antony Bock, ex-mari de Mlle Dellums et père biologique d'Anna Marie, quelque contact que ce soit, même écrit... Maître Barrow, veuillez au comportement de votre client...

Le visage sombre, Bock s'était mis à protester, mais son avocate le rappela aussitôt à l'ordre.

Le juge Monroe se tut pendant quelques secondes. Du haut de sa chaire, il fusilla Bock du regard.

– Je répète : M. Bock n'aura plus aucun contact, sous quelque forme que ce soit, avec ou sans surveillance, avec son ex-femme et sa fille, et cela tant qu'un comité d'examen familial indépendant jugera possible qu'il fasse de nouveau preuve de manipulation, tromperie, mauvaise foi, cruauté, agressivité, et du comportement injurieux et violent dont la Cour a reçu maintes preuves. Je n'élimine pas d'office toute forme de contact dans l'avenir, pourvu que ce contact soit sous contrôle, dit Monroe en levant sa vieille main qui ressemblait à une serre d'oiseau, et qu'une évaluation telle que je l'ai décrite soit établie et que ses résultats m'aient été communiqués afin que je puisse les prendre en considération. J'ai également demandé aux services de police de Niceville de s'assurer qu'il n'y aura aucun contact d'aucune sorte – écrit, électronique, visuel, télévisuel, sémaphorique, hiéroglyphique, télépathique, spiritiste – entre M. Bock et un membre de la famille Dellums, quel qu'il soit. Une rencontre fortuite dans la rue serait elle-même sujette à caution. Et si une colombe blanche tenant un rameau d'olivier dans son bec venait à se poser sur le perron de Mlle Dellums, j'y verrais une violation flagrante de ce jugement. Et croyez bien que je suis prêt, monsieur Bock – écoutez-moi bien –, tout à fait prêt à le faire respecter par tous les moyens à ma disposition, y compris en vous incarcérant aussi longtemps que le statut et le pouvoir discrétionnaire de ma position de magistrat m'y autorisent.

L'avocate du mari avait tressailli, et s'appêtait à formuler une objection.

Monroe leva la main avec un geste de dénégation.

– Non, maître, avec tout le respect que je vous dois, je ne permettrai aucun commentaire, s'il vous plaît. J'ai seulement une dernière déclaration à faire pour le procès-verbal de séance, puis nous pourrons tous retourner paisiblement à nos activités quotidiennes. Je voudrais donc que le procès-verbal fasse mention du fait que je m'adresse maintenant directement à M. Bock. Bock, vous m'entendez ? Vous m'écoutez attentivement ?

– Oui, monsieur le juge, répondit Bock d'une toute petite voix, légèrement grinçante, cependant.

On aurait dit qu'on frottait une pierre sur une autre. Il arrivait parfois que chez cet avorton la vindicte primaire et viscérale se fasse jour – à condition qu'il se trouvât face à plus petit ou plus faible que lui. Mais c'était la première fois qu'il en faisait étalage devant toutes les personnes présentes dans la salle d'audience, ce que Kate Kavanaugh ne manqua pas de remarquer.

– Bien. Je n'ai aucune estime pour vous, monsieur. Tant s'en faut. S'il était en mon pouvoir de vous éloigner de Niceville, et même de l'État, je le ferais. Vous cachez votre jeu, Bock, vous trompez votre monde. J'ai parfois eu affaire à des gens comme vous au cours de ma longue vie et j'en rencontrerai

sûrement d'autres avant de rejoindre mon créateur. Mais je voudrais que vous sachiez, monsieur, que je vous ai bien observé, que je vois clair en vous et que tant que je serai juge dans ce comté et que vous dépendrez de ma juridiction, je vous tiendrai à l'œil. Vous comprenez, monsieur Bock ? Vous comprenez ce que je vous dis ?

Suivit un long silence, pendant lequel Bock s'efforça de faire bonne figure. Kate Kavanaugh, qui haïssait ce nabot pour ce qu'il avait fait ou tenté de faire à Anna Marie et à sa mère durant les huit derniers mois, crut voir un démon se plaquer sur la face une série de visages humains fraîchement écorchés.

Celui qu'il finit par arborer n'était d'ailleurs pas tout à fait humain, et elle frissonna. Il s'était arrangé pour qu'elle seule le voie, la regardant avec haine et mépris. Il reprit une expression normale pour se tourner vers le juge Monroe.

– J'ai compris, monsieur le juge, dit-il d'un air contrit.

Il toussota de manière peu convaincante et battit des paupières, comme s'il voulait retenir des larmes.

– Et si je peux me permettre, j'ajouterai que j'essaierai de passer le temps qu'il me reste à vivre à tenter tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous faire changer d'avis sur mon compte. Vous. Ma femme. Ma fille. Vous tous.

Le juge Monroe le toisa un moment, les lèvres pincées et les mains en cloche sur son bureau.

– Vraiment, monsieur Bock ?

Bock hocha la tête, les bras ballants, ses yeux cherchant à éviter les éclairs des lunettes du juge, à présent braquées sur lui.

– Vraiment, monsieur, je vous le promets, à tous.

Le juge Monroe resta silencieux un moment.

– Je vous crois, monsieur Bock. Je crois que vous êtes sincère, pour la première fois dans cette salle d'audience. J'en prends note. La séance est levée.

Drôle de soirée pour Delia Cotton

Delia Cotton vivait seule et s'en portait très bien, du moins jusqu'au soir de sa disparition. C'était une femme aux formes généreuses, élégante, très droite, aux yeux bruns et doux. Elle avait jadis brisé tous les cœurs, et aujourd'hui encore, dans la patine de son automne, elle était d'une beauté rare avec sa splendide chevelure argentée qu'elle ramenait sur le haut de sa tête en la fixant par une épingle en diamants de chez Cartier, offerte à Venise par un amant défunt depuis des lustres.

Sa vie bien remplie, voire mouvementée, riche en succès personnels et professionnels, l'avait amenée à connaître toutes sortes de gens brillants et séduisants, charmants à souhait, qui tous tant qu'ils étaient l'ennuyaient à mourir maintenant qu'elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Tous sauf les morts, naturellement : ceux-là ne risquent plus de vous porter sur les nerfs.

Hormis les dames de son club de lecture, elle n'avait plus à présent que deux visiteurs réguliers : Alice Bayer, qui venait des Glades en voiture cinq fois par semaine pour apporter les provisions, faire le ménage, remplir le bar et s'occuper de Mildred Pierce, sa chatte maine coon ; et Gray Haggard, qui passait de temps en temps effectuer de menus travaux dans la maison et le jardin et qui avait la délicatesse de l'adorer à distance respectueuse, en silence.

Delia appréciait cette solitude qu'elle avait choisie, pleine de souvenirs, certains agréables, d'autres moins, tous assez anciens pour avoir perdu leur sel ou leur amertume. Elle aimait par-dessus tout Temple Hill, sa vieille demeure victorienne enchassée dans les bosquets aristocratiques de la Chase.

Ce soir-là, un rayon de soleil couchant transperçait les frondaisons et caressait la pelouse en pente. Elle était assise dans la grande pièce octogonale vitrée que son mari appelait la bonbonnière à cause de sa décoration surchargée, quand la sonnette de l'entrée retentit dans les ténèbres du grand hall.

Elle ne l'entendit pas tout de suite. En début de soirée, elle avait regardé

avec accablement le reportage télévisé sur l'abominable crime perpétré quelques heures plus tôt contre plusieurs jeunes officiers de police de la route, dans le nord de l'État. Quatre morts, massacrés dans leur voiture. Plus deux journalistes qui s'étaient tués dans le crash de leur hélicoptère.

Pour couronner le tout, le journal avait enchaîné sur un grave accident de la route qui s'était produit sur l'Interstate.

Ces informations lui avaient rappelé une phrase de... De qui, au juste ?

Hannah Arendt ?

Dorothy Parker ?

La phrase était : « Les événements sur lesquels on ne peut espérer avoir la moindre influence, il vaudrait mieux ne jamais les connaître. »

Écœurée, elle avait fini par éteindre la télévision et écoutait à présent les sonates pour violoncelle de Vivaldi interprétées par Ofra Harnoy – glaciales, précises, absolument déprimantes –, une musique parfaite pour s'ouvrir les veines, mais finalement plutôt apaisante, en somme.

La sonnette émettait une vibration grave et métallique, un peu comme un accord de violoncelle, et elle mit donc un moment à en isoler le son.

Elle soupira, regarda la pendule sur la cheminée, reposa soigneusement son verre de whisky, prit la télécommande de la vidéosurveillance et se brancha sur la caméra 1.

Une jolie jeune fille de dix-huit ans environ se tenait sur le perron, éclairée par la lampe extérieure. Elle regardait la porte d'entrée, n'ayant manifestement pas repéré la caméra. Boucles auburn, bien roulées, pas comme ces gamines d'aujourd'hui sèches comme des mantes religieuses. Elle portait une robe d'été un peu désuète, en coton vert pâle, et des mules rouge vif.

Son visage pâle en forme de cœur avait un air solennel, son regard noisette était sérieux, et elle portait dans ses bras la chatte de Delia, Mildred Pierce, un énorme animal, trop lourd pour elle, qui essayait de lui échapper. L'épaisse fourrure tigrée de la bête était collée par touffes et humide.

Du sang ?

Delia appuya sur un bouton à côté de son fauteuil.

– Qu'est-ce que vous faites avec ma chatte, jeune fille ?

La voix surgissant du haut-parleur à côté de la porte d'entrée fit sursauter l'inconnue. Mildred Pierce essaya d'en profiter, mais elle ne la laissa pas filer. Connaissant Mildred Pierce, Delia pensa que la jeune fille était plus forte qu'elle n'en avait l'air.

– Mademoiselle Cotton ? C'est Clara, vous savez ? J'habite en face. Je pense que votre chatte s'est battue.

Delia savait que les gens d'en face, récemment arrivés d'un autre État, étaient locataires, que c'était un jeune couple venu s'installer dans la maison des Freitag sur Woodcrest Street après la mort, deux mois auparavant, du dernier de cette famille de Prussiens prétentieux. Delia ne les connaissait pas personnellement, elle ne savait pas qu'ils avaient une fille, mais il faut dire que toutes les maisons de la Chase, bâties en retrait de la route, disposaient de

près d'un hectare de prés et de forêts, et qu'elles étaient entourées de murs et protégées par un portail. Il était donc courant, même pour les habitants de longue date, de ne rien savoir ou presque de leurs propres voisins.

À l'écran, Delia crut apercevoir du sang sur les bras et sur la jolie robe verte de la jeune fille. Elle n'avait pas beaucoup d'affection pour Mildred Pierce, chatte aux airs supérieurs et querelleuse. Elle s'apitoya plutôt sur la jeune fille à la robe verte tachée de sang.

– Un instant, mademoiselle...

– Clara, dit la jeune fille.

Elle leva le menton et cala le félin plus commodément dans ses bras.

– Clara, répéta Delia à voix basse, comme si elle cherchait à se souvenir d'une autre Clara qu'elle aurait connue autrefois.

Le nom de la jeune fille lui rappelait quelque chose d'étrange, de pas normal, l'effluve fugace d'une faute ancienne, un scandale familial du temps jadis, dûment étouffé... Mais aussitôt ce souvenir, cette idée, ce rêve peut-être, échappa à sa prise comme la carpe dans l'étang. Elle soupira et se leva lentement.

– J'arrive.

– Très bien, dit Clara en souriant gentiment face à la caméra.

Mais Delia ne pouvait plus la voir. Dommage... Parce que si elle avait vu le sourire de Clara et la lueur dans ses yeux noisette, elle n'aurait peut-être pas ouvert la porte.

Petit différend entre Merle Zane et Charlie Danziger

Quand on roulait vers le sud, sur l'asphalte grêlé de la route 311, dans les lacets des collines de Belfair, on apercevait au bout de quatre ou cinq kilomètres une piste cachée par la broussaille, qui s'enfonçait dans la fraîcheur d'une vieille forêt touffue d'aulnes, de chênes et de pins, puis faisait un coude et semblait se perdre dans le sous-bois.

Au bout de quelques centaines de mètres, elle débouchait pourtant sur une clairière, au milieu de laquelle se dressait une vaste grange bleu pâle ployant sous le fardeau des ans. C'était l'ancien magasin général et sellerie de Belfair Pike, désaffecté depuis la Grande Dépression.

Le toit de tôle, effondré en plusieurs endroits, laissait apparaître des poutres à section carrée de plus de cent cinquante ans, moisies par endroits. L'intérieur sombre, étouffant, empestait l'huile, le fumier desséché, la putréfaction et les chiures de chauves-souris accumulées depuis des décennies.

Trois heures que Merle Zane et Charlie Danziger se trouvaient là, respirant par la bouche en attendant patiemment que la chasse à l'homme se déplace sur un autre secteur.

Cette phase-clé de l'opération n'était pas la moins risquée : un hélico de la police pouvait remarquer la tache bleue au milieu de la forêt et envoyer une voiture afin d'y regarder de plus près.

Dans ce cas, ils seraient prévenus par un bref appel de Coker, qui participait lui aussi à la traque en tant qu'officier de police du comté de Belfair.

Mais Coker n'avait pas appelé. Pour l'instant.

Franco-irlandais de naissance, Merle Zane, quarante-cinq ans environ, corps sec et visage marqué, avait le crâne tondu et une ancienne brûlure sur le côté gauche du cou. Il était athlétique, expert en arts martiaux, calme et parfaitement maître de lui. Les caprices du destin et le métier de son père,

mécanicien et carrossier spécialisé dans les pièces de voitures volées, l'avaient naturellement amené aux courses de stock-cars. Jusqu'au jour où, dans une ville de Louisiane nommée Cocodrie, deux mécanos lui avaient cherché des crosses pour avoir monopolisé, selon eux, le mur extérieur de l'anneau de vitesse en rentrant au stand après le tour de chauffe. Zane avait eu le dernier mot, en partie grâce à l'usage de son démonte-pneu.

Le juge de Cocodrie, qui ne portait pas tout à fait le même regard sur ce litige, avait invité Merle à passer quelque temps dans le tristement célèbre pénitencier d'Angola, véritable école de gladiateurs délivrant à ceux qui en sortaient un doctorat *ès brutalité*. Or Merle avait effectivement survécu, il avait obtenu une remise de peine sept ans auparavant.

À sa sortie de taule, il avait travaillé pour des vendeurs de voitures qui faisaient les enchères du nord au sud de la côte est, et qui s'intéressaient principalement aux « muscle cars » – voitures à moteur gonflé – des années 1960 et 1970. Comme ce marché oscillait entre la simple arnaque et la grosse embrouille, les propriétaires de la boîte – deux types d'origine arménienne dont la devise familiale était : « Vous avez la thune et moi l'expérience, vous allez faire l'expérience de me filer votre thune » – requéraient les services d'un homme aux vastes compétences allant du convoi de Corvette à la protection rapprochée.

Travailler avec les frères Bardashi, autant barboter dans une baignoire d'algues vénéneuses, mais la paye était correcte, alors... Merle Zane rêvait cependant de monter sa propre affaire de location de bateaux charters en Floride, côté golfe du Mexique : il était resté sagement à l'affût d'une occasion.

Elle s'était présentée en la personne de Charlie Danziger, un gars d'un certain âge, grand, dégain de cow-boy, avec une grosse moustache blanche en croc, le sourire facile et la voix râpeuse. Comme son vieil ami Coker, Danziger était du Montana, mais il était natif de Bozeman, de l'autre côté de l'État. Ancien ange de la route, il s'était vu prématurément réformer pour invalidité – il était accro à l'OxyContin depuis qu'il avait été blessé en mission. Il travaillait depuis comme directeur régional d'une filiale de la Wells Fargo opérant sur la côte est des États-Unis.

Charlie Danziger et Coker s'étaient rencontrés dans une unité des marines il y avait si longtemps qu'ils avaient oublié en quelles circonstances. Ils se rappelaient toutefois avoir essuyé un mitraillage en règle. Au terme de leur engagement, ils s'étaient retrouvés à Quantico, en Virginie, et comme ils préféraient le Sud profond au Far West, ils avaient fini par s'y caser à Niceville, dans des unités de police différentes.

Danziger et Merle Zane s'étaient quant à eux rencontrés lors d'une vente de véhicules d'occasion à Atlanta. Danziger était venu acheter une Mustang Cobra Shelby et ils s'étaient vite rendu compte qu'ils avaient pas mal de relations communes dans l'Amicale des anciens d'Angola.

Après quelques vérifications d'usage, Danziger avait proposé à Merle de

participer à l'attaque d'une succursale de la First Third Bank, située dans une petite ville nommée Gracie. On avait besoin de quatre hommes, dont un bon chauffeur.

Le quatrième homme, qui ne serait pas directement impliqué dans le braquage, avait été payé – à titre anonyme – pour faire diversion dans une autre partie de l'État, sans qu'on puisse être tout à fait sûr qu'il s'acquitterait de sa tâche.

Les événements avaient montré qu'il s'y était appliqué avec un zèle catastrophique.

Pendant la phase préparatoire, Merle Zane avait été frappé par le plan de Danziger, impitoyable mais tactiquement impeccable, avec le rôle que devaient jouer son ami Coker et son Barrett 50. Les flics de Cocodrie et les matons d'Angola n'ayant pas fait remonter les forces de l'ordre dans son estime, il s'était embarqué dans l'opération contre le tiers du magot. La partie la plus dangereuse de l'opération – le partage dudit magot – restait à venir.

À présent les deux hommes commençaient à perdre patience, dans l'étouffoir puant l'ammoniac du magasin général de Belfair Pike, quatre cents mètres à l'intérieur des épais sous-bois de la forêt, au sud-est de la route 311.

Tous deux étaient de gros fumeurs, mais pas question de sortir en griller une. Or dans cette atmosphère de poussière de paille et d'émanations de guano de chauve-souris, la moindre étincelle de briquet aurait déclenché une explosion qui aurait risqué d'attirer fâcheusement l'attention. Ils étaient donc contraints de rester assis à quelques mètres l'un de l'autre, Merle sur un vieux tonneau de mazout retourné et Charlie Danziger sur un tabouret branlant à trois pieds, les yeux dans le vague, tandis que dehors la lumière passait progressivement d'un éclat verdoyant au rose, puis au mordoré.

De temps à autre, ils entendaient le bruit d'un hélico dans le lointain et une voiture de police qui passait à fond la caisse : toutes les patrouilles du comté et de l'État sillonnaient les routes du nord au sud et d'est en ouest, et parfois même en diagonale.

Ils n'en parlaient pas, mais il leur semblait évident que la chasse à l'homme qui avait fait rage baissait en puissance, se déplaçait, parce qu'on élargissait le périmètre de recherche pour y inclure de plus larges secteurs du comté et de l'État.

Le butin n'avait toujours pas été inventorié : il remplissait quatre gros sacs marins en toile noire temporairement dissimulés à l'autre bout du bâtiment dans une cave en béton dont on avait recouvert la trappe d'accès d'une pile de vieux bardeaux et de pneus de voiture.

La Magnum noire, nettoyée et débarrassée de tout signe reconnaissable, ils l'avaient laissée sous une bâche dans un box vide de l'écurie où elle prendrait indéfiniment la poussière.

Deux berlines beiges presque identiques, une Ford récente et une Chevrolet plus ancienne, attendaient Zane et Danziger derrière les portes de la grange, avec des plaques et des papiers qui leur permettraient de filer dans

deux directions opposées.

À présent que l'adrénaline commençait à refluer, plombés par une lourde fatigue, les deux hommes auraient bien aimé prendre leurs cliques et leurs claques. Merle pour retrouver son boulot chez les frères Bardashi et Charlie Danziger son poste à la Wells Fargo – après avoir peaufiné les derniers détails. Dans son jargon, on avait dépassé l'heure de l'apéro et ça commençait à bien faire.

Mais enfin, la perspective de recevoir pour cette journée de travail le tiers d'un montant estimé à deux millions et demi de dollars avait de quoi leur remonter le moral, et chacun d'eux s'était résigné à la situation, en bon professionnel. Bien mieux, si tout se passait normalement, Merle Zane pensait que ce pourrait être le début d'une belle – ou à tout le moins profitable – amitié.

C'est à ce moment crucial que le portable de Danziger se mit à vibrer dans la poche de son blouson de cuir marron. Merle se dressa sur son tonneau et sa main se porta instinctivement sur le Taurus 9 millimètres qu'il portait à la ceinture. Danziger l'arrêta d'un geste de sa main tannée et calleuse en secouant la tête.

– Ouais ?

Merle ne parvenait pas à entendre ce qui se disait à l'autre bout de la ligne. Toujours est-il qu'il vit les traits de Danziger se crispier brusquement.

Danziger retourna le téléphone sur son thorax.

– Va voir dehors. Coker dit qu'il y a des civils sur le terrain, qu'ils ont passé la clôture.

– Des flics ?

– Il dit que non. Peut-être des chasseurs. Va voir. Fais gaffe à toi.

Son Taurus à la main, Merle se dirigea à pas de loup vers les portes et se pencha pour regarder entre les bardeaux, mais il ne vit que des touffes d'herbe et l'extrémité de l'allée qui débouchait dans la clairière. Il avait la main sur la poignée de la porte quand Charlie Danziger lui tira une première balle dans le dos. Le coup tiré à la hâte toucha le bas des reins et non la colonne vertébrale, cafouillage lourd de conséquences.

L'impact projeta Merle sur le bois vermoulu de la porte, qui céda sous le choc. Il se retourna dans sa chute et atterrit dans la poussière, devant le bâtiment. Il roula sur lui-même et la seconde balle se logea dans la terre, à trente centimètres de sa cuisse.

Zane et Danziger étaient maintenant de part et d'autre du mur. Zane entendit les bottes de Danziger sur le sol de ciment et tira quatre coups à l'horizontale entre les bardeaux, à peu près au niveau de la poitrine.

Danziger jura, poussa un grognement de surprise, puis Zane eut l'immense satisfaction d'entendre un corps chuter sur le sol. Une seconde plus tard, les planches de la grange volèrent en éclats : Danziger, encore bien vivant, s'était mis à tirer à l'aveuglette. Une des balles atteignit Zane à l'épaule droite, impact superficiel mais qui le projeta de nouveau à terre.

Il roula sur lui-même, se releva et recula en titubant et en vidant le chargeur du Taurus à l'intérieur de la grange, dans la direction où il pensait apercevoir la silhouette de Danziger à travers le mur transformé en passoire.

Il cribla les planches de onze autres balles, poinçonnant la découpe de Charlie Danziger jusqu'à sa dernière munition. Puis il fit demi-tour et se dirigea vers la forêt. Traînant la patte, les poumons en feu et la tête qui tournait, il alla s'écraser sur l'épaisse végétation comme un cerf étripé par un tir de chasseur, en se disant : *Une belle amitié, tu parles !...*

Gray Haggard arrive au mauvais moment

Gray Haggard avait connu un bonheur conjugal fugace. Margaret Mercer, qu'il avait aimée plus que tout au monde, se perdait à présent dans un passé si lointain qu'il avait du mal à se remémorer son image, à part peut-être ses doux yeux noisette, sa chevelure auburn et ses formes généreuses. Il avait le souvenir d'une amante audacieuse et parfois stupéfiante.

Mais Margaret avait quitté ce monde depuis bien longtemps. Lui qui avait survécu à la bataille de Kasserine contre l'Afrikakorps en février 1943, au débarquement catastrophique de Gela en Sicile, à la boucherie d'Omaha Beach avec seulement quelques éclats d'obus dans la poitrine trouvait injuste qu'à Niceville sa bien-aimée ait succombé à la piqure mortelle d'une femelle anophèle porteuse du virus de l'encéphalite.

Depuis lors, il avait pris ses distances avec le Tout-Puissant et, maintenant qu'il atteignait les quatre-vingt-cinq ans, il se demandait souvent ce qu'il allait bien pouvoir Lui dire si par miracle les relations diplomatiques se rétablissaient entre eux.

Telles étaient ses pensées, au volant de sa Packard 1952 citron vert et rose fuchsia, dans les lacets de la petite route ombragée qui montait vers Temple Hill.

Il était un peu tard pour s'occuper du jardin de Delia – le soleil était déjà couché –, mais l'autre option l'aurait conduit au centre de soins palliatifs des Portes de Galaad, à Sallytown, pour voir son vieil ami Plug Zabriskie sombrer dans la phase terminale de son Alzheimer.

Mieux valait donc s'affairer dans les buissons de forsythias de Delia et peut-être passer un moment à traficoter son système d'arrosage défaillant – il pensait bien entendu au système d'arrosage *de la propriété* et non à celui de Delia, dont il ne doutait pas qu'il fût en parfait état. Tiens, encore une chose qu'il aurait à régler avec Dieu, s'il lui était donné de L'approcher un jour.

Il s'était laissé dire qu'avec la vieillesse les fantasmes charnels les plus débridés s'apaisaient, et voilà pourtant qu'il lui venait des pensées coupables à propos du sprinkler de Delia Cotton !

Il ralentit, puis s'arrêta. Les pensées coupables refluent peu à peu à la vue du portail en fer forgé du domaine. Il était grand ouvert. Delia le tenait toujours fermé.

Toujours.

Il gara la Packard devant l'entrée et entreprit d'extraire sa longue carcasse du siège. Grand vieillard voûté en pantalon beige et chemise à carreaux, bottes de jardinage, visage d'oiseau de proie, teint buriné, crête de cheveux blancs et yeux bleu clair bordés de rides profondes, il se redressa péniblement et regarda par-dessus ses lunettes la grande maison sur la hauteur.

Nouvelle énigme.

La maison de Delia, Temple Hill, classique demeure victorienne entourée d'une vaste galerie, s'ornait de sculptures, de tourelles et de pignons tarabiscotés, et de très jolies fenêtres à petits carreaux teintés.

Ce soir-là, dans la lumière déclinante, ces vitraux brillaient de tous leurs feux, rubis, émeraude, améthyste. À croire que Delia avait allumé toutes les lampes de la maison. Temple Hill se découpait sur le bleu du soir comme un paquebot à l'horizon lointain.

Gray était perplexe. Pourquoi ce portail grand ouvert ? Pourquoi toutes ces lumières ? Soudain, il entendit de la musique cascader sur la pelouse en pente – une mélodie profonde, régulière et puissante, du violoncelle, de l'alto ou peut-être de l'orgue.

Le son, harmonieux et émouvant, était aussi à son volume maximal. Or l'excès de décibels comptait parmi les innovations du monde moderne que Delia réprouvait.

Il resta un moment sans bouger, à se demander ce qui se passait, ce que Delia pouvait bien fabriquer. Puis il se remit au volant de la Packard, remonta l'allée pavée et se gara dans le vaste espace circulaire, devant les marches du perron.

La porte d'entrée était grande ouverte et l'imposant lustre en cristal illuminait le vestibule. La musique, une sonate pour violoncelle, s'écoulait de la maison comme un fleuve de miel.

Il se croyait revenu au temps béni où ces pourris de Japs n'avaient pas encore bombardé Pearl Harbor et où il n'était pas encore parti servir sa patrie dans la 1^{re} division d'infanterie. Que c'était loin, tout ça : une époque flamboyante à jamais révolue, les bals, les cotillons, les pique-niques au bord de la Tulip et les filles aux longues jambes en robe vaporeuse avec leurs grands chapeaux de paille et leurs paniers remplis de fraises fraîchement cueillies. En ce temps-là, les demeures ancestrales de la Chase n'étaient que lumière et musique. Puis, avec la guerre, le sol s'était entrouvert sous leurs pas, engloutissant leur monde dans la fournaise.

Pourtant ce soir, l'extravagante demeure de Delia, ouverte à tous les vents, submergée par une musique délicieuse, était une invitation à la danse.

Gray appela Delia deux fois, mais il se dit qu'elle ne risquait pas de l'entendre avec cette sonate pour violoncelle qui bouillonnait à chaque fenêtre

et ruisselait par toutes les portes.

Il soupira, tira sur sa chemise et lissa son pantalon avant de monter, d'un pas mal assuré, les marches du perron. Il hésita un moment sur le seuil, le souffle court, la peau et les muscles des épaules tendus comme pour parer à une agression. Il fit l'effort de se reprendre, se concentra un instant et frappa énergiquement sur le chambranle de la porte.

– Delia, vous êtes là ? Delia, c'est Gray.

Pas de réponse.

Pas un mouvement dans la maison.

Rien que les remous de la musique, tel un courant qui l'entraînait maintenant vers l'intérieur de la demeure. Il avança lentement dans le hall, évitant par habitude de marcher sur le long tapis persan que Delia ne supportait pas de voir souillé par ses bottes crottées de jardinier.

Il arriva à la porte de la pièce d'où la sonate pour violoncelle semblait provenir, contempla l'élégant espace octogonal saturé de lumière et de musique. Celle-ci venait de la chaîne hi-fi de Delia, ancienne mais très puissante.

À proximité de la source sonore et à un tel volume, le violoncelle était beaucoup moins suave ; il évoquait plutôt le feulement sourd et profond d'une créature monstrueuse tapie juste au-dessous du parquet, dont la vibration intense s'insinuait dans ses jambes par la plante de ses pieds.

Toutes les lampes de la pièce étaient allumées, y compris la coupe Tiffany au plafond. Il avança de quelques pas, regarda autour de lui sans remarquer d'objet déplacé ni de désordre apparent.

Il repéra un verre de cristal à moitié rempli d'un liquide ambré. Il le prit.

C'était du scotch, à présent tiède et éventé.

Le coussin du fauteuil dans lequel Delia s'asseyait habituellement pour regarder la télévision était légèrement enfoncé et froissé, et son couvre-pied en renard blanc gisait par terre, comme si elle avait été dérangée par la sonnerie du téléphone ou par la sonnette de l'entrée.

Non. Pas par le téléphone.

Il était là, le téléphone sans fil que Mme Bayer avait vivement conseillé à Delia d'acheter, au cas où.

Il fixa du regard le fauteuil, essayant de remettre ses idées en place, de comprendre ce qu'il voyait, mais impossible, il n'y parvenait pas. Comme il avançait la main pour couper le son, il perçut un mouvement derrière la double porte vitrée qui ouvrait sur la grande salle à manger lambrissée.

Les carreaux de la porte étaient anciens et légèrement ondulés, mais Gray entrevoyait quelque chose – ou plutôt quelqu'un – sur la table en palissandre au milieu de la pièce. Il distinguait une vague silhouette couleur chair, tournant sur elle-même, les bras écartés, la tête en arrière et le visage livide levé vers le lustre en cristal.

Malgré le verre déformé, il voyait bien que la personne qui... *dansait* sur la table de la salle à manger n'était pas Delia.

Delia avait les cheveux d'un blanc argenté. Or la femme – car c'était une femme, sans aucun doute – qui tourbillonnait inlassablement sur la table avait des cheveux auburn mi-longs et brillants.

Gray resta un long moment à la regarder, pétrifié par la frénésie et la grâce de sa danse. Et tout à coup il réalisa qu'elle était entièrement nue.

Face à cette vision torride à travers les carreaux ondulés, cette femme nue dansant comme une flamme, tandis que les accents profonds du violoncelle faisaient vibrer la maison tout entière ainsi que sa vieille carcasse fragile, il resta figé, immobile, hypnotisé. Cette silhouette dansante lui était d'une familiarité inquiétante et au moment précis où un prénom lui vint à l'esprit – Margaret –, la femme cessa de virevolter et se tourna vers lui en le regardant fixement derrière la porte vitrée.

Elle ouvrit les bras, offrant son corps nu, attendant sans bouger qu'il vienne vers elle. Et lui, toujours pétrifié, voyait ce visage et ce corps onduler et changer de forme.

Il se dit qu'il était en train de faire une attaque ou qu'il était au seuil d'une illumination, voire de la mort. Mais il tenait si peu à la vie que ces deux perspectives lui parurent négligeables. Alors il se mit à avancer, dans un rêve éveillé, vers la silhouette qui le regardait.

Il prit la poignée dorée dans sa main rêche, son regard clair braqué sur la femme nue – *Margaret* – qui attendait derrière la porte, bras ouverts, sur son corps voluptueux et ses seins ronds, blancs comme l'albâtre – *Margaret*. Il tourna la poignée et ouvrit la porte à deux battants.

La salle à manger était plongée dans l'obscurité la plus totale.

Un noir absolu.

Il n'y voyait rien, comme si on lui avait jeté un voile opaque sur le visage.

Il secoua la tête, ferma les yeux et les rouvrit. Il pensa : C'est le cœur, une crise cardiaque. Mais en se retournant il perçut une lueur pâle derrière lui, de chaque côté, scintillante et argentée. Il regarda la vitre d'un des battants de la porte : cette fois, la femme nue était à l'intérieur de la vitre, elle écartait les bras et lui souriait. Le haut de son corps se raidit et un de ses genoux se déroba sous lui. Il regarda de nouveau dans l'obscurité de la salle à manger.

Il entendit une voix.

Il aurait pu jurer que c'était la voix de Delia Cotton.

Sauve-toi, Gray, sauve-toi...

Pour l'amour du ciel, Gray, sauve-toi !

Gray Haggard allait refermer la porte et s'enfuir quand une explosion se produisit dans l'obscurité : une monstrueuse volée de corbeaux s'abattit sur lui.

Un instant, il crut voir des centaines de becs noirs acérés, des lueurs vertes dans des yeux noirs. L'air était saturé de battements d'ailes. Le vol le frappa de plein fouet sur la poitrine et au visage avec une violence inouïe... Une fulgurance lumineuse, violette avec des faisceaux rouges, traversa son

crâne. Il tomba à la renverse dans la pièce octogonale, son dos s'écrasa sur le sol et sa tête heurta violemment le parquet. À demi conscient, il sentit le nuage l'envelopper comme de la poussière, lui coller à la peau, le couvrir comme un linceul, dévaler dans son corps comme une coulée de lave, pénétrer la moindre de ses cellules. Il comprit que quelque chose était en train de le dévorer.

L'horreur dura longtemps, bien trop longtemps pour être supportable. Il perdit enfin conscience. La chose s'acharna sur Gray Haggard pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il eût quitté le monde des vivants.

Kate et Nick sur la même longueur d'onde

Kate rentrait chez elle en voiture quand son portable se mit à sonner. C'était Nick qui l'appelait de sa voiture de patrouille, à en juger par le grésillement.

– Comment ça s'est passé avec Bock ?

Le visage de Kate, sombre depuis qu'elle avait vu l'affreuse expression de Bock, s'éclaira dès qu'elle entendit la voix de son mari.

– On l'a eu, ce saligaud, fit-elle.

– Parfait. Mais on en a parlé, tu te rappelles ? Il faudra vraiment le tenir à l'œil. Tu as toujours ton Glock dans la boîte à gants ?

Kate leva les yeux au ciel. Nick avait tendance à être un peu limite lorsqu'il s'agissait de protéger sa famille. Comme il était monogame, à sa connaissance, elle faisait l'objet de toute son attention.

– Nick, détends-toi, d'accord ? Tu n'as pas besoin d'être sur mon dos tout le temps. Rappelle-toi ce qui s'est passé à Savannah, la semaine dernière.

– Ils l'avaient bien cherché, ces types, dis donc. Je leur ai juste proposé un petit échauffement.

– Nick, deux pauvres abrutis par les stéroïdes dans Forsyth Park. Si c'est ça, pour toi, un échauffement, je ne veux pas savoir la suite du programme sportif. Et ça se passait en face de l'hôtel où nous étions descendus. Ceux qui se trouvaient dans le hall n'ont rien raté du spectacle.

– Très bon hôtel, d'ailleurs. J'ai adoré la piscine.

– N'essaie pas de changer de sujet.

– J'essaie, je me débats.

– Nick...

– Tu as raison. J'ai réagi de manière exagérée à Savannah. Ça ne se reproduira plus. Mais tu sais, au volant de ta voiture il y a la femme qui compte le plus au monde pour moi.

– Vraiment ? répondit-elle avec un petit sourire. Et les Oakland Raiders, alors ? Tu les aimes, eux aussi !

– Ils sont plus à Oakland. Et d'ailleurs, ils sont tous armés.

– Moi aussi. Où es-tu ?
Nick changea de ton.
– Tu as entendu ce qui s’est passé à Gracie ?
– Oui. Ça fait froid dans le dos. Ils t’ont mis sur l’affaire ?
– Pas encore. La First Third est une banque nationale, l’enquête va être confiée aux fédéraux et à Marty Coors pour l’État.
– Mais alors tu es où, là ?
– Sur la scène du crime. Avec Jimmy Candles et Marty Coors.
– Et pourquoi, puisque la brigade n’est pas censée s’en occuper ?
Nick hésita un instant avant de répondre.
Il était sur ses gardes.
– Parce que je suis un ancien militaire et que Marty Coors me l’a demandé.

Kate resta un moment silencieuse.

C’était à Washington qu’elle l’avait rencontré, à la fac de droit de Georgetown. Il s’était présenté au cours de droit pénal en grand uniforme d’officier avec ses médailles, buriné comme un bédouin, tout en angles vifs, les yeux gris acier, le visage si émacié qu’on l’aurait cru affamé, si décharné qu’on aurait eu peur de s’écorcher en l’approchant de trop près.

Élevée dans une famille de militaires, avec un jeune frère élève officier au centre d’entraînement de la police fédérale de Glynco, elle se voulait tout de même gauchisante et pacifiste, autant qu’une fille du Sud pouvait l’être.

Mais cela ne lui posait pas le moindre problème.

Pour des raisons qu’elle n’avait jamais su s’expliquer, ni expliquer à ses condisciples plutôt scandalisées, la plupart étant elles aussi des jeunes femmes sagement progressistes, elle avait été littéralement subjuguée par Nick, fascinée par son corps mince et musclé, par sa démarche étrangement fluide, son aura de dangerosité : un léopard échappé du zoo en train d’arpenter le hall de la fac pour jauger l’arrivage de gazelles. Après quelques menues recherches, elle avait découvert qu’on lui offrait un poste dans les services juridiques de l’armée des États-Unis et qu’il était là pour acquérir des rudiments de droit.

Lorsqu’elle s’était enfin résolue à lui adresser la parole, dans la cour de la bibliothèque du campus, son sourire malicieux parfaitement inattendu, qui creusait des rides au coin de ses yeux, l’avait fait craquer.

Dès la fin du premier mois de leur liaison, elle aurait tout fait pour l’amener à Niceville. En moins d’un semestre, elle y était parvenue. Lors de la première visite de Nick à Niceville, le père de Kate était venu de son académie militaire de Virginie et avait organisé une réception en son honneur au Country Club du golf Anora Mercer, où Nick avait rencontré Tig Sutter. La réception à peine terminée, Tig Sutter aurait lui aussi tout fait pour attirer un type pareil à la brigade criminelle des comtés de Belfair et de Cullen. Et à la fin du cursus universitaire, Tig y était lui aussi parvenu.

Kate avait été surprise et ravie que Nick décide finalement de quitter

l'armée, de ne plus postuler aux services juridiques et d'accepter le poste dans la brigade nouvellement créée par Tig. Il avait expliqué ses raisons d'une manière convaincante : il l'aimait, il aimait la ville, il y avait des chances qu'ils fassent leur vie ensemble. Mais elle savait que même s'il paraissait sincère – il était tout sauf un menteur – il avait un secret, un épisode de sa vie dont il ne parlait pas ; quelque chose en rapport avec ses états de service, quelque chose qui s'était passé de l'autre côté de l'océan. Pensant que Tig Sutter était au courant, dans la mesure où il avait embauché Nick et parce qu'il était lui-même un ancien militaire, elle avait essayé de le faire parler après qu'il eut bu un certain nombre de mojitos au bar du Moot Court¹ où elle l'avait entraîné.

Tig détestait les faux-semblants, mais il avait tourné autour du pot, confirmant par sa gêne manifeste qu'il y avait bel et bien anguille sous roche. Kate avait alors insisté, abusant de l'amitié qui les liait. Au bout du compte il lui avait dit affectueusement mais fermement, pour clore la discussion, que bien que les états de service de Nick soient irréprochables, la guerre secrète conservait toujours ses zones d'ombre : quoi qu'il puisse se passer au cours d'une mission, on n'en parlait pas. C'était la règle dans l'armée, c'était sa règle à lui, et si un jour Nick voulait lui en dire un mot, à supposer qu'il y ait réellement quelque chose à raconter, ce serait lui qui le ferait.

Puis Tig avait dit que Nick était un sacré veinard, qu'elle avait de la chance elle aussi, mais qu'il devait maintenant la mettre dans un taxi parce qu'il la voyait triple et que celle du milieu était complètement floue.

Fidèle à sa parole, Nick avait survolé en seulement six semaines et quatre jours le programme d'une année entière à Glynco, un record pour le centre d'entraînement de la police fédérale. Il était devenu par la même occasion un très bon ami du frère de Kate, Reed, qui s'y trouvait lui aussi, et avait terminé troisième de sa promotion.

Ils s'étaient mariés deux ans plus tôt et il était toujours là, toujours à Niceville, toujours avec elle, son mari, son mentor, sa raison d'être. Il continuait à lui parler de sa voix grave et rassurante à l'autre bout de la ligne, relatait la fusillade, patient, comme toujours avec elle, et lui expliquant tout.

– Le sniper était probablement un ex-militaire, mais en dehors de cela on n'a pas grand-chose. Une tuerie de sang-froid. J'imagine que le fusil était un Barrett, un calibre 50, mais au lieu de tirer dans le moteur pour l'arrêter, il a fait exploser le bloc et des fragments de métal ont tué le conducteur. Puis il les a alignés un par un, à mesure qu'ils entraient dans sa ligne de mire. Il est possible qu'il ait tué les trois autres parce que le premier était mort, c'était dans l'ordre des choses. Il a fait le ménage.

– Parce que lorsqu'il y a des tués dans un casse, c'est toujours la peine de mort dans l'État ?

– Oui. Mais je pense que le tireur avait prévu de les descendre dès le départ. Il venait de tuer les deux personnes dans l'hélico de la télé, quelques instants avant.

- Mais pourquoi tuer les policiers ? Il aurait pu se contenter d'immobiliser les voitures ?
- Si on se place du point de vue militaire, c'est simplement plus efficace. Pas de survivant, pas de témoin, pas de risque.
- Oh, Nick... C'est vraiment horrible.
- Pas plus que ça, ce sont les méthodes de l'armée, c'est tout.
- Tu rentres à la maison ?
- Dans un moment.
- C'est quoi, un moment ?
- Avant la nuit. Tu es sûre que tu as le Glock ?
- Mais oui. Dans la boîte à gants.
- Il est chargé ?
- S'il ne l'est pas, ça s'appelle un presse-papier !

1.

Tribunal fictif. Salle dans laquelle les étudiants en droit simulent un procès et procèdent à un concours d'éloquence. (*N.d.T.*)

Charlie Danziger fait le tour de la situation

Après un long intermède pendant lequel il s'était interrogé sur les caprices du destin, Danziger sortit prudemment de la grange, les jambes flageolantes, la main pleine de sang appuyée sur sa chemise, le visage blême et ruisselant.

Il tomba à genoux et sortit son portable. Il avait la bouche sèche, la fatigue le plombait.

Le portable vibra, il le porta à son oreille.

– Ta gueule, dit-il dans un faible grognement rauque. Je suis touché. Ouais. Il m'a tiré dessus...

Un silence. Il écoutait Coker.

– Au poumon, je pense. Ça siffle.

Il écouta de nouveau Coker.

– Ouais, y a du scotch dans la voiture. Mais il faut que je me trouve un toubib.

Coker, de nouveau.

– Si la balle est ressortie ? J'peux pas te dire. Faut que je trouve un miroir.

Coker parlait encore.

– Non. Merle s'est cassé. Mais je l'ai touché, je l'ai vu.

Un grésillement dans le portable.

– Dans le bas du dos. À droite. Il est passé à travers les bardeaux et c'est là que tout a merdé.

Il écouta un moment, le visage livide, les lèvres bleues.

– Oui, bon, j'ai pas l'habitude de tirer sur un mec dans le dos. Ça demande de la pratique, faut croire.

L'écouteur grésilla de nouveau.

– Négatif, dit Danziger. J'y vais pas tout seul. On réglera ça avec lui plus tard.

Ça s'énervait de l'autre côté, ça jurait, même. Danziger écouta encore un moment, dit deux fois : « Non », ajouta un « Va te faire foutre » pour la forme

et coupa la communication.

Il se remit debout et rentra dans la grange en titubant. Avec sa main libre, il farfouilla dans la Chevrolet jusqu'à ce qu'il trouve le sac en plastique contenant le manuel. Il y avait du ruban adhésif accroché à un clou à côté de la porte. Il prit la lame d'une vieille scie à bois pour déchirer trois longues bandes.

Puis il essaya d'enlever sa chemise d'une seule main, l'autre étant pressée sur le trou dans sa poitrine. Il n'y parvint pas et déchira la chemise. Il découvrit alors une plaie rouge foncé dans la partie charnue de son thorax, dix centimètres au-dessous de son téton droit. Chaque fois qu'il respirait, des bulles roses se formaient à la surface de la peau.

Ça ne saignait pas beaucoup, ce qui voulait dire que le sang restait à l'intérieur. Avec le temps, sa cage thoracique allait se remplir et il se noierait dans son propre sang. Et encore, il fallait espérer qu'une artère n'avait pas été touchée, parce que si c'était le cas, il n'avait guère plus de trois minutes à vivre. Il le saurait vite.

Coker lui avait demandé si la balle n'était pas ressortie de l'autre côté. Ce serait une bonne chose de le savoir : il examina les lambeaux de la chemise en essayant de déterminer ceux qui se trouvaient dans son dos. Il ne semblait pas qu'il y eût de trou dans ces morceaux de tissu.

Faudrait en être sûr, pensa-t-il.

Il retourna vers la Chevrolet et essaya de regarder son dos dans le rétroviseur passager. Il choisit celui-là car le miroir était convexe et lui permettait une vision plus large.

Mis à part que les objets paraissaient plus éloignés dans le rétro que dans la réalité, il ne vit dans son dos que de la peau intacte.

Donc la balle n'avait pas traversé. Elle était restée à l'intérieur. Pas fameux, ça. Si la balle avait entraîné avec elle un morceau de la chemise, ce qui était d'ailleurs toujours le cas, ce petit bout de tissu crasseux allait infecter la plaie.

Avec cette vacherie de blessure dans la poitrine, une saloperie de balle de 9 millimètres quelque part dans le poumon, l'hémorragie tout autour, Charlie Danziger était dans de sales draps.

Il se servit de ce qui restait de sa chemise pour appuyer sur la plaie. Mais ça faisait mal, alors il arrêta et essuya le pourtour de la blessure : il fallait que la peau soit sèche pour que l'adhésif puisse tenir. Il réussit, après quelques essais infructueux, à coller le plastique sur trois côtés, en veillant à laisser le quatrième ouvert.

Dès que le pansement fut en place, la feuille s'aplatit contre ses côtes quand le poumon se contracta. Ouvert sur un côté, le plastique agissait comme une valve qui se fermait pour permettre au poumon d'inspirer l'air, puis s'ouvrait pour laisser sortir l'air, et ainsi de suite. Les gens qui n'ont pas de saloperie de trou dans la poitrine appellent cela respirer.

À partir du moment où l'on peut respirer, tout devient plus facile. Se tirer

de là, par exemple. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour mettre péniblement les sacs marins dans le coffre de la Chevrolet. L'argent est peut-être la racine de tous les maux, mais deux millions de dollars en cash, ça risque surtout de vous flanquer une hernie discale.

Il démarra le moteur, sortit la voiture dans la clairière et observa la forêt tout autour, histoire de s'assurer que Merle Zane n'était plus dans le coin. Tout à coup la nuit tomba. À moins qu'il ne fût en train de mourir.

Dans les vieux films, les mecs disent bien : « Tout devient noir » quand ils sont en train de clamser après avoir pris un pruneau ? Il regarda ses bottes de cow-boy, ses plus belles bottes de cow-boy Lucchese en cuir bleu marine : elles étaient maculées de sang.

Il se rassura en se disant que s'il mourait maintenant, ce serait droit dans ses bottes, comme les as de la gâchette.

Mais il n'était pas encore tout à fait mort. Il ne lui restait donc plus qu'à allumer une fusée de détresse et à la balancer dans la grange. Il avait déjà parcouru deux cents mètres sur le chemin lorsque le ciel crépusculaire prit feu derrière lui.

Tony Bock

a une illumination

Lanai Lane était une allée arborée située dans un quartier où les rues étaient bordées de petits pavillons Art déco en briques jaunes tous semblables, et de maisons style ranch, également identiques. Toutes ces demeures avaient été construites au début des années 1950 dans le cadre d'un lotissement privé appelé les Glades.

Nées à l'écart de Niceville, les Glades se donnaient des airs de banlieue chic, mais avec les années la ville s'était étendue et avait englobé le lotissement, de sorte qu'aujourd'hui le nom n'évoquait plus que la mémoire des jeunes couples qui s'y étaient installés au sortir de la Seconde Guerre mondiale pour mettre la main au grand projet du Rêve américain.

La plupart de ces familles d'après-guerre avaient prospéré au rythme de leur nation nourrie d'espérance. Elles avaient planté des arbres et aménagé des jardins, monté des clôtures et arrosé des pelouses, puis foulé ces verts gazons dans la tiédeur des soirs d'été pour se rendre chez leurs voisins prendre l'apéritif, regardant grandir les enfants pendant les années Eisenhower, les années Nixon, la guerre du Vietnam, la contre-culture, les années 1990, Reagan, Clinton, le 11-Septembre et les guerres qui s'étaient ensuivies.

La marche du temps était inexorable : les premiers habitants des Glades avaient vieilli et perdu leurs conjoints. Leurs enfants ? Ils les voyaient de moins en moins. Quant aux amis et aux voisins, ils mouraient les uns après les autres, leurs noms rayés des répertoires.

Aujourd'hui, à l'aube du siècle tout neuf, les jeunes pousses plantées avant la guerre de Sécession étaient devenues de grands chênes qui se rejoignaient et mêlaient leurs branches au-dessus des rues étroites. Sous cette vaste canopée verte frangée de mousse espagnole et trouée de lumière vivait une communauté patinée par les ans, essentiellement composée de vieilles femmes esseulées vivant de pensions, de quelques locataires échappés de Tin Town, la banlieue sensible de Niceville, avec par-ci par-là une famille de Noirs, de Latinos ou de musulmans s'efforçant de gravir l'échelle sociale de Niceville.

Dans certaines maisons anciennes des Glades, les propriétaires âgés ne craignaient pas d'ouvrir leur vieille maison à un étranger, pour arrondir leurs fins de mois, pour avoir un peu de compagnie ou pour leur propre sécurité. On voyait ainsi des célibataires s'installer dans un sous-sol aménagé ou dans un appartement au-dessus d'un garage. C'étaient généralement de nouveaux venus à Niceville, des gens à la recherche d'un emploi ou des commerciaux mutés dans la région, qui repéraient les lieux avant de s'y installer avec leur famille.

Au 3156 Lanai Lane, l'homme solitaire qui habitait l'appartement au-dessus du garage depuis huit mois, c'est-à-dire depuis le jour où il avait quitté, contraint et forcé, son foyer de Saddle Creek Drive, était un divorcé de fraîche date nommé Tony Bock.

Ce vendredi soir-là, c'est un Tony Bock défait qui gara sa Toyota Camry vert pomme dans le maigre espace concédé par la propriétaire des lieux, Mme Millie Kinnear.

Bock lui fit un sourire sardonique en la voyant agiter le rideau et le regarder d'un air renfrogné – ils n'étaient pas en bons termes – lorsqu'il passa dans l'allée menant vers l'arrière de la maison. Il ouvrit la porte grillagée et s'avança avec précaution entre les nombreuses déjections canines qui jonchaient l'arrière-cour nauséabonde.

Ensuite, lentement, la rage au cœur, il monta l'escalier de bois grinçant qui conduisait à son trois-pièces au-dessus du garage.

– « Me v'là, me v'là, et youpla boum », clama-t-il en entrant.

C'était ce qu'il braillait à C. la Salope en rentrant du travail. Au début, ça la faisait sourire, mais plus tard, comme chaque retour de Bock à la maison s'accompagnait d'une mandale dans la figure, ça ne l'avait plus fait sourire du tout. Mais il avait continué quand même.

Il était comme ça, Bock.

L'appartement sentait encore le café et les nouilles chinoises à emporter qu'il avait pris au petit déjeuner, mais il était relativement propre et en ordre, bien que très encombré de tout ce que C. la Salope lui avait laissé prendre, principalement ce qu'il gardait dans sa tanière, au sous-sol de la maison de Saddle Creek Drive.

Ce qu'il avait été plus exactement *autorisé* à prendre, sous le regard vigilant de deux gros flics de Niceville. Cela se résumait à un grand canapé en cuir marron avec le fauteuil assorti, une télé HD Sony Bravia 42 pouces qu'il avait posée sur un meuble laqué noir, un minibar collé au canapé, bien fourni en bouteilles de bière Stella Artois, un bureau étroit contre le mur de la fenêtre sur lequel se trouvait un PC Dell avec un écran de 19", un équipement radio amateur, une radio citizen band, une parabole, un autre ordinateur, un portable Sony qui appartenait à la SMN – commission des services municipaux de Niceville –, où il travaillait, mais qu'il pouvait utiliser à volonté pendant son temps libre, et une box de connexion Internet haut débit, qu'après de longues discussions infructueuses avec Mme Kinnear, constipée du porte-monnaie,

Bock avait fini par payer de sa poche.

Il y avait une cuisine minuscule, une chambre sans fenêtre tout juste assez grande pour contenir son lit à une place, une salle d'eau qui n'était qu'une version à peine améliorée de chiottes de chantier, et un balcon-terrasse donnant sur l'immonde cour, au cas où il aurait soudain envie de s'asseoir dans la douceur d'un soir d'été, une canette de Stella glacée à la main, pour observer le shih tzu – chie-dessus – bien nommé, dont la capacité de production fécale semblait inépuisable et dont les jappements aigus à périodicité imprévisible.

Toutefois, ce soir-là, Bock avait décidé de ne pas s'asseoir sur le balcon. En revenant du tribunal, encore sous le coup des paroles cinglantes du juge Monroe, il avait eu une révélation : une révélation du côté obscur de la Force.

Bock avait sa fierté et n'était pas tout à fait inculte. Après tout, il était sorti de l'école polytechnique East-Central-Mid-State avec un diplôme en systèmes énergétiques compatibles avec le développement durable et en technologies de l'information.

C'est pourquoi le mépris affiché par le juge Monroe à son égard l'avait blessé au plus profond de son âme, et seuls les fers d'une justice vengeresse sauraient cautériser cette plaie suppurante.

Oui, mais comment ? Les premiers éléments de réponse se trouvaient dans sa récente illumination. Un homme seul en quête de justice face à l'oppression du système devait agir avec ruse et subtilité. Comme ils étaient tous foutrement sûrs de leur bon droit, c'était sans doute là qu'ils étaient le plus vulnérables. L'idée-force de son illumination était de les prendre à revers. Comment ? Il avait les ressources sous le nez : les ordinateurs et Internet.

Ainsi, ce soir-là, au lieu de s'offrir sa récré fébrile sur les sites pornos, il prit une Stella bien glacée, s'installa à l'ordinateur, ouvrit un nouveau document Word et commença à taper.

Quelques lettres, pas plus.

Ce n'était qu'un début.

LE PROJET INNOCENCE

Il se carra dans son fauteuil, observa les mots qui flottaient sur le fond blanc lumineux, et qui fourmillaient de possibilités, se concentrant, une chaude pression dans son bas-ventre.

« Innocence » était le mot juste.

La courte mais mémorable expérience de Bock parmi les humains l'avait amené à conclure que personne n'était innocent. À commencer par C. la Salope, sans parler de sa petite connasse de fille – était-elle de lui ? Il en doutait –, qui ne valait pas mieux.

Et Me Barrow, son avocate aux allures de camionneuse ?

Fichtre non.

Elle avait sans doute palpé un dessous-de-table pour perdre le procès. Et

sa vie privée faisait en ville l'objet de rumeurs scabreuses.

Le juge Monroe ?

Il passait pour un pilier de la communauté judiciaire aux yeux de tous. Mais les piliers, ça n'existe pas dès qu'on y regarde de plus près. Chaque pilier a des failles, des lézardes à sa base.

La Kavanaugh ?

En voilà une qu'il avait vraiment envie de choper, une autre C. la Salope qu'il allait baiser bien comme il faut, une pute qui paierait pour avoir niqué Tony Bock. Il ne savait pas grand-chose d'elle, si ce n'est que son mari Nick était un flic à la réputation de dur à cuire.

Tiens, au fait... Il tapa son nom sur Google : Kate Kavanaugh, née Walker... Il trouva quelques liens vers des sites comme *La Gazette du tribunal*, le *Who's Who* de Niceville, et quelques citations dans des articles de la presse juridique ou des arrêts du greffe de la cour d'appel. Une bosseuse, un vrai petit castor, cette gonzesse.

Il y avait aussi un lien vers un site concernant son père, Dillon Walker, ponte à l'académie militaire de Virginie, et des tas de niaiseries sur les Walker, famille qui avait marqué l'histoire de l'État et qui remontait à la Guerre entre les États – comme disaient ces péquenauds, ces ordures qui vivaient de la traite des Noirs et de la vente du coton –, et encore d'autres sornettes sur les quatre familles fondatrices : les Cotton, les Teague, les Haggard et les Walker. Pas assez de merde à remuer pour éclabousser la fille. N'empêche, personne n'était innocent dans cette ville de culs serrés.

Putain de ville dont le nom même était un mensonge.

Niceville.

Et le mec qui la sautait, son mari, Nick Kavanaugh, qu'est-ce qu'on pouvait bien trouver sur lui ?

Il tapa son nom sur Google, trouva des liens vers des articles de presse sur ses exploits dans les Forces spéciales – médaille Silver Star pour actes de bravoure face à l'ennemi, médaille Bronze Star avec un V (va savoir ce que c'est) pour héroïsme dans un conflit armé, deux Purple Heart... Curieux que ce gars ait quitté l'armée, après tous ces exploits... À trente-deux ans, il restait encore plein de champs de bataille à parcourir pour un enculé de collectionneur de médailles... Serait intéressant de savoir pourquoi il avait décroché...

Bock essaya un lien vers les archives de l'armée, mais elles étaient cryptées. Il tenta quelques trucs pour trouver des failles dans les sécurités et réussit à atterrir sur un info-lien de niveau sept, hébergé par le site pacifiste WikiLeaks.

Ça s'appelait www.fukthawarpigs.org, autrement dit www.niquecessalaudsdemilitaires.org. Voilà qui devenait beaucoup plus intéressant.

Au milieu d'un fatras post-soixante-huitard de délires anti-Américains, il tomba sur le compte rendu d'un incident survenu au Yémen, posté par

Médecins sans frontières. Il concernait une unité de la 5^e division des Forces spéciales, commandée par un type nommé Cavanah – Cavanah ? –, initiale du prénom : N. Ces gars étaient déployés autour d'un bled nommé Wadi Doan et plusieurs femmes avaient été tuées parce que... Parce que quoi, au juste ?

Difficile d'y comprendre quelque chose.

Apparemment, elles auraient été prises pour des kamikazes qui se camouflent sous des burqas afin de s'approcher des soldats de la coalition... Le site comportait une vidéo. Bock cliqua sur le lien et vit quelques secondes d'un film avec beaucoup de bruit dans l'image. Trois femmes en noir marchaient en file indienne dans une petite rue, entre deux murs de torchis. On voyait un Humvee à l'autre bout de la rue, avec cinq soldats américains autour qui les regardaient avancer, à cran comme des dobermans gardant une casse de voitures.

Il n'y avait pas de son, juste les images de ces femmes couvertes de noir de la tête aux pieds, marchant comme des zombies. Puis tout d'un coup il se passait quelque chose au bout de la rue. Le Humvee bougeait, les militaires se déployaient, un homme avançait, la main levée, les femmes continuaient à marcher, le soldat leur criait dessus, épaulait son arme. La vidéo sautait un peu, comme si le type qui filmait était surpris par quelque chose. Quand l'image revenait sur la rue, les trois femmes étaient à terre et les soldats s'approchaient d'elles... Putain.

Non.

Laisse tomber.

Trop crade, ce site.

Le truc avait sûrement été bidonné, sinon qui aurait shooté la vidéo ?

Provenance douteuse, fautes d'orthographe, une bande d'extrémistes. Une vidéo à chier. Aucune source citée.

Il avait mieux à faire que de s'occuper de Nick et de Kate pour le moment, tout du moins jusqu'à ce qu'il en sache un peu plus sur eux. Avec ce type, le moindre faux pas risquait de se terminer dans les larmes, s'il en croyait ce qui se disait de lui.

Il fallait commencer petit.

Et rester à l'écart des cibles qui l'auraient trahi – les foutues avocates, le trou du cul de juge moralisateur, C. la Salope et sa petite garce bâtarde –, le temps qu'il mette au point son stratagème.

Personne n'était innocent. Tout le monde dissimulait un crime, une faute, une action honteuse ou infâme, quelque chose qui pouvait lui porter préjudice, le faire mourir de honte ou même foutre sa vie en l'air.

Tout le monde, sans exception.

Hypothèse intéressante, qu'il se ferait un plaisir de démontrer.

À condition de... la jouer fine.

De commencer par une affaire sans aucun rapport avec la sienne.

Il fallait sortir un nom d'un chapeau, au hasard, puis travailler dessus, trouver le pot aux roses, tourner autour comme un fauve autour de sa proie,

rester dans les herbes hautes le temps de se repérer. Trouver la télécommande pour foutre une vie en l'air.

Il avait déjà des cibles possibles, des gens dont il avait découvert et pisté les secrets honteux dans son travail au quotidien. Seulement il ne fallait pas en abuser, parce qu'un flic malin, devant plusieurs incidents concomitants, aurait vite fait de remonter à la source.

Non, il fallait s'en remettre au hasard et rester anonyme.

Implacable. Faire des tirs à blanc pour s'échauffer, prendre des gens à partir desquels on ne puisse jamais remonter jusqu'à lui. Le temps qu'il étudie la chose, qu'il s'adapte et qu'il peaufine sa manière. De cette façon, s'il commettait quelques erreurs au début, et tout le monde en commet, il n'apparaîtrait nulle part.

Mais par où commencer ?

Il but quelques gorgées de Stella Artois.

Oui, par où commencer ?

Il avait besoin d'une victime, de quelqu'un avec qui il n'aurait aucune connexion, mais qui aurait un point faible. Quelqu'un qui trimballerait des secrets bien cachés. Il regarda l'écran de l'ordinateur, son cerveau de rongeur grignotant les moindres aspects du problème.

Où trouver un lien évident entre l'univers de l'information et les gens qui trimbaient des secrets ?

Chez les délinquants.

Les archives du crime étaient bien à l'abri dans le système national d'information sur la criminalité, auquel il n'avait pas accès et qu'il aurait du mal à forcer.

Alors, les archives des services de l'emploi ?

Les fichiers des ressources humaines ?

Difficile de se glisser là-dedans sans laisser de traces.

Allez, Tony. Réfléchis.

Des secrets.

OK.

Les délinquants sexuels, en voilà des gens qui ont des secrets.

Y avait-il un fichier national des délinquants sexuels ?

Quelques clics le conduisirent au site d'un Institut de recherche intergouvernementale appelé « Dru Sjodin National Sex Offender Public Website ». S'il acceptait les conditions d'utilisation du site, il pouvait entrer n'importe quel nom et vérifier si l'individu avait été fiché comme délinquant sexuel dans n'importe quelle ville, n'importe quel État des États-Unis.

Il se recula dans son siège et observa la page d'accueil tout en réfléchissant. Inutile d'entrer des noms au petit bonheur la chance, en les piochant dans l'annuaire téléphonique de Niceville. Non, il fallait commencer autrement.

Les délinquants sexuels aimaient la compagnie des enfants, pas vrai ? Alors qui s'occupait des gamins à Niceville ? Les travailleurs sociaux. Les

flics. Les gardiens de parc. Les instituteurs. Les entraîneurs sportifs.

Sauf qu'ils avaient tous été contrôlés, non ? Aux services municipaux, il était bien placé pour savoir que toutes les personnes qui encadraient de près ou de loin des enfants, à l'école, dans les hôpitaux ou à la paroisse, avaient fait l'objet d'une recherche d'antécédents criminels éventuels.

Mais cette recherche avait-elle été suffisante ?

À combien d'années était-on remonté ?

Le travail avait-il été effectué... *consciencieusement* ?

Ça valait le coup d'y regarder de plus près, décida-t-il.

Oui. Ça valait le coup.

Et pendant ce temps, Merle Zane...

Merle avait couru à travers taillis et broussailles, sautant les troncs abattus, évitant les branches basses, le visage flagellé et les mains en sang. Il fallait mettre le plus de distance possible, le plus vite possible, entre lui et Charlie Danziger.

Quelques centaines de mètres plus loin dans la forêt, le sous-bois dense s'éclaircissait, faisant place à un épais tapis d'aiguilles de pin. Les troncs étaient plus espacés et, malgré la pénombre du crépuscule mordoré, il s'aperçut qu'il pouvait avancer plus facilement.

La forêt avait insensiblement changé. À présent une lumière crépusculaire filtrait à travers les cimes des arbres et chatoyait entre les troncs rectilignes. Elle se déployait sur le tapis rouge d'aiguilles de pin, et la forêt lui faisait penser à un temple colossal et silencieux.

Il était pris de vertiges et voyait trouble. Même s'il se sentait mieux qu'il ne l'aurait imaginé, avec une balle dans le dos, il n'était pas rassuré pour autant. C'était sa première blessure par balle, mais il savait que, s'il n'était pas soigné rapidement, on ne donnerait plus très cher de sa peau.

La blessure à l'épaule droite n'était que superficielle. « Que » superficielle, il était bien le seul à pouvoir le dire. Mais en dehors du fait qu'elle n'était pas belle à voir et saignait comme un nez de boxeur après un combat, il n'était pas inquiet de ce côté-là. La balle qu'il avait prise dans le dos le préoccupait bien davantage.

Les premières minutes, il n'avait pas senti grand-chose. On aurait dit qu'on l'avait frappé dans le bas des reins avec une batte de base-ball. Toute la zone autour du point d'impact était engourdie, comme frigorifiée.

Puis cette impression de froid et d'ankylose avait fait place à la douleur. Une douleur intense. Après dix minutes de course effrénée, il s'assit par terre, haletant, en nage, le dos contre un tronc d'arbre, les jambes écartées devant lui. Il dégustait, comme on dit.

Il regarda en l'air. La dentelle des branches noires se découpait sur un fond de ciel bleu pâle aux reflets dorés. C'était le début du printemps et les

bourgeons venaient d'éclore. Les premières étoiles pointaient au firmament et le croissant de lune semblait glisser à travers les traînées de nuages.

Il appuya la tête sur l'écorce rugueuse du pin et fixa le ciel un moment, tentant de repousser la douleur par la force de la volonté, méthode zen que préconisait son maître de karaté. Il suffisait de se rappeler que la douleur n'était qu'une illusion fabriquée par le corps pour que l'esprit la maîtrise et la transcende.

Force lui fut de constater l'échec de cette méthode.

Byron Deitz a un problème

Byron Deitz portait bien son nom : épais, massif, la tête dans les épaules, le crâne rasé, faciès antipathique, petits yeux noirs cruels.

Dans un combat de catch, il aurait joué le méchant à la mine patibulaire, barbiche noire et boule à zéro, qui se prend invariablement une chaise en balsa dans la tronche, balancée par une pulpeuse créature en bikini bien décidée à l'empêcher de pilonner le beau héros aux longs cheveux blonds.

C'était tout ce qu'il méritait, du reste : il était du genre à passer son temps à tournicoter autour des gens et des choses qui lui déplaisaient en attendant de les écrabouiller bien comme il faut.

Or ce soir-là, il était justement au volant de son Hummer jaune pétant, chargé jusqu'à la gueule. « Poker Face » de Lady Gaga à plein volume, il roulait à près de deux cents kilomètres-heure sur la SR 336. Il coupait à travers les collines de Belfair pour retrouver les joies du foyer – logé au large dans une super baraque – au sein de la Chase, pas très loin de la demeure victorienne de Delia Cotton où, au même moment, se produisaient des phénomènes étranges et pour le moins inquiétants.

Il pensait même pouvoir monter tranquillement à deux cent quarante sur l'autre route secondaire : tous les flics de la planète étaient partout sauf ici, vu qu'ils couraient les infâmes salopards qui avaient dépucelé la First Third à Gracie et neutralisé dans la foulée quatre flics et l'hélico de la télé, un peu plus loin sur la 311.

Dieu sait qui étaient ces gars, mais il fallait reconnaître qu'ils avaient des couilles. Gonflés à bloc, les mecs, des furieux, putain. Il aurait payé cher pour voir la tête des flics en chasse quand ils s'étaient rendu compte que le premier devant venait de se prendre une balle en pleine tronche. Putain de merde, qu'ils avaient dû se dire, et encore les mots étaient faibles.

Le sniper était sûrement un militaire, ou un tireur d'élite de la police fédérale.

Froid comme une pierre tombale.

Une vraie brute, impitoyable.

Une pareille pointure, il se serait fait un honneur de l'accompagner à la salle d'exécution et de lui verser ses trois doigts de bourbon avant qu'ils le sanglent à la chaise. D'un autre côté, dans un coin de sa tête, il espérait que l'homme passerait au travers des mailles. Mais ce n'était pas possible.

Les crapules, même gonflées à bloc, finissent toujours par se faire coincer. Il avait bossé pour le FBI, jadis, il en savait quelque chose. Le côté « jadis » de ses rapports avec le FBI n'était pas son choix, mais il l'avait accepté parce que c'était soit ça, soit faire un séjour prolongé à la prison fédérale de Leavenworth.

Maintenant, son destin était hermétiquement scellé par la décision d'un juge fédéral dans le cadre d'une négociation avec son avocat. Depuis, il s'efforçait d'oublier les quatre gus qui avaient eu la malchance de bosser avec lui. Ils étaient à présent en train de faire le séjour prolongé en question.

Tout cela, c'était le passé, un passé nébuleux, une image dans le rétro, comme il disait. Et tous ses anciens sbires grincheux n'étaient plus que de vulgaires ralentisseurs sur l'autoroute de sa carrière professionnelle. Donc, tout bien considéré, dans cette soirée mordorée, la vie était belle pour Byron Deitz.

La vie était belle surtout parce qu'il se faisait un fric colossal avec sa boîte, BD Securicom, qui assurait la sûreté, la protection rapprochée et les services de contre-espionnage de plusieurs des sociétés de recherche high-tech implantées dans la banlieue nord-ouest de Niceville, sur Quantum Park, site hautement sécurisé. C'était là en effet que de nombreuses PME anonymes réalisaient en sous-traitance la R&D sensible de grandes entreprises comme Lawrence Livermore, Motorola, General Dynamics, Raytheon, KBR, Northrop Grumman et Lockheed Martin.

L'immense parc sur lequel ces entreprises étaient établies comportait des détecteurs périmétriques, des détecteurs de présence infrarouge, des détecteurs de mouvement, des sagoutiers transplantés, des systèmes de restriction de survol, des pelouses vallonnées, un parcours de golf privé, des brouilleurs de contre-surveillance ainsi qu'un lac artificiel sur lequel un groupe de cygnes trompette – aux ailes brisées chirurgicalement – était tenu de glisser avec grâce au milieu des carpes koï et des nymphéas en fleur. Par quel stratagème une vipère du Gabon comme Byron Deitz avait-elle réussi à s'insinuer dans cet espace ô combien lucratif ? C'était la question qui empêchait ses concurrents de dormir.

Mais il avait réussi, pas de doute. Et à présent il bouffait le bitume sur les collines de Belfair, avec Lady Gaga à fond les baffles, pour retrouver sa femme charmante mais hyper nerveuse et ses deux bambins remuants qui l'attendaient à la maison. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes quand le téléphone se mit à sonner.

Celui-ci était relié au système de communication embarqué OnStar du Hummer. Les glapissements de Lady Gaga s'interrompirent net sur un grelot à l'ancienne.

Deitz jeta un regard vers l'écran de l'ordinateur de bord – PHIL HOLLIMAN –, fronça les sourcils, hocha la tête et pressa le bouton RÉPONSE sur le volant.

– Je t'ai dit de ne pas utiliser ce numéro...

– Pas le choix. On a un problème.

– Je t'écoute.

– Vous êtes au courant du casse de la banque à Gracie ?

– Comment veux-tu que je sois pas au courant ? On parle que de ça. Même sur la Lune, ils sont au courant !

– Ouais. Bon. J'ai des nouvelles de notre gars.

Deitz sentit son estomac se contracter et opérer une lente torsion vers la gauche. Comme la First Third de Gracie gérât tous les comptes et salaires de Quantum Park, il avait un homme à lui dans la succursale.

Il se reprit à deux fois pour avaler sa salive.

– Ouais, alors ?

– Notre gars à Gracie, reprit la voix, tendue.

– Oui, j'ai entendu, Phil. Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Les braqueurs – ils étaient deux – sont allés droit à la salle des coffres. Ils se sont goinfrés. Le camion de la Fargo venait juste de déposer le cash pour les DAB du secteur, plus toute la paye des saisonniers qui travaillent dans les fermes ADM¹ et aussi celle de Quantum Park.

– Coïncidence ?

– J'en doute. On peut avoir du cul, mais pas à ce point-là.

– Et... ils ont pris quoi ?

Une pause.

Les mauvaises nouvelles, il valait mieux les apprendre à Deitz par téléphone.

– Un putain de paquet de pognon, surtout en cash. Plus de deux millions, si j'ai bien compris.

– Surtout en cash ? Ça veut dire quoi, *surtout* ?

Un silence, pendant lequel Byron Deitz entendit un bruit dans son crâne. Comme des noisettes qu'on casse. C'étaient ses dents qui grinçaient, détestable habitude qui rendait dingues sa femme et sa famille. Il ne s'en rendait pas compte et se demandait souvent d'où pouvait bien provenir ce bruit de noisettes écrasées.

– Ils ont forcé certains coffres.

– Oh, merde !

– Ouais. Après leur départ, y a eu un inventaire. Notre gars n'a pas retrouvé le...

– Merde ! Me dis pas un mot de plus.

Nouveau silence. À l'autre bout de la ligne, Phil Holliman se garda bien de dire quoi que ce soit.

– OK, fit Deitz, essayant de se ressaisir. Il en est sûr ?

– Ah ! Je peux reparler ?

Sur le ton du sarcasme. Phil Holliman était comme ça, il jouait souvent au petit malin. Et en plus il avait un caractère de cochon. Mais il faisait bien son boulot.

– Joue pas au con !

– Le coffre est ouvert, ils sont allés dedans, mais ils ont pas tout pris. Seulement des titres et... le... euh, le machin.

Deitz regardait la route devant lui, long serpent noir avec une ligne blanche au milieu du dos. *Mi-serpent mi-putois*, pensa-t-il. *J'avais vraiment pas besoin de ça maintenant.*

– Bordel de merde. Faut absolument qu'on mette la main sur ces putains de salopards.

– Attendez, c'est peut-être un hasard, dit Phil. C'est peut-être pas aussi grave que ça. Y se peut qu'ils aient été attirés par la valise en inox...

– Un hasard ? Tu sais quoi, Phil ? Moi, je crois pas au hasard ! Pourquoi ils auraient pris le truc ? Et quand ils vont l'ouvrir et voir ce qu'il y a dedans, avec le logo Raytheon tout partout, tu te figures qu'ils vont se dire : « Eh, on circule, y a rien à voir » ? Non, c'est une déclaration de guerre. Il faut qu'on agisse. La première chose à faire : tu vas chercher notre gars à Gracie et tu l'amènes dans un sous-sol, tu le cuisines. Personne peut savoir ce qu'il y avait dans le machin, sauf s'il a ouvert sa grande gueule. Alors je veux savoir s'il a balancé et à qui. Compris ?

– OK, je l'amène dans le sous-sol. Mais est-ce qu'il est censé en ressortir ?

– À toi de voir.

– Je préférerais qu'il ressorte. Ça la foutrait mal qu'il disparaisse comme ça. Ça ferait désordre !

– Ouais, bon, t'as raison. Peut-être que j'irai le voir moi-même. Mais faut que tu te ramènes chez lui – demain matin, tôt –, tu piques une bonne crise comme tu sais le faire et tu lui fous une trouille à chier dans son froc. Dis-lui que je serai à la banque à midi, pour qu'on cause. Dis-lui qu'il a intérêt à être en mode causeur.

– Vous allez vous pointer à la banque ?

– Et pourquoi pas ? Il s'agit de la paye de Quantum Park, non ? J'ai quand même le droit de poser des questions. Ah, aussi, tu te rancardes sur les mecs de la Fargo, les convoyeurs. Vois s'ils ont parlé, et à qui. Grimpe dans la hiérarchie à la Fargo et vois quel responsable était en congé, ce jour-là. Cherche celui qui a le meilleur alibi, parce que ma main à couper que c'est lui qui aura fait le coup. S'il y a eu des complices à l'intérieur, autres que quelqu'un de la banque, c'est à la Fargo qu'il faut chercher. Autre chose : j'ai entendu qu'un trouduc avait viandé son bahut sur l'Interstate juste avant le casse. C'est vrai ?

– Ouais. Un plein chargement de fers à béton. Un semi-remorque des transports Steiger. Il s'est retourné en projetant des fers sur une fourgonnette avec deux grenouilles de bénitier dedans. Sûr qu'elles se sont pas fait perforer

comme ça tous les jours, dis donc.

Phil trouvait ça très drôle, mais Deitz n'était pas adepte de ce genre d'humour.

– Un accident pareil, fit-il, ignorant la remarque, ç'a dû mobiliser tous les flics de l'État, leurs hélicos, leurs ambulances, le contrôle routier, et tout le bordel, non ?

– Ouais, c'est exactement ce qui s'est passé.

– Et quelques minutes après l'accident, le casse de la First Third ?

– Ouais, tu penses que...

– Un peu, que je le pense. Le chauffeur est vivant ?

– Ouais. Enfin, je crois.

– Renseigne-toi. Cherche son nom. Où il est en ce moment. Trouve un moyen de le contacter. J'te parie ma couille gauche que ce mec sait quelque chose.

– D'accord. Je vais voir. Mais les fédéraux sont sur l'affaire. Y a des flics qui ont été butés. Si on met le nez là-dedans, ils vont se poser des questions.

– J'te l'ai dit, ils ont piqué le fric de Quantum Park, et ça nous concerne, pas qu'un peu. De toute façon, on n'a pas trop le choix. Surtout, je veux pas que ce... machin... cet objet-là reste à se balancer au-dessus de nos tronches. T'entends ?

– Les fédéraux vont pas aimer. C'est pas finaud de les mettre à cran. Ils vont venir renifler partout.

Deitz réfléchit un instant.

– Il faut passer par Kavanaugh, Nick Kavanaugh. Je vais commencer par lui. Comme ça j'en saurai plus pour avancer. Pendant ce temps-là, tu ratisses le terrain. Si on te pose des questions, tu fais une collecte dans la rue. C'est classique dans ces cas-là. Dis que c'est une collecte de solidarité pour nos collègues tombés en mission. On essaie d'aider, tu me suis ? D'une façon ou d'une autre, il faut qu'on les loge, ces mecs, faut qu'on les grille jusqu'à la moelle, si on veut récupérer notre machin.

– Nick Kavanaugh est un flic du comté. Des flics butés, une banque nationale, ça relève des fédéraux. Le comté sera forcément tenu à l'écart.

– C'est vrai, mais la brigade criminelle de l'État va être dans le coup et il est très proche d'eux. Et puis chez les fédéraux y a Boonie Hackendorff, l'agent spécial en charge de l'affaire... Ils adorent tous Nick, à Cap City. Nick, c'est un héros de guerre. Il saura des trucs.

– Peut-être bien. Mais est-ce qu'il va t'en parler, à toi ?

Bonne question.

Deitz réfléchit un moment.

Phil Holliman aussi : il avait eu maille à partir avec Nick Kavanaugh, quelque temps plus tôt, et y avait laissé beaucoup de plumes.

– Ouais, s'écria enfin Deitz. Il fait partie de ma famille, non ? Je te rappelle que c'est mon beau-frère. J'ai épousé la sœur de sa femme !

Holliman connaissait Beth, femme de Deitz et sœur aînée de Kate

Kavanaugh. Sœur aînée de Reed, aussi, ce flic qui conduisait un véhicule d'interception, froid comme la stratosphère et barré comme un super héros shooté aux amphés. Reed et Kavanaugh savaient que Deitz flanquait des racles à sa femme plus souvent qu'à son tour. Connaissant Nick comme il le connaissait, Holliman pensait qu'un jour Byron Deitz allait trouver sur son perron deux flics en mode loisir et qu'il risquait fort de voir trente-six chandelles. Mais il garda ses réflexions pour lui.

À quoi bon ?

Un silence tendu s'ensuivit.

– Et si ça marche pas, disait Deitz, j'ai quelque chose sur lui qui marchera, putain. Mais de toute façon j'en aurai pas besoin. On est tous des flics. On fait tous partie de la confrérie.

Nouveau silence.

Deitz savait bien ce que Phil ne pouvait pas lui dire, mais il s'en foutait. Il se sentait toujours flic, malgré les décisions du juge fédéral.

Et les flics formaient une vraie famille.

Au bout du fil, Holliman trouvait amusant que Deitz revendique sa famille, vu l'état de son propre ménage, mais enfin le gars ne brillait pas par son discernement ni sa lucidité, enfin, tout ça...

Donc il la ferma et écouta Deitz fulminer.

– De toute manière, quoi qu'on fasse, on n'a pas intérêt à traîner. On a les Chinois, et pas n'importe lesquels, qui rappliquent samedi pour démonter le truc. Et on n'a pas de délai. Il faut qu'avant lundi soir il soit remis à sa place, sinon les gros hélicos noirs vont nous voler droit dans le cul. Donc tu te mignes de faire ce qu'on a dit.

Il raccrocha et respira profondément pour se calmer. Il voyait les lumières de Niceville, en bas dans la vallée, et le clignotement rouge des mâts de la radio ondes courtes en haut des falaises de calcaire qui surplombaient la ville. C'était sa ville, il s'y était construit une belle vie, et les putains de salopards qui avaient piqué cette vacherie de... machin allaient le regretter amèrement.

Vendredi soir

Merle Zane rencontre la femme de la forêt

Devant l'échec pitoyable de la transcendance zen, Merle se rabattit sur une idée franchement plus simple : pour échapper à la douleur, il suffisait de tourner de l'œil. Certes, il risquait le choc, la mort peut-être, mais après tout, malgré de menus inconvénients, l'état de macchabée présentait l'avantage d'être indolore.

Il ferma les yeux, renversa la tête en arrière et laissa filer les câbles, comme disent les marins quand ils veulent quitter le port en douce, sans se soucier de lever l'ancre.

– Ça va ? dit une voix dans sa tête.

Ce n'était pas sa voix intérieure habituelle, grinçante et acerbée, toujours critique et accusatrice, celle qu'il avait fini par attribuer à sa grand-mère maternelle Murielle, qui le tenait pour un mauvais sujet, et elle n'avait pas tout à fait tort.

Merle ouvrit les yeux.

Le dernier rayon fuyait le temple de la forêt, mais il y voyait encore assez pour distinguer une mince silhouette devant lui qui le toisait de sa hauteur.

Je suis pris, se dit-il, presque avec soulagement. *Au moins, ils vont me soigner. Et puis quand on meurt en cavale, le délit de fuite s'annule, non ?*

Cet argument le convainquit lui-même. Comme il se forçait à s'asseoir, essayant de mieux voir la personne qui se tenait en face de lui, il fut parcouru par une onde de douleur d'une telle intensité qu'il tressaillit. Aussitôt la silhouette, mince, trop mince pour être celle d'un flic, fit un pas en arrière et pointa sur lui ce qui semblait être un fusil de chasse de petit calibre.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? fit la voix, une voix de femme avec un agréable accent du Sud.

Le ton était méfiant, mais pas franchement hostile.

– Je me suis pris une balle, dit Merle en s'efforçant de remuer les jambes et d'empêcher l'univers de basculer dangereusement sur la gauche. Dans le dos.

– Qui vous a tiré dessus ? Les fédéraux ?

Le ton laissait présager que l'inconnue n'était pas du côté des flics.

– Non, pas les fédéraux. Un de mes associés.

– Il vous a tiré dans le dos ?

– Oui.

– Drôle d'associé !

Merle esquissa un sourire.

– C'est ce que je pense aussi.

Peut-être souriait-elle également. Difficile à savoir, dans la pénombre. Toujours est-il que son visage se fendit d'un éclair blanc.

– Je vous ai entendu battre les fourrés dans la vallée. J'ai pensé que c'était un cerf blessé. Vous pouvez vous lever ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

Elle fit un pas en arrière, son fusil bien en main, délibérément braqué non pas sur lui mais juste à côté.

– Je pense que oui.

– Alors allez-y, levez-vous.

Merle prit appui sur sa paume et la terre cessa de faire la toupie. Il roula vers la droite, posa un genou et parvint à se mettre à quatre pattes.

Puis il s'appuya sur le tronc d'arbre, se redressa à demi et se projeta en position verticale, sentant l'univers tourner à toute vitesse, puis ralentir. Son jean dégoulinait de sang et, quand il se retourna vers la femme, ses bottes firent un bruit de suction.

Dans la clarté nocturne, il voyait qu'elle était mince, mais qu'elle avait des formes : cheveux mi-longs foncés, peut-être noirs ; elle portait un jean et des bottes, avec une chemise à carreaux. Le crépuscule dorait sa peau.

– Faites-moi voir la blessure.

Merle se tortilla pour soulever sa chemise ensanglantée. Elle se pencha sur la plaie béante et se redressa aussitôt.

– C'est pas beau à voir. La balle n'est pas ressortie, apparemment. Si elle est restée, il va falloir la retirer. Vous avez de l'argent ?

Ironie du sort : il avait fait un casse de folie à main armée en plein jour, il avait échappé à une immense chasse à l'homme après l'assassinat de quatre flics, il s'était pris une balle dans le dos de l'un de ses complices, et voilà qu'il se faisait braquer comme une fillette par une espèce de gitane armée d'une péttoire à écureuils d'au moins cent cinquante ans. *La vie est un sac à malices sans fond, un vrai bonheur*, se dit-il.

– Je dois avoir, quoi, deux cents dollars dans mon portefeuille. C'est tout ce que j'ai. Ça m'étonnerait qu'il y ait un distributeur de billets dans le coin.

– Donnez-les-moi, dit-elle d'un ton sec, mais pas menaçant.

Merle entreprit d'extraire son portefeuille maculé de sang et le lui tendit. Elle le lui arracha des mains, tout en continuant à le braquer. Les jambes flageolantes, il la regarda réfléchir.

– Vous avez un pistolet sur vous, je le vois, là. Donnez-le-moi aussi.

Il sortit le Taurus de sa ceinture et le lui tendit. Elle le prit et le retourna devant elle, dans la quasi-obscureté.

– C'est quoi, comme pistolet ? Un Colt 45 ?

– C'est un Taurus, un 9 millimètres.

Elle fronça les sourcils, le regarda de nouveau, puis le fourra dans le sac de toile qu'elle portait en bandoulière.

– Vous êtes en état de marcher ?

Merle réfléchit un instant et fit un pas en avant sans tomber la tête la première.

– Je pense que oui.

– J'habite un peu plus loin dans la vallée. À environ quatre cents mètres. Vous pourrez aller jusque-là ?

– Sûrement. Vous allez faire quelque chose pour ma blessure ?

Elle sourit.

– J'héberge des chevaux, monsieur, et j'en élève aussi. Alors si j'arrive à sortir un poulain vivant du ventre d'une jument morte, je pense que ce serait bien le diable que je ne puisse pas déloger cette balle.

Tout était dit.

Tant bien que mal, il parvint à couvrir la distance. Il lui fallut grimper sur ce terrain accidenté rendu glissant par les aiguilles, louvoyer sans l'aide de la femme entre les pins, les hêtres et les chênes, mettre un pied devant l'autre tandis qu'il la sentait à trois mètres derrière lui, braquant toujours le fusil dans sa direction. Il se demandait s'il était otage ou rescapé. Les deux, sans doute. Au point où il en était, il s'en fichait.

Tout ce qu'il voulait, c'était que la douleur cesse et qu'on retire ce foutu pruneau de son dos. Si elle y arrivait, qu'elle appelle la police, qu'elle empoche la récompense, rien à foutre !

Il était complice de l'assassinat de quatre flics, ça lui vaudrait la seringue, mais l'exécution était encore loin et donc purement théorique.

La femme semblait très calme, compte tenu des circonstances, mais on était dans le Sud, et en plus à la campagne. Or, en matière de femmes, la variété locale était bien particulière.

Pendant les cent derniers mètres, la nuit acheva de tomber sur ce vendredi soir. La seule lumière visible venait d'une vaste ferme en bois peinte en blanc, au sommet de la côte.

Une guirlande de grosses ampoules jaunes éclairait les alentours de sa lueur vacillante, on se serait cru sur une aire de vente de voitures d'occasion. Derrière la maison se dressait une grange délabrée avec un toit de tôle ondulée, tout rouillé. Ça sentait le cheval, la paille et le fumier. Pas de chiens dans le secteur. Bizarre, pour une ferme. Un ronflement lui parvenait de la grange.

Il mit un certain temps à comprendre qu'il s'agissait d'un groupe électrogène fonctionnant à l'essence. Il régnait à l'intérieur de la maison une clarté accueillante, et un fin ruban de fumée s'élevait tout droit dans le ciel

étoilé.

La femme lui dit de s'arrêter au niveau du portail. Elle se retourna vers la vallée. L'est rougeoyait et il flottait une odeur âcre de carburant brûlé.

– Il y a le feu vers Belfair Pike, dit-elle en le regardant. J'ai l'impression que c'est la sellerie qui brûle. Vous y êtes pour quelque chose, vous ou votre associé ?

– Mon associé, ça se pourrait bien.

Elle hocha la tête. L'incendie éclairait des lambeaux de nuages dans le ciel nocturne.

– Il s'est passé de drôles de choses, là-bas, il y a quelque temps. Mais c'est quand même dommage que vous y ayez mis le feu. Elle a rendu bien des services, à son époque.

Merle sentit qu'il avait tout intérêt à prendre un air penaud, ce qu'il fit aussitôt. Il la distinguait mieux, à présent. Dans la lumière crue de la cour, elle avait les yeux vert pâle et la peau café au lait, comme les gens d'origine gaélique ou écossaise restés trop longtemps au soleil. Avec sa longue tignasse noire et ses traits un peu épais, on ne pouvait pas la dire jolie, mais il la trouvait rudement attirante.

Aucun maquillage. Ses mains étaient rêches et rougies ; elle avait du sang séché sous les ongles, apparemment.

Elle le vit regarder ses mains et sourit. Un peu plus de la trentaine, finalement, rectifia Merle. Des dents irrégulières, avec un espace entre les deux de devant.

– J'étais en train de tuer des poulets quand je vous ai entendu tracer dans la vallée. Déshabillez-vous et venez dans la cuisine, je vais voir ce qu'on peut faire.

Merle hésita un instant.

– Pas question que vous me laissiez des traînées de sang partout dans la maison, l'ami.

Elle posa le pistolet et le sac en toile kaki près de la porte. À la lumière de la lampe, Merle vit des inscriptions sur un côté du sac, presque effacées mais encore lisibles :

1st INF DIV AEF

Elle se redressa, le regarda un moment dans la lumière, l'air perplexe.

– Vous venez d'où, au fait ? On vous prendrait pour un Français.

– Mon père était de Marseille, ma mère irlandaise, de Dublin, et je suis né à Harrisburg, alors d'où je viens vraiment...

– Un vrai Américain, quoi, fit-elle en esquissant un sourire, le visage déjà marqué par les soucis. Allez, ne soyez pas gêné, reprit-elle en désignant sa chemise. J'en ai déjà vu, des hommes nus.

Elle l'aida à retirer ses bottes pleines de sang et prit le couteau à dépecer qu'elle portait à la ceinture pour venir à bout des lambeaux de vêtements qui

collaient à sa peau. Reculant d'un pas, elle l'observa d'un œil aigu de la tête aux pieds.

– Qu'est-ce que vous avez au cou ? demanda-t-elle en montrant la balafre pourpre qui partait des pectoraux et remontait sur la partie gauche de son cou.

Zane mit le doigt sur la cicatrice. Un soir de beuverie à Phuket, en suivant une pute chez elle, il s'était cassé la figure dans l'escalier. La lampe à pétrole qu'il portait avait valdingué et mis le feu à la maison de bambou.

Pour tout dire, il avait été grièvement brûlé en retournant arracher la pute aux flammes. Une fois en sécurité, elle lui avait pourtant labouré le visage de ses ongles pour avoir bousillé son outil de travail.

– J'me suis brûlé. Dans un incendie, ajouta-t-il comme s'il était nécessaire de le préciser.

Elle secoua la tête, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, se ravisa et continua imperturbablement de passer son corps en revue.

– On se maintient, fit-elle. Pas un pouce de graisse. Du muscle. Vous avez une blessure à l'épaule, mais ce n'est qu'une égratignure. Il vous a tiré dessus deux fois ?

– Plus que ça.

– Ah bon ? Et vous avez réussi à répliquer ?

– Quinze pruneaux. Je l'ai touché au moins une fois.

Elle eut l'air ravie.

– Bravo. Sauf qu'une balle sur quinze, c'est pas glorieux. Vous manquez d'entraînement.

– Il me tirait dessus en même temps. Ça déconcentre, malgré tout.

– Je veux bien vous croire. Elle est vilaine, votre plaie dans le dos. Posez vos mains sur le mur, là.

Merle s'exécuta. Il détestait cette position – elle lui rappelait la fouille au corps effectuée par les flics de Cocodrie et les explorations anales des matons d'Angola –, mais s'appuyer au mur n'était pas un luxe...

Elle partit dans l'autre pièce et il entendit l'eau couler d'un robinet. Dehors, le groupe électrogène se mit à monter en régime, ce qui voulait dire que la pompe à eau était électrique et alimentée par le groupe.

Il n'avait pas vu de fils électriques ou téléphoniques alimentant la maison de l'extérieur. Pas de parabole sur le toit non plus.

Elle repassa la porte moustiquaire, apportant un grand seau en bois et quelques serviettes en grosse toile qu'elle plongeait dans l'eau pour le bouchonner, comme on panse un cheval trempé de sueur qui a trop galopé.

L'eau était glaciale, une eau de fonte des neiges. Elle le frictionnait sans embarras, avec la dextérité méthodique d'une infirmière des urgences. En examinant la blessure de plus près, elle fit la grimace et la toucha du bout des doigts.

– C'est pas un gros calibre, je pense. Vous avez de la chance qu'elle n'ait pas touché votre colonne vertébrale. Ça y est, c'est fini pour l'instant.

Elle se redressa et lui tendit une serviette sèche pour qu'il s'essuie.

Tandis qu'il se tamponnait le corps, elle ouvrit la porte et s'effaça devant lui.

On aurait juré que la maison n'avait pas bougé depuis la Grande Dépression. Elle était presque vide : quelques meubles en bois, des tapis ovales dans des tons rouille, vert et doré, un grand canapé marron face à la cheminée de pierre où brûlait un feu de bois ; des photos encadrées alignées sur le manteau.

Un râtelier à fusils trônait au-dessus de la cheminée, accueillant deux Winchester, une carabine et un fusil à lunette, tous plus ou moins piquetés de rouille, avec des canons octogonaux, remarqua-t-il. Des antiquités, mais nickel. Sur la barre du bas, un très ancien fusil de chasse, à poudre lui aussi. Sur celle du haut, une arme longue, anguleuse et singulière. Merle reconnut un BAR, un Browning Automatic Rifle calibre 30/06, monstre que personne n'utilisait plus depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Cinquante mille dollars de fusils anciens, au bas mot, lui soufflait son mauvais génie, mais il tâcha de chasser l'idée de son esprit. Il était déjà bien assez dans la panade.

Visiblement, les repas se prenaient à la cuisine, sur la grande table à tréteaux, non loin du poêle à bois et d'une sorte de glacière datant des années 1930. Pas de salle à manger pour les grands jours. Un escalier de bois se perdait dans l'obscurité après une première volée de marches. On entendait de la musique, venue de nulle part, un disque légèrement rayé, un morceau jazzy avec pas mal de cuivres. Le nom du morceau lui revint. « Moonlight Serenade », de Glenn Miller.

Il eut deux secondes pour profiter de cette découverte : comme il regardait le plancher usé sur le seuil de la cuisine, les lames de bois se mirent à monter vers lui, assez lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

Il sentit des mains essayer de le retenir, mais elle ne fut pas assez rapide. Il tomba comme on plonge du haut d'une falaise, heurta violemment le sol, rebondit une fois et s'évanouit.

Ainsi finit officiellement le vendredi de Merle Zane.

La patrouille de Coker se termine en beauté

Après la patrouille de Coker, on joua les prolongations : tous les membres des forces de l'ordre, même ceux qui n'étaient pas de service, avaient tenu à participer à la recherche des tireurs et à apporter un certain réconfort à leurs collègues, alors pas moyen de couper à cet étalage de patriotisme et d'amitié virile, ils seraient passés pour des sans-cœur.

Si bien que vers 23 heures, avec deux collègues, Jimmy Candles et Mickey Hancock, le chef de patrouille, Coker avait débarqué à l'hôpital des Cèdres du Liban pour rencontrer les familles des gars qui venaient de se faire tuer.

C'était là qu'on avait transporté les corps, afin que le légiste puisse établir son rapport final, actuellement en cours, incluant les autopsies et toute l'enquête forensique.

Coker n'était pas inquiet. Pas de danger qu'ils trouvent un indice sérieux. Les experts, sauf à la télé, c'est rare qu'ils percutent sur un crime complexe.

À supposer même qu'ils déterminent le type d'arme utilisé, il faudrait encore qu'ils identifient le spécimen... Parce que dans la Mère Patrie, les civils qui possèdent un Barrett 50 sont nombreux – merci la NRA¹. La jeune et jolie femme de Billy Goodhew était là, très sexy, la larme à l'œil et le nez qui coulait. Billy Goodhew conduisait la voiture de police du comté derrière le véhicule d'interception bleu nuit. C'était un petit jeune pas bien futé mais courageux et hyper motivé, père de deux fillettes, Bea et Lillian.

Il avait pris la troisième balle de Coker en pleine tête. Coker avait vu clairement l'instant de l'impact – il l'aimait bien, ce jeune flic, mais son heure était arrivée, que faire ?

Y a de la monnaie à prendre ?

On la prend.

On vit dans un monde vachard, il faut sans cesse veiller au grain, et lui veillait surtout à ne pas finir dans la misère, comme ses poivrots de parents.

D'ailleurs, avec un peu de recul, la plus grande gloire quand on est flic ou militaire de carrière, ce qui fait tout le sel du métier, c'est le risque.

De temps en temps, il y en a un qui y laisse sa peau, et pour parler franchement, cette mort, c'est le piment rouge sur la tortilla ; ça donne du piquant à un boulot qui, faut bien le dire, est plutôt chiant au jour le jour.

L'infortuné Billy Goodhew allait être enterré sans sa tête, dans un cercueil plombé. Alors Coker, Mickey Hancock et Jimmy Candles, en tant qu'anciens de la section, trouvaient normal d'aller voir les familles, toutes assises dans le hall de l'hôpital des Cèdres parmi une cinquantaine de personnes, des parents pour la plupart, et quelques amis.

La presse n'était pas admise à l'intérieur.

Les journalistes faisaient donc les cent pas sur le parking comme un essaim de chauves-souris vampires, parmi les dix ou onze camions de retransmission satellite des chaînes locales et tout l'attirail technique des chaînes câblées.

Coker, qui se frayait un passage vers sa voiture, se retrouva coincé par un journaliste de Cap City, un freluquet fort en gueule, cordialement détesté de tous : Marvin Felker Junior, plus connu des services de police sous le nom de Mother Felker, pour des raisons qui remontaient à la nuit des temps. Celui-ci lui barra le chemin et lui colla une bonnette à poils sous le nez en lui demandant quel effet ça faisait de voir autant de potes flics descendus dans la même journée.

Toujours prêt à gâcher le plaisir de Mother Felker, Coker l'aida à mastiquer son gros micro velu pendant un bon moment, jusqu'à ce que Jimmy Candles et Mickey Hancock parviennent à le libérer. Ils le laissèrent sur le carreau les quatre fers en l'air, la bouche ensanglantée, gueulant des trucs incompréhensibles, genre poursuites pénales, dommages et intérêts, liberté de la presse, le tout au milieu d'une myriade de PROJOS et de micros, et de tous les malheureux gus des médias – dont ses propres cameramen – qui n'avaient rien fait pour retenir Coker et s'étaient arrangés pour filmer la scène dans son intégralité.

À l'hôpital, sous les néons aveuglants, ça puait le désinfectant, l'incontinence et la fumée de cigarette ; des gens au visage écarlate et des uniformes en veux-tu en voilà – la police de l'État, du comté, de Niceville –, et puis, à part, des gars en civil qui devaient être du FBI. Certains pleuraient, d'autres gémissaient ou restaient assis dans leur coin, l'air hébété et le regard vide de ceux qui viennent de se prendre un trente tonnes sur le coin de l'existence.

Quatre flics abattus, dont un du comté. On aurait dit qu'un astéroïde venait de s'écraser sur la ville.

Coker, Jimmy Candles et Mickey Hancock rectifièrent leur tenue, respirèrent un bon coup et plongèrent avec difficulté dans la foule, jouant la dignité virile pour consoler les inconsolables et promettre un châtiment carrément biblique aux coupables.

Reed Walker était là lui aussi. Il portait encore sa tenue d'intervention et un gilet en Kevlar. C'était un échalas de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq,

aux cheveux noirs et au look de jeune premier, hormis la froideur de son regard et le pli dur de sa bouche.

Walker était conducteur de véhicule d'interception dans la patrouille de l'État. C'était sa vocation : un camé de l'adrénaline, un vrai kamikaze ; un gars qui ne ferait pas de vieux os. Il aperçut Coker et se dirigea vers lui, se faufilant dans la foule comme un barracuda noir.

– Reed, dit Coker, je suis navré pour Darcy.

Coker savait que Reed n'allait pas pleurer sur le sort de Darcy. Au contraire, il était encore plus glacial que d'habitude. Darcy Beaumont et Reed Walker avaient fréquenté le même centre de formation à la poursuite. Darcy conduisait le véhicule d'interception qui avait pris la deuxième balle de Coker. Pas de bol. Mais ce qui est écrit est écrit.

Reed lui serra la main, regarda autour de lui.

– Pour un tireur d'élite comme vous, chuchota-t-il d'un ton déférent sous la pellicule de glace, qui peut bien descendre quatre personnes en quatre coups ?

Coker réfléchit un moment. Walker ne mettait pas en cause l'entraînement ou la formation. Que le tireur soit un professionnel ne faisait aucun doute. Quantité d'amateurs pouvaient faire mouche sur des figurines dans un stand de tir. Tuer des hommes, c'est autre chose. Les tuer de sang-froid, c'est là qu'on voit le professionnel.

– C'est peut-être un flic ripou, dit Coker, révélant par là même à son interlocuteur la stricte vérité. Ou peut-être un sniper des Forces spéciales rentré chez lui. Quelqu'un qui a l'habitude de tuer des hommes.

Walker se tourna pour le regarder bien en face.

– Monsieur, s'il vous arrive d'avoir ces types en ligne de mire, vous savez, au cours d'un affrontement ou au moment du penalty, vous les butez, d'accord ?

– Fiston, si ces types se font piéger dos au mur, tu peux parier qu'ils n'en sortiront pas vivants. Quand on a le cran de faire ce qu'ils ont fait, on se fait pas prendre sur ses deux jambes. Il faudra les abattre. Si on peut. Car on n'aura pas le choix. Ils vendront chèrement leur peau.

D'une manière générale, Coker détestait mentir. Non pour des raisons morales, mais simplement parce que mentir était pour lui une forme de lâcheté, comme si on redoutait la réaction des gens quand on leur disait les choses telles qu'elles étaient. En l'occurrence, dans la mesure du possible, il disait la vérité au jeune policier.

Walker avait l'air de comprendre.

– Si ça arrive un jour, monsieur, j'aimerais être là.

– Si ça dépend de moi, crois bien que tu y seras.

Walker sourit.

– Merci, monsieur. J'attends ce jour.

Et moi donc, pensa Coker, tout sourires. Il se disait que s'il tenait Reed Walker dans sa ligne de mire, il ne le raterait pas.

Fais gaffe à ce que tu souhaites, Reed.

Ce dernier s'éloigna au milieu de la cohue, pris dans le flot humain sans s'y fondre, comme isolé par un bouclier magnétique parfaitement impénétrable.

Coker le regardait, songeant qu'il n'était probablement pas destiné à vieillir. Une femme, une infirmière avec laquelle il était sorti quelque temps auparavant, reconnut Reed, le prit dans ses bras pour l'embrasser, et la foule se referma sur eux comme une vague, puis Coker fut à son tour happé par le ressac.

Pris dans le flot des embrassades et des larmes, après avoir beaucoup écouté d'une oreille complaisante ces gens aux yeux rouges, Coker se retrouva près de la fontaine à eau où la femme de Billy Goodhew vint pleurer sur son épaule. Ses deux filles, Bea et Lillian, le regardaient de leurs grands yeux bleus, le visage blafard, toujours bouche bée après le traumatisme. Il les regardait lui aussi par-dessus les cheveux blonds de la veuve de Billy Goodhew qui embaumaient le shampoing à la pomme verte – son mari était mort depuis quelques heures, mais elle avait quand même pris le temps de se laver les cheveux avant de venir... Il essayait de ressentir une forme de remords ou de compassion, mais rien à faire.

Il n'avait jamais éprouvé ce genre de sentiment, même quand il était à l'armée. Il avait donc appris à faire semblant et était parfaitement crédible. Simuler l'empathie est une compétence incontournable pour un flic en uniforme.

Il ne sentit ce soir-là qu'une chose : les seins fabuleux de Georgia Goodhew contre son torse. Quel châssis ! Il se promit de passer la voir un de ces jours, histoire de la consoler d'un peu plus près encore. Il la serra alors dans ses bras et la laissa maculer sa tunique de service numéro trois avec sa saloperie de mascara. Il se demanda dans cet ordre : s'il arriverait vraiment à la sauter, comment elle se comportait quand elle lâchait sa sirène et enfin comment il allait faire partir cette merde noire et visqueuse de sa chemise.

Un peu plus tard, lorsqu'il rentra chez lui dans sa grande vieille maison des Glades, après avoir parké sa voiture dans le garage et grimpé l'escalier intérieur, il ne fut nullement surpris de sentir le canon du pistolet de Charlie Danziger appuyé fermement sur sa nuque.

1.

National Rifle Association, association à but non lucratif ayant pour but de promouvoir les armes à feu aux États-Unis. (N.d.T.)

Samedi matin

Nick et Kate se réveillent dans la tourmente

Ce samedi matin, comme s'ils avaient compris que Niceville avait besoin d'une bonne douche, les nuages étaient venus du sud-ouest s'amonceler au-dessus de la ville, et une pluie aussi chaude que du sang martelait la fenêtre de la chambre de Nick. Il était déjà réveillé. Étendu dans la lumière grise de l'aube naissante, il se ressourçait du flux et reflux de la respiration de Kate à ses côtés, de la chaleur de son corps contre le sien, du parfum de sa peau sur la sienne, sur ses lèvres, sur ses cheveux. Après la nuit qu'ils venaient de vivre, il aurait dû baigner dans une sorte de rémanence sensuelle et se laisser aller à la béatitude.

Mais Nick ne risquait pas de se laisser aller.

Il attendait que le réveil sonne. Il fallait absolument qu'il trouve le courage de parler à Kate, mais ce qu'il avait à lui dire était si explosif qu'il ne savait par où commencer. Il s'agissait d'un service qu'il avait demandé à un vieil ami de l'armée. Quand il serait allé jusqu'au bout, elle risquait fort de le mettre à la porte.

Kate était une femme adorable, une des plus douces et tendres qu'il ait jamais rencontrées. Mais elle avait un tempérament volcanique, et quand elle était en phase incandescente, mieux valait passer au large. Il avait mis du temps à s'y faire et il lui restait une petite cicatrice à la tempe, souvenir d'un jour où, faute d'avoir tourné la tête à temps, il avait croisé la trajectoire d'un mug lancé à vitesse supersonique. Kate avait été navrée de l'avoir blessé, sans pour autant regretter son geste.

Elle frémit légèrement. Il sentait ce changement subtil mais palpable dans l'aura qui émanait d'elle. Elle s'éveillait peu à peu dans le matin blafard.

– Nick ? dit-elle en tendant le bras vers lui. Tu es réveillé depuis longtemps ?

Appuyé sur un coude, il se tourna vers elle et dégagea une mèche de cheveux auburn de ses yeux. Elle lui souriait, le regard débordant de confiance et de tendresse.

Leur mariage était une réussite, une parfaite réussite. Nick connaissait

son bonheur.

– Réveillé ? Depuis une heure, peut-être. Tu rêvais.

– Ah bon ?

– Oui, tu ne t'en souviens pas ?

Elle ferma les yeux, réfléchit un instant.

– Si. Un truc idiot, une femme en robe verte, avec une espèce de gros chat affreux dans les bras. Elle voulait entrer dans la maison et, je ne sais pas pourquoi, je ne voulais pas.

Elle leva les yeux vers lui.

– Tu n'as pas l'air d'avoir bien dormi, toi non plus. C'est à cause de la tuerie d'hier ?

Le visage de Nick se crispa un instant, puis se détendit de nouveau.

– J'y ai repensé.

– Tu vas continuer à t'en occuper ? Je veux dire en plus d'aller sur les lieux avec Marty et Jimmy ?

– Je ne crois pas. Les fédéraux vont s'en charger, parce que la First Third est une banque nationale. On n'aura pas grand-chose à faire, sinon à la marge.

– Je pense que Reed ira aux enterrements. Et toi ?

Nick secoua la tête, détourna les yeux.

Il avait assisté à assez d'obsèques de soldats pour toute sa vie, elle le savait.

Elle changea de sujet.

– Tu es allé faire un jogging, après que je me suis endormie, non ?

Elle le regardait par en dessous.

– C'est dingue que tu aies eu assez d'énergie pour y aller.

Nick lui souriait.

– Il fallait que je sorte d'ici. Tu m'aurais achevé. Alors j'ai pris une douche et je suis parti courir à Patton's Hard.

Il n'avait pas le cœur de lui avouer qu'il était allé à Patton's Hard pour régler une affaire urgente – qu'il appelait un « arrachage », une interpellation sans mandat. Il avait de bonnes raisons de croire qu'un violeur en série sévissait dans la zone, une ordure sadique qui avait réussi, au moins jusqu'à présent, à passer entre les mailles du filet.

Alors Nick le traquait toutes les nuits à Patton's Hard. Et la nuit dernière, il l'avait bel et bien trouvé, en survêtement, dissimulé dans les buissons à quelques mètres du trottoir, guettant sa prochaine victime.

Il n'avait pas eu le temps de voir Nick lui tomber dessus.

Un peu plus tard, il s'était produit un incident très bizarre... Tandis que Nick revenait chez lui en petites foulées sur le chemin étroit qui traversait les bois le long de la Tulip, un énorme cheval avait failli le renverser sur son passage.

Il avait à peine entraperçu l'animal... Un cheval de trait, un clyde ou un brabant, en tout cas un animal gigantesque, à la robe isabelle, avec une longue crinière crème et quatre sabots blancs massifs.

Le souffle rauque, ses grelots tintant, il faisait trembler le sol, tel un orage soudain. Puis il s'était fondu dans la nuit et le fracas de sa course s'était perdu. Tandis que Nick restait sous le choc, fixant encore le point où il avait disparu, un vent glacé s'était élevé de la rivière, le transperçant jusqu'à la moelle.

Sur le chemin du retour, quelques minutes plus tard, il s'était demandé s'il n'avait pas rêvé. De toute façon, pas question d'en parler à Kate. Elle détestait Patton's Hard, ce sentier sombre et dangereux traversant une forêt dense de saules pleureurs. Elle évitait l'endroit, même en plein jour.

Kate fronça les sourcils.

– J'aimerais bien que tu cesses d'aller courir le long de la rivière, la nuit. L'endroit n'est pas sûr. Tu te souviens de ce qui s'y est passé, le mois dernier. Ces deux malheureuses gamines...

Nick lui fit les gros yeux.

– Kate...

– Je sais, monsieur le flic sans peur et sans reproche.

– Chérie, j'ai été militaire, tu n'as pas oublié, tout de même ? Les Forces spéciales ?

Kate savait que Nick avait quitté les Forces spéciales comme un accro à la cigarette arrête de fumer après quarante ans de clopes. Pour elle, c'était un mystère qu'un homme qui avait passé huit années au front ne soit pas encore sevré de la guerre. Mais à présent qu'il était là, à Niceville – et personne ne l'y avait forcé –, il était temps qu'il fasse davantage acte de présence dans leur vie de couple. Il faudrait qu'elle trouve un moyen de le ramener à la vie civile, d'une manière ou d'une autre.

Sur la table de nuit, le réveil en forme de lune se déclencha, illuminant d'une clarté jaune la pièce mansardée.

Elle s'assit au bord du lit, entièrement nue, arrêta l'alarme et se retourna pour l'embrasser, un baiser profond. Elle le sentit répondre, sentit sa chaleur dans sa bouche et sourit en elle-même.

D'une manière ou d'une autre.

Le petit déjeuner était composé de toasts, de jus de fruits et de café noir. Kate, prête à partir – elle avait rendez-vous avec un travailleur social du comté de Belfair –, avait passé une jupe bleue moulante et un chemisier blanc impeccable. Elle tendit la main par-dessus les restes du repas et saisit celle de Nick, qui portait sa tasse de café à la bouche.

– J'allais oublier... J'ai croisé Lacy Steinert au tribunal. Elle voudrait que tu passes la voir.

Nick reposa sa tasse, balaya de la main ses courts cheveux noirs, un geste familial chez lui. Il avait l'air préoccupé. Elle ignorait de quoi il s'agissait, mais visiblement cela le rongea. Peut-être lui en parlerait-il bientôt.

– Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda-t-il, méfiant.

Kate changea d'expression, comme si l'humour et la lumière l'avaient soudain désertée. Dehors, rideaux de pluie et marée de brouillard. Les arbres seraient bientôt engloutis jusqu'à la cime. Sans rien dire, elle écoutait le vacarme sur le toit tout en regardant son mari.

– C'est au sujet de Rainey Teague, murmura-t-elle.

Nick tressaillit, comme elle s'y attendait. Ses yeux gris fixèrent le sol un instant. L'affaire Rainey Teague lui avait ouvert une brèche dans le cœur. Kate le savait, comme tout le monde d'ailleurs, et c'est pourquoi elle avait pressé Lacy de questions et longuement réfléchi avant d'aborder le sujet, ce matin.

– Lacy t'a dit qu'elle avait du nouveau ?

Kate haussa les épaules, essaya de la jouer fine.

– Tu la connais. Toujours en train de profiter du système.

Lacy Steinert, conseiller d'insertion et de probation à la correctionnelle du comté, était une femme droite et compétente, mais acharnée, toujours prête à tenter recours et transactions pour épargner à ses clients une sanction qu'elle estimait injuste.

– Je la connais, dit Nick, le visage encore crispé.

Kate respira profondément, puis abattit son jeu.

– C'est à propos de Lemon Featherlight.

– Je le connais aussi. Ancien marine. Deux périodes sur le terrain. Plusieurs médailles, et pas n'importe lesquelles : obtenues au combat. Un héros. Démobilisé avec les honneurs et puis tout part de travers. Il rancarde confidentiellement Tony Branko à la brigade des stupés de Niceville. C'est un Indien Séminole d'Islamorada, dans les Keys. On le trouve dans le quartier des boîtes de nuit, au sud de la boucle de la Tulip. Il fourgue de l'ecstasy, mais il peut aussi avoir de l'OxyContin, du Percodan, du Demerol... Tout ce qui est au tableau B. Il vend aux gens de la haute, quand il peut. Il lui arrive de se vendre lui-même, à ce qu'on dit.

– Je vois, fit Kate. Les gens de la haute. C'est ça, la connexion. Lacy dit qu'il vendait du Demerol à Sylvia Teague.

Nick réfléchit un instant.

– Pour son cancer ?

– En tout cas, c'est ce qu'il dit.

– Kate, Sylvia Teague était une femme riche, ces gens-là sont très bien soignés. Elle pouvait demander n'importe quel médicament à son médecin, même de l'héroïne. Avant la disparition de Rainey, elle avait sa propre perfusion de morphine, il lui suffisait d'appuyer sur le bouton pour être immédiatement et complètement soulagée. Pourquoi voudrais-tu qu'elle se soit acoquinée avec quelqu'un comme Lemon ?

Kate hésita, puis continua :

– D'après ce qu'il a dit à Lacy, ils se sont rencontrés il y a deux ans au Pavillon, sur la boucle de la Tulip. Elle était là avec des amis, ils étaient venus pour déjeuner, je crois, et Lemon est passé – bel homme, bien sapé. Une des amies de Lacy lui a fait signe et il s'est approché.

– Lacy t’a dit qui était cette amie ?

Kate haussa les épaules.

– Tu le lui demanderas.

– Je ne comprends toujours pas le problème.

Kate s’interrompit et le regarda dans les yeux.

– Lacy dit que Lemon s’est rapproché de Sylvia. Il lui aurait confié qu’ils étaient devenus... amis.

Nick réfléchit.

– Je ne pige toujours pas. Où veux-tu en venir ?

– Lemon Featherlight dit que Sylvia l’invitait chez elle. Parfois, Miles était de la partie...

Elle n’alla pas plus loin.

Nick reprit du café, baissa les yeux. Elle croyait voir les neurones s’activer dans son cerveau.

– Ils faisaient ça à trois ?

Kate pencha la tête sur le côté et le regarda d’un air narquois.

– Ce ne sont pas des pratiques inédites à Niceville, Nick. Ni dans le reste du monde, d’ailleurs. Il s’en est passé de belles, dans les années 1920, et de nouveau dans les années 1980. Même dans les meilleures familles, à ce qu’on dit.

– Pas dans la mienne !

– Chéri, ta famille habite Los Angeles. Avec ta sœur, tu as grandi parmi les surfeurs de Santa Monica. Ton père est avocat à Hollywood, ta mère gère un hôpital et ils sont à peu près aussi torrides que deux esquimaux à la banane. Comment ils ont fait pour vous avoir, toi et Nora, c’est un vrai mystère. Un jour où ils essayaient une nouvelle posture de yoga, ils ont dû glisser l’un dans l’autre, je ne vois que ça.

Nick ne put s’empêcher de sourire. Elle n’avait pas tort. Ses parents prenaient fait et cause pour la préservation des éperlans dans le delta, mais l’espèce humaine, ils s’en fichaient royalement. Ils avaient eu des jumeaux auxquels ils avaient donné des prénoms un peu gngnangnan : Nick et Nora, comme un couple de yorkshire-terriers. Le caractère brutal de l’accouchement les ayant horrifiés, ils avaient couru, toutes affaires cessantes, se faire stériliser, l’un par vasectomie, l’autre par ligature des trompes, point final. Kate sourit, effleura la joue de son mari.

– Nick, je te l’ai dit, Niceville n’est pas une ville comme les autres, même pour le Sud, qui n’est déjà pas un endroit comme un autre. C’est peut-être la chaleur, à moins qu’il n’y ait vraiment un truc bizarre dans la Fosse du Cratère. Niceville vibre de manière étrange. J’ai grandi ici, moi, ne l’oublie pas.

– C’est pour ça que ton père est allé vivre à perpète ?

Kate lui sourit de nouveau. Chaque fois qu’elle avait reparlé à son père de la disparition de Rainey Teague, il avait poliment mais invariablement éludé la question. Il lui demandait néanmoins de temps en temps, d’un ton

circonspect, si elle avait toujours « cette vieillerie de miroir » dans le placard de sa chambre.

Il y était toujours.

La question de Nick n'appelait pas de réponse et Kate fit mine de l'ignorer. D'ailleurs, il était déjà revenu à son sujet : Lemon Featherlight.

– Featherlight est passé voir Rainey au moins une dizaine de fois, l'année dernière. Tu es au courant, je suppose.

Kate acquiesça.

– Bon, alors voilà, Tony Branko s'est posé des questions. Il lui a demandé quel rapport il avait avec l'enfant. Featherlight lui a répondu qu'il avait simplement de la peine pour Rainey. Branko s'imaginait autre chose, mais Featherlight se ferme comme une huître quand il veut, et Branko n'y a rien vu à redire. Mais avec ce que tu m'apprends, les choses deviennent un peu plus claires, non ? Branko est trop gentil avec Featherlight, parce qu'il est lui aussi un ancien des marines et qu'il pense que Featherlight s'est fait niquer dans les grandes largeurs par la police militaire. Attends qu'il apprenne la nouvelle. Est-ce que Lemon Featherlight prétend savoir quelque chose d'important à propos de ce qui est arrivé à Rainey ?

Elle secoua la tête, cherchant dans ses yeux à deviner à quelle conclusion il arrivait.

– Aucune idée. Lacy m'a juste dit qu'il fallait que tu passes la voir.

Nick resta silencieux. Pas le moment d'aborder l'*autre* problème. De toute façon, les révélations de Kate reléguèrent l'événement au second plan. Il lui en parlerait plus tard.

– Merde alors ! Lemon Featherlight et Sylvia !

– Sans oublier Miles ! Tu tiendras le choc, Nick. Tu es un dur. Quoi que Lemon Featherlight ait à dire, ça vaut le coup de l'écouter.

– J'aimais bien les Teague. J'aimais penser du bien de cette famille. Je ne suis pas sûr de vouloir remuer tout ça.

– Je sais, dit Kate en lui prenant la main. C'est normal. Mais c'est ton boulot, non ?

Coker et Danziger ont une franche explication

Quand Danziger revint à lui, ce samedi matin-là, il se crut au fond d'une piscine, en train de regarder fixement un soleil rougeoyant flotter dans un ciel vert pâle à travers trois mètres d'eau claire. Il se sentait bien, l'endroit était douillet et confortable, et il se demandait s'il n'allait pas rester là toute la journée quand une ombre noire vint s'interposer entre lui et le soleil. Une voix de stentor l'enveloppa tout entier. Elle devait provenir de la bonde de la piscine. La voix lui semblait vaguement familière, il ferma les yeux pour tenter de lui donner un nom.

– Charlie, eh, Charlie, tête de nœud. Réveille-toi, vieux connard.

Bien sûr. Coker.

Il ouvrit les yeux.

Effectivement, l'homme qu'il distinguait là-haut, dans le contre-jour aveuglant d'un halogène, était bien Coker, penché sur lui. Son visage, peu avenant d'ordinaire, avait pris l'aspect d'un masque mortuaire avec un éclair jaune dans des yeux marron clair.

– Et t'avise pas de me demander où tu es, grogna Coker, la clope au bec.

Sa silhouette était nimbée de fumée et des cendres tombèrent sur le visage de Danziger.

– Où suis-je ? demanda Danziger.

Coker fit un pas en arrière.

– Chez Donny Falcone.

– Comment j'ai atterri ici ?

– T'étais chez moi, hier. Je rentre, t'es dans le garage. Tu m'colles un flingue dans l'oreille et puis tu tombes dans les pommes comme une ado sous Rohypnol. J'te transporte à l'intérieur, j'te rafistole un peu et j'me rends compte que t'as une balle dans la poitrine. Faut la retirer, alors j'appelle Donny.

Danziger parut réfléchir.

– Mais il est dentiste, Donny. Et moi, je me suis fait trouser. J'avais besoin d'un toubib, Coker, pas d'un détartrage.

Une voix lui parvint de l'autre bout de la pièce, quelqu'un qui se trouvait derrière lui. La voix traînante et désagréable de Donny Falcone lui-même.

– Je m'y connais quand même assez pour retirer une bastos de 9 millimètres de ta putain de poitrine, Charlie. Et même pour te recoudre bien comme il faut après ça.

Danziger se redressa dans le fauteuil. Sans se presser car c'était atrocement douloureux. La pièce se mit à tourner et à perdre ses couleurs. Il jeta un coup d'œil circulaire et Donny Falcone lui rendit son regard. C'était un jeune Sicilien aux yeux de braise, avec un faux air de George Clooney et des dents si blanches que dès qu'il souriait on avait envie de lui en coller une. Mais là, il ne souriait pas.

Normal, il se trouvait maintenant mêlé à un fait divers qui comptait déjà quatre – non, six – morts, si l'on incluait les deux occupants de l'hélicoptère.

Telle était sa situation exacte. Situation dans laquelle il ne se serait jamais retrouvé sans une petite déviance sexuelle : quand il anesthésiait de jolies patientes, il les dénudait puis les photographiait à leur insu en brochant sur le thème érotique « Poupées d'amour endormies dans un fauteuil de dentiste ».

Il y avait là une forme d'expression artistique qui, si elle avait comporté des bouquets de crucifix enfoncés dans une chiasse de rhinocéros ou un groupe de nonnes lesbiennes défuntes flottant nues dans une cuve de formol en verre transparent, lui eût valu un lap-dance à poil avec final coïtal exécuté par le responsable des acquisitions de la Tate Modern.

Mais en l'occurrence il était tombé dans le champ magnétique de Coker d'une manière pour le moins détournée. Tout ça parce que Donny Falcone avait – brièvement – employé une jeune et jolie assistante dentaire cherokee nommée Twyla Littlebasket et que celle-ci, ayant un jour emprunté l'ordinateur du cabinet, était tombée par hasard sur un des « clichés artistiques » de Donny.

À l'issue d'âpres négociations, Twyla Littlebasket avait été grassement rémunérée pour être frappée de cécité et de surdité. Mais la double infirmité avait été de courte durée. Après avoir encaissé le gros chèque de Donny et claqué la moitié du fric dans un tour d'Europe en première et dans l'achat d'une BM écarlate, Twyla, tout bien réfléchi, par solidarité féminine, avait décidé de rapporter cette histoire sordide à son père, Morgan Littlebasket. Chef de tribu, citoyen hautement respecté de Niceville, cet homme était considéré par tous comme un modèle d'intégrité. Papa saurait comment traiter le cas Donny Falcone.

Mais papa, gentil vieillard au demeurant, était d'une austérité toute puritaine quant aux choses du sexe. Avec Twyla et sa grande sœur Bluebell, il était passé de la froideur distante à la réprobation sévère, dès que leurs jeunes corps avaient atteint les formes généreuses de la maturité.

Elle s'était salie – et elle avait sali tout son clan – en acceptant l'argent d'un dentiste italien pervers. Il y avait là une faute morale qu'il lui

pardonnait peut-être un jour, sans l'oublier jamais.

Alors Twyla, faute de cran, était allée trouver le seul mâle fort et indépendant de son entourage : Coker, son amant occasionnel.

Celui-ci avait décidé de faire passer l'affaire Donny Falcone sous la juridiction de sa propre Cour Sans Appel, qui avait reconnu le prévenu Archi Coupable et l'avait condamné à payer une lourde amende mensuelle, en liquide, sur un compte ouvert dans une galaxie très, très lointaine. Ces revenus – ce n'était que justice –, il les partageait avec Twyla Littlebasket. Avoir ainsi une prise exorbitante sur un dentiste italien pervers pouvait ne pas paraître franchement utile à première vue. C'était pourtant cela qui venait de sauver la vie à Charlie Danziger.

Coker écrasa sa cigarette sur le crachoir en céramique solidaire du fauteuil de dentiste et se pencha vers Danziger, lui soufflant au visage son haleine mi-tabac mi-menthe.

– J'ai vu que la *recette* n'était pas dans ta putain de bagnole, Charlie. Peux-tu avoir l'obligeance de m'éclairer sur cette fâcheuse occuration ?

– Ça veut rien dire, occuration, espèce d'ignare. Bien sûr que l'argent n'est pas dans la voiture, et tu sais très bien pourquoi. Tu aurais fait la même chose, à ma place.

Coker s'éloigna du visage de Danziger et alluma une autre Camel. Il en offrit une à Danziger et l'alluma avec un Zippo doré où l'on distinguait à peine l'écusson du corps des marines des États-Unis d'Amérique.

Danziger inhala profondément. La douleur le fit grimacer. Il jeta un coup d'œil satisfait sur la plaie recousue de sa poitrine, puis se tourna vers Coker dont la tronche burinée de dur à cuire, enrobée de fumée, lui donnait un air de grand frère de Clint Eastwood, en moche.

Coker souffla la fumée par les narines, les deux jets se fondant dans le faisceau de lumière de la lampe halogène.

– Ouais, fit-il, esquissant un sourire carnassier. Je pense que j'aurais fait la même chose. J'voudrais quand même te dire que je t'en veux un peu de pas avoir expédié Merle.

Danziger tressaillit et secoua la tête tristement.

– Faut dire qu'il est agile, ce p'tit enculé. Il est parti dans le sous-bois comme un lutin et puis hop, plus personne. Tu vois quoi faire, toi ?

Coker soupira, regarda sa cigarette, la fit rouler entre son index et son pouce comme un mini-bâton de majorette – son petit talent de société – et la balança d'une pichenette dans sa bouche.

– Ce que je pense, c'est que soit il est mort dans les bois, soit il s'est fait soigner, et maintenant il est déjà à l'affût dans les broussailles en attendant la revanche. Ce n'est pas sûr du tout qu'il soit mort. Les gars qui sont allés sur l'incendie de la grange ont dit qu'ils avaient vu des traces de sang à la lisière de la forêt, mais après quelques mètres les chiens ne sentaient plus rien. Donc je me dis qu'il est toujours là-bas.

– T'as un revolver à la place de la main, Coker. Mets-toi en selle et bute-

le.

Coker secoua la tête.

– C’est pas le moment. Je vais pas me pointer dans la forêt en bramant : « Merle, petit-petit, viens par ici » et me mettre à tirer au petit bonheur. La seule chose à faire, c’est de rouvrir les négociations.

– Ah ouais ? Et on fait ça comment ?

Coker empoigna son mobile.

– Je vais l’appeler de ce portable, ou bien c’est toi qui vas le faire. On lui fixe un rendez-vous. S’il est d’accord, et si on peut arranger ça avec lui, on le bute. Si on peut pas, on lui refile sa part, purement et simplement. Il est aussi impliqué que nous dans ce merdier.

Danziger déclara qu’il allait y réfléchir. Être ami avec Coker, c’était un peu comme apprivoiser un python. Le bestiau, fallait le nourrir et le distraire, fallait surtout pas lui laisser voir qu’on avait peur. La solution qu’il préconisait pour le problème Merle Zane était très proche de ce que Danziger avait d’ores et déjà imaginé comme seule issue raisonnable.

– On le bute si on peut, et sinon on lui refile sa part ?

– C’est ça, c’est le plan.

– OK. Je marche.

Coker sourit, heurtant de la tête le plateau dentaire, ce qui fit cliqueter les instruments d’acier.

– Génial. Et maintenant que tu t’es fait enlever la balle et que t’es sur pied, ça te dirait pas d’aller chercher la recette et qu’on la partage ? Donny ici présent aura son terme, pas vrai, Donny ? Et on pourra tous accomplir l’œuvre du Seigneur avec la conscience tranquille.

Danziger aspira la fumée et l’exhala lentement.

– Nan.

– Nan ? Pourquoi nan ?

– J’ai pas y aller maintenant. Faut que j’aie tailler une bavette avec les fédéraux.

Coker, interloqué :

– Et pourquoi les fédéraux voudraient te causer aujourd’hui ?

Danziger le regarda de côté.

– Parce que je suis directeur régional à la Wells Fargo et que nous avons cassé cette banque environ une demi-heure après que l’un de mes fourgons blindés y a déposé la paye de la moitié de Quantum Park. Voilà pourquoi. Au FBI, on n’aime pas trop les coïncidences.

Coker cligna des yeux et tira sur sa clope en creusant ses joues, ce qui rendait sa physionomie encore plus terrifiante.

– On y avait pensé, à ça ?

Danziger, qui commençait à en avoir assez de voir Coker le toiser du dessus, descendit du fauteuil et jeta un regard circulaire dans la pièce, à la recherche de sa chemise. Donny devança sa question :

– T’en avais pas, de chemise. Je vais te filer une des miennes. Je pense

que tu dois faire aussi la même taille que moi pour les jeans. Tes bottes sont nickel. Seulement un peu tachées de sang. Il va falloir que tu prennes un anticoagulant pour éviter le caillot. J'ai de l'OxyContin, en plus. Quand le pansement réfrigérant sera enlevé, tu vas déguster.

– C'est déjà le cas.

Falcone opina, se leva et se dirigea d'un air las vers la pièce où il stockait ses médicaments, l'image même du dentiste en homme mort. Pendant qu'il était à côté, Danziger se tourna vers Coker, qui s'intéressait passionnément à un alignement d'instruments de dentiste.

– Où est mon mobile ? Pas celui qu'on a utilisé hier. Mon mobile perso ?

Coker mit la main dans la poche intérieure de sa veste, tendit l'appareil à Danziger, qui ouvrit le clapet et l'alluma.

Il regarda l'écran pendant un moment, puis le montra à Coker.

– Et voilà. Dix-sept appels. Le premier dix minutes après le casse ; neuf de Cletus Boone au dépôt – normal : je l'avais chargé de le surveiller ; quatre de Marty Coors, à la police d'État ; et les trois derniers de Boonie Hackendorff, du bureau du FBI à Cap City. J'ai appelé Boonie vers 23 heures, la nuit dernière.

– Avec ta balle dans le corps ?

– Fallait bien. Je savais qu'ils voudraient me voir.

– Boonie t'a demandé d'où tu appelais ?

– Ouais. Je lui ai dit que j'étais à Canticle Key, au large de Metairie, que j'étais en train de pêcher à la mouche dans une pirogue et que mon mobile était éteint parce que j'étais en congé – j'avais pas prévu que quelqu'un allait niquer la First Third à Gracie.

– Tu peux prouver que t'étais là-bas ?

– Ils peuvent pas prouver que j'y étais pas. D'ailleurs, si Boonie commence à se poser ce genre de questions, on est mal barrés.

– Tu as utilisé ton mobile ? Parce que si tu...

Danziger l'interrompt d'un mouvement de tête.

– Non. J'ai appelé avec Skype depuis mon ordinateur portable. On peut pas repérer d'où proviennent les appels.

Coker approuva d'un clignement d'yeux.

– Bien vu, Charlie. Super bien vu. Et alors ?...

– J'ai dit que le temps de sauter dans ma bagnole, je rattriquais et que j'allais rouler toute la nuit. Je vais l'appeler, lui dire : « Coucou, c'est moi » et aller le voir à son bureau dès que j'aurai passé une chemise.

Coker regarda le torse nu de Danziger, la couleur de sa peau. S'il avait été décorateur au lieu d'être flic, il l'aurait définie comme un harmonieux mélange de taupe et d'écru.

– Comment tu vas faire pour supporter un interrogatoire chez les fédéraux avec la caisse perforée ? Tu peux pas te permettre de tomber dans les vapes en plein entretien avec eux, ni de dégueuler du sang et de la merde. Et qu'est-ce qu'on fait avec le fric ?

– On le partagera quand j’aurai vu Bonnie, d’accord ? T’es de service, ce soir ?

– Non, le FBI veut pas qu’on laisse nos traces de boue sur ce merdier. L’enquête appartient à la police d’État et aux fédéraux. Congé jusqu’à lundi.

– Ça marche. Appelle Zane, fixe un rendez-vous.

Coker réfléchit.

– Tu fais le partage – ou le carnage –, et si tu as de la chance, tu fais les deux à la fois, c’est pas ça ?

– Ouais, on peut dire ça comme ça.

– Et pour moi ? demanda Donny, qui revenait avec une chemise blanche fraîchement repassée, un jean et un gros blouson en daim. Je veux dire : le partage, pas le carnage.

– Ouais, dit Coker en fixant intensément Danziger puis en détournant son regard, ce que Danziger interpréta correctement comme voulant dire : « *Sans doute qu’on se débarrassera de Donny aussi, histoire de pas prendre de risques.* »

– Ouais, dit Coker, pour toi aussi.

Changeant de sujet :

– Eh, qu’est-ce qu’on fait si ça se passe mal chez Boonie ? Par exemple, tu tombes vraiment dans les vapes, ou tu te mets à saigner comme un veau sur le tapis, des conneries comme ça. Comment on fait, après, pour le fric ? Tu crois pas qu’on devrait y aller maintenant ?

Danziger avait fait un bon bout de chemin avec Coker, il le connaissait comme sa poche. Aussi mit-il un certain temps à lui répondre. Si Coker se mettait en tête qu’il le menait en bateau, il était fichu de le descendre aussi sec.

– Il est chez toi.

La nouvelle ne fit pas particulièrement plaisir à Coker.

– Chez moi ? Comment ça, chez moi ? Sur le perron, dans un grand sac noir avec écrit BUTIN dessus, entouré d’un gros ruban rouge, dans un papier avec des nounours ?

– Il est posé sur les chevrons sous le toit de ton garage. Des sacs en toile noire. Sans nounours.

– T’es un sacré fils de pute. Bien vu, Charlie. Je dois reconnaître que c’est fort.

– Ah ouais ? fit Charlie.

Il tira une clope du paquet de Coker et l’alluma, le regardant à travers la fumée.

– Bon, c’est dit.

– C’est vrai, répondit Coker en grimaçant, c’est dit.

– *Ecco la cosa*, dit Donny.

Ils tournèrent la tête vers lui comme un seul homme, à travers la fumée.

Donny haussa les épaules.

– Qu’est-ce que tu racontes ? demanda Coker.

– J’ai dit : « *Ecco la cosa.* » C’est comme ça.

Silence perplexe.

– Bon, eh bien ne le dis pas, fit Coker après un silence.

– Ouais, ajouta Danziger, abstiens-toi.

– Pourquoi ? demanda Donny, vexé.

Danziger et Coker échangèrent un long regard.

– Parce que ça fait...

– ... bizarre, dit Danziger.

– Tu l’as dit, insista Coker. Bizarre.

Mauvaises nouvelles pour Nick Kavanaugh

Beau Norlett rentrait d'une semaine de vacances. Il héla Nick dès qu'il le vit arriver dans le bureau qui empestait le café. La brigade du week-end était là au complet, en bras de chemise, holsters et menottes apparents. On parlait à voix basse, tandis qu'une pluie grisâtre et froide ruisselait le long des fenêtres.

– Alors, Nick, dit Beau avec un grand sourire. C'était bien, Savannah ?

Nick lui jeta un regard interrogateur.

Était-il au courant de l'incident de Forsyth Park ? Peu probable.

– Belle ville. Un peu trop de moustiques. Mais jolie.

– Ah oui ? J'y suis jamais allé. May voudrait bien qu'on y aille. Elle dit que la ville a un côté romantique, comme Paris. Vous connaissez Paris, Nick ?

– Oui.

Oubliant le protocole, Beau s'assit en face de Nick. Il attendait que celui-ci lui renvoie la balle. Mais très vite il se rappela que ce n'était pas son genre.

– Dites-moi, ç'a été un beau merdier, à Gracie, non ?

– Un beau merdier...

– Tig m'a dit que vous étiez allé sur la scène de crime avec Marty Coors.

– Oui.

Beau attendit la suite.

Pas de suite.

– Ouais. Bon. Euh, Tig veut vous voir. Il m'a demandé de vous prévenir.

Beau Norlett était un jeune flic très bien, peau noire comme jais, solide comme une pile de pont, tête ronde boule à zéro, épaules tombantes, grandes mains, la démarche légère d'un danseur de tango, mais capable de défoncer la porte d'un dealer avec la puissance d'un camion fou.

Il avait acquis une petite notoriété comme arrière de l'équipe de Saint Mary. Avec un peu de chance, il aurait pu intégrer celle de Notre-Dame ou d'Ole Miss. Pour enfoncer une porte, on pouvait s'adresser à lui. Au niveau du neurone, c'était une autre affaire. Mais Nick le créditait pourtant d'un certain potentiel.

Nick sourit, fit un détour par la cafétéria qui empestait les chaussettes

humides et la fumée de cigarette, se versa une grande tasse de café amer et brûlant et traversa la pièce en direction du repaire de Tig, un petit bureau vitré avec vue sur le pool de véhicules de la brigade, que dominait le dôme de marbre de l'hôtel de ville. Derrière la pluie qui battait les vitres, le dôme ressemblait à un gros roc arrondi posé sur un socle de brique.

Vers le nord-est, menaçant la ville comme un front de tempête, on apercevait à travers le déluge le Mur de Tallulah. Par association d'idées, la Fosse du Cratère et l'affaire Teague lui revinrent plein écran HD.

Avant même que Sylvia Teague se jette dans la Fosse du Cratère – si elle s'y était jetée –, Nick pensait que le Mur de Tallulah avait une aura maléfique. Il n'aurait pas été étonné d'apprendre que les Indiens qui peuplaient autrefois la région l'évitaient soigneusement.

La plupart des petites villes auraient fait du Mur de Tallulah et de la Fosse du Cratère un parc à thème. Elles auraient inondé *USA Today* de pages de pub pour attirer le touriste. Pas Niceville.

Quelque temps plus tôt, Nick avait demandé à Reed Walker pourquoi les gens du coin en avaient une telle frousse. Reed avait regardé ses mains un moment, puis il s'était embarqué dans une histoire : un événement qui se serait passé à la Fosse du Cratère dans les années 1920, peut-être avant, à moins que ce soit après, il n'était pas bien sûr. Là-dessus, il s'était ravisé, avait commandé deux autres bières et s'était arrangé pour changer de sujet.

L'esprit en roue libre devant le bureau de Tig, Nick regardait les nuages s'accrocher au Mur de Tallulah, puis déverser leur cargaison de pluie grise sur la ville.

Loin derrière le dôme du Roc, comme on appelait l'hôtel de ville en référence au nom du maire, Little Rock Mauldar, il apercevait une boucle de la Tulip dont les eaux boueuses, gonflées par deux heures de pluie torrentielle, filaient furieusement vers l'océan. S'arrachant à ce paysage gris et sinistre, il entra dans le bureau de Tig Sutter.

Tig lui jeta un regard par-dessus ses lunettes à monture gris acier. Il recula dans son siège pivotant, dont le bois grinça comme une porte de cave dans un film d'horreur.

– Ah ! Nick. Comment va la Ravissante ?

– Toujours avec moi.

– Probablement en train de se demander ce que tu mijotes. J'ai appris qu'elle avait niqué cet enfoiré de Bock.

Nick sourit.

– C'est vrai.

– J'ai toujours apprécié Ted Monroe. Son jugement est très sûr. Kate t'a dit comment Bock avait pris la chose ?

– Mal.

– Qu'il aille se faire mettre.

– Métaphoriquement.

– Ou pour de vrai. Les deux. Assieds-toi, Nick.

Nick attrapa la chaise qui se trouvait sous un portrait du Président. Menton fièrement levé, celui-ci plissait les paupières, un sourire de justicier aux lèvres, le regard fixé sur l'horizon, comme s'il apercevait les verts pâturages baignés de soleil où il comptait bien mener le pays.

Tout en souplesse, Nick s'assit sur le bord extérieur de la chaise et posa les coudes sur ses genoux en faisant tourner le gobelet en plastique dans ses mains aux doigts effilés. Tig but une gorgée de son café, Nick une gorgée du sien, et ils restèrent ainsi un moment sans mot dire, dans un silence complice. Tig se tortillait sur son siège. Il était clair que quelque chose le turlupinait.

– Bon, écoute, commençons par les mauvaises nouvelles. J'ai reçu une lettre du colonel Dale Sieviewright, de Benning. À propos de ta demande de réincorporation dans la 5^e division des Forces spéciales. Tu me suis ?

Nick le regardait sans rien dire.

Tig haussa les épaules.

– Tu voulais rempiler, me laisser tomber ?

– Oui. Ne te fâche pas, Tig.

– Je me fâche pas. Je t'ai engagé, j'ai pas acheté ton sale petit cul de Blanc au supermarché du coin. Je sais que l'action te manque. Ce qui m'a inquiété, c'est que vous ayez peut-être des problèmes conjugaux, toi et Kate. Je me trompe ?

Nick ne répondit pas tout de suite. Quand il reprit la parole, un léger frémissement se voyait sous la peau de ses pommettes, une lueur pâle dans ses yeux.

– Non, Kate, il n'y en a pas deux comme elle. Elle est parfaite. Quand je la vois le matin, je suis comblé. C'est juste que...

Tig posa son gobelet, fit de nouveau grincer son siège.

– Ça se ternit ?

Nick avala une gorgée, se tut un moment.

– Oui. C'est le mot. Comme si les couleurs étaient en train de s'estomper. Tu vois, Kate veut que je pose une terrasse en bois derrière la maison. Je suis passé chez Billy Dials, j'ai regardé les planches en cèdre, j'arrive pas à comprendre ! Qu'est-ce qui lui prend de vouloir une terrasse en cèdre ? Enfin, pour quoi faire ?

– Tu sais bien. La bière. Le foot. Les barbecues.

– Les barbecues, fit Nick, le regard fixé sur son gobelet, moi, ça me rappelle Fallujah et les fournisseurs de l'armée pendus à des crochets de boucher sur le pont.

Tig regarda la pluie ruisseler sur la fenêtre. L'orage encore lointain se rapprochait, des éclairs illuminaient par instants le dessous de la masse nuageuse. Un vrai matin de merde.

– J'ai passé un temps fou à essayer d'oublier tout ça, Nick, alors merci de me le rappeler. Si tu trouves que Fallujah sentait la barbaque grillée, imagine un peu un char Abrams en train de cramer avec tout l'équipage à l'intérieur. Tu en as parlé à Kate, avant d'envoyer ta lettre ?

Nick secoua la tête.

– Bon, ben, pas la peine de la stresser avec ça maintenant. Je suis désolé de te le dire. Vraiment désolé. Mais d'un autre côté, je suis bien content de ne pas te perdre. Sievewright refuse de te reprendre.

Nick encaissa la nouvelle, son visage se ferma.

– À cause du Wadi Doan ?

Tig prit une expression prévenante, chaleureuse, et acquiesça.

– Le Wadi Doan. Al Kuribayah. Le Yémen. Ça ne s'effacera pas des tablettes comme ça, Nick. C'est pas de ta faute, tu n'as rien à te reprocher. Les services juridiques l'ont confirmé, mais un nouveau déploiement au combat... Je pense pas qu'ils auraient accepté.

– Pour l'image de l'armée ?

– Par rapport à la vidéo, surtout.

Nick ne releva pas.

Tig se garda d'insister.

Pressé de changer de sujet, Nick demanda :

– Et pour ce qui s'est passé hier, on fait quoi, nous ?

Tig se prit la tête à deux mains. Il accusait un coup de vieux, subitement.

– Toi qui es allé sur place, qu'est-ce que tu en as pensé ?

Nick le lui dit.

Tig acquiesça : il était arrivé aux mêmes conclusions. Un meurtre de sang-froid, pur et simple.

– On récupérera une partie de l'enquête ? demanda Nick.

– On va avoir droit à des obsèques à tout casser, déjà, dit Tig, le regard sur la vitre ruisselante de pluie. Les uniformes vont rappliquer sur Cap City de tous les coins du pays, et même du Canada et d'Angleterre. Quatre gars, dis donc ! Plus les deux passagers de l'hélico.

– Les gens de la télé, on n'en a rien à foutre. Des charognards, c'est tout ce qu'ils sont.

Nick n'aimait pas les médias. Tig non plus, mais étant obligé de travailler avec eux, il s'arrangeait pour tenir Nick à l'écart des micros et des caméras. Il changea de sujet.

– J'aimerais que tu y sois, si tu le veux bien. C'est vendredi prochain. Tu représenteras notre unité. Tu pourras peut-être amener Beau avec toi.

Nick baissa les yeux, fixa ses mains.

– Les funérailles militaires, j'en ai ma claque.

– Moi aussi, dit Tig.

Sa voix avait baissé d'un ton et il avait posé les coudes sur son bureau.

– Mais je ne tiens pas à ce que nous soyons représentés par ces blancs-becs. Ils sont bien gentils, mais il n'y en a pas un seul qui sache porter la tenue d'apparat. Même en costume-cravate, ils ne sont pas présentables. Toi, oui. Et Beau fera ce que tu lui diras. Tu es son modèle, ce qu'il voudrait être plus tard. Allez. Je te le demande.

Silencieux, Nick se remémorait tous les enterrements auxquels il avait

assisté, bien souvent sans uniforme d'apparat et sans sonnerie aux morts, certains avec seulement six gars, le treillis en loques autour d'un cratère fumant, recouvrant de gravier les restes d'un camarade déchiqueté.

– D'accord. J'irai. Mon beau-frère Reed avait un ami parmi les victimes, alors il y sera. Kate appréciera que j'y aille.

Dans sa tête, Nick était déjà revenu au casse de la banque.

– À propos de Gracie, le carambolage sur l'autoroute, quelqu'un s'en occupe ?

– Le semi-remorqué ?

– Ouais. Ça m'intrigue, ce truc. Une pleine cargaison d'armatures à béton qui se répand sur les six voies et qui va embrocher un minibus de dames patronnesses et en tuer deux, alors que le routier se porte comme un charme...

Tig regardait Nick. Il réfléchissait.

– C'est le timing qui te fait tiquer ?

– Oui. Tu as l'info quelque part ?

Tig fouilla dans ses papiers, sortit un feuillet, le parcourut rapidement.

– 14 h 41.

– C'est ça. Les braqueurs sont dans la banque de Gracie, disons, quarante minutes plus tard. Au même moment, toutes les unités disponibles – voitures et hélicos – sont déployées sur l'accident. Ça tombe à pic, non ? On a enquêté sur le chauffeur ?

Tig secoua la tête.

– Pas que je sache.

– Il s'appelle comment ?

Tig prit un autre feuillet, fit courir son doigt sur un paragraphe.

– Lyle Preston Crowder. Employé depuis six ans aux transports Steiger. Pas de casier, pas d'infraction au code de la route, rien. À part un gros problème de crédit – mais de nos jours qui n'en a pas ? –, il est nickel chrome.

– Il est où, en ce moment ?

– À l'abri. Il pétait les plombs. On lui a donné des calmants et on l'a mis sous surveillance à l'hôpital Sorrows de Cap City.

– Pourquoi sous surveillance ?

– Les dames qui se trouvaient dans le minibus avaient des maris et des parents. Par ici, les gens ont tendance à se faire justice eux-mêmes. Ça a jasé.

– OK. Je comprends. Tout de même, tu devrais en dire un mot à Boonie.

Tig acquiesça et griffonna la chose sur un bloc-notes.

– D'accord. Bon. On passe aux affaires en cours. C'est quoi, ton programme ?

Nick se recula sur sa chaise, termina son gobelet de café.

– Faut que je voie Lacy Steinert à Tin Town. Elle dit qu'un de ses clients veut parler de l'affaire Rainey Teague. Il sait peut-être quelque chose.

– Un client ? Quel client ?

– Lemon Featherlight.

– Ah oui. C'est lui qui s'est fait choper par les stup pour possession

d'ecstasy. Il veut quoi ?

– Sans doute un arrangement.

– Tu penses que ça vaut la peine de s'intéresser à lui ?

Nick haussa les épaules.

– Lacy est quelqu'un de bien. Si elle pense qu'il y a matière, ça ne coûte rien d'aller prendre un café avec elle. J'aimerais bien en savoir plus.

– Moi aussi.

Il n'y avait rien à ajouter. Sur l'affaire Rainey Teague, ils étaient en phase, et ils le savaient.

– Ça fait un an, non ? demanda Tig, comme s'il ne s'en souvenait pas, à l'heure près.

– Jour pour jour.

– Comment va le gosse ?

– Toujours à l'hosto. Toujours dans le coma.

– Rainey avait été adopté, si je me souviens bien. Kate est toujours sa tutrice ?

– Oui. Elle est parente avec Sylvia, et elle connaît bien le droit de la famille. L'adoption avait été gérée par une avocate nommée Leah Searle, aujourd'hui décédée, qui avait son cabinet à Sallytown. Rainey vivait là-bas, dans une famille d'accueil. Ses parents naturels sont morts, apparemment, dans l'incendie d'une grange. Rainey a été mis sous la tutelle du comté et placé dans la famille d'accueil. Kate s'est procuré les papiers chez Sylvia après sa...

– ... disparition, compléta Tig, qui savait que Nick n'accepterait jamais la thèse du suicide tant qu'il n'aurait pas vu le corps de ses propres yeux.

– Ouais, depuis ce jour-là. Leah Searle est morte l'année suivante, mais Kate a réussi à récupérer tout le dossier. Rainey est le seul héritier. Kate a obtenu la procuration, elle s'occupe de ses comptes, elle gère le portefeuille de la famille Teague : une vraie fortune ! Elle a fait en sorte de laisser la maison exactement telle qu'elle était pour que, si Rainey sort du coma, il trouve tout en l'état, comme le jour où il a été enlevé. Elle a embauché des jardiniers, du personnel de service ; et tous les jours, la maison est surveillée par les vigiles de Riposte armée.

– Quelle femme, cette Kate ! Je l'adore. J'arrive pas à comprendre comment tu as pu ne serait-ce que penser retourner dans ce merdier, quand tu as une princesse comme elle à la maison.

Nick aurait pu lui en vouloir. C'était s'immiscer dans sa vie privée, ce qu'ils s'interdisaient par principe. Mais Tig s'était laissé aller à dire le fond de sa pensée et Nick ne releva pas. D'ailleurs, Tig avait raison.

Il y eut un moment de silence.

Tig changea de ton.

– OK, dit-il, tu vas voir Lacy. Il faut qu'on sache ce que Lemon a à nous dire.

– Parfait, fit Nick. Autre chose ?

– Ouais, répondit Tig, l'air embarrassé. Les Mœurs ont reçu un message anonyme. J'ai pas aimé ce que ça disait.

– On a identifié la voix ?

– Non. C'était un mail. Enfin, une sorte de mail. L'adresse IP était maquillée, ou alors ça provenait d'un lien qu'on n'a pas pu remonter. Moi, tu sais, ce charabia informatique... Quoi qu'il en soit, impossible de tracer l'expéditeur. Anonyme.

Nick regardait ses mains. Il fallait passer par des hackers, mais personne n'aimait travailler avec eux.

– Que disait le message ?

Tig haussa les épaules, hésita, puis tendit une feuille à Nick.

Le bedeau de l'église orthodoxe de Saint Innocent s'est rendu coupable de viol sur enfant mineur en 1982. Son nom est Kevin David ses crimes ont été commis sous le nom de Kevin David Dennison né le 23/06/1956. regardez d'abord dans le Maryland. On le trouve aussi sur AOL Instant Messenger sous le pseudo de katydee999.

Ça devrait vous intéresser. un ami.

Le message lu, Nick rendit la feuille à Tig.

– Un ami, tu parles ! Moi, ça me débecte, ces trucs anonymes.

Le visage de Tig exprimait la même opinion.

– Moi aussi. J'ai enquêté sur ce Kevin David. Apparemment, il est clean. Bedeau. Sa femme est morte d'un cancer, l'année dernière. Ses enfants sont élevés. Il a une maison à Sallytown, où il vit seul. Pas de casier. J'ai posé des questions aux alentours, discrètement. Toute la paroisse le considère comme un saint homme.

– Et le Maryland ?

– J'attends un rapport et une photo. L'âge et le signalement concordent, mais il existe beaucoup de Kevin Dennison dans le monde. Il faut que je sois sûr du coup avant d'envoyer les Mœurs pourrir la vie de ce mec.

– Rien de glauque ?

Tig consulta ses notes.

– Si, peut-être. Il a un cluster sur son portable.

– Tu veux dire une mémoire GPS ? Dis donc, t'as pas perdu de temps.

– La famille de ma sœur fréquente la paroisse Saint-Innocent. J'étais motivé. J'ai appelé un pote chez Comcast.

– Et donc, il raconte quoi, le cluster ?

– Cours d'école. Aires de jeux.

– Oh, merde !

– Comme tu dis. Oh, merde !

– Tu veux que je m'en occupe ?

Tig secoua la tête.

– Les Mœurs sont sur le coup. Je ne voudrais pas avoir l'air de leur couper l'herbe sous le pied.

Nick reprit la feuille et la relut attentivement.

– Ce mail... celui qui a envoyé ça, Tig, est un pourri, à coup sûr. Ce mec est capable de bien pire. Faut qu'on trouve qui peut bien être ce trouduc.

– Tu peux t'en charger ?

– Je suis pas plus calé que toi sur ces trucs d'informatique, répondit Nick. Est-ce qu'on a quelqu'un qui s'y connaît ? Un vrai geek, rapide et efficace ?

– Non. Je n'en connais pas. Ici, la plupart des gars se contentent d'aller sur des sites de chatte.

– Sur des tchats, tu veux dire.

– Peu importe. Et ton beau-frère, Deitz ? Il aurait pas une pleine cargaison de fêlés d'informatique, dans sa boîte ?

Nick aurait préféré ne pas entendre parler de Byron Deitz. Ce type était en train de tourner au vinaigre. N'empêche qu'il aurait chez lui des gars compétents pour remonter une piste numérique de ce genre.

– Sans doute. Mais je préférerais que tu le lui demandes toi-même.

Tig était au courant de la relation tendue entre Nick et son beau-frère.

– Bien sûr. Je l'appellerai. En toute discrétion, ça va de soi. Mais il y a quand même quelque chose que tu peux faire, toi. Et ça te fera oublier tes rêves d'armée. Tu connais Delia Cotton, la veuve du roi du soufre, qui habite la Chase ?

– Je connais sa maison, Temple Hill. Une grande baraque en brique, avec galerie extérieure, pleine de fioritures aux quatre angles...

– Oui, eh bien, Delia a disparu.

Nick se redressa aussitôt sur sa chaise.

– Disparu ?

– Oui. Sa gouvernante, Alice Bayer, est passée hier à Temple Hill pour apporter des provisions. Elle a trouvé la porte grande ouverte, la chaîne stéréo à fond. Un verre de scotch à moitié plein sur la table. Delia Cotton n'était pas là. Elle n'a pas trouvé sa chatte non plus, une grosse maine coon appelée Mildred Pierce. Ni le jardinier, Gray Haggard. Sa Packard était devant la maison, mais pas la moindre trace du bonhomme.

– Elle a des parents ?

– Tous morts. Peut-être quelques amies à son club de lecture. On a envoyé une patrouille, ils n'ont rien trouvé. Elle est partie, Nick. Avec son jardinier. Elle a disparu comme les neiges d'antan. Tu sais... de Proust.

Nick secoua la tête.

– Euh, je ne pense pas.

Tig en perdit son sourire béat.

– C'est pas de Proust ?

– Non. C'est vrai que Proust a écrit sur la recherche du temps perdu, mais il n'a jamais parlé des neiges d'antan.

– Alors c'est qui ?

– Un gars qui est mort il y a très longtemps. Attends. Villon. Oui. François Villon.

– Et c'était quoi, sa phrase ?

– Je pense que c'était : « Mais où sont les neiges d'antan ? »

Tig n'était pas convaincu.

– Tu es sûr de toi ?

– Je vérifierai sur Google, mais je suis pratiquement sûr que c'est ça.

Tig eut l'air déconfit.

– Eh bien, ça fait des années que je fais cette citation. Maintenant, j'ai vraiment l'air d'un con.

– Mais non, mais non. Qui s'occupe de l'affaire Cotton ?

– Toi. Delia, c'est notre problème. Je connais la famille, ils ont été très corrects avec mon père. Les Cotton faisaient également partie des quatre familles fondatrices. En plus, c'est une femme bien, elle aussi.

Nick se leva, poussa la chaise sous les yeux rêveurs du Président, ce fameux regard lointain qui le caractérisait.

– Je peux prendre Beau avec moi ?

– Beau ? Tu ne trouves pas qu'il manque un peu de bouteille ?

– Si on veut qu'il en ait un jour, il faut le mettre sur le terrain. Sinon, à force de rester le cul sur sa chaise à remplir des formulaires à la con, il finira par péter les plombs.

– D'accord. Tu le prends avec toi. Histoire de le mettre en appétit. On verra bien ce qu'il a dans le ventre. Autre chose...

Nick était déjà sur le point de partir. Tig força un peu son naturel.

– Tu fais du jogging sur Patton's Hard, hein ? Sur le bord de la Tulip ?

– Oui.

– Tu y étais, la nuit dernière ?

– Oui, j'y suis toutes les nuits.

– La nuit dernière ?

– Toutes les nuits, je te dis.

– Et tu n'aurais pas vu un grand type, là-bas, un Blanc en survêtement bleu, genre culturiste ?

– Non. Pourquoi ?

– Eh bien, tu sais, Boots Jackson est chargé de la surveillance à moto de Patton's Hard.

– Je sais, je connais Boots Jackson. C'est lui qui a déniché le dernier témoin à avoir vu Rainey Teague, le jour de sa disparition.

– Oui. Alf Pennington. Bref, Boots a découvert ce type vers 2 heures du matin. Il s'est fait agresser. Il est sacrément amoché. Du boulot de pro. Quand il se regardera dans une glace, il ne verra plus le même homme, dorénavant. Côtes cassées. Nez en bouillie. L'os de la joue fracassé comme une coquille d'œuf. Les testicules écrabouillés. Les médecins disent qu'il est carrément castré. Il va sans doute aussi perdre son œil droit. Il a déclaré qu'il faisait son jogging quand quelqu'un lui a sauté dessus. Quelqu'un qui sortait des buissons dans l'obscurité. Une attaque aveugle.

Nick haussa les épaules.

– Son histoire a tenu jusqu'à ce que Boots l'amène aux urgences. On était en train de le nettoyer quand un gros sac en plastique est tombé de la poche de son survêtement. Des lacets de skate. Un rouleau de papier adhésif. De l'huile pour bébés. Un cutter.

– Tout l'attirail du violeur.

– Oui. Exactement. Alors Boots a remonté la piste et on s'est aperçu qu'il était recherché à Charleston pour agression sexuelle aggravée. Si on remonte plus loin, on trouve un plein casier d'agressions sur des jeunes femmes, des joggeuses surtout.

– C'est pas Ziggy Danich ? Ça fait des mois que les Mœurs le traquent. Jamais pu trouver quoi que ce soit.

– Ouais. Je sais. Je me souviens que tu avais posé des questions sur lui, il y a quelques temps.

– Alors, on l'a eu, au final ?

– Il semble que oui. Enquête sérieuse, faisceau de preuves. On pense que c'est lui qui a agressé les deux gamines sur le bord de la Tulip, il y a deux semaines. Les tests ADN sont en cours.

Tig s'interrompt, comme s'il attendait une réaction de Nick. Peine perdue.

– Donc, tu n'as rien vu ?

– Non, rien.

– Le type n'a aucune idée de qui l'a attaqué. Il l'a pas vu venir. Il sait pas d'où vient l'attirail de violeur. Il dit qu'on lui a sûrement mis dans la poche.

– Ils disent tous ça.

Tig hocha la tête.

– C'est vrai.

Il semblait troublé. Il déplaça quelques papiers sur son bureau, puis les remit en place.

Nick attendit, mais apparemment Tig en avait terminé.

Apparemment.

– Tu n'as rien à ajouter, Nick ?

– Non. Je suis content pour Boots. Il mérite des félicitations pour avoir chopé ce salaud. Personne d'autre n'avait réussi. Y a des fois où on a du pot.

Tig marqua un temps. Il reprit la parole.

– Eh bien parfois, ça paie pas d'avoir trop de chance. Si ce genre de chose se reproduit, faudra qu'on voie s'il n'y aurait pas une sorte de groupe d'autodéfense qui se serait formé dans le coin. Rappelle-toi ce type, l'année dernière, dans les Glades, qu'on a retrouvé par terre derrière sa bagnole, dans son garage. Quelqu'un l'avait frappé avec une batte de base-ball. C'est ça, hein ? Il avait les os des jambes en miettes. Il ne remarchera jamais plus.

– DeShawn Coles. Il maquait des putes mineures au Double Deux à Tin Town. Teigneux, un vrai porc. Recherché pour avoir fait avaler de la Javel à une gamine en cavale, Shaniqua Throne. Elle est morte avant d'avoir pu l'identifier.

– Tout juste. Seulement voilà, une fois, ça peut être un hasard. Deux fois, une coïncidence. Trois fois, c'est... ça change tout. Il faudra qu'on y regarde de plus près. Un groupe d'autodéfense, bon Dieu, même le FBI va s'y intéresser. Et la presse va t'avaler tout ça comme un aspirateur Dyson. Ils vont se scotcher à l'affaire jusqu'à ce que le gars se fasse prendre.

– Ouais, fit Nick. Pas de doute.

– Pas de doute. Comme tu dis.

À présent, Tig en avait terminé.

Le message était passé.

Il y eut comme une bouffée d'air frais dans la pièce.

– Bon, dit Nick, je vais me pencher sur le cas Delia Cotton.

– Oui.

Tig s'adossa à son siège et croisa les bras sur son immense carcasse, un large sourire aux lèvres.

– Tu vas d'abord te rancarder sur l'affaire Teague. Tu fais ça, et après tu vois ce qui est arrivé à Delia Cotton. Voilà. Ça va te calmer.

– J'ai besoin de me calmer, moi ?

– Allez, dégage, s'il te plaît.

Tony Bock

oublie que le mieux est l'ennemi du bien

Comme le petit garçon du conte qui plante au clair de lune les haricots volés au méchant géant et qui se réveille fou d'impatience de voir la récolte magique et magnifique, Tony Bock, lorsqu'il ouvrit l'œil ce samedi matin-là, n'avait qu'une hâte : découvrir ce que son mail à la police du comté avait déclenché. Dans la froide lumière de l'aube, ses attentes étaient toutefois cruellement contradictoires.

D'un côté il brûlait littéralement de savoir ce qui s'était passé et de l'autre il était malade de trouille à l'idée d'avoir irrémédiablement compromis son avenir par un faux pas imprévisible, obscur mais juridiquement catastrophique : usage prohibé d'Internet ? Connexion inopinée avec les lignes téléphoniques de la Commission de surveillance des violations de la vie privée ? Il faudrait bientôt récolter les fruits amers de son irresponsable initiative de la nuit précédente.

Non, il fallait qu'il le sache IMMÉDIATEMENT !

Sans prendre le temps de se laver les dents, d'avaler un petit déjeuner ni même de s'habiller décentement, il se précipita sur l'ordinateur, l'alluma, puis lança aussitôt une recherche Google à partir des mots clés : « Kevin David Dennison Saint Innocent Orthodoxe Niceville brigade criminelle. » Quelques secondes plus tard, il découvrait avec un étrange soulagement que cette combinaison ne donnait aucun résultat. Strictement aucun.

Pour l'instant, aucune action en justice n'avait été engagée. Peu à peu, les battements de son cœur se calmèrent. Il se pencha en arrière et, dans un geste familier, prit une des rares Stella Artois glacées qui avaient échappé à sa main farfouilleuse, la nuit précédente.

À l'aide d'un ouvre-bouteille en forme de femme nue, il fit sauter la capsule et s'adossa à son siège, buvant la bière par petites gorgées tout en réfléchissant. Rien encore ? Soit.

Il devrait donc faire preuve d'un peu de patience.

Comme l'araignée au cœur de sa toile.

Le lion tapi dans les hautes herbes.

Soit.

Une minute d'introspection.

Que ressentait-il, au juste ?

Maintenant que l'appréhension se dissipait, ou baissait momentanément, il était...

... déçu.

Il avait espéré l'annonce d'une arrestation – un suicide après une course poursuite et un échange de coups de feu avec les flics, c'eût été trop demander –, un frémissement de surface suggérant qu'une enquête avait été diligentée. Soudain il comprit que celle-ci pouvait très bien avoir déjà été lancée.

Après tout, les flics n'allaient pas amener la presse pour un mail anonyme, fût-il bien tourné, voire alléchant.

Non, bien sûr. Ils étaient tranquillement en train de vérifier les faits comme il se devait.

Il se persuada de nouveau que sa démarche exigeait une certaine dose de patience...

... d'intelligence...

... et...

... bon, et puis fait chier !

Rien à faire, il était encore sous le coup de la déception.

Il alla chercher le texte du mail envoyé au lieutenant Tyree Sutter, commandant du Département des enquêtes criminelles du comté de Cullen et Belfair, et le contempla à loisir.

Le bedeau de l'église orthodoxe de Saint Innocent s'est rendu coupable de viol sur enfant mineur en 1982. Son nom est Kevin David ses crimes ont été commis sous le nom de Kevin David Dennison né le 23/06/1956. regardez d'abord dans le Maryland. On le trouve aussi sur AOL Instant Messenger sous le pseudo de kathydee999.

Ça devrait vous intéresser. un ami.

Il se pencha sur le clavier, réfléchit un instant, puis expédia le même mail, via un serveur situé quelque part à l'est de Jupiter, au rédacteur en chef des *Chroniques de Niceville*, au directeur d'antenne de *JAZZ & ROCK en STOCK*, basé à Gracie, au responsable de la station régionale de Fox News à Cap City, sans oublier recteur.paroisse@saintinnocentorthodoxe.org.

Cet exercice lui procura un agréable frisson, trop court à son goût, si l'on songe que ces pratiques s'apparentent à la prise de crack.

Quelques instants plus tard, comme sa tension remontait, il s'avisa qu'il lui restait encore pas mal de pain sur la planche.

Il inclina la bouteille, la vida à moitié, écoutant d'une oreille distraite le staccato démentiel des jappements du chie-dessus de Mme Kinneer, les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur. Il allait aboutir à quelque chose, il le sentait,

quelque chose qui émanait d'abord de la vision de sa propre nudité et se précisait à mesure que lui revenaient en mémoire quelques-unes des informations glanées sur les habitants de Niceville pendant son travail.

Pas son emploi officiel, bien sûr, son contrat ne spécifiait pas qu'il avait le droit de fureter dans les archives et les albums que les familles conservaient dans le sous-sol ou le grenier de leurs maisons. Incroyable ce que les gens gardent, parfois en l'oubliant, et ce qu'ils croient pouvoir garder sans risque.

Tenez, ce chirurgien esthétique, par exemple, avec son gros dossier bourré de faux diplômes. Et cette factrice à la retraite qui conservait dans sa chaufferie dix-sept sacs postaux jamais distribués... Cette pharmacienne et ses cartons de médicaments volés qu'elle avait planqués au fond d'un placard.

Et l'autre, genre directeur de banque, super propriété près de Mauldar Field, pilier de la bonne société, qui prenait en douce des photos de ses filles tout juste pubères dans la salle de bains.

Au cours de ses déplacements professionnels dans la maison du banquier, Bock avait repéré le petit appareil numérique logé dans le support du ventilateur, au-dessus de la douche. Tel un authentique détective, il avait pisté le parcours de la fibre optique jusqu'à un enregistreur dissimulé au grenier dans une malle remplie de vieux vêtements.

Il s'était débrouillé pour faire une copie du disque dur et récupérer plus de mille photos des filles à différents stades de leur jeune existence, s'adonnant à tout ce qu'on peut faire dans une salle de bains – en toute innocence, bien entendu, ce qui était le sel de la chose...

Pendant une longue période, il avait littéralement savouré les photos de ces petites demoiselles, avec un sentiment de toute-puissance puisqu'il détenait l'exclusivité de leurs rituels intimes.

Mais cet émoi s'était émoussé avec le temps, comme toujours en pareil cas. Bock avait donc posté les photos, de manière anonyme, sur un site pédophile et détruit ses propres copies.

Tiens, au fait, comment s'appelait-il, ce type ?

Pour foutre la vie de quelqu'un en l'air, il fallait quand même savoir son nom.

Bah, il le retrouverait bien en piochant dans ses rapports de travail sur l'ordinateur portable des services municipaux. C'était une de ses premières missions extérieures, il y avait cinq ou six ans de cela.

C'est plutôt risqué de faire des recherches sur cette banque de données, pensa-t-il, essayant de se calmer.

Rappelle-toi les règles.

Éviter tout lien.

Mais s'il n'utilisait qu'un point d'accès, on ne risquerait pas de remonter jusqu'à lui, non ? Qui pourrait tirer une ligne entre un point et nulle part ?

Personne.

Un banquier ?

Ce type n'était pas banquier.

Comment appelait-on un gars qui contrôlait des comptes ?

Un commissaire aux comptes, non ?

Quelque chose se mettait à poindre au fond de son cerveau. La malle du grenier était pleine de vieux vêtements, mais ce n'étaient pas de vieux vêtements ordinaires, c'étaient des trucs un peu louches en cuir et en plumes...

... des fleurs...

... des boîtes...

... des petits sacs à main...

La réponse était là, quelque part...

Réfléchis, Bock, réfléchis...

Visualise...

De l'osier ?

De la paille ?

Des tissages ?

Puis, par association d'idées, le nom lui revint d'un seul coup.

Littlebasket.

Morgan Littlebasket¹.

Il tapa le nom sur Google. Apparut aussitôt un vieux chnoque au visage parcheminé, souriant comme un Redskin Rushmore sur la bannière du site Internet du Cherokee Nation Trust, établi à Sallytown. Quelques recherches complémentaires lui permirent de trouver une photo récente, datant de cinq mois. L'homme posait avec ses deux filles, de vrais canons, à côté d'une tombe, et la légende précisait : « *Scène de deuil : le chef de clan cherokee Morgan Littlebasket, avec ses filles Twyla et Bluebell Littlebasket, devant la tombe de sa femme Lucy Bluebell Littlebasket (née Tallpony)...* »

En voyant les deux jolies jeunes femmes, bouquet de fleurs à la main, l'air solennel et stoïque, Bock sentit le sang affluer dans ses artères. Son œil de lynx les détailla, lui qui n'ignorait rien de ce que cachaient ces petites robes noires moulantes.

Mais les *photos*.

Les *preuves*.

Il avait tout mis à la corbeille de l'ordinateur.

Elles étaient perdues à jamais.

Et il n'avait aucune raison de croire que ce vieux pervers avait toujours son enregistreur planqué dans la malle du grenier, en supposant qu'il réussisse à s'introduire chez lui une dernière fois, ce qui serait une sacrée connerie.

Pourtant il avait besoin de ces photos.

Est-ce que par hasard elles pouvaient être encore sur ce site pédophile ? Ou alors dans un genre de Bibliothèque nationale érotico-numérique ?

Pourquoi pas ?

Il hésitait, les doigts sur le clavier, gamin irrésolu devant une boîte de chocolats, bouche ouverte, ses grosses lèvres humides. Il était tout bonnement en train de se suicider, mais à ce moment précis il était loin de s'en rendre

compte.

1. « Petit panier » en français. (*N.d.T.*)

Beau Norlett rencontre Brandy Gule

Nick s'installa dans la Crown Vic banalisée bleu marine. Il avait décidé de laisser Beau Norlett conduire parce qu'il n'avait pas envie de l'entendre bavasser – fâcheuse tendance chez lui quand il n'avait rien d'autre à faire. Nick voulait réfléchir au refus de rempiler que lui avait signifié Dale : venant de lui, un grand ami, ce refus le blessait profondément.

Dale Sievewright et Nick Kavanaugh s'étaient connus bien avant le Yémen, à l'époque des entraînements à Fort Benning et de la 101^e aéroportée à Fort Campbell. Si Dale refusait que Nick reprenne du service alors que l'armée était saignée à blanc, que même les planqués de la logistique et les soldats du dimanche étaient déployés sur tous les terrains... Il y avait de quoi se poser des questions.

Il s'efforça de chasser ces sombres pensées en écoutant d'une oreille distraite Beau fredonner un genre de gospel – sa femme May et lui étaient pentecôtistes. Ils roulaient sur Lower Powder Springs, vers les bureaux du Service pénitentiaire d'insertion et de probation. Niceville offrait son visage coutumier, l'enchevêtrement aléatoire des rues et des avenues à l'ombre des chênes, des pins et des hêtres frangés de mousse espagnole, les rues et trottoirs fourmillants, tout ce petit monde allant et venant sous la pluie battante, les visages brouillés à travers le pare-brise trempé, les pneus de la Crown Vic crissant sur le sol, le tout enveloppé dans un brouillard tenace.

– Tu l'as toujours, ton blues, Beau ?

Beau se tourna vers lui, puis son regard se reporta vers la route.

– Ben, parfois, ça m'arrive d'être un peu déprimé, vous savez, le boulot, c'est pas toujours...

– Je te parle du « dress blues », Beau, de la tenue d'apparat. Je te demande pas si tu as le blues !

Beau rentra le cou dans les épaules. Un sourire éclaira son visage.

– Ah, pardon, je pensais que vous me demandiez...

– Tig veut que nous allions à Cap City, vendredi. Représenter l'unité. Faudra être sapé.

Beau eut soudain l'air contrarié.

– Ah, mais le hic, vous voyez, c'est que j'ai un peu grossi, ces derniers temps. Pas sûr que je puisse encore entrer dedans...

Et puis soudain la révélation.

– Vous voulez dire que Tig demande que nous y allions *tous les deux* ? Moi avec vous ? Vous avec moi ? Pour l'unité ?

– C'est l'idée. T'as pris combien de kilos ?

– Je sais pas, peut-être huit ou dix. Ça m'étonnerait que j'arrive à boutonner la tunique.

– Tu as quatre jours pour y arriver. Appelle Gabriel et demande-lui de te lâcher les coutures. Au besoin, tu mettras un corset. Gabriel en a dans le stock. Faut pas avoir honte. Les tenues sont pas évidentes à porter, et j'en connais beaucoup qui en mettent un pour se rentrer le ventre. Ne t'en fais pas. Je veux que tu aies l'air « strack ». C'est très important, c'est pour Tig.

Beau haussa les sourcils.

– Strack ?

– C'est un terme militaire. Strictly According to Regulations. Strack. Strictement Conforme à la Réglementation.

Beau n'avait pas percuté. Nick soupira et le laissa gamberger. Moins d'une minute après, le jeune flic avait oublié, son visage était redevenu radieux et brillait comme du bois verni.

– D'accord, Nick. Je veux dire... Je suis très honoré d'avoir été choisi...

– On y est, le coupa Nick.

La voiture arrivait à proximité d'un petit centre commercial en bordure de Tin Town, version Niceville d'un « quartier sensible », un secteur en déshérence qui s'était développé tout près des rives boueuses du fleuve, à moins de deux kilomètres de la Boucle de la Tulip, où prospérait le quartier des restaurants à touristes et des boîtes de nuit. Tin Town était l'archétype de ce que les Américains appellent un quartier mal famé : vingt-cinq, peut-être trente pâtés de maisons, des taudis en bois à moitié effondrés, des parkings grillagés, des casses auto, des bars, des petites épiceries familiales barricadées comme des fortins, des parcs à caravanes derrière des grillages rouillés, des bars clandestins murés et des squats à crack infestés de cafards.

Équation mortifère de l'endroit : misère noire plus flingueurs primaires égale morts absurdes et désespoir saignant.

Le petit centre commercial était surmonté d'un panneau des années 1950 en partie disloqué sur lequel les mots *The Miracle Mile* semblaient bouffés par la gale.

L'endroit n'avait rien de miraculeux et s'étendait sur bien moins d'un mile. Une quinzaine de magasins plus ou moins déglingués, aux gouttières affaissées et aux toits partiellement détuilés, s'y succédaient de guingois.

La Délégation du service pénitentiaire d'insertion et de probation du comté de Belfair et Cullen – connue dans Tin Town sous le nom de la « Probe » – avait élu domicile dans un ancien magasin dont la vitrine opaque

était protégée par un grillage d'acier peint en blanc, coincé entre un marchand de fripes et un sex-shop.

Ce dernier, dont l'enseigne au néon bleu, Wiggles & Giggles¹, ne cessait de clignoter, était la boutique la plus rentable du quartier. Nick ne pouvait pas la voir sans rêver de tirer dessus.

Beau gara la voiture sur la place de parking située devant la Probe. Quatre petits Blacks aux allures de chiens sauvages dans leurs fringues hip hop déguerpirent aussitôt vers l'autre bout du centre commercial. L'un d'eux leur jeta un regard par-dessus son épaule, les yeux brillants d'un éclat farouche sous la visière de sa casquette de travers. Beau et Nick les observèrent en silence.

– D'après toi, lequel a la marchandise ? demanda Nick.

Beau réfléchit.

– Celui qui porte le sac de sport, parce que si on le trace, il va le balancer par-dessus une clôture et on pourra jamais prouver qu'il en avait sur lui.

– Bien vu. Tu as remarqué la gamine gothique en Doc Martens ? À côté du Helpy Selfy ?

Beau tourna la tête. C'était une fille blanche, look anorexique, des trous noirs à la place des yeux, des cheveux bleus en épis. Elle portait des bas violets en lambeaux et un blouson de cuir noir trois fois trop grand pour elle.

Adossée au mur de l'épicerie, elle mâchait un chewing-gum en fixant la rue devant elle. Toute sa dégaine annonçait « délinquante ».

– Vous voulez que je l'interroge ?

– Oui, répondit Nick.

Il sortit, contourna la voiture et se pencha pour parler à Beau par la fenêtre ouverte.

– Fais gaffe. Garde un œil sur ses mains. Dans la rue on l'appelle Iris, mais son vrai nom, c'est Brandy Gule. Probable qu'elle deale du shit pour le compte de Lemon Featherlight. C'est pas sûr, mais le fait qu'elle soit là ce matin, juste au moment où on vient discuter avec Lemon, n'est peut-être pas une coïncidence. C'est pour ça que je voudrais la trouver dans la voiture quand je vais revenir. Il faut que je puisse lui parler. Écoute-moi, Beau, elle a l'air d'avoir quinze ans, mais elle en a vingt-quatre, elle a fugué d'une petite ville de Caroline.

– On dirait une gamine.

Sa voix était douce, empathique. Nick se pencha un peu plus pour regarder Beau droit dans les yeux.

– Ce n'est pas une gamine, Beau. Mets-toi bien ça dans le crâne. Elle a tué un maton avec une lime à ongles, elle la lui a plantée dans l'œil. Ensuite elle lui a sectionné la jugulaire. Il s'est vidé de son sang sur le sol de la cellule. La vidéo de surveillance la montre sur le lit, mâchant son chewing-gum, en train de le regarder se tordre de douleur sur le sol.

Beau sursauta.

– Qu'est-ce qu'il avait fait ?

– Essayé de la violer. C’était pas la première fois.

Nick tapota le toit de la voiture, jeta un regard vers le cercle des amateurs de hip hop qui se carapatait au fond du centre commercial, ignora Brandy Gule et poussa la porte vitrée, couverte de traces de doigts, du Service de probation.

L’intérieur était éclairé par une myriade de tubes fluo. Une atmosphère épaisse, puant le café, tournoyait paresseusement dans la pièce, poussée par un gros ventilateur aux pales en ailes d’ange. Les dalles du sol, couleur vomi de chien en caoutchouc, s’écaillaient sur les bords.

La salle d’attente comportait cinq chaises de jardin pliantes dépareillées alignées le long du mur, toutes inoccupées en ce samedi matin où la plupart des clients de la Probe étaient encore couchés dans leurs draps cradingues, les yeux au plafond, à essayer de comprendre ce qui leur avait pris de faire ce qu’ils pensaient avoir fait la nuit précédente.

La réceptionniste était nouvelle, semblait-il : une jeune femme aux cheveux noirs, regard dur, rictus amer. Elle jeta un coup d’œil vers Nick au moment où il refermait la porte derrière lui, fronça les sourcils, baissa la tête et continua de taper sur son clavier, les yeux obstinément fixés sur l’écran de son ordinateur. Nick fit comme si de rien n’était et lança un « bonjour » qui n’obtint pas de réponse.

– Lacy est là ?

– Elle est en rendez-vous, répondit la fille du bout des lèvres, sans lever la tête.

Nick se dit qu’elle ne devait pas aimer les flics. Beaucoup de gens n’aiment pas les flics. Ça lui arrivait même à lui, parfois. Il ne releva pas et continua de parler d’un ton calme.

– Je viens de la brigade criminelle. Elle a demandé à me voir. C’est urgent, à ce qu’elle m’a dit. Vous pouvez la prévenir que Nick est là ?

La jeune femme releva la tête.

– Je sais bien que vous êtes de la police, inspecteur Kavanaugh. Tous les gens qui fréquentent ce bureau savent qui vous êtes. Vous êtes connu, dans le quartier. Mme Steinert est très occupée. Je lui dirai que vous êtes là quand elle aura terminé son entretien.

Ayant ainsi cloué le bec au flic, pensait-elle, elle replongea sur son clavier. Nick observa le sommet de son crâne, la raie au milieu de ses cheveux noirs et brillants. Ses ongles, laqués de noir, étaient trop longs pour taper correctement sur le clavier, un logo antiguerre rose était collé sur chacun d’eux. *Le Grand Poulet américain y a posé la patte*, pensa Nick. Sa jupe moulante lui remontait à mi-cuisses. Jolies cuisses, du reste.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il, esquissant un sourire charmeur au-dessus de sa tête.

Elle perçut quelque chose dans sa voix, une tension latente.

Elle leva les yeux vers lui, désormais sur ses gardes.

– Gwen Schwinner.

Retour au clavier, écœurement manifeste.

– Enchanté, Gwen, dit-il en s'adressant toujours au sommet de son crâne. Appelez-moi Nick. Et si vous alliez voir Lacy maintenant, Gwen ? S'il vous plaît.

Nick se blinda contre l'éventualité d'un regard noir, mais elle resta penchée sur son travail, les doigts immobiles sur le clavier. Sans doute se demandait-elle comment le toiser avec le plus de hauteur. Elle finit par pousser un soupir théâtral, se leva et, traînant les pieds, contourna péniblement le comptoir – belle chute de reins, en plus des cuisses. Elle gagna le couloir au fond duquel se trouvait la porte fermée du bureau de Lacy Steinert. Une pute camée atteinte d'un cancer du poumon lui expliquait pourquoi ce n'était pas sa faute si elle était une pute camée atteinte d'un cancer du poumon. Gwen se retourna vers Nick, qui l'encouragea d'un geste et d'un large sourire, puis elle frappa, eut droit à un « Entrez ! » et ouvrit la porte.

La pute, qui avait quelques heures de vol, s'appelait LaReena Dawntay. Elle tapotait ses yeux rouges et son nez qui coulait avec un mouchoir en papier froissé. Elle avait une peau café au lait, épaisse et boutonneuse, et des mollets de coq couverts de croûtes.

Elle foudroya Gwen du regard et se remit à pleurnicher. Gwen regarda Lacy, qui lui retourna une expression bienveillante tout en tendant une boîte de mouchoirs à LaReena.

– L'inspecteur Kavanaugh est là.

Elle aurait dit : « Les chiottes ont encore débordé » que le ton de sa voix aurait été le même.

Lacy Steinert était une Noire au corps ferme, la petite cinquantaine, avec des yeux bridés vert jade et les pommettes saillantes des Cherokee. Elle avait commencé sa carrière dans la police de la route, s'était fait tirer une balle dans la hanche par une gosse de huit ans, alors qu'elle tentait d'introduire un alcootest dans la bouche de son père. La balle avait entaillé le nerf sciatique, ce qui lui occasionnait depuis lors de fortes douleurs chroniques.

Avec son invalidité partielle, elle avait été mutée au bureau de liaison du QG de Cap City, où elle s'ennuyait à mourir, et elle avait finalement atterri au Service pénitentiaire d'insertion et de probation du comté de Cullen et Belfair. À présent responsable de la Probe de Tin Town, elle s'occupait des putains comme LaReena ou de membres de gangs de quatorze ans avec une espérance de vie (sinon un QI) de papillon de jour.

– Merci, Gwen. Je voudrais vous demander un service.

– Bien sûr, madame Steinert.

– Pouvez-vous appeler un taxi pour Mlle Dawntay ? Elle doit se faire perfuser à l'hôpital Notre-Dame-de-Grâce. Donnez-lui le justificatif et demandez au conducteur de vérifier qu'elle entre bien dans l'hôpital. Vous y allez, hein, LaReena ? Ce traitement est indispensable. Il vous aidera à reprendre une vie normale.

Tu parles...

Mais LaReena Dawntay acquiesça, les yeux baissés sur ses mains. Lacy l'observa pendant un moment – *pas plus de six mois à vivre*, estima-t-elle –, puis elle se tourna vers Gwen.

– Ensuite, vous serez bien aimable d'aller à côté chez Wiggles demander à M. Featherlight de venir nous rejoindre, d'accord ?

Aller chez Wiggles pour autre chose qu'y balancer un cocktail Molotov ne serait pas venu à l'idée de Gwen Schwinner, mais elle acquiesça et tendit la main à LaReena.

Lacy raccompagna les deux femmes à la porte et les suivit du regard. Elles traversèrent la grande salle sans accorder la moindre attention à Nick Kavanaugh. Accoudé au comptoir d'accueil, il sourit à Lacy.

– Nick ! Entre donc.

Il s'approcha d'elle. Il n'était pas très grand mais il remplissait l'espace, cet homme anguleux au regard gris tranquille, avec de belles rides au coin des yeux. Il était vêtu d'une chemise noire impeccable dont le col ouvert laissait apparaître la naissance de son cou bronzé, d'un pantalon anthracite bien coupé et d'une paire de fins souliers noirs. Le badge doré de la brigade accroché à sa ceinture, il portait un imposant Colt Python dans un holster sur le côté droit. Elle le trouva... *bel homme*. Elle lui tendit sa joue et huma son odeur, qui rappelait les plages tropicales et les cocktails frappés avec de petites ombrelles en papier plantées dedans.

Les mains qu'il posa sur ses épaules étaient puissantes et chaudes. Le sentir aussi près d'elle serait probablement le meilleur moment de sa journée.

Elle le conduisit dans son bureau, espace froid et sans âme avec pour toute décoration un poster représentant un voilier sur un lagon bleu turquoise devant une île paradisiaque surmontée de petits nuages blancs.

– Merci d'être venu, Nick.

– Toujours ravi de te voir, Lacy.

– Moi aussi. J'ai été étonnée quand Kate m'a dit que tu trouverais un moment pour passer. Je pensais que vous seriez tous réquisitionnés sur le carnage de Gracie.

– Non. Le FBI s'en charge. On n'est pas invités au bal.

– Boonie Hackendorff ?

– Sous sa foutue barbe de merde, Boonie est un bon flic, Lacy.

– Si tu le dis. Tu connaissais un des gars ?

Il secoua la tête.

– Si tu me demandes si c'étaient des amis, non. Pas vraiment. Darcy Beaumont était proche de Reed, le frère de Kate, et le jeune Goodhew nous avait aidés sur une affaire de bikers. Mais des amis, non. Et toi, tu les connaissais ?

– Non, moi non plus.

Il n'y avait rien d'autre à dire sur le sujet, déjà singulièrement déprimant, alors Nick décida de passer à autre chose et demanda :

- À propos, où se trouve notre homme ?
- Il a un client juste à côté, chez Wiggles. Il sera là dans une minute.
- Il continue à dealer, encore maintenant ?

Lacy haussa les épaules et dit en prenant l'accent espagnol :

- Yé né sé rien. Yé souis dé Barcelona.

- Manuel. Dans *Fawlty Towers*².

Ça valait bien un grand sourire en retour.

- J'essaie de lui trouver quelque chose de mieux à faire de sa vie.

- Par exemple ?

– S'il arrive à ne pas se faire coffrer sur cette affaire d'ecstasy, je pense qu'il serait d'accord pour intégrer un de nos programmes « Seconde Chance ». Quand il était en Irak, il a appris la maintenance des hélicoptères. Un bon mécanicien aéronautique, ça gagne mieux que toi et moi réunis.

- Tu te donnes bien du mal pour une fripouille, Lacy.

- L'espoir fait vivre.

- Toi en tout cas, il te fait vivre, c'est évident.

Il l'aimait pour cette raison, entre autres.

- Tu peux me dire de quoi il retourne, au juste ?

Le statut d'indic de Lemon Featherlight au service des stupps de Niceville, lui expliqua-t-elle, la DEA³ de Cap City s'en foutait royalement. On l'avait piégé sur un trafic d'ecstasy pour des raisons qui, selon Lacy Steinert, relevaient essentiellement d'un profond désœuvrement.

Sans jamais le dire, Nick avait toujours pensé que la DEA n'avait pas de raison d'être. Il réfléchissait à sa réponse quand il entendit des pas dans le hall. Un grand type bronzé, mince mais large d'épaules, envahit tout l'espace de la porte.

Nick se leva et se tourna vers Lemon Featherlight, immobile sur le seuil du bureau.

L'homme portait un pantalon bleu marine bien coupé, des sortes de mocassins italiens en cuir vert foncé, une chemise blanche largement ouverte sur un torse musclé. L'ossature fine de son visage, ses yeux verts et bridés ressemblaient beaucoup à ceux de Lacy. Nick fut frappé de constater qu'ils auraient pu être frère et sœur.

Featherlight avait des cheveux noirs coiffés en arrière avec une raie au milieu, longs et brillants comme une aile de corbeau. Il dévisagea Nick d'un regard franc et direct, sans agressivité, et, au bout d'un moment, lui tendit une main hésitante.

Nick la serra d'une poigne énergique. Il regardait Lemon Featherlight de cette façon qui n'appartenait qu'à lui : avec une lueur froide dans ses yeux gris, sans rien manifester.

– Inspecteur Kavanaugh, merci d'être venu, dit Featherlight d'une voix douce et grave, dans laquelle on percevait une pointe de l'accent nasillard du sud de la Floride.

Lacy, qui savait que Nick avait d'autres chats à fouetter, alla droit au but.

– J’ai parlé à Nick de votre situation. Il ne peut pas vous promettre quoi que ce soit, mais le mieux pour vous est de lui dire ce que vous savez.

Featherlight prit une chaise et la poussa contre le mur pour préserver une distance entre ses interlocuteurs et lui. Il resta un moment silencieux.

– Par quoi dois-je commencer ?

Nick, adossé au mur près de la porte, les bras croisés, lança :

– Vous étiez proche de la famille Teague. Vous pouvez m’en dire un peu plus là-dessus ?

Featherlight réfléchit un instant, puis il tourna les yeux vers Nick.

– Le fait est... que c’était une femme bien. Les gens, ils sont comme ils sont, Nick. Ce... trio, c’était leur truc à eux, à eux deux. M. Teague, son fantasme, c’était de regarder.

– Ça se passait dans la maison de Garrison Hills ?

– Oui. Toujours dans la maison. C’était le seul endroit sûr.

– Comment expliquaient-ils votre présence à leurs voisins ?

– Ils n’en parlaient pas, dit-il. Vous connaissez Garrison Hills, cette grande maison qu’ils avaient. Il y a la haie de cèdres et l’allée assez longue qui remonte de la rue. Derrière la maison, il y a un vallon, plus loin c’est la forêt, et derrière la forêt les pics du Mur de Tallulah. C’est un endroit très isolé. Ils n’avaient pas de personnel ni de jardiniers. Miles venait me chercher dans sa Mercedes aux vitres teintées et il me raccompagnait chez moi. Je ne prenais jamais de taxi. On parlait, à l’aller comme au retour, de la vie, du travail, de tout et de rien. Ça peut paraître curieux, mais si ça lui allait, à moi aussi. Ils payaient cash et étaient gentils avec moi.

– Comment avez-vous rencontré Sylvia ?

– Au Pavillon. Il y a deux ans. Elle était avec des amies. L’une d’elles me connaissait, elle m’a appelé. On a pris un verre ensemble. Elle m’a plu tout de suite. Je voyais bien qu’elle souffrait.

– Comment ça ?

Featherlight sourit timidement.

– Vous savez, quand on fait ce que je fais, on en arrive à penser en médecin. Les gens qui viennent, on voit bien quand ils souffrent, on n’a pas à leur demander de quoi. Chez Sylvia, ça se voyait à ses cernes. Elle est partie après avoir terminé son verre et son amie m’a parlé de son cancer des ovaires, du fait qu’il lui fallait quelque chose pour soulager la douleur.

– Quelque chose que son médecin ne pouvait pas lui donner ?

Featherlight haussa les épaules.

– Elle voulait ne pas avoir à lui demander tout le temps. Ce qu’elle voulait, c’était gérer la douleur elle-même. Dominer sa maladie.

– Alors entre vous, il n’y avait que du sexe et des antalgiques ? demanda Nick, avec une pointe d’exaspération.

– Non. Au début, je lui fournissais seulement le Demerol et l’OxyContin. On se rencontrait de temps en temps, parfois on parlait un peu. Le reste, c’est elle qui a fait le premier pas. Je pense que son amie lui a dit que j’étais

disponible. La semaine d'après, on a pris un verre avec Miles, son mari. On s'est bien entendus. Ça a démarré à ce moment-là.

– Et ça continuait quand leur fils a été enlevé ?

– Oui, mais ça s'est arrêté le jour même. Je les ai plus revus. Moins de deux semaines plus tard, ils étaient morts tous les deux. Tout ce truc... La vidéo d'oncle Moochie... La tombe... Vous n'avez toujours pas d'explications, dans la police ?

– Non. On aurait peut-être dû s'intéresser davantage à toi. Tony Branko m'a dit que tu étais allé voir Rainey à l'hôpital.

– Oui. J'essaie d'y aller au moins deux fois par mois. C'est un gentil garçon. Parfois, j'ai l'impression qu'il entend ce que je lui dis.

– Et tu lui dis quoi ? Tu lui demandes pardon ? Peut-être que tu as quelque chose à voir avec sa disparition et qu'à présent tu regrettes ce que tu as fait ?

Featherlight faillit exploser, mais il se contint. Il regarda Nick dans les yeux, intensément, puis il secoua la tête.

– Non. Je n'aurais jamais pu faire ça ! J'aime cet enfant. Il adorait le football. Avant l'armée, j'étais remplaçant chez les Gators. On parlait ensemble de ce que l'équipe de Saint Mary allait faire, cette année. Il rêvait de jouer défenseur pour Saint Mary et d'intégrer plus tard l'équipe de l'État. Personne, le connaissant, n'aurait pu lui faire du mal. Et si quelqu'un autour de moi avait touché un cheveu de sa tête, je l'aurais buté.

Il parlait avec chaleur, la gorge serrée. Il avait l'air sincère, convaincant.

– J'en ai parlé autour de moi, Nick, quand c'est arrivé. Je ne vois pas qui, dans les parages, aurait pu faire une chose pareille. J'ai parlé à plein de gens, je les ai interrogés sur oncle Moochie, j'ai cherché à savoir s'il se racontait des choses sur son compte. J'ai rien obtenu, sinon que c'est un fourgue très malin. Je me suis intéressé à Alf Pennington, le gars du Book Nook, pour voir s'il avait pas quelque chose à se reprocher là-haut, dans le Vermont, et s'il serait pas descendu par ici à cause de ça...

– Tu ne t'es pas dit qu'on pouvait se poser les mêmes questions ?

– Je voulais trouver moi-même, si je pouvais... Mais personne ne savait rien. Même pas les pédophiles ni les renifleurs de selle de vélo. J'en ai fait parler pas mal, mais non, la personne qui a fait ça, qui que ce soit, venait... d'ailleurs.

Nick pensait que ce mot « ailleurs » était parfaitement approprié pour parler de cette affaire. Il l'avait utilisé lui-même, quand il cherchait à en démêler les fils.

Ailleurs.

– Et tu n'as aucune idée de qui a bien pu faire ça ?

Featherlight leva les yeux vers Nick.

– Je peux vous demander quelque chose ?

– Bien sûr.

– Ça a pris combien de temps pour retirer Rainey de cette tombe ?

– Une heure, à peu près. Je ne suis arrivé qu'à la fin.
– Pourquoi ça a pris tant de temps ?
– La grille était bloquée par la rouille et la tombe en partie enfoncée dans le sol.

– Et la couverture de brique ?
– Elle n'avait pas bougé depuis une centaine d'années. Le monticule était presque entièrement recouvert d'herbe.

– On m'a dit qu'il avait fallu deux pompiers pour l'ouvrir et qu'ils y étaient allés à coups de masse.

Nick entendait encore le bruit du métal sur la pierre et les cris étouffés provenant de l'intérieur de la tombe.

– Oui. La tombe était scellée. Rien n'indiquait qu'elle ait pu être ouverte depuis qu'on y avait placé le cercueil.

– Mais Rainey était dedans, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est exact.

– Non mais vous vous rendez compte, Nick ? Comment il a pu être mis à l'intérieur sans que la tombe soit ouverte ? Je veux dire, c'est juste *pas possible*... Je me trompe ?

Nick ne répondit pas. Il était d'accord. Toute cette affaire était *impossible* depuis le début.

Mais il ne pensait pas qu'il y avait vraiment un *ailleurs*. Un jour, on trouverait une explication à tout cela, quelqu'un découvrirait le truc, et le truc mènerait tout droit au « truqueur ».

– Bon, quoi qu'il en soit... ça m'a foutu une sacrée frousse, dit Featherlight. Il y a quelque chose de vraiment étrange dans cette histoire. Vous pensez comme moi, hein ?

– Pourquoi crois-tu que je suis là, Lemon ?

Featherlight regarda ses mains.

– J'aurais dû vous en parler l'année dernière. Mais je voulais pas que vous pensiez... que ça pouvait être moi. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Dis-moi pourquoi tu m'as fait venir.

Featherlight se concentra un instant.

– Vous connaissez genealogie.com ? C'est un site sur lequel on fait des recherches sur sa famille. Moyennant un abonnement, on a accès aux archives du comté, aux listes de recensement et de conscription, aux archives des mormons, aux registres paroissiaux...

– J'en ai entendu parler.

– Avant la disparition de Rainey, peut-être deux jours avant, j'étais dans la maison, on était assis autour de la piscine, en train de discuter. Rainey jouait dans l'eau. Le téléphone de Miles sonne, il faut qu'il repasse d'urgence à son bureau. Il me demande si je veux partir. Je regarde Sylvia, elle dit qu'elle aimerait que je reste dîner. Ça ne pose pas de problème à Miles et il s'en va. Rainey monte se coucher, elle est un peu éméchée, elle me demande ce que je sais de mon peuple. De ma tribu.

– Les Séminoles ? demanda Lacy.

Il se tourna vers elle, souriant d'un air triste.

– Tout le monde ici pense que je suis séminole. Mais pas du tout. Mon peuple, c'est les Mayaimi. C'est de là que vient le nom de la ville, Miami. Bref, elle a commencé à parler de la tribu et puis elle est passée à sa propre famille. Elle allait sur ce site Internet, genealogie.com, pour se renseigner sur l'histoire de sa famille.

– Mais pourquoi n'est-elle pas allée tout simplement aux archives municipales ? demanda Lacy, intriguée. Ils ont toute l'histoire de sa famille, là-bas.

– C'est justement ça, le problème, répondit Featherlight. Elle ne voulait surtout pas que quelqu'un, à Niceville, sache ce qu'elle était en train de chercher.

– Mais qu'est-ce qu'elle cherchait ? demanda Nick. Et pourquoi ne voulait-elle pas que l'archiviste de la ville soit au courant ?

– Je n'ai jamais su. Mais c'était quelque chose qui la tracassait et qu'elle avait peur de découvrir. Je pense qu'en tout cas ça remontait loin. Un siècle. Peut-être plus. Elle disait que les archives étaient complètes jusqu'à la fin de la guerre de Sécession, mais au moment où le Sud s'effondrait, les choses tombaient en quenouille. En plus, avec cet incendie de l'hôtel de ville, en 1935, une partie des archives s'était envolée en fumée. On aurait dit qu'elle était sur la piste de quelque chose de très important pour elle, qui la perturbait. Voilà, c'était peut-être seulement l'effet d'un ou de deux verres de trop. Puis il y a eu les événements et je ne l'ai plus jamais revue. Mais quand on y pense... Où a-t-on retrouvé Rainey ? Dans une tombe. Alors que Sylvia venait de se jeter dans la Fosse du Cratère. C'est comme s'il y avait une connexion entre les deux.

– Une connexion ? demanda Lacy. Quelle connexion ?

– Peut-être que c'était un échange, une substitution.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Peut-être qu'elle a fait ça pour que Rainey revienne.

– Mon Dieu, Lemon, dit Nick.

– Revienne d'où ? demanda Lacy.

– Je sais pas. De... d'ailleurs. Peut-être que la Fosse du Cratère mène à cet ailleurs, et que Sylvia le savait.

– On n'est pas sûrs qu'elle se soit jetée dans la Fosse du Cratère, intervint Nick.

– Mais il y avait bien sa voiture à côté. Et ses chaussures. Non ?

– Oui, en effet, dit Nick d'un ton neutre. Mais ça ne veut pas forcément dire qu'elle s'est jetée dedans.

– Alors elle serait où ?

– Pas la moindre idée.

Featherlight percevait l'agacement de Nick. Il s'adossa au dossier de sa chaise, regarda Lacy, puis Nick.

– Voilà, c'était ça que je voulais vous dire.

– Que Sylvia était tourmentée par un événement du passé, qu'elle allait sur un site de généalogie pour le retrouver sans que l'employé des archives municipales soit au courant. Et que lorsque Rainey a été enlevé, elle s'est tuée pour que celui qui détenait l'enfant puisse le faire revenir de...

– D'ailleurs.

– D'ailleurs. Comme si elle avait passé un marché, quoi ?

Featherlight haussa les épaules.

– Un marché avec qui ? demanda Nick.

– Je ne sais pas. Mais je pense que la réponse est là-bas, quelque part.

– Où ça ?

– Dans le passé. Je me dis que c'est là qu'il faut que vous cherchiez, si vous voulez trouver ce qui est arrivé.

Nick, très calme, regardait Lemon.

– Et c'est tout ?

– Oui, dit Featherlight.

Nick scrutait le visage de Lemon en pensant à la famille Teague. L'homme semblait s'être réfugié dans un recoin où il allait chaque fois qu'il devait apprendre de mauvaises nouvelles.

– Eh bien, Nick ? dit Lacy.

– D'où faisait-elle cette recherche en ligne ?

– De son bureau à la maison.

– De son ordinateur personnel ?

– Oui, répondit Featherlight. Elle avait un gros Dell.

Nick se souvenait très bien de cet ordinateur. Il avait amené Kate à Garrison Hills, le mois précédent, et l'avait accompagnée durant sa visite – Kate vérifiait régulièrement que tout restait bien en place dans la maison. L'ordinateur était sur le bureau de Sylvia, dans la pièce où elle avait l'habitude de travailler. Une machine puissante, en effet.

Durant l'enquête sur la disparition de Rainey, le disque dur avait été examiné, mais il ne se souvenait pas qu'on ait trouvé quoi que ce soit ayant trait à une recherche généalogique. Et pourtant, il y avait sûrement... quelque chose... là.

Il le sentait.

– Je vais vérifier tout ça, Lemon. Si je trouve quelque chose, j'appellerai Cap City et je verrai ce que je peux faire pour toi.

– Le temps presse, remarqua Lacy. Il y a une audience prévue...

Il y eut soudain du remue-ménage dans le hall, des pas rapides et sonores. Gwen Schwinner apparut sur le seuil. Elle regarda rapidement autour d'elle, s'adressa à Nick.

– Vous êtes venu avec un collègue, un grand Black ?

– Oui.

– Vous feriez bien de rappliquer. Je crois qu'il vient de se faire poignarder.

1. « Les Petites Coquines ». (*N.d.T.*)
2. Série télévisée des années 1970. (*N.d.T.*)
3. Drug Enforcement Administration, mission de lutte contre la drogue. (*N.d.T.*)

Un marché que Merle Zane ne peut pas refuser

La femme avait dû réussir à coucher Merle car il se trouvait dans un lit lorsque la chaleur du soleil, traversant les rideaux, le réveilla. Il avait le visage enfoncé dans un gros oreiller de plumes recouvert d'une toile à matelas rayée, comme on vous en fournit au pénitencier d'Angola. Il paniqua un instant, pensant qu'il y était retourné, mais la lumière du soleil sur sa joue le rassura : à Angola, on est toujours à l'ombre.

Il leva la tête, ce qui eut pour effet de tirer sur ses lombaires et lui permit également de se repérer dans l'espace et dans le temps : il était couché à plat ventre sur un lit trop dur, dans une chambre baignée de soleil, avec un trou dans le dos qu'il devait au Sig Sauer semi-automatique de Charlie Danziger.

Il banda ses muscles et roula lentement sur lui-même. Il redoutait un élancement douloureux mais ne ressentit qu'un tiraillement, comme s'il était enserré dans un rouleau de barbelés.

Il baissa les yeux sur son torse nu et se découvrit sanglé dans une large bande de tissu écru, du lin ou du coton. Il tâtonna sur l'étoffe, cherchant l'endroit de la blessure. Sous le pansement on sentait une ligne de points de suture. Une autre douleur, au niveau de son épaule ; une autre ligne de points de suture, cousus avec du gros fil noir en un tracé improbable qui lui rappelait les corps refermés sommairement après une autopsie. Autour de la blessure, la peau était orangée. De la teinture d'iode, pensa-t-il.

Il fit pivoter ses jambes et s'assit sur le bord du lit afin d'examiner la pièce. Il était dans la ferme de la femme qui l'avait recueilli la veille et non pas en prison ; première certitude. Et, vu la pente du plafond, dans un grenier, petit, étouffant, mais propre, avec un plancher en lattes grossières, des murs badigeonnés à la chaux et de vieilles poutres.

Au fond de la pièce étroite, une unique fenêtre était ouverte, tout en hauteur, vitre épaisse et gondolée dans un cadre de bois, encadrée par des rideaux vaporeux flottant dans la brise du matin. Un énorme bourdon tournoyait bruyamment dans la pièce. De l'extérieur lui parvenaient divers bruits : des cigales qui chantonnaient, deux colombes qui roucoulaient d'une

voix plaintive et, plus près, dominant le teuf-teuf de l'antique groupe électrogène, un harnais qui cliquetait, un cheval qui renâclait d'un souffle puissant, tapait du pied, hennissait – un cheval gigantesque, à en juger par le volume du hennissement.

Il se mit debout et s'approcha de la fenêtre d'un pas chancelant. Il aperçut une immense forêt où les pointes sombres des pins de Murray tranchaient sur le vert tendre des feuilles printanières. La forêt s'étendait au loin vers le sud, jusqu'à l'horizon des collines d'un bleu éteint.

Plus près on distinguait une large étendue de terre labourée, bordée sur trois côtés par la forêt, un patchwork de champs, certains couverts de blé en herbe, d'autres plus sombres avec les premières pousses de ce qu'il pensait être des pommes de terre, au vu des fleurs blanches, et, tout au fond, le jaune fluo du colza. Tous ces champs se déployaient sur près de deux kilomètres.

Là-bas, au bout des terres, il apercevait des silhouettes courbées qui bêchaient avec ardeur à la pioche et à la pelle. Une équipe de travail, semblait-il, qui creusait des fossés de drainage ou les fondations d'une remise ou d'une grange.

Plus loin encore, d'autres silhouettes noires rassemblées autour de la masse compacte d'un tracteur tiraient une sorte de tombereau rempli à ras bord de ce qui ressemblait à un tas de galets de rivière.

Les travaux des champs, pensa-t-il, très peu pour moi.

Le ciel était pur, sans nuages, sans même une griffure d'avion à haute altitude. L'air sentait bon le foin, le blé, l'herbe grasse, les fleurs, la terre retournée.

Il baissa les yeux vers la cour, sous la fenêtre. La femme était debout près d'un puissant cheval de trait, un brabant ou un clyde – il s'y connaissait surtout en voitures, mais les chevaux et les récoltes ne lui étaient pas tout à fait étrangers depuis le temps des immenses fermes d'Angola. La bête avait le poil luisant, une robe couleur isabelle, quatre boulets blancs très longs et duveteux, une liste blanche et une crinière blonde qui retombait de part et d'autre de son encolure musculeuse.

Merle évalua son poids à plus d'une tonne. Ils avaient des attelages à Angola, mais aucun cheval n'avait la magnificence de celui-ci. Or ils étaient couramment estimés à plus de cent mille dollars.

L'impression de pauvreté aristocratique qu'il avait eue la veille, dans le noir, fut donc révisée à la hausse dans la lumière du matin. L'endroit avait un côté archaïque, certes, sans matériel agricole moderne autre que le tracteur et le groupe électrogène, mais le corps de ferme et ses dépendances devaient pouvoir se négocier dans les deux ou trois millions.

La femme pansait le cheval avec une éponge savonneuse qu'elle plongeait de temps à autre dans un seau en bois posé à ses pieds. Elle portait le même jean que la veille, un jean d'homme trop large pour sa taille fine, et une vieille chemise à carreaux, également trop grande pour elle. Elle était pieds nus, des pieds robustes et tannés, couverts de boue. Ses cheveux

détachés tombaient en cascade noire sur ses épaules, et les muscles de son bras gauche jouaient alors qu'elle s'activait sur le garrot et le ventre du cheval.

Il l'observa un moment, comme hypnotisé. À l'instant précis où il quittait la fenêtre pour aller s'habiller, elle leva les yeux vers lui. Elle se redressa, laissa tomber l'éponge dans le seau d'eau et regarda en l'air, la main en visière pour se protéger du soleil.

– Tiens ! Vous êtes réveillé.

– Oui, dit-il, le sourire aux lèvres. Bel animal. C'est un clyde, n'est-ce pas ?

La femme se tourna pour tapoter l'encolure du cheval, souriante, ravie du compliment.

– Oui. Il s'appelle Jupiter. Vous vous y connaissez en chevaux, monsieur Zane ?

– J'ai travaillé avec des clydes, dit-il, sans juger utile de préciser qu'il l'avait fait dans un pénitencier de haute sécurité appelé Angola.

– J'aime bien les hommes qui s'entendent avec les chevaux. On vous a cru perdu. Comment vous sentez-vous ?

Il aurait pu lui dire qu'il s'estimait heureux de n'être ni mort ni en prison, mais il répondit :

– Vous m'avez recousu. Merci.

– De rien, dit-elle, esquissant un sourire qui dévoila des dents saines mais irrégulières et creusa les rides au coin de ses yeux et sur son visage buriné. J'ai retiré la balle. Je vous ai barbouillé de teinture d'iode et de sulfamide. Si ça ne s'infecte pas, je pense que vous vous en sortirez. Je vous ai déposé des vêtements de mon mari. J'ai aussi sorti son rasoir et de la mousse à raser dans la salle de bains. À cause des points de suture, je ne vous conseille pas de prendre une douche, mais de toute manière je vous ai bien étrillé, hier soir. Vos vêtements, je les ai mis dans un baquet de lessive, là, derrière. Je ne pense pas que les taches de sang partiront, on verra bien. Vous avez faim ?

Merle s'aperçut que oui et acquiesça. Quelques minutes plus tard, il était rasé de frais et vêtu d'un vieux jean, avec une chemise blanche sans col dont le tissu rêche sentait fortement la naphthaline. Il avait aussi chaussé des galoches de ferme aux semelles usées jusqu'à la corde. Assis dans la pièce austère qui servait de cuisine, de part et d'autre de la table en bois, ils mangeaient une sorte de porridge granuleux qu'elle avait versé à la cuillère dans des bols, posés à même la table, sans cérémonie.

Elle prit un pot à mélasse et remplit deux verres d'un liquide froid et ambré. Du cidre, comprit-il. Une cafetière rustique chauffait sur la cuisinière. Pas de doute, cette femme aimait les choses simples. Pas de Pop-Tart, pas de boîte de céréales en vue.

Droite sur sa chaise, elle le regarda porter les deux premières cuillerées à sa bouche. Ses yeux vert pâle ressortaient sur son visage mat et ses longs cheveux noirs retombaient le long de ses joues. Elle n'était pas maquillée et

tout indiquait chez elle une vie rude passée au grand air, mais dans la chaude lumière du matin elle était pourtant très belle – une beauté rustique, en somme. Elle semblait réfléchir, comme si elle se demandait encore ce qu'elle allait faire de lui.

Il entendit une musique, un son métallique qui semblait provenir de sous le plancher, puis une voix d'homme, claironnante, sans doute un message publicitaire.

Elle a la radio, pensa Merle. Elle sait ce qui s'est passé à Gracie, et donc à quoi s'en tenir sur moi.

Si c'était le cas, elle n'en disait mot. Peut-être les flics étaient-ils déjà en route. Il n'y pouvait pas grand-chose. Pour le moment, elle semblait ne pas ressentir le besoin de parler. Merle, si.

– Je tiens à vous remercier de ce que vous avez fait. Mon nom est Merle Zane. Excusez-moi, madame, vous ne m'avez pas dit le vôtre.

Il y eut un silence, pendant lequel il eut l'impression qu'elle revenait à la réalité, comme si elle était partie très loin.

– Je m'appelle Glynis. Glynis Ruelle, dit-elle à voix basse avec cet accent chantant caractéristique des États du Sud.

Elle prononçait son nom « Rou-elle », comme les gens de la Nouvelle-Orléans.

– Mon nom de jeune fille est Glynis Mercer, mais je m'appelle Ruelle depuis vingt ans. Et vous êtes ici sur la plantation Ruelle. On y élève des chevaux, des clydes, on cultive le blé, le colza et la pomme de terre. Ça rapporte bien. La plantation appartient à la famille depuis la guerre de Sécession.

– J'ai vu des gens dans les champs.

Une émotion indéfinissable parcourut son visage. Elle releva la tête – elle avait un profil superbe – et regarda dehors en direction des champs.

– Il n'en reste plus beaucoup. Ils meurent les uns après les autres ou bien ils disparaissent. Je suis perpétuellement en train de chercher de la main-d'œuvre pour les moissons. Albert Lee descend en ville de temps en temps dans le Blue Bird et les hommes reviennent, des immigrés surtout, mais peut-être que je suis trop... difficile. Les ouvriers agricoles vivent dans l'Annexe, un bâtiment que nous avons construit à Little Cut Creek. Ils préférèrent.

– Vous dites que vous gérez ce domaine toute seule ?

Elle lui jeta un regard de côté.

– Aujourd'hui, oui. Mais il faut croire que je m'en sors.

Merle éprouvait une ombre de gêne à porter ces vêtements dont elle lui avait dit qu'ils appartenaient à son mari.

– Votre mari... est en voyage ?

Elle esquissa un sourire.

– John est parti à la guerre et il y est mort.

– Je suis navré.

– Et moi donc ! dit-elle, s'enflammant brusquement. Mais cette guerre

était une vraie connerie. Le Président n'aurait jamais dû la faire. Je ne voulais pas que John parte, mais il était réserviste, alors ils l'ont mis dans la 1^{re} division d'infanterie. Un homme marié, qui avait une ferme à faire marcher, ils n'auraient jamais dû le prendre, mais ils l'ont mobilisé. Je pense qu'ils avaient leurs raisons, et qu'elles ne leur font pas honneur. Mais ce qui est fait est fait. Son frère cadet Ethan est parti lui aussi. Il est revenu, pas entier, certes, et à présent c'est moi qui m'occupe de la ferme. Je n'en veux pas à John. Il voulait y aller. Celui à qui j'en veux vraiment, c'est à cet abruti de Président avec son sourire débile. Il s'est lancé dans une guerre inutile.

Merle n'était pas un fervent partisan de ce président non plus et il était bien d'accord avec elle. Mais, vu le rôle qu'il avait joué dans le meurtre de quatre flics, il n'était pas chaud pour entamer une discussion sur le service dû à la patrie et sur la façon dont il avait affecté sa famille. Elle changea d'ailleurs de sujet en lui demandant à brûle-pourpoint :

– Monsieur Zane, êtes-vous un homme violent ?

Merle allait dire que non, en toute sincérité, mais compte tenu des événements récents et de tout ce qu'il avait dû faire pour survivre à Angola, il avait besoin d'y réfléchir à deux fois avant de répondre. Glynis l'observa patiemment, sans idée préconçue, semblait-il.

– Oui, dit-il, c'est la voie que j'ai prise, bien involontairement au départ, mais le fait est que je l'ai prise.

– Vous aviez un pistolet. D'après ce que vous m'avez dit, vous avez tenu tête à un homme qui vous tirait dessus. Avec une balle dans le corps et une entaille à l'épaule.

– Les choses se sont passées très vite. J'ai fait ce que j'avais à faire. Je ne dis pas que j'ai bien tiré, j'ai vidé mon chargeur et je ne l'ai touché qu'une seule fois.

Elle fronça les sourcils et écarta la remarque d'un revers de main.

– Peu importe. Ça arrive à tout le monde, surtout dans le genre de situation où vous vous êtes trouvé. Même dans un duel, avec des témoins, ça peut arriver. John Gwinnett Mercer, mon grand-père paternel, a échangé sept balles de pistolet avec London Teague, dans un duel à propos de la disparition de sa filleule qu'il avait épousée en troisièmes noces, Anora Mercer – c'était son nom. Anora était tenue en haute estime par tous ceux qui la connaissaient, d'après ce qu'on m'a dit. Je n'aime pas trop entrer dans le détail des histoires de famille, mais il est vrai qu'entre la famille Teague et les nôtres, les Mercer, les Gwinnett et les Ruelle, il règne une très vieille inimitié, qui remonte à plusieurs générations, avant même qu'on ait quitté l'Irlande. Les Teague ont conspiré avec Henry Charles Sirr pendant la rébellion de 1798. On ne l'a jamais oublié, même si les Teague nous ont offensés bien des fois depuis.

Elle se tut un moment et scruta le visage de Merle, comme si elle cherchait encore à prendre une décision sur son sort.

– Eh bien, pour ce duel, London et mon grand-père se sont rendus sur le lieu prévu, qui était la plantation de Johnny Mullryne à Savannah. Ils devaient

se battre au pistolet : c'était London, l'offensé. Il a donc eu le choix des armes. Le nouveau code irlandais stipulait que, une fois pointés, les pistolets devaient être déchargés en moins de trois secondes. Viser plus longtemps était considéré comme indigne d'un gentleman. Il faut aussi se rappeler que ces vieux pistolets à canon lisse n'étaient pas très précis. En un sens, ça explique ce qui s'est passé.

Elle avala une gorgée de cidre et secoua la tête, comme tristement amusée. Captivé par son récit, Merle resta immobile.

Elle reprit :

– Ils ont tiré sept balles, à dix-huit mètres. Un duel interminable parce que, après chaque tir, les témoins devaient s'approcher et supplier les deux hommes de concéder que l'honneur était sauf...

Elle fit une pause, sourit, continua :

– Oh, mais pas de danger qu'ils écoutent. Pas eux. Pas ces deux-là. Et ça durait, ça durait.

Elle s'interrompt de nouveau, se leva et sortit de la pièce. Merle eut l'idée insensée qu'elle était en train de raconter un événement auquel elle avait personnellement assisté. Quelques instants plus tard, elle était de retour.

– Et vous savez quoi ? Ils ont survécu tous les deux, bien que John ait été touché au visage par une balle qui l'a éborgné. Il en a aussi reçu une autre dans la cuisse, tandis que London en prenait une dans la hanche gauche – sa jambe s'est atrophiée pendant l'hiver suivant et il n'a plus jamais remarché de sa vie. Selon le code irlandais, après des blessures pareilles, les témoins auraient dû arrêter le duel. L'honneur était sauf.

Elle soupira, passa la main dans ses cheveux noirs et se cala dans son siège. Elle le regardait par-dessus le rebord de son verre, comme si elle l'évaluait de ses yeux verts.

– Mais je parle, je parle. Excusez-moi. Quand je parle de la famille Teague, je deviens pénible. Comme je vous l'ai dit, il y a une inimitié très forte et très ancienne entre nos familles, cette histoire le montre bien. Des siècles que ça dure, et ça reste vrai aujourd'hui, tant d'années après. Dans ce monde moderne qui nous tourne autour comme une toupie, nous, les Ruelle, nous restons comme nous avons toujours été, un axe fixe, figé dans le passé. Voilà. J'en ai dit assez. Pourquoi je vous raconte tout ça ? Ah oui, monsieur Zane, vous avez tenu bon.

Merle, touché par un compliment dont il se sentait indigne, eut soudain envie de lui avouer toute la vérité.

– Vous avez la radio, Glynis. Je l'entends d'ici. Vous devez avoir entendu parler de ce qui s'est passé à Gracie, hier. Vous avez aussi le téléphone, je pense.

– Oui, je l'ai. Je n'aime pas beaucoup m'en servir. Il est d'ailleurs débranché. Je peux appeler, si je veux. Mais je n'aime pas l'idée que quelqu'un sonne chez moi à n'importe quelle heure et que je sois censée courir décrocher. C'est vrai que j'écoute parfois les informations à la radio,

mais ça ne parle que de guerres, d'immeubles qui s'effondrent, d'ouragans dans le golfe du Mexique, de l'économie qui plonge et des vacances des catins d'Hollywood. Êtes-vous en cavale, Merle ? Avez-vous tué quelqu'un pour de l'argent ?

Il allait s'emberlificoter dans des explications, mais il sentit qu'à ce moment précis, face à elle, ce serait déplacé. Aussi répondit-il simplement :

– Oui.

– Je vois. Qui avez-vous tué ?

– Des policiers.

Son visage se durcit.

– Des fédéraux ?

– Non, des policiers de l'État.

– Pour de l'argent ?

– Oui.

– Une banque ?

– Oui.

– Celle de Sallytown ?

– Non, la First Third à Gracie.

– Je ne la connais pas. C'est une banque nationale ?

– Oui, je pense.

– Alors cela concerne le FBI. Et l'argent, où est-il, à présent ?

– C'est celui qui m'a tiré dessus qui l'a.

– Et vous avez les fédéraux aux trousses ?

– Oui, je pense qu'il y aura probablement une récompense, si vous les appelez.

Elle sembla surprise par la suggestion.

– Qui voulez-vous que j'appelle ? Le FBI ? C'est l'État fédéral qui a tué mon mari dans sa guerre imbécile. Les fédéraux, qu'ils aillent au diable ! Et je n'ai aucune sympathie pour les banquiers. Est-ce que vous allez essayer de reprendre l'argent à cet homme, celui qui vous a tiré dessus ?

Merle regarda ses mains, puis s'adossa à sa chaise. Il ressentit une vive douleur et se redressa aussitôt.

– Oui, dit-il, prenant la décision à cet instant même. Oui, mais pas tout de suite. Ils n'ont aucun moyen de le dépenser. L'idée était de le cacher pendant au moins deux ans. Je les connais bien. J'ai du temps devant moi.

– C'est bien, j'aime les gens qui savent être patients. En même temps, vous avez besoin de vous mettre à l'abri. Ça n'est pas l'ouvrage qui manque ici. Si je vous aide, vous m'aidez ?

Il observa attentivement ses traits à la fois délicats et sévères, les rides au coin de ses yeux, le dessin volontaire de sa très belle bouche. Elle le regardait elle aussi d'un air serein, attendant sa réponse avec une tranquillité qu'il admira.

Ce que sa mère appelait le silence chinois.

– Oui, dit-il. C'est d'accord.

Ils venaient de sceller un pacte.

Elle lui sourit, et pendant quelques secondes il sentit comme une froide ondulation remonter du plancher, puis plus rien. Elle posa ses doigts chauds et secs sur sa main et le dévisagea en silence, sans ciller, le regard interrogateur. Il y avait quelque chose de sensuel dans cette odeur de café et de cidre qui les enveloppait.

– Alors, je ferai tout mon possible pour vous aider. Je n'appellerai pas le FBI et je ne veux pas un dollar de leur argent taché de sang. Mais il y a quelque chose, Merle, quelque chose que je voudrais que vous fassiez pour moi. Je pourrais bien sûr essayer de le faire moi-même, seulement voilà, il y a des actes qui me sont impossibles. Je pourrais faire une nouvelle tentative, mais ce serait sûrement voué à l'échec. J'hésite à vous demander une chose pareille...

– Dites-moi ce que c'est, Glynis. Je suis prêt.

– Merci. Ce que je vous demande, Merle, c'est de tuer quelqu'un.

Samedi après-midi

Danziger a rendez-vous au FBI

Boonie Hackendorff et Charlie Danziger avaient appartenu à la même unité de la Garde nationale. C'est pourquoi, dans le bureau d'Hackendorff, au soixante-deuxième étage du Complexe fédéral Bucky Cullen, en plein centre de Cap City, les premières minutes furent consacrées à l'éventualité qu'ils soient rappelés d'un jour à l'autre pour casser de l'ayatollah en Iran.

Ils tombèrent d'accord : cette éventualité était assez mince, voire extrêmement mince pour l'un comme pour l'autre. Ça s'arrosait, et l'agent spécial Hackendorff versa deux doigts de Jim Bean dans le verre de Danziger, avant de se carrer dans son vieux fauteuil de cuir et de poser sur le bureau ses pieds chaussés de bottes pointure 46.

Les flèches lumineuses, les tours de verre et les immeubles de style néogothique se déployaient derrière lui à travers un mur de vitres teintées et la ville brillait de tous ses feux, luttant contre le brouillard sinistre d'un après-midi sombre et pluvieux. Les feds ne s'étaient rien refusé : vaste suite de bureaux dans le plus bel immeuble de la ville.

Danziger contempla les lumières quelques secondes, réfléchissant à ce qu'il allait dire, puis tourna les yeux vers Boonie Hackendorff. L'agent spécial se fendit d'un demi-sourire. Comme tous les gros à tête ronde qui s'imaginent ainsi cacher leur double menton, il portait une abominable barbe complète, taillée au carré.

Boonie Hackendorff n'avait pourtant rien d'un imbécile. Il regarda Danziger s'installer confortablement dans le canapé, de l'autre côté de la pièce. Son sourire disparut et il plissa les yeux. Danziger leva son verre à la santé de Boonie et ils descendirent une bonne lampée de bourbon chacun. Danziger s'aperçut alors que ses bottes en cuir bleu étaient tachées de sang, de son propre sang, et il pria pour que Boonie ne remarque pas ce détail.

– C'est quoi, ce que tu as sur tes bottes, Charlie ?

Charlie secoua la tête d'un air accablé et baissa de nouveau les yeux sur ses bottes.

– Du sang, dit-il. C'est le mien. Je me suis blessé en coupant un saumon.

– Tu t’es blessé ? Comment t’as fait ?

Charlie tapota sa poitrine, juste au-dessus de l’endroit où avait pénétré la balle.

– Je me servais d’un couteau de filetage. Il a dérapé et je me suis embroché ici, sur le téton. J’ai saigné comme un veau. Et ça me fait toujours un mal de chien.

Boonie commença à pouffer, puis fut pris d’un fou rire. Il riait si bruyamment que Charlie ne put s’empêcher d’esquisser un sourire. Boonie avait un rire contagieux.

– Ah, ce que tu peux être con ! Un truc pareil, ça arrive qu’à toi !

– Tu rigoles ? Tu t’es hameçonné le cul il y a deux ans, quand on pêchait à la mouche avec Marty sur la Snake.

– Sauf que mon cul, il est nettement plus gros que ton téton, Charlie. C’était pas facile de l’éviter. Tu mets toujours tes texanes quand tu vas à la pêche ?

– Moi, mes texanes, je les garde quand je baise. J’ai bien l’intention de mourir en texanes ET en baisant.

Boonie hocha la tête, puis observa ses propres bottes.

– Moi aussi, mais faudrait déjà que je trouve quelqu’un pour baiser. Dis donc, t’as les bras un peu raides, aussi. C’est depuis que tu t’es percé le téton ?

– Ouais, répondit Charlie. Le muscle de la poitrine me faisait tellement mal, je pouvais me servir que de mon bras gauche, alors je ramais en faisant des ronds dans l’eau. J’ai ramé comme un malade pour faire avancer cette saloperie de pirogue contre le vent.

– Elle avait pas de moteur, ta pirogue ?

– Les bougies étaient encrassées. J’ai failli me casser le bras à force de tirer sur le cordon de démarrage. Alors j’ai abandonné, et j’ai pelleté à un seul bras sur huit kilomètres pour ramener ce foutu baquet à l’embarcadère. Je vais arrêter la pêche, je crois. C’est trop galère.

– T’as attrapé quelque chose, au moins ?

– Des crabes.

– Le panier de crabes, ça te connaît dans tes nouvelles attributions ?

– Très drôle, Boonie.

– Je sais, c’est une blague éculée. Mais les vieilles blagues sont toujours les meilleures.

– Vous en êtes où sur l’affaire de Gracie ?

Boonie tapota la poche de sa chemise pour prendre un paquet de cigarettes qui ne s’y trouvait pas, vu qu’il avait arrêté de fumer. Il fit une petite grimace, comme chaque fois qu’il se rappelait ce détail.

– Je croyais que tu allais me le dire, Charlie.

Danziger sourit derrière sa moustache blanche, dévoilant ses dents jaunies par la nicotine.

– Je sais ce que tu penses : que c’est des gars de chez nous qui ont fait le

coup.

– Difficile de penser le contraire, constata Boonie.

– Difficile, c'est vrai. Je suis bien d'accord.

Il se pencha en arrière, ce qui réveilla la douleur et lui arracha un grognement. De la poche intérieure du blouson en daim emprunté à Donny Falcone il sortit une clé USB, qu'il tendit à Boonie.

– J'ai téléchargé ça au Bureau du personnel. C'est la liste complète de tous ceux qui pouvaient savoir ce qu'il y avait dans ce camion, et qui allait le conduire. En fait, tous ceux qui peuvent d'une manière ou d'une autre nous avoir trahis.

Boonie fit tourner la clé dans ses doigts roses et potelés.

– Merci, Charlie. Normalement, on devrait remettre ce genre de truc au juge d'instruction.

Danziger prit un air dur et soupira bruyamment.

– Je pense pas, Boonie. Quatre flics tués. Ça va être une procédure interminable. Si un de mes gars a trempé là-dedans, j'apporte le flingue, tu amènes la pelle, et on ira enterrer les restes.

– Tu es sur la liste ?

– Bien sûr ! Moi aussi, je fais partie des suspects. Je le sais. Il faut que tu enquêtes sur tout le monde, Boonie. Ce serait pas sérieux d'oublier quelqu'un.

– Ça t'inquiète pas ?

Danziger essaya de hausser les épaules, renonça, leva les mains à la place.

– Tu es un bon flic, Boonie, même si tu es un piètre pêcheur à la mouche. Je sais que je peux te faire confiance, tu mettras la main sur les coupables. Tu l'as toujours fait. Tu vois autre chose que je pourrais faire pour aider l'enquête ?

Boonie réfléchit.

– Tu as entendu parler d'un mec appelé Lyle Crowder ?

– Ouais. C'est lui qui conduisait le camion qui s'est renversé sur l'autoroute. Le salopard. J'espère qu'il est mal en point.

Boonie ne bougea pas.

Danziger le laissa venir. Il ressentait des élancements douloureux dans la poitrine. Il avait besoin d'un comprimé d'OxyContin. Et de dormir pendant une bonne semaine. Boonie leva les yeux et soupira.

– On l'a mis sous surveillance. On craint qu'il se suicide, en fait.

Danziger haussa les sourcils.

– Qu'il se suicide ?

– Ouais. Il se sent responsable de ce qui est arrivé. Ces femmes qui sont mortes. Il est, je veux dire... *en décompensation* ? C'est ça qu'on dit ?

– Je crois, oui.

– Il a aussi appris, par ses connards de gardiens, que les familles des bonnes femmes qui se trouvaient dans le minibus racontent partout qu'elles vont lui faire la peau quand il sortira.

– Le remords est un fardeau très lourd à porter. Enfin c’est ce qu’on dit. Moi, j’ai jamais essayé. On va le mettre en examen ?

– Je ne sais pas encore. Y a pas deux témoins qui ont vu la même chose. On est en train d’examiner le camion pour savoir s’il y a eu un problème mécanique. Crowder dit qu’une Toyota bleue lui a fait une queue-de-poisson au moment où il rétrogradait. Il a fait une embardée, essayé de rattraper, mais la remorque a commencé à déraper, alors il a donné un coup de volant, il s’est pris la rambarde et tout est parti en couille. Il est pas mal amoché, les côtes et le bassin, mais il s’en sortira.

– Ça s’est passé à quelle heure ?

Boonie n’eut pas besoin de vérifier.

– 14 h 41, grosso modo.

– Et le casse ?

– Quarante-deux minutes après.

– Pendant que toutes les forces de police de trois États étaient en train de se la péter autour du carambolage et de se gratter le cul en parlant dans leurs talkies. C’est ça ?

Boonie ne put s’empêcher de sourire.

– Je n’autorise pas mon personnel à se gratter le cul en public.

– C’était juste une métaphore, Boonie.

– Bon, mais si tu penses qu’on s’est pas occupés de Lyle Crowder, tu te goures. On s’occupe de lui en ce moment même. Et tout ce qu’on voit, c’est un bon garçon, sans famille, qui trime pour les transports Steiger depuis six ans et qui, avant ça, bossait en indépendant pour le compte de plusieurs transporteurs avec le camion Kenworth dont il était propriétaire, du moins jusqu’à la crise. Quand ça a commencé à aller mal, la banque lui a piqué son outil de travail.

– Ah ouais ? Quelle banque ?

– Pas la First Third, Charlie.

– Il est infoutu de rembourser ses crédits.

– Je vais te dire, par les temps qui courent il est vraiment pas le seul. Pourquoi tu t’acharnes sur ce pauvre chauffeur, Charlie ?

Danziger répondit sur un ton dur :

– Parce que d’une manière ou d’une autre la Fargo va être dans une merde pas possible. Surtout la succursale dont je m’occupe. Même si on est tous blancs comme neige. La Fargo va morfler sur le marché. Et moi aussi. N’oublie pas que j’ai été giclé de la police d’État.

Boonie se redressa et fit non de l’index.

– Pas du tout. Tu as été blessé en mission, Charlie, et t’es devenu accro à l’OxyContin, ton héroïne du pauvre, parce que t’en prenais trop pour calmer la douleur. Personne te le reproche, tu le sais.

– Peut-être, mais je vois plus de badge là, sur ma putain de poitrine, dit Danziger, rouge de colère.

Boonie compatit le temps qu’il fallait, et Danziger se calma. Personne

n'ignorait que Charlie Danziger avait été viré par l'Inspection générale des services. Boonie vivait dans la terreur que cela lui arrive aussi. Comme tout le monde dans le service, d'ailleurs. Les criminels font parfois preuve de pitié. Pas les types de l'IGS. Quand ils ont décidé de vous piéger, ils vous piègent, point barre.

– Désolé de m'être emporté, dit Danziger, après que Bonnie eut de nouveau rempli leurs deux verres à ras bord.

Sa colère n'était pas feinte, mais il n'avait pas envie de lui donner libre cours, surtout que le casse de Gracie avait représenté une revanche sur l'IGS et sur tous ces enculés de bas étage du quartier général.

– Y a pas de mal, dit Boonie, qui regardait attentivement Charlie par-dessus le bord de son verre. Tu reprends quand ?

– Lundi matin, répondit Danziger tout en contemplant derrière la vaste carrure de Boonie la forêt de tours scintillantes.

Quand toute cette histoire se serait tassée, il reviendrait s'acheter un bel appartement avec vue plongeante sur la Tulip et les gratte-ciel de Cap City.

– Pendant que je te tiens, t'aurais pas une idée de quelqu'un qui t'aurait vu à Metairie, hier ?

Danziger réfléchit un moment, ou fit mine de réfléchir.

– Là, comme ça, non. J'ai amarré la pirogue à Canticle Key. Il y avait beaucoup de passage. À moins de demander à Cyril. Attends, attends une minute.

Boonie était tout disposé à attendre jusqu'au Jugement dernier.

– J'ai fait le plein. Deux fois en revenant. Je dois avoir les reçus dans la voiture. Il y aura l'heure et le lieu dessus. Bon, ça ne prouve pas que j'étais dans la voiture, mais c'est déjà quelque chose.

Danziger n'aurait jamais fait cette proposition s'il n'avait pas pensé à acheter de l'essence en revenant de Metairie, la semaine précédente, et s'il n'avait pas modifié la date des factures après les avoir scannées et trafiquées sur Photoshop, puis réimprimées. Il avait fait le plein dans deux petites stations de campagne distantes de cinq cents kilomètres, sachant que les reçus étaient imprimés sur du papier ordinaire et qu'aucune des deux stations-service n'aurait conservé des doubles. C'était risqué, mais il n'était pas dit que Boonie ait l'idée de les lui demander. En revanche Boonie n'oublierait pas sa proposition, et c'était tout ce qu'il souhaitait.

– Tu as les reçus de carte bancaire ?

– Je paie plus par carte, Boonie. Je veux dire, j'en ai, mais j'évite de m'en servir.

Boonie se pencha pour gribouiller quelque chose sur une feuille, hésita, releva les yeux en fronçant les sourcils.

– Can-tik... quoi ? Comment ça s'écrit ?

Danziger épela Canticle Key et lui donna le numéro de téléphone du pompiste, Cyril Fond Du Lac, un charmant vieux Cajun qui confirmerait certainement l'histoire de Danziger vu qu'il passait ses jours et ses nuits dans

le flou artistique du cocktail beuh-bourbon. Si son témoignage ne lui faisait pas de bien, il ne lui ferait pas de mal. D'ici là, en attirant l'attention sur Crowder, en proposant la clé USB et les reçus d'essence, et plus généralement en adoptant une attitude franche et coopérative, Charlie aurait soigné son image de parfait innocent.

– Eh bien, merci d'être venu, dit Boonie, la clé dans la main. Pas de problème si je t'appelle, au cas où je trouverais quelque chose d'intéressant ?

– Quand tu veux. J'ai toujours mon portable allumé, appelle-moi quand tu as besoin de moi, n'importe quand, de jour comme de nuit. Je tiens autant que toi à ce qu'on les retrouve, ces ordures. T'es sûr que tu ne veux pas cuisiner un peu ce salaud de Crowder, rien que pour voir ?

– T'es pas le premier qui pense qu'on devrait y aller un peu plus fort avec lui. Je viens juste d'avoir un coup de fil de Tig Sutter.

– Cette vieille fripouille. Il va bien ?

– Il avait l'air explosé de boulot. Il leur arrive plein de merdes, en ce moment, à Niceville. Une vieille pleine de fric a disparu, et puis ils ont réussi à coincer le salopard qui a violé deux gamines à Patton's Hard... Pour finir, Nick Kavanaugh pense qu'il a une piste dans l'affaire Rainey Teague.

– Bravo à lui. Ça me surprend pas. Tu étais aussi sur cette affaire, non ?

Le visage radieux de Boonie s'assombrit brusquement.

– Oui.

– Vous en avez sorti quelque chose ?

– Vaut mieux pas que je te dise ce que je pense de cette affaire, Charlie.

– Bien sûr que si.

Boonie tourna les yeux vers le portrait du Président, comme s'il pouvait détenir la réponse.

– C'est compliqué. T'es sûr que tu veux savoir ?

– J'ai rien de mieux à faire, pour le moment. Il te reste un peu de bourbon ?

Boonie remplit les deux verres et se remit à l'aise dans son siège.

– OK. On y va. Prépare-toi à entendre tous les faits que j'ai pu rassembler.

– Que *tu* as pu rassembler ?

– Je suis pas si con que j'en ai l'air, Charlie.

– Ça, je l'ai jamais pensé, Boonie.

Boonie ne releva pas.

Quand il se remit à parler, il avait changé de voix. C'était un autre Boonie, il était redevenu l'agent spécial du FBI, un professionnel posé, réfléchi sous sa façade débonnaire.

– Bon. Je te rappelle le contexte. Tu prends une ville moyenne comme Niceville, vingt à trente mille habitants. Quand on met de côté les enlèvements pour litige de garde d'enfant et les incidents occasionnels comme une ado rentrée après la permission de minuit qui s'engueule avec son père, prend ses cliques et ses claques et qu'on retrouve six semaines plus tard chez

son ex-petit ami à Duluth...

– Lyla Boone.

– Tout juste... Donc la ville moyenne a peut-être un ou deux enlèvements tous les cinq ans, et chaque fois il suffit de creuser un peu pour établir un lien entre la victime et le ravisseur. Je te donne un exemple : un membre d'une bande se fait enlever et assassiner par un membre d'une bande rivale, qu'il ne connaît pas. Cette affaire sera répertoriée comme un enlèvement par inconnu, mais une fois qu'on aura établi les faits, il faudra reclasser le dossier.

– Mais on le reclasse jamais, c'est ça ?

– C'est ça. Enfin, très rarement. Parce que l'erreur est humaine. Parce que pas assez de personnel. Alors il passe dans les stats à la rubrique enlèvement par inconnu. Avec des milliers d'autres, dans tout le pays. Conséquence : le pékin moyen et tous les cons des médias se disent : « Merde, nos enfants sont pas en sécurité, les rues grouillent de pervers à l'affût de nos chères têtes blondes. » Mais le fait est, Charlie, que les véritables enlèvements par inconnus sont extrêmement rares. Un sur un million. Alors est-ce que tu sais combien il y en a à Niceville ?

– Non. Je me suis posé la question, d'ailleurs. Quand j'étais sur le terrain, je me suis rendu compte qu'il y en avait un nombre pas possible.

– Absolument. Niceville a recensé cent soixante-dix-neuf enlèvements par inconnus depuis les premiers rapports disponibles, établis en 1928. Un taux de disparitions qui correspond à plus de deux par an, Charlie, du pur délire. C'est tellement au-dessus de la moyenne nationale que Niceville est mentionnée tous les ans dans les cours du centre de formation du FBI à Quantico.

– Il faut croire que ça suffit pas pour que vous vous attaquiez au problème.

Cette réflexion piqua Boonie au vif.

– Ce n'est pas vrai. On s'y attaque, au problème. Actuellement on...

– Est-ce que quelqu'un a mis son nez là-dedans, un criminologiste ou... que sais-je ?

– Ouais. Tu connais Kate, la femme de Nick. Son père, Dillon Walker, qui est aussi le père de Reed Walker, est professeur d'histoire militaire au VMI. Il s'est intéressé à la question, il y a quelques années. Il a abandonné quand sa femme a été tuée.

– Je me souviens. C'était il y a six ans. J'étais de service et c'est moi qui ai pris l'appel. On a été obligé de la désincarcérer en pièces détachées. Elle est morte dans mes bras, en me racontant ce qu'elle avait vu dans son rétro, elle divaguait... J'avais du sang partout sur moi... Cette nuit-là, je suis pas près de l'oublier, je te le dis.

– On n'a jamais eu le gars, là non plus, hein ? Le gars dans le 4x4, celui qui l'a fait sortir de la chaussée.

– J'ai jamais cru à son existence, Boonie. Je pense que la pauvre femme

était en manque de médicaments. D'après son GPS OnStar, qui a pu déterminer à quelle vitesse elle allait, elle roulait à plus de deux cents quand sa voiture s'est retournée. Deux cents, facile. Elle se crashe. OnStar envoie le signal d'accident et je suis dans la deuxième voiture qui arrive sur les lieux. La dernière phrase qu'elle a prononcée a été : « Elle passe par les miroirs. »

– « Elle passe par les miroirs » ? Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ?

– Pas la moindre idée. Elle l'a répétée plusieurs fois. « Elle passe par les miroirs. » Mais va pas expliquer ça à Reed Walker. Lui, il est convaincu que c'est à cause d'un chauffard bourré, parce qu'un témoin a dit avoir vu un Lexus gris lui couper la route. Alors tous les jours, dans son véhicule d'interception, il continue à le chercher, et il arrête tous les 4x4 Lexus gris qu'il rencontre.

– Reed est cinglé. S'il atteint les cinquante ans, je veux bien me peindre les orteils en rouge et apprendre à jouer de la cithare. Quoi qu'il en soit, ce décès tragique a brisé le cœur du professeur et il a laissé tomber. En dehors de ça, il y a un obscur statisticien du MIT qui a pondu un mémoire qu'il a intitulé... Attends, je dois l'avoir ici... *Modèles de dispersion non aléatoires et loi de la régression statistique relative à la phénoménologie des enlèvements inexpliqués.*

– Putain !

– N'est-ce pas ? Alors dans le mémoire, il parle de ce qu'il appelle les « disparitions de Niceville » – tu sais, comme celles du Triangle des Bermudes –, tout en lettres capitales, bien sûr. Attends, il appelle ça... euh... tu vas adorer, Charlie : « un artefact de la boucle booléenne intégrale créant une légère hausse apparente dans les statistiques de disparitions qui étaient... » Merde, attends, je dois avoir ça quelque part.

Boonie fouilla sur son bureau tandis que Charlie, qui restait un flic malgré tout, attendait avec un intérêt non feint. Il avait passé une grande partie de sa vie professionnelle, pour cette raison, à se demander ce que Niceville avait de pas normal. Boonie retrouva l'article en question, mit ses lunettes et se carra dans son siège.

– Bon, écoute ça. Il appelle ça « une boucle booléenne intégrale créant une légère hausse apparente dans les statistiques de disparitions, due en réalité à une sorte de dérèglement dans les protocoles de rapports d'enquêtes ».

– Ça me troue le cul !

– Comme tu dis. Attends un peu. Ouais, c'est là... Il compare les disparitions de Niceville aux enlèvements par extraterrestres.

– C'est débile...

– Débile, il faut le dire vite, ça lui a quand même valu de passer à *Good Morning America*. Mais le contrat d'édition de son livre a été dénoncé, d'après ce que j'ai appris, et on n'a plus jamais entendu parler de ce type.

– Alors il y en a eu combien, en fait, depuis tout ce temps ?

– Cent soixante-dix-neuf, confirmés et répertoriés. Seulement dix-sept cas ont été résolus : trois enlèvements pour viol où les corps des victimes ont

été retrouvés, le coupable pincé et exécuté.

– Claude James Picton.

– Ouai. Lui-même. Cinq autres disparus étaient des femmes qui s'étaient tirées pour échapper à leur brute de père ou de compagnon, et le reste, un peu de tout, des gens ruinés qui essayaient de redémarrer ailleurs, des fraudes aux assurances ou des prostituées qui lâchaient le tapin et rentraient à la maison. Des autres – c'est-à-dire cent soixante-deux personnes, hommes, femmes, parfois enfants –, pas une trace, rien.

– Merde. Tant que ça ?

– Comme tu dis.

– Et on n'a pu établir aucun lien entre eux ?

Boonie buvait du petit-lait.

– C'est ce que j'essayais de te dire. On est en train de le faire. On a pris toute la liste, on télécharge tout sur les disques durs, en entrant toutes les données de chacune des affaires, les cent soixante-deux... Et puis quand ce sera fait, on va tout recouper et creuser tout ce qui pourrait amener à un lien entre l'une ou l'autre ou toutes à la fois. Pas mal, non ?

– Ça me paraît un merdier pas possible depuis le départ, Boonie. Elles remontent à quand, les premières disparitions ?

– 1928. Mais peut-être qu'il y en a eu d'autres avant.

– Donc ça peut pas être le même gars ?

– Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Ou ses fils ont pris le relais.

– Boonie, avec tout le respect que je te dois, tu pédales dans le yaourt.

– Ah ouais ? C'est pas ce que pense Nick Kavanaugh.

– Qu'est-ce que Nick a à voir là-dedans ? Il s'occupe pas du service des personnes disparues.

Boonie prit l'objection comme un camouflet.

– L'idée vient de lui.

– De Nick ? Vraiment ? Elle lui a été soufflée par le père de Kate, plutôt, non ? Bon, eh bien je lui souhaite de réussir, alors. Nick est un mec bien.

Boonie rumina pendant un moment, puis laissa tomber.

– Ouais, pour quelqu'un qui n'est pas d'ici, Nick est un bon flic. C'est lui qui a dit à Tig de nous appeler à propos de Crowder. Il y a eu aussi un appel de Phil Holliman.

– Le nervi de Byron Deitz ?

– Ouais. Il dit que Deitz veut coopérer au max. Deitz pense que le chauffeur est pas net.

– Byron Deitz est pas net non plus, dit Danziger, qui ne pouvait pas blairer Deitz. De quoi il se mêle ?

– BD Securicom assure la sécurité et la maintenance de Quantum Park. Et c'est la banque de Gracie qui gère la paye de Quantum Park. Tu le sais.

– Oui, je sais. La moitié de la somme était dans un de nos camions de transfert de fonds. Mais Byron Deitz n'a pas à fourrer son sale nez là-dedans.

Tu as dit à Holliman que vous vous occupiez déjà du chauffeur ?

– Oui.

– Holliman n’a pas insisté ?

Boonie dut réfléchir avant de répondre.

– Non.

– Et tu crois qu’il va laisser tomber ?

– Non, maintenant que tu me le demandes, j’en suis pas persuadé. J’ai pas confiance en ce type. Ni en Byron Deitz, d’ailleurs. Deitz prend le casse très à cœur. Je suis sûr qu’il aimerait bien avoir une petite conversation privée avec Lyle Crowder, juste pour voir.

– Est-ce que tu as dit à Holliman où se trouvait Crowder ?

Boonie rougit jusqu’aux oreilles.

– Ouais, j’ai craché le morceau, je te l’avoue.

– Il est où, Crowder, en ce moment ?

– Dans une chambre sécurisée à l’hôpital Sorrows, dit Boonie en crachant de nouveau le morceau. Il est gardé par deux des nôtres.

– Des gars de confiance ?

– Arnie Sparks et Tom Tibbet.

– C’est des bleus, Boonie, tous les deux.

– Oui, mais j’avais qu’eux sous la main. Tous les autres sont sur le terrain à cuisiner les indics et retourner les plumards des bordels du coin. Marty Coors a rameuté ses gars, lui aussi. Tout le monde est sur la brèche, alors pour celui qui veut braquer une autre banque, c’est le moment.

– Dis pas ça trop fort, Boonie. Les murs ont des oreilles. Mais d’abord, si j’étais toi, je déménagerais Crowder rapidos.

Boonie resta silencieux pendant un moment.

– Tu penses vraiment ça, Charlie ?

– Oui. Je le pense vraiment.

Quelque chose se mit à biper dans son blouson. Il jeta un œil sur l’écran du portable, adressa à Boonie un geste qui signifiait : « Désolé, il faut que je le prenne. » Boonie le mit à l’aise d’un signe de la main. Danziger ouvrit le volet du portable.

– Allô ? dit-il.

– Charlie, c’est Coker. Je suis allé voir le... la *recette*.

Danziger fit en sorte de ne pas regarder Boonie.

– Et alors, pas de problème ?

– Tu te souviens, il y avait une mallette en inox, cinq centimètres d’épaisseur, vingt-cinq de long, vingt de large.

– Oui, c’est exact, en effet.

– Tu pensais que c’étaient des bijoux ou des trucs précieux, hein ?

– Ouais. Dis-moi. Attends une seconde, s’il te plaît.

Il leva le téléphone, fit un grand sourire.

– Boonie, c’est Coker. Coker ? Je suis avec Boonie, dans son bureau.

– Salut, Coker ! hurla Boonie. Grand couillon, comment ça va ?

Danziger lui refit le coup du sourire amical et enjoué, tellement amical et enjoué qu'il en eut mal aux joues, puis il recolla le portable à son oreille.

– Boonie voudrait savoir comment tu vas, grand couillon.

Une pause.

– *Merde. T'es encore chez Boonie ?*

– Pardi. On a éclusé une bouteille de Jim Beam et on cause de la pluie et du beau temps.

– Putain. Tu peux dire à Boonie que le grand couillon a les couilles à l'envers et la bite en bandoulière.

– Ah oui, sans blague ? C'est intéressant.

– Sans blague. Bon, j'ai ouvert la fameuse boîte en inox, Charlie. Et là je me trouve devant un truc high-tech, rond et plat, une sorte de frisbee robotisé, avec le logo Raytheon dessus. Tu te figures quand même pas que Raytheon fabrique des frisbees robotisés ? Ou alors t'as piqué une merde de mouchard top secret, et là on est bons pour la déchiqueteuse de la CIA.

– Ça vaut le coup d'y réfléchir, c'est certain.

– C'est pas tout. Parce que j'étais là en train de mater ce frisbee robot espion et là, dring, mon portable sonne.

– Bon, on en reste là. Écoute, ça m'a fait plaisir de parler...

– C'était Merle Zane, au téléphone ! Enfin c'est son numéro de portable qui s'est affiché, parce que ça a coupé tout de suite. Tu reviens me donner un coup de main, ou tu restes toute la journée à tailler la bavette avec Boonie Hackendorff ?

– Bon, tu lui fais un gros baiser baveux de ma part, à la chérie, OK. On se rappelle.

Il referma le téléphone, se leva de sa chaise.

– Il faut que tu te sauves ? demanda Boonie en finissant son verre de Jim Beam et en le reposant avec un sourire satisfait.

Danziger vida le sien à son tour et le reposa avec précaution sur le bureau. Boonie le gratifia d'une poignée de main si énergique que la douleur de sa poitrine se réveilla et lui remonta le système nerveux jusque dans la gorge. Mais Danziger avait d'autres chats à fouetter.

– Ouais, faut pas que je traîne, répondit-il en tournant les talons.

Mais il se retint de courir avant d'avoir atteint le trottoir.

Nick et Beau trouvent le temps de réfléchir

La patrouille de ce samedi s'annonçait à rallonge. Le temps de régler le problème Brandy Gule via Lemon Featherlight et de s'occuper du séant de Beau Norlett, il était plus de midi. Car Beau n'avait pas été poignardé, comme il l'expliqua en aparté à Nick, mais mordu à l'arrière de ce qu'il appelait la « région supérieure de la cuisse » pendant qu'il emportait la jeune femme sur son épaule vers la voiture, tête en bas, se débattant comme un binturong de Birmanie. « Peu disposée à coopérer, la petite », résuma-t-il sobrement plus tard.

Mais quand la pulpeuse secrétaire de Lacy était sortie voir la cause du barouf, il n'avait pas osé lui avouer qu'il venait de se faire croquer le cul par la même gothico-anorexique présentement bouclée à l'arrière de la voiture, en phase bête furieuse.

Il avait préféré bredouiller qu'il venait de prendre « un coup de couteau », et c'est cette excellente nouvelle que la secrétaire, pivotant sur ses talons aiguilles, s'était empressée de rapporter à l'inspecteur Kavanaugh.

Après le flot initial d'explications et de contre-explications, Beau Norlett s'était éclipsé dans les toilettes au fond du hall de la Probe pour examiner en privé, à l'aide du miroir et d'un escabeau, les dommages subis par la « région supérieure de sa cuisse », à savoir une blessure ovale à la fesse droite, vilaine mais relativement superficielle, en train de virer au violet.

Mais enfin il n'avait pas saigné et ne souhaitait pas porter plainte contre la fille, pour des raisons évidentes. C'est pourquoi Nick avait fait comme si de rien n'était, et réprimé un sourire.

Là-dessus, Lemon Featherlight avait plaidé avec succès la cause de Brandy Gule auprès de Nick. S'il le laissait la ramener à son taudis avec vue imprenable sur la Bourse aux seringues de Bauxite Row, l'inspecteur pourrait la joindre à tout moment, il lui en donnait sa parole. C'était une pauvre gosse, un peu azimuthée mais pas mauvais fond, elle était raide dingue de lui et il s'efforçait de la protéger, jouant les grands frères raisonnables face à la bikeuse gothique déjantée et asociale.

Nick lui souhaita bien du plaisir et ils se quittèrent sinon bons amis, du moins en hommes ayant fait un peu plus ample connaissance, et tandis que la voiture s'engageait vers la sortie du Miracle Mile, Nick et Beau avaient de quoi cogiter un bon moment.

Sur le siège passager, Beau s'était assis en équilibre sur la fesse gauche, histoire de maintenir la droite en apesanteur. Il écoutait Nick d'un air maussade tandis que celui-ci lui expliquait la meilleure façon d'arrêter une bikeuse féroce dotée de dents en parfait état et bien décidée à les planter là où elles pourraient faire le plus mal. L'inspecteur crut également bon de lui faire observer que s'il avait porté la fille sur l'épaule dans l'autre sens, pieds pendant dans son dos, ses crocs acérés auraient visé une cible autrement plus sensible et vulnérable que son imposant fessier.

À l'issue de ce sermon, Beau, blanc comme un linge, si l'on peut dire, se tourna vers Nick.

– Chef, vous pensez pas qu'on pourrait peut-être...

Ils longeaient la rive est de la Tulip, sur Long Reach Boulevard. La pluie baissait d'intensité, le ciel se trouait d'éclaircies et les collines boisées de la Chase se dessinaient sur leur droite, dominées, comme le reste de la ville, par le Mur de Tallulah.

Nick le voyait venir.

– J'ai pas l'intention d'aller raconter à qui que ce soit que mon coéquipier s'est fait mordre à la fesse par une greluce pas plus grosse qu'une perruche, si c'est ça qui te tracasse.

Beau médita ces paroles, réalisant soudain, événement à marquer d'une pierre blanche, que Nick venait de le gratifier du titre de coéquipier. Le bonheur qui éclaira son visage aurait permis de lire dans le noir.

– Merci, Nick. Ça ne se reproduira plus.

– Si ça se reproduit, je te préviens : je filme la scène et je la balance sur YouTube. On est à cinq minutes de la maison de Delia Cotton. Tu as appelé le Service des personnes disparues quand j'étais au téléphone avec Lacy. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Beau troqua illico son sourire contre l'air soucieux du professionnel appliqué et sortit un bloc-notes noir tout neuf orné d'un disque doré en relief sur la couverture – le logo de la Crim.

Il l'ouvrit et grimaça car Nick venait de braquer pour passer le portail en pierre de la Chase, projetant sur sa fesse droite tout le poids du jeune flic, qui commença pourtant à lire ses notes.

– Cotton, Delia, née en 1920...

– Beau.

– Oui, chef.

– Tu abrèges, OK ?

– J'abrège ?

– Ouais.

Beau était déçu. Afin de présenter de manière exhaustive la scène de

crime, il en avait écrit tous les détails, sans oublier les notes de bas de page. Il remit ostensiblement son carnet dans sa poche intérieure avec un gros soupir.

– Eh bien, elle est la dernière de la lignée fortunée de la famille Cotton, une des quatre familles fondatrices. Elle a quatre-vingt-quatre ans et vit seule dans sa maison de Temple Hill, au 682 Upper Chase Run. Elle a toujours son permis de conduire et possède une Cadillac Fleetwood de 1975, bleu marine, actuellement en réparation pour un essieu cassé. Le Service des personnes disparues dit que la dame qui fait ses courses, Alice Bayer, soixante-trois ans, domiciliée dans les Glades, est passée tôt ce matin avec des provisions. Elle a reconnu devant la maison la Packard 1952 rose et citron vert appartenant à un vieux monsieur, Gray Haggard, qui vient de temps en temps bricoler et entretenir le jardin. Haggard... C'est pas le nom d'une des familles fondatrices ?

– Les Haggard, les Cotton, les Teague...

– Et votre femme aussi, Nick ? Madame Kate ?

– Kate est Walker par son père, c'est vrai.

– Donc, Alice Bayer découvre la maison toutes lumières allumées, portes et fenêtres grandes ouvertes, musique à fond, les vitres en tremblent...

– Abrège, Beau.

– Elle entre dans la maison, arrête la musique, ne remarque rien d'anormal, sauf qu'il n'y a pas âme qui vive. Aucun objet n'a disparu, mais elle dit que tout d'un coup elle a eu... les foies, c'est ça ?

– Ça veut dire que la maison lui a fait peur.

– Bizarre, cette expression. Bref, elle appelle le service de sécurité de la Chase...

– Riposte armée. Une société de Byron Deitz.

– Exact. Riposte armée débarque, fait le tour de la maison, Mme Cotton n'est pas là, pas plus que cet homme, Gray Haggard, mais aucune trace de violence. À ce moment-là, Alice Bayer pique une crise de nerfs, alors un des types de la sécurité la reconduit chez elle – elle habite Virtue Place dans les Glades, où elle répondra à toutes nos questions. Riposte armée possède une liste de personnes à appeler au cas où – des dames du club de lecture. Ils les appellent, mais aucune n'a de nouvelles. Alors Riposte armée appelle le Bureau des personnes disparues et le BPD prévient Tig, qui à son tour nous met tous les deux sur l'affaire. Ça va, comme résumé ? D'ailleurs, nous y sommes.

La voiture s'engagea sous les ombrages d'une longue allée pavée dont la grille en fer forgé disparaissait sous les plantes grimpantes, et Temple Hill, la colossale demeure victorienne de Delia Cotton, apparut derrière un rempart de saules et de chênes.

Une jeep rouge et noir de Riposte armée ainsi qu'une voiture de patrouille gris ardoise de la police de Niceville étaient garées de part et d'autre du portail grand ouvert, deux uniformes appuyés au capot de la voiture de police : un jeune Noir robuste au crâne tondu vêtu de l'extravagante tenue

rouge et blanc de Riposte armée, et une femme blanche plus âgée, joues rouges, somptueuse chevelure rousse et galons dorés de sergent sur sa tunique bleu foncé de la police de Niceville.

Tous deux tournèrent les yeux vers la Crown Vic bleu marine. De l'autre côté de la rue, un petit groupe d'habitants de la Chase s'était rassemblé, constitué en grande partie de personnes âgées, avec quelques jeunes couples. Ils avaient tous l'expression de curiosité morbide et l'œil vitreux des honnêtes gens qui voient débouler les flics.

La policière reconnut Nick. Elle s'approcha de sa portière, un large sourire aux lèvres.

– Salut, Nick. Alors on t'a mis sur ce truc ?

– Oui, Mavis. Tu es en beauté, aujourd'hui.

Elle lui sourit en levant les yeux au ciel. Les bras robustes, les épaules carrées, la silhouette massive, elle avait bien l'allure d'un sergent de police de Niceville : détendue, aimable, sereine, une main de fer dans un gant de velours.

De là à parler de beauté...

Nick lui rendit son sourire et lui présenta Beau Norlett. Celui-ci lui tendit la main et s'estima heureux d'en conserver l'usage après le broyage en règle de ses phalanges.

– Bon, Nick, qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda-t-elle, étonnée. J'aurais pensé que c'était plutôt une affaire pour la police militaire.

– Moi aussi. Mais Tig a un penchant pour Delia Cotton, alors il veut s'occuper de l'affaire personnellement.

– Ça fait beaucoup de disparitions dans le coin, tu trouves pas ?

– C'est sûr. Et le maire aussi est de cet avis. Il commence à en avoir les cheveux qui se dressent sur la tête – les disparus ne votent pas pour lui – et il a réussi à mobiliser Boonie Hackendorff. Tous ses gars sont en train de remonter quatre-vingt-dix ans en arrière pour voir si on peut trouver un fil conducteur.

– Quatre-vingt-dix ans ?

– Ouai. Toutes les archives vont ressortir. Concernant cent soixante-deux personnes.

– Je leur souhaite bien du plaisir, dit Mavis. Je me demandais quand Little Rock s'intéresserait vraiment à tous nos *desaparecidos*. Parce que c'est tout de même bizarre, quand on y pense, pour une petite ville comme Niceville.

Elle se redressa et lança au jeune Black en uniforme Riposte armée :

– Dale, viens un peu ici, je vais te présenter un authentique héros de la guerre.

Nick réprima une grimace et sourit au vigile qui s'approchait pour lui serrer la main.

– Ravi de vous connaître, inspecteur Kavanaugh. Je m'appelle Dale Jonquil.

Il prononçait son nom « JON-kwill », sans rire. Certains petits malins se moquaient parfois de son patronyme.

Ils ne s'y risquaient pas deux fois.

Nick, qui n'aurait pas su distinguer une jonquille d'un marteau-piqueur, sourit, serra la main tendue et présenta Beau.

– Dale vient des Forces spéciales, lui aussi, dit Mavis.

Les regards des deux hommes se croisèrent, exprimant sobrement l'estime mutuelle.

– Quel corps ? demanda Nick.

– 20^e groupe des Forces spéciales. 3^e bataillon.

– Garde nationale ? Basée en Floride ?

– Oui, monsieur. On assurait la liaison avec les Forces de sécurité de l'Air Force à la base de Hurlburt Field à Mary Esther, mais on était surtout en soutien de la 7^e à Fort Bragg. Il se passait pas grand-chose dans notre zone d'opérations, au Mexique et en Amérique latine.

– Sauf la chasse aux narcos à la frontière.

– Oui, mais ça, on n'est pas censés en parler. Du moins pas encore. Donc pas de faits d'armes comme les vôtres, si je peux me permettre, monsieur. Tout le monde a entendu parler de vous. C'est un grand privilège de vous rencontrer.

Nick ne voulait pas se laisser entraîner sur ce terrain.

– Eh bien, je suis heureux que vous soyez revenu sain et sauf, Dale. Vous pouvez me dire ce que vous avez vu... là ?

De la tête, il désignait Temple Hill. Il fut très surpris de voir le visage du jeune homme se fermer.

– Honnêtement, monsieur, je ne sais pas trop quoi en penser. La vieille dame s'est volatilisée, pour ainsi dire. Et son jardinier aussi. Le sergent Crossfire et moi-même avons tout passé au peigne fin, on n'a rien remarqué d'anormal. Et pourtant, on n'avait pas envie de...

– ... s'éterniser, compléta aussitôt Mavis.

Nick réfléchit un instant.

– On devrait faire un tour dans la maison pour voir par nous-mêmes, dit-il.

– Oui, allez-y, répondit Mavis.

Nick mit la voiture en prise, puis s'arrêta pour regarder les badauds de l'autre côté de la rue.

– Vous leur avez parlé ?

– Oui, monsieur, répondit Dale Jonquil. J'ai pris leurs noms et leurs numéros de téléphone. Personne n'a vu quoi que ce soit de particulier. Ils ont cru qu'il y avait une fête, vu que c'est resté éclairé toute la nuit et qu'on entendait de la musique. Mais nous sommes dans la Chase, monsieur, et chacun tient à préserver sa vie privée, alors personne n'a appelé Riposte armée et personne n'est venu voir ce qui se passait.

– Merci, Dale. Mavis, tu restes ici ?

Mavis fit signe que non.

– On a un forcené qui s’est barricadé à Saint-Innocent. Il faut que j’aille superviser le déroulement des opérations. Dale va rester, lui. Cette maison est dans son secteur.

Nick allait repartir sans relever ce qu’elle venait de dire quand il se ravisa. Un forcené, c’est-à-dire un malade mental barricadé, arrivait en deuxième position des urgences dangereuses dans le manuel.

– L’église orthodoxe Saint-Innocent ? Sur Peachtree Boulevard ?

Mavis confirma, surprise par l’expression de Nick.

– Tu as le nom du forcené ?

– Deux secondes, fit-elle en décrochant son talkie.

– Delta Zero, ici Écho Six Actual. Tu as le nom du forcené de Saint-Innocent ? Ouais ? OK, je suis à cinq minutes. Dis aux gars de m’attendre et de ne pas bouger.

Elle remit le talkie dans sa ceinture.

– Un certain Kevin Dennison. Ce serait le bedeau. Il a pris le prêtre et deux enfants en otages et les a enfermés dans la sacristie.

– Oh, merde ! s’exclama Nick.

– Tu le connais ?

Nick lui résuma en quelques mots le contenu du mail reçu le matin même par Tig Sutter. Mavis comprit tout de suite. Son visage s’assombrit.

– Waouh. Et vous ne lui êtes pas tombés dessus aussitôt ?

– Non, pas sur une dénonciation anonyme. Tig voulait y aller en douceur, il ne voulait pas foutre la vie du gars en l’air avant d’avoir lu les rapports du Maryland.

– Eh ben dis donc, y a quelqu’un qui lui en veut, et pas qu’un peu ! Un journaliste du *Register* a appelé le curé, il lui a dit qu’il avait eu des informations sur un pédophile qui travaillait dans l’église, et le camion de la télé est arrivé quelques minutes après. Dennison a pété les plombs. Il s’est enfermé dans la sacristie. Tu es sûr que c’est pas un de chez nous qui a appelé ?

– Ça m’étonnerait. Mais si c’est le cas, je peux te jurer qu’avant le coucher du soleil il sera dans la rue les quatre fers en l’air. En attendant, vas-y mollo avec ce type. Il y est peut-être pour rien.

– Si je peux. De toute façon, il a franchi la ligne rouge. Il va bien falloir réagir.

– Oui, mais prudence, d’accord ? Nous, on va d’abord faire notre boulot ici. Tiens-moi au courant sur l’affaire Dennison, si tu peux, d’accord ?

Mavis acquiesça.

Nick se tourna vers le vigile.

– Dale, on va en avoir pour une heure environ dans la maison. Reste ici, surveille la zone et tiens les badauds à distance, OK ?

– À vos ordres, répondit aussitôt Jonquil.

Nick allait embrayer quand Mavis posa sa main sur son avant-bras.

– Nick, quand tu seras dans la maison, surtout fais gaffe aux miroirs...

– Aux miroirs ?

Une expression étrange traversa son visage d'habitude ouvert et sympathique. Elle cherchait ses mots.

– Eh bien, je... nous... Dale et moi, tous les deux... on a comme qui dirait... vu des choses dans les miroirs. Dale a vu une jolie jeune fille avec des cheveux bruns, de grands yeux et une robe d'été verte. Je veux dire, il a vu son reflet dans un miroir, mais quand il a regardé derrière lui, il n'y avait personne.

– Et toi, Mavis, tu as vu quelque chose ?

Mavis avait perdu son aisance naturelle.

– Oui. Mais enfin peu importe. Sans doute un fantasma sorti de ma foutue imagination. J'ai pas envie d'en parler pour le moment. Un jour peut-être, devant une bière. Tu sais, la maison est pleine de trucs en verre, des grandes fenêtres, des miroirs et des objets en métal poli partout, on se croirait à l'intérieur d'un vase en cristal taillé, ou dans ces jouets, là, les cas-de-hidoscopes. Quand tu traverses la maison, tu crois voir des choses du coin de l'œil mais quand tu tournes la tête, il n'y a plus rien. C'est pour ça que je te préviens, faut pas que tu aies peur des miroirs.

– C'est pas vraiment ce que tu m'as dit, il y a un instant.

Elle resta silencieuse, lui tapota l'avant-bras et se redressa.

– Non, c'est pas ce que je t'ai dit. Je serai chez moi vers 18 heures. Appelle-moi si tu as envie d'en parler.

– Tu as des raisons de penser que je vais t'appeler ?

Mavis haussa les épaules et lui tapota de nouveau l'avant-bras. Nick l'observa, puis appuya sur l'accélérateur. La voiture s'engagea dans l'allée qui montait vers la grande maison. Nick se gara sur une allée de briques rouges, devant un garage à trois portes, à côté d'une antique Packard aux couleurs de la Floride.

Nick et Beau sortirent de la voiture et sentirent une légère bruine. Ça et là, des taches de ciel bleu apparaissaient entre les nuages gris. La pelouse devant la maison embaumait l'herbe fraîchement tondue et le jardin encore trempé de pluie, où se mêlaient magnolias, bougainvillées et érables du Japon, était luxuriant.

Beau essaya d'ouvrir la portière de la Packard, fit sauter la serrure et se pencha pour inspecter l'intérieur.

Nick le laissa faire et traversa l'allée vers l'escalier qui menait à une large galerie au sol constitué de lames de bois peint, où étaient disposés d'élégants fauteuils à bascule.

La porte était grande ouverte, un long tapis persan se déployait dans l'ombre sur toute la longueur du hall d'entrée, large corridor orné de bois verni et de lampes et appliques Art nouveau en verre multicolore.

À droite, dans le hall, une porte donnait sur une pièce ronde et une autre, à gauche, sur une bibliothèque remplie de livres soigneusement rangés. Tout

au bout du couloir, à près de vingt mètres de l'entrée, une vaste cuisine peinte en blanc ouvrait sur l'arrière de la demeure.

Il s'arrêta sur le seuil, écoutant la vieille maison de bois grincer, craquer et gémir sous la chaleur du jour qui réchauffait ses vieux os.

Dans l'angle supérieur de la porte, il aperçut une petite caméra fixée sur un support pivotant, son voyant lumineux comme un petit rubis dans l'ombre bleutée du toit de la galerie. Une caméra de surveillance, remarqua-t-il, il faudra penser à visionner les enregistrements.

Puis il regarda de nouveau vers l'intérieur de la maison. Tout au fond du hall, une silhouette se dressait, découpée par la lumière provenant de la cuisine. Sa respiration s'arrêta, son sang se glaça et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

Il ferma les yeux, les rouvrit. Elle était toujours là : grande silhouette noire recouverte de la tête aux pieds d'un voile noir, sans visage, parfaitement immobile.

Une femme, une musulmane, en niqab noir.

En un éclair il se ressaisit et sortit son Colt. Beau, qui avait perçu le geste de Nick, enjamba les marches derrière lui, vif et souple, le pistolet à la main. Nick, bras tendus devant lui, visa la forme noire toujours immobile, le cœur battant la chamade, la gorge serrée à lui faire mal.

Beau était à ses côtés, son arme braquée dans la même direction, vers le fond du hall.

– C'est quoi ? demanda-t-il dans un souffle.

– La femme en noir, au fond du hall, répondit Nick d'une voix blanche et tendue. Si elle bouge, tu lui en tires deux dans la tête. Pas dans le corps. Dans la tête !

Beau essaya de distinguer ce que Nick avait vu. Il ne comprenait pas bien ce qui se passait, mais lorsqu'il aperçut une vague forme en contre-jour, il suivit Nick qui avançait rapidement, son arme à hauteur des yeux, avec en ligne de mire le haut de la silhouette noire, quinze mètres devant lui. Ce qu'il éprouvait à ce moment-là n'avait rien à voir avec la réaction normale d'un officier de police.

Beau, un peu perdu mais prêt à tout, le couvrit. Il lui emboîta le pas dans le couloir lambrissé, son pistolet à bout de bras, regardant de part et d'autre à mesure qu'ils avançaient.

Lorsqu'ils furent arrivés aux deux tiers du couloir, l'image d'une grande femme charpentée en niqab se réduisit à un pilier noir couvert de hiéroglyphes, situé dans une niche à l'entrée de la cuisine et se reflétant dans les panneaux d'une porte vitrée.

Nick s'arrêta net et Beau manqua de lui rentrer dedans. La jambe gauche prise d'un tremblement convulsif, Nick resta immobile, comme figé sur place. Il avala péniblement sa salive, baissa son arme, fit un quart de tour et s'adossa au mur, haletant, les jambes tremblantes, le visage livide et couvert de sueur.

– Nick, qu'est-ce qui se passe ? Nick ? Ça va ?

Nick leva la main, paume ouverte, reprenant peu à peu ses esprits, puis il indiqua d'un geste la cuisine, signifiant que Beau devait aller y faire un tour.

Beau le regarda un moment, se demandant si Nick n'était pas en train de faire une crise cardiaque, puis il s'avança dans le hall et pénétra dans une vaste cuisine blanche et lumineuse.

Dans la pénombre du couloir, Nick avait les yeux dans le vide. Il essayait de chasser de son esprit l'image d'Al Kuraybah et du Wadi Doan, l'image de ce village escarpé au fond d'une vallée déchiquetée entourée de murailles en grès de trois cents mètres de haut.

Il entendait le vent dans les buissons et le bruit sourd des rafales d'armes automatiques résonnant dans toute la vallée. Il ferma les yeux et appuya sa tête contre le mur.

Les lames de parquet craquèrent à côté de lui. Il rouvrit les yeux. Beau le regardait d'un air soucieux.

– Nick, qu'est-ce que vous avez vu ? Qu'est-ce qu'il y avait ?

Nick n'avait pas l'intention de lui raconter l'épisode du Wadi Doan, ni à lui ni à personne.

– Je suis désolé de t'avoir fait flipper. J'ai cru voir... une femme... au fond du couloir. J'ai cru qu'elle avait une arme à la main. Qu'est-ce que tu as vu, toi ?

Beau secoua la tête, plissa les yeux.

– À vrai dire... je ne sais pas. J'ai vu ce pilier noir, qui avait l'air d'onduler dans la glace. Mais rien qui ressemblait à une femme.

Nick se ressaisit non sans mal et s'écarta du mur.

– Fais pas attention. Mavis a beaucoup d'imagination. Rappelle-moi de lui en parler, tout à l'heure. On va explorer la maison, lentement et prudemment, d'accord ?

Beau, soulagé de constater que Nick avait retrouvé son état normal, acquiesça avec un regard de bon chien policier.

– OK. On commence par où ?

– Il y a une caméra de surveillance au-dessus de la porte. Regarde si tu peux dénicher l'enregistreur. On y trouvera peut-être des images intéressantes.

– J'y vais, dit Beau.

Il remonta le couloir en sens inverse, vers la porte d'entrée. Nick se secoua une dernière fois, inspira profondément, expira lentement et pénétra dans la pièce octogonale.

C'était un vaste salon aux murs jaune pâle, au plafond orné de moulures blanches, éclairé par de hautes et belles fenêtres, avec un lustre en verre coloré. Le plancher était soigneusement verni, les fenêtres scintillaient dans la lumière nettoyée par la pluie qui entraînait à flots par les vitrages à l'ancienne.

Deux fauteuils rembourrés faisaient face à une imposante chaîne stéréo datant des années 1950 et à un téléviseur General Electric encastré dans un meuble de bois clair. Sur une table basse placée à côté d'un des fauteuils, il aperçut une télécommande noire et un gros verre en cristal à moitié rempli

d'un liquide ambré.

Nick se baissa, renifla le verre – du scotch, éventé et tiède, qui était visiblement resté là toute la nuit. Par terre, un couvre-pied qui avait dû glisser lorsque Delia s'était levée.

En admettant que ce soit bien Delia qui était assise dans ce fauteuil.

Il effleura la télécommande de la stéréo avec le bout d'un stylo bille et le son lugubre d'un violoncelle retentit soudain de manière assourdissante dans la pièce. La gouvernante, Alice Bayer, avait dit avoir éteint la chaîne quand elle était entrée dans la maison. Nick l'éteignit de nouveau, puis, toujours avec la pointe du stylo, alluma la télévision.

L'écran s'éclaira lentement. L'image en couleur qui apparut était celle de la porte d'entrée, prise évidemment par la caméra de surveillance. Beau était à genoux, en train de repérer le trajet du câble vidéo.

OK.

Elle est assise dans ce fauteuil, un verre de whisky à la main, et écoute une sonate pour violoncelle. Un agréable et paisible vendredi soir. Et puis quelque chose la dérange. Pas le téléphone. Y a-t-il une cloche à la grille ? Il faudra aller jeter un œil. Probablement pas. Peut-être la sonnette. Oui, parce que avant de se lever pour aller ouvrir elle actionne la télécommande et passe en mode vidéosurveillance pour voir qui est à la porte.

Donc, quel que soit le visiteur, il n'y a rien qui l'inquiète. C'est quelqu'un qu'elle connaît. Un ami, peut-être ? Le jardinier ? Gray Haggard ?

Peut-être l'attend-elle ?

Mais si c'est le cas, pourquoi actionne-t-elle la vidéosurveillance ?

Après tout, Delia est peut-être une vieille chouette complètement parano.

Avec Beau, ils allaient devoir tout vérifier : ses notes personnelles, ses comptes bancaires, etc. Le Service des personnes disparues avait d'ores et déjà envoyé son signalement à tous les effectifs de la ville et du comté.

Si elle avait juste fugué – sur un coup de tête –, on la retrouverait facilement. Mais pourquoi auraient-ils fugué tous les deux ? À moins qu'elle n'ait disparu avant que Haggard arrive dans la maison, et qu'il se soit lancé à sa recherche. À moins aussi qu'ils ne soient partis ensemble.

Mais sans sa voiture ?

Ni celle de Delia ?

Avait-elle une voiture ?

Oui.

Une Cadillac Fleetwood 1975 bleu marine, un monument qui ne serait pas passé plus inaperçu sur la route qu'un zeppelin. Mais, selon le rapport, la voiture était en réparation. C'est pourquoi Alice Bayer avait fait les courses.

Non. Ils ne sont pas partis en virée ensemble. Leur disparition ne se réduit pas à l'escapade nocturne de deux vieillards plus ou moins séniles.

Pour autant, la maison ne révélait rien de particulier. Delia possédait beaucoup d'objets de valeur, mais aucun n'avait l'air de manquer. Le vol ne semblait pas un mobile à retenir. L'opulence de la maison et de tout ce qu'elle

contenait attestait que Delia vivait au sommet de la chaîne alimentaire de Niceville. Mais enfin, c'était une Cotton, et les Cotton régnaient sur les lieux en maîtres incontestés depuis plus d'un siècle.

Au centre de la pièce, il tourna lentement sur lui-même, essayant d'imaginer ce qui avait pu se passer. Il remarqua la grande porte vitrée à double battant qui séparait la pièce où il se trouvait de ce qui semblait être une salle à manger aux murs lambrissés.

La porte était fermée et le verre ancien, ridé comme le fil d'une eau courante, laissait à peine deviner ce qu'il y avait derrière, du bois sombre, du laiton, des objets brillants et un grand lustre au-dessus de la table, étincelant comme les feux de Bengale de la Fête nationale.

Il s'approcha de la porte pour regarder à travers les vitres et comme il tendait la main vers la poignée dorée, il sentit quelque chose craquer sous sa semelle.

Il regarda par terre et vit un petit éclat qui ressemblait à un morceau de charbon rougeoyant, déchiqueté et difforme, de la taille d'un dé à coudre. Il le ramassa et le fit rouler dans sa paume. Il était tiède comme du sang, presque chaud, et ce n'était pas du charbon.

Il s'agenouilla et passa sa main sur les lames du parquet, elles aussi mystérieusement tièdes. Peut-être un conduit d'eau chaude passait-il là-dessous.

Il sentit un autre petit débris sous sa main, le ramassa. C'était un fragment en forme d'étoile aux bords tordus, comme s'il avait été arraché d'un objet beaucoup plus volumineux par une explosion puissante. Pour le soldat qu'il avait été, ces petits fragments de métal ressemblaient à du shrapnel.

Il se releva, mit les fragments dans sa poche et regarda plus minutieusement autour de lui. Le vernis du parquet était marqué, bruni, comme s'il avait été décapé ou brûlé. En tout cas, la tache se prolongeait sous les battants fermés.

Il ouvrit toute grande la double porte.

La salle à manger, spacieuse et élégante, était en ordre, les chaises lyres alignées en rang serré autour d'une grande table en bois marqueté, brillant comme de la topaze et réfléchissant la lumière du lustre de cristal accroché au plafond.

La tache de corrosion, ou de brûlé, continuait sur près d'un mètre dans la salle à manger, comme si on avait jeté un produit sur le parquet – un produit assez fort pour attaquer les couches de vernis accumulées.

Mais ça ne collait pas avec l'état impeccable du reste de la maison. Les yeux rivés au sol, il s'aperçut alors que la marque, la tache, la brûlure, avait plus ou moins une forme humaine. La tête dans la pièce ronde, le torse sur le seuil et les jambes étendues côté salle à manger.

La silhouette ainsi formée n'était pas de petite taille. C'était celle d'une personne assez grande, un peu plus d'un mètre quatre-vingts. On eût dit que

l'homme – s'il s'agissait bien d'un homme – était resté étendu sur le dos, jambes pliées sur le côté, comme broyé par un poids énorme.

Absurde, évidemment.

Une tache, Nick, ce n'est qu'une tache.

Une marque sur le parquet. Aucune trace de sang, pas d'empreinte de pieds suggérant une agression ou une bagarre, aucun signe de violence.

Il s'agenouilla de nouveau, toucha le sol au milieu de la tache. Il était très chaud, sa température supérieure de plusieurs degrés à celle du parquet alentour.

Il faudra vérifier s'il y a un conduit d'eau chaude sous le parquet. Il repassa la main sur la surface, sentant le grain rugueux du bois séculaire. Le vernis avait entièrement disparu. Et la zone attaquée évoquait la forme d'un homme à terre. Il passa l'extrémité de son index sous ses narines : ça puait le brûlé, une odeur de tissu brûlé, avec un relent amer de cuivre.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans cette putain de maison ?

Son talkie se mit à biper : la voix de Beau derrière des crépitements d'électricité statique, une sorte de murmure rauque.

– Nick, vous êtes où ?

– Dans le salon. Et toi ?

– Au sous-sol.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

– Ça fait une minute que j'y suis. Je suivais le câble de la caméra. Il y a quelque chose ici, je ne sais pas ce que c'est, mais, Nick, faut vraiment que vous appliquiez tout de suite.

Les choses se compliquent pour Coker et Danziger

Sur la table de la salle à manger, entre Coker et Danziger, dans le cercle de lumière blanche d'une lampe halogène rapportée du poste de police, le frisbee robotisé marqué du logo Raytheon Global Navigation System reposait sur son écran de velours bleu, à l'intérieur de son sarcophage en inox.

À quelques centimètres du coude de Coker, une bouteille de Jim Beam. Les deux hommes avaient chacun dans la main un verre orné de motifs d'oranges et de raisins. En fond sonore, une musique enfumée, le solo de trompette de Jerry Goldsmith extrait de la bande originale du film *Chinatown*.

Coker aspira une dernière bouffée de sa cigarette et l'écrasa dans un cendrier en forme d'anneau de vitesse pour course de NASCAR. Il se carra dans son siège, qui grinça comme un portail rouillé, et observa le visage de Danziger, qui aspirait lui aussi une dernière taffe.

– Tu te souviens que tu t'es pris une balle dans le poumon que tu es en train d'asphyxier en ce moment ?

Danziger lui lança un regard de côté.

– Je m'en sers pas, de celui-là. Je redirige.

– Tu rediriges quoi ? La fumée dans l'autre poumon ?

– Ouai.

– Si tu y passes, Charlie, c'est moi qui empoche le tout.

– À propos, et Merle Zane ? Il a rappelé ?

Coker secoua la tête, pensif.

– J'ai eu trois appels en dix minutes. Chaque fois c'était son numéro qui s'affichait, et chaque fois que je décrochais, j'entendais un souffle, comme un jet de vapeur ou le bruit d'un souffleur de feuilles. Un animal aussi peut faire ce bruit-là. Un raton laveur ou un opossum. J'attendais que Merle dise quelque chose, mais rien ne venait. Le sifflement durait quinze ou vingt secondes, et puis ça coupait.

– Tu as essayé de le rappeler ?

– Oui. Après le troisième appel. Le portable a sonné deux fois et je suis tombé sur la messagerie vocale.

– Tu as laissé un message ?

– J’ai dit qu’il fallait qu’on se voie le plus vite possible, pour arranger les choses entre nous, qu’il lui suffisait de nous dire où il voulait qu’on se retrouve.

– Et il n’a jamais rappelé ?

Coker secoua la tête et se concentra un instant. Il essayait d’imaginer ce que Zane pouvait manigancer. Mais il renonça.

– Non. Jamais. Mais je lâche pas l’affaire, et s’il me vient une idée brillante, je t’en parle.

Coker se pencha en avant, tapota la mallette en métal.

– Bon, alors, pour ce frisbee cosmico-temporel... T’as une suggestion ?

Danziger prit son temps.

Dans un coin de la pièce, la Samsung à écran plat montrait des fourgons de police regroupés en désordre autour d’un grand bâtiment de briques rouges jouxtant une église Art déco. Au premier plan, une journaliste avec une coupe au carré s’adressait à la caméra, mais Coker avait coupé le son.

Un texte défilait en bas de l’écran : ÉPREUVE DE FORCE À L’ÉGLISE ORTHODOXE SAINT-INNOCENT. LE BEDEAU PREND DEUX OTAGES ET MENACE DE SE SUICIDER. LA POLICE NÉGOCIE...

– Une question, d’abord, dit enfin Danziger en avalant une gorgée de Jim Beam avec une grimace.

Il détestait le bourbon mais dans cette partie de l’État, quand on buvait un coup avec des flics, c’était ça ou rien. Tout seul, il préférait largement boire son pinot gris italien, frappé à faire mal aux dents, mais il ne tenait pas à ce que ça se sache.

– Accouche, dit Coker.

– Qu’est-ce que ce machin faisait dans un coffre à la First Third de Gracie ?

– C’est tout simple, répondit Coker. Il t’attendait pour que tu le piques et qu’on se fasse tous baiser au final.

– Oui, bon, à part ça ?

Coker réfléchit.

– Spontanément, comme ça, je dirais qu’il n’y avait aucune raison qu’il se trouve là. Si c’est vraiment un truc high tech ultrasecret, il devrait se trouver dans un coffre du siège de Raytheon à... Où ça, déjà ?

– Waltham. Dans le Massachusetts.

– Ou bien dans celui d’une de ces boîtes qui sous-traitent la R & D pour Raytheon à Quantum Park.

– Oui, c’est ce que je pense aussi.

– Tu sais quelle boîte travaille pour Raytheon à Quantum Park ?

– Ouais. J’ai été voir ça. Slipstream Dynamics.

– Slipstream Dynamics ? OK, donc tu peux imaginer que Slipstream Dynamics ne verrait pas d’un très bon œil que l’un de ses frisbees ultrasecrets soit enfermé dans un coffre de la First Third de Gracie ?

Danziger baissa lentement les yeux vers l'objet en question.

– Quand tu fouillais là-bas dans la chambre forte, tu n'as pas noté à qui appartenait le coffre ?

– Non, répondit Danziger. Il n'y a jamais de noms, que des numéros.

– Alors tu l'as pris...

– Parce qu'il était là !

– Et donc... s'il n'avait rien à y faire... ?

– D'abord, ça expliquerait pourquoi personne n'a jamais parlé, aux infos ou ailleurs, d'un machin-chose high tech qui aurait été dérobé à la First Third, ce qui veut dire que celui qui l'avait mis là n'avait pas l'aval de...

– ... de Raytheon, c'est ça ?

– Oui.

Coker réfléchit de nouveau. Danziger l'observait. Regarder Coker cogiter était toujours instructif.

– Tu te dis qu'ils aimeraient bien le récupérer ?

– Oui, c'est ce que je me dis.

Coker restait silencieux, alors Danziger remplit les deux verres de Jim Beam et s'alluma une des Camel de Coker. Il envisagea un instant d'arrêter de fumer, au moins jusqu'à ce que son poumon droit soit cicatrisé, puis il rejeta cette idée à la con, s'adossa à son siège avec un soupir de satisfaction et observa de nouveau Coker qui continuait à cogiter.

– C'est risqué, dit Coker, rompant soudain le silence.

Danziger hocha la tête.

– Buter des flics pour de l'argent, c'est risqué aussi. Au fait, il y en a pour combien ?

Coker désigna d'un air absent le plan de travail de la cuisine sur lequel trente-neuf piles de billets en liasse étaient alignées, à côté d'un tas moins impressionnant de bagues, bijoux et titres négociables provenant des coffres que Merle Zane avait pris le temps de vider, une fois la voiture chargée de tout le cash.

– On arrive à deux millions cent soixante-trois mille dollars, plus les à-côtés divers et variés.

Danziger n'en revenait pas.

– Waouh ! Je savais qu'il y en avait pour un paquet.

– La banque a annoncé une perte de deux millions et demi.

– Ils exagèrent toujours le montant, après un casse.

– Hé ! On a deux millions cent soixante-trois mille, plus le reste ! C'est tout ce que ça te fait ?

– Ça représente beaucoup d'argent, Coker. Il y a des gens qui disjonctent pour moins que ça. C'est trop.

– Qu'est-ce que tu veux en faire, alors ? En rendre une partie ?

Charlie eut l'air d'envisager l'option sérieusement.

– Je ne pense pas. Mais il faut qu'on garde la tête sur les épaules.

– La mienne va bien. Ça a été un sacré bingo, Charlie.

– C’est sûr. Sans compter le frisbee, dit Danziger, qui divisait dans sa tête deux millions cent soixante-trois mille plus le reste par un et jugeait le résultat tout à fait correct.

– Ouais. Sans compter le frisbee. Tu penses qu’on peut les faire cracher, avec ce truc ? À qui on pourrait en parler ?

– Probablement à Byron Deitz. C’est lui qui contrôle tous les systèmes de sécurité du périmètre.

– Et tu dis que Deitz est déjà en train de renifler cette histoire ? Boonie t’a dit pourquoi ?

– Deitz prétend qu’il veut se rendre utile. Genre fraternité de flic et tout le toutim. Et comme une bonne partie de la paye de Quantum Park se trouve ici dans la cuisine, il invoque la conscience professionnelle.

– Conscience professionnelle, mon cul ! Deitz ne s’intéresse qu’à Byron Deitz. Boonie et les fédéraux ne vont pas laisser un chien fou comme lui fourrer ses sales pattes dans leur enquête. Marty Coors non plus. Et je me mets à leur place. Tu dis que Deitz s’est rancardé sur Lyle Crowder ?

– C’est un fait, dit Danziger.

– J’aime pas ça. Lyle sait quoi sur nous ?

Danziger haussa les épaules.

– S’il balance – et il va pas le faire, vu qu’il a tué deux vieilles et qu’il risquerait la seringue pour complicité d’assassinat de flics –, personne ne le laissera négocier sa peine, alors qu’il y a quatre flics sous terre. En plus, il ne sait même pas qui nous sommes.

Il avala une gorgée de bourbon, tira sur sa cigarette et passa la main dans ses cheveux en brosse, les yeux dans le vague.

– Non. Écoute, tout ce qu’il peut dire, c’est qu’il a reçu une grosse enveloppe par FedEx avec cinq mille dollars en coupures de cinquante et une lettre lui disant ce qu’il devait faire pour en toucher cinq mille de plus, c’est-à-dire foutre la merde sur l’autoroute à un moment déterminé. Si je comprends bien, Boonie est persuadé que le gars n’y est pour rien. Moi, ça m’arrange. On va bien voir la suite des événements. Il faut surtout pas qu’il change d’avis. De toute façon, buter Crowder ne ferait que le convaincre qu’il était davantage maqué avec les braqueurs qu’il le pensait. Il chercherait aussitôt les antécédents de Crowder, il découvrirait le paquet de FedEx, et là il commencerait à remonter la piste.

– Comment veux-tu qu’ils remontent jusqu’à nous ? Tu as mis des gants pour faire le paquet, et tu as donné une fausse adresse.

– Ouais. Mais liquider le complice, c’est le type même d’erreur fatale après un casse. C’est comme ça que les braqueurs se font coincer. Regarde ce qui s’est passé avec Merle. Tu as essayé de le descendre, et maintenant va savoir où il est et ce qu’il fait. On lui aurait gentiment donné sa part, il serait reparti chez les frères Bardashi heureux comme un pape. Si on essaie de liquider Lyle, peut-être qu’un de ses gardiens va se trouver dans la ligne de tir. Ou bien on ne fait que le blesser et alors il sait que sa seule chance est de tout

avouer aux fédéraux. Non. Dans le doute, écrase-toi. Et quand il n'y a rien à faire, ne fais rien. Tu me suis ?

Un temps de réflexion, puis Coker acquiesça.

– Ça marche pour moi, si tu le dis. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec le fric ?

– Le mieux, c'est de s'en tenir au plan de départ. On n'y touche pas pendant un an, en gros, et puis on commence à le dépenser au compte-gouttes, sans rien faire de trop voyant. Tiens, j'y pense... qu'est-ce que tu as fait du Barrett ?

– J'ai changé le canon et le percuteur. Je l'ai nettoyé et remis à sa place dans l'armurerie, au dépôt. J'ai jeté le vieux canon dans la Fosse du Cratère. Il dort avec les poissons.

– Y a jamais eu de poissons dans cette maudite Fosse, mon vieux. Cet endroit m'a toujours foutu les boules. Et le Python que tu as utilisé après, pour nettoyer les morts ?

– Il dort aussi avec les poissons.

– Et ma Chevrolet, ce vieux tas de boue ?

– Je l'ai amenée à Tin Town et je l'ai laissée sur Bauxite Row, à côté de la Bourse aux piquouses. Les clés dessus. J'ai attendu un petit moment. En moins d'un quart d'heure, elle n'était plus là.

– Merde, Coker, il y a mon sang dedans.

– Et alors ? On s'en fout, à moins qu'ils fassent un test ADN. Et l'ADN, il ne porte pas une étiquette microscopique qui dit : « J'appartiens à Charlie Danziger. » De toute façon, vu ce que ces gus vont en faire, ton sang va être enfoui sous seize couches de chiasse visqueuse de junkie. Aucun légiste au monde n'osera entrer dans cette caisse. Elle sera EMOPAC avant même que les flics la remarquent.

– EMOPAC : Et Merde, On Passe à Autre Chose.

– Ouaiip.

Charlie secoua la tête, un sourire aux lèvres.

– « Chiasse visqueuse de junkie », t'as dit ?

– Je m'essaie au style imagé.

– Laisse tomber.

Le téléphone de Coker, un vieux appareil fixe noir posé derrière lui sur un buffet, se mit à sonner.

Il se pencha en arrière. Décrocha.

– Coker.

Danziger entendait une sorte de bourdonnement assourdi dans l'écouteur, une voix de femme. Coker changea aussitôt de visage.

– Salut, Mavis... Non, ça va bien... Je suis avec Charlie Danziger, on boit un coup... Ouais, je sais, j'ai vu que ça passait aux infos, je vais regarder.

Il posa le combiné et, désignant la télé où la prise d'otages de Saint-Innocent passait désormais en continu :

– Charlie, tu peux remettre le son, s'il te plaît ?

Danziger s'exécuta et la pièce s'emplit de la voix surexcitée de la petite blonde coiffée au carré qui, dans son trench en vinyle, paraissait avoir quatorze ans.

« Pour le moment, il semble que les tractations ne progressent pas. Kevin David Dennison refuse toujours de répondre aux appels du négociateur. »

Coker et Danziger regardèrent l'écran pendant un moment, puis Coker fit passer son doigt devant sa gorge et Danziger coupa de nouveau le son. Coker avait repris sa conversation téléphonique, il écoutait attentivement, faisait quelques réponses laconiques. Il venait de reprendre le boulot.

– D'accord. J'ai compris. Et les hommes de Marty ?... Eh bien alors appelle Glynco et demande un... Quoi ? Benning ? Putain, c'est la merde ! Non, je comprends... Non, pas de problème... Dans combien de temps ? Ouais... ouais... On a l'accord de Mauldar pour faire ça ? L'accord écrit ? Bon. D'accord. T'inquiète, Mavis, je suis là dans un quart d'heure. J'ai tout mon matos dans le pick-up. Ouais. C'est bon.

Coker reposa le téléphone et regarda Danziger avec un large sourire.

– C'était Mavis Crossfire.

– Ouais. On la voit sur l'écran, là, derrière, à côté des voitures de police. Elle a besoin d'un tireur d'élite, c'est ça ?

– Au cas où.

– Et les gars de Marty, ceux du SWAT¹ ?

– Ils sont à Benning, pour un match.

– C'est pas trop le moment d'attirer l'attention sur tes talents de sniper, Coker.

– Et qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je lui dis que j'ai ma petite migraine ?

Coker se leva, sécha son Jim Beam, reposa le verre. Il était déjà dans l'action.

– Il faut que je me change. Tu veux venir avec moi ? Ça pourrait être intéressant, non ?

– Et pour faire quoi ? Te tenir la queue ? Aller chercher le café et les biscuits ? Je ne suis plus flic, moi. Il vaut mieux que je trouve comment négocier le frisbee bionique.

– Négocier ? Tu penses à quoi ?

– À baiser ce gros con de Byron Deitz.

– Comment ?

– On va lui revendre l'objet, non ?

– Bah, ouais.

– Il faut d'abord qu'on le prépare.

– Et comment tu vas t'y prendre ?

– Je vais te le faire valser dans Tin Town, la tournée des boutiques, putain ! Helpy Selfy, Piggly Wiggly, Winn Dixie, Lowes, tous les bars d'effeuilleuses. Quand il aura fini de tourner en rond, il verra plus la différence entre son cul et un sandwich thon mayonnaise. Et c'est là qu'on

pourra lui faire notre proposition.

- Ah ouais ? Ce serait plus marrant que tu viennes me tenir la queue.
- À vrai dire, je saurais pas trop comment m’y prendre.
- Demande à ta maman.

1.

Special Weapons And Tactics. Équivalent du GIGN. (*N.d.T.*)

Byron Deitz et Thad Llewellyn ont des mots

Byron Deitz disposait d'une palette d'émotions restreinte, qui furent mises ce jour-là à rude épreuve. Sur le parking détrempé de la First Third à Gracie, dans son Hummer, il guettait à travers son pare-brise constellé de gouttes la sortie d'un certain Thad Llewellyn, sous-directeur chargé des comptes professionnels, qui était censé monter dans son véhicule pour répondre à quelques questions foutrement simples.

Dans le même temps, ce sous-directeur n'était absolument pas pressé de sortir répondre aux questions foutrement simples de Byron Deitz.

De fait, il n'avait pas particulièrement apprécié le prélude à cet entretien, un échange avec Phil Holliman, proche collaborateur de Byron Deitz, son troisième œil, comme il se plaisait à se définir lui-même. Ledit prélude s'était joué au petit matin, sur le perron du vaste ranch de M. et Mme Llewellyn, dans un vallon ombragé, à deux pas de la route 336, à quelques kilomètres au sud de Gracie, domaine généralement, disons antérieurement, considéré par la famille Llewellyn (deux membres en tout) comme un havre de paix, à l'écart du tourbillon des mondanités de Gracie, d'ailleurs inexistantes.

Hélas, ce matin-là, la paix du lieu avait été troublée. À 6 heures. Mme Llewellyn – née Inge Bjornsdottir – avait vu sa séance de hatha yoga contrariée par un coup de boutoir sur la porte d'entrée, suivi d'une cavalcade de son mari dans l'escalier, avec dérapage contrôlé grâce à ses chaussons en agneau fourré, qui était allé ouvrir, la panique absolue déformant son maigre visage d'oiseau.

Mme Llewellyn avait assisté dans un état de transe avancé au bref mais néanmoins mémorable échange entre son mari et le Visiteur inattendu, un Noir gigantesque portant un costume anthracite, qui dominait de toute sa masse la silhouette servile du banquier.

Si le détail de la conversation lui avait échappé, le ton ne trompait pas – les menaces ont en effet des cadences spécifiques. En outre, en quittant les

lieux, l'inconnu avait claqué la porte à faire trembler les fenêtres.

Inge s'était alors avancée dans le hall, avec son justaucorps bleu ciel et ses chaussons rose vif à oreilles de lapin, et le couple était resté planté là, les yeux dans les yeux, tandis que dehors une grosse berline labourait leur allée circulaire et balançait une tonne de coûteux gravier en quartz sur leur perron « rustique authentique ». Le bruit du puissant moteur avait décré, faisant place à un silence pesant.

– Qui était cet horrible individu ? avait demandé Inge d'une voix claironnante, tandis que Thad se ratatinait devant elle comme une fougère en période de sécheresse.

– Il s'appelle Phil Holliman, avait répondu Thad, craintif. Il travaille pour Byron Deitz.

– Et que voulait-il à une heure pareille ?

Thad, qui n'avait pas été très clair sur l'origine des revenus complémentaires leur permettant d'entretenir cette jolie retraite ombragée, avait été en peine de lui répondre.

Prunelles affolées, nez pincé, lèvres tremblantes : Inge connaissait son mari. Consciente que charité bien ordonnée commence par soi-même, et qu'une femme ne saurait être mise en examen pour des faits qu'elle ignorait, elle avait toussoté d'un air réprobateur, serré les lèvres, puis, dans une volte-face qui avait fait couiner les chaussons-lapins, s'était retirée majestueusement dans sa salle de yoga, claquant la porte derrière elle et laissant son mari méditer les nuances de leur désaccord domestique.

Thad s'apprêtait maintenant à accéder à la demande matinale de cet horrible individu. Il était prêt à bondir de son box à la banque comme un diable jaillit de sa boîte, quelques battements de cœur après que le Hummer jaune de Byron Deitz se fut garé sur le parking.

Phil Holliman avait annoncé que l'événement se produirait sur le coup de midi, ce même jour.

Or il était midi pile, et le scénario de l'horrible individu était en train de se réaliser.

Comme on pouvait s'y attendre, la vue du Hummer de Deitz faillit provoquer une crise d'apoplexie chez l'émotif banquier. Il se précipita dans les toilettes pour boire un verre d'eau et avaler deux cachets de ce qu'il appelait ses pilules du bonheur, histoire de prendre des forces avant le combat singulier.

Dans le Hummer, Deitz grinçait des dents et entendait des noisettes craquer dans son crâne quand son système de communication OnStar se mit à sonner. Il fit un bond d'un mètre sur son siège et en avala son chewing-gum.

L'écran de l'ordinateur de bord affichait CRIM COMTÉ BELFAIR CULLEN. Il appuya sur le bouton RÉPONSE.

– Deitz.

– Byron, c'est Tig Sutter.

Bon Dieu de merde. Quoi encore ?

- Lieutenant, comment allez-vous ?
- Ça va, Byron, ça va. Vous avez une minute ?

Les portes vitrées de la First Third s'ouvrirent, et il vit se diriger vers lui la silhouette fluette de M. Thad, un parapluie rouge à la main, sautillant comme un lutin entre les flaques.

- J'allais entrer en réunion, Tig, mais si je peux faire quelque chose...

– Nick pensait vous appeler pour vous en parler, mais il est très pris par une affaire de disparition inquiétante...

Thad Llewellyn attendait devant la portière passager, clignant des yeux, scrutant à travers les vitres teintées, l'air lugubre mais résigné, voire vaguement rêveur.

Deitz actionna l'ouverture centralisée et Thad s'installa sur le siège passager, le dos à la portière.

Deitz posa le doigt sur sa bouche pour lui signifier de rester silencieux jusqu'à ce qu'on lui enjoigne de parler, et Thad acquiesça faiblement.

– Ça fait toujours plaisir de vous entendre, lieutenant. Comment va Nick ?

– Ça va, dit Tig d'une voix distraite. Dites-moi, vous avez suivi la prise d'otages à Saint-Innocent ?

Deitz, qui n'avait suivi que le fil plombé de ses pensées funestes depuis la veille au soir, dut avouer qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont parlait Tig Sutter.

Tig lui fit le récit complet : le mail anonyme accusant le bedeau, sa décision d'attendre les rapports du Maryland, puis l'affaire qui venait d'éclater au grand jour, les télé et la presse qui avaient déboulé avec tout leur attirail sur Peachtree Boulevard.

Deitz écoutait, vaguement incommodé par les halètements de Thad Llewellyn et les émanations de son eau de toilette mentholée. Il baissa une vitre, se demandant où Tig voulait en venir. Subodorant une requête qu'il pourrait exploiter comme monnaie d'échange contre des informations sur le casse de la banque, il tendait l'oreille.

Tig était arrivé au bout de son récit. Il y eut un silence, une hésitation.

Deitz sauta sur l'occasion.

– Vous voulez que je remonte jusqu'à ce délateur anonyme, c'est ça, Tig ?

– C'est ce qu'on avait l'intention de faire. Je veux dire, on pouvait envoyer une requête à Cap City, seulement voilà, ils sont tous sur l'affaire d'hier et nous, on n'a pas les ressources techniques nécessaires.

– Notre département Nouvelles Technologies est à votre disposition, Tig. J'ai un gars brillant, Andy Chu, actuellement sur son cul en train de jouer à Grand Theft Auto sur sa console. Il ne demandera pas mieux que de vous aider à traiter ce problème. À titre gracieux, bien entendu. Je ne vous cache pas qu'on est tous pas mal occupés à rechercher les braqueurs de la banque...

– Vous savez que c'est le FBI qui s'occupe de cette affaire, Byron.

– C’est vrai, mais la plus grande partie des fonds volés appartenait à Quantum Park et, comme vous le savez...

– Oui, je sais, ce sont vos clients. D’ailleurs, si un de vos gars entend parler de quelque chose...

– Cap City a déjà des pistes ?

– Comme je vous ai dit, nous ne sommes pas chargés de l’enquête. Si je comprends bien, ils pensent que ça s’est joué à l’interne. Boonie Hackendorff s’occupe du staff de la banque et des gens de la Wells Fargo. Il est quasi certain que le tireur était un professionnel et que l’arme était un Barrett 50.

– Ça devrait resserrer le champ des recherches, vous savez, de croiser les ventes de Barrett avec les tireurs d’élite militaires et professionnels, non ?

– Ouais, soupira Tig, ça restreint le champ à environ deux mille personnes, et encore si on se limite au territoire des États-Unis. Sans compter les tireurs amateurs, dont certains valent bien les professionnels. Au fait, votre collaborateur, Holliman, vous savez qu’il commence à nous filer des maux de tête ?

– Qu’est-ce qu’il a fait ?

– Eh bien, d’après ce qu’on m’a dit, il a passé presque toute la nuit dernière à Tin Town, dans la zone des boîtes de nuit, en se prenant pour le général Sherman. Il plaque les gens contre les murs, il fait flipper tous nos indic et informateurs. Il y est retourné ce matin, pour l’instant il est au Pavillon... Apparemment, c’est au sujet du casse. Ce que je comprends, comme je vous l’ai dit... N’empêche, Byron, ses méthodes sont inadmissibles. Boonie Hackendorff va vous appeler et Marty Coors est prêt à le faire arrêter pour ingérence dans le travail de la police, alors si vous voulez bien tirer un peu sur sa chaîne...

– Ah, merde. Je suis vraiment désolé, Tig. Je lui ai demandé d’aller un peu partout poser des questions, mais pas comme ça. Je vais lui dire d’arrêter...

– Ouais, ça serait bien. Il affole tellement les gens qu’ils n’osent plus parler. Bon, de toute façon, ce n’est pas pour ça que je vous appelle. Vous pensez vraiment que vous sauriez nous aider à remonter la piste de cette pourriture de hacker ?

– Vous pouvez me confirmer que c’est le même homme qui vous a contacté et qui a ensuite envoyé les mails à la presse ?

– Oui. Enfin, ça paraît évident. On a demandé une copie des mails reçus par le *Niceville Register* et Channel Seven, et aussi celui qui a été envoyé directement à l’église : ils sont parfaitement identiques. Le nôtre a été envoyé la nuit dernière vers 2 heures du matin. Les trois autres ce matin, un peu avant 10 heures.

– Il faut croire que notre client s’impatiente. Il cherchait l’événement.

– Alors il est servi ! Dès que c’est arrivé chez les gars de la télé, ils ont sorti le grand jeu. Ils ont contacté l’église, le prêtre venait de lire le mail et avait appelé Dennison, qui était déjà dans le presbytère. Ils en parlaient

calmement, mais quand les journalistes ont débarqué, Dennison a paniqué et ça a été la merde. Je veux faire tomber cet enculé, Byron. Pouvez-vous nous envoyer quelqu'un ?

– Pas besoin. Vous n'avez qu'à transmettre tout ce que vous avez. Vous avez de quoi écrire ? OK, écrivez : *techserve* – en un seul mot –, *techserve arobase securicom point com slash andychu*. Vous m'entendez ?

– Ouais, dit Tig en relisant l'adresse. Et son nom, vous avez dit... Andy... ?

– Andy Chu, sauf que dans l'adresse mail c'est en un seul mot : andychu. C'est bon pour vous ?

– Ça marche.

– J'appelle Andy tout de suite pour lui dire de quoi il s'agit. Andy est le meilleur pour ça, chez nous. Il pourrait bien revenir vers vous d'ici ce soir, peut-être même avant.

– Merci, Byron. C'est très chic de votre part.

– Heureux de vous rendre service. Et vous savez, pendant que je vous ai au téléphone, si vous y pensez, tout ce que vous pourrez me dire sur l'avancement de l'enquête sur l'affaire de Gracie – vous savez, en off, de policier à policier –, je prendrai ça comme une attention professionnelle. Mes clients ont une frousse bleue et j'aimerais pouvoir les rassurer. De toute façon, ce n'est qu'une histoire d'argent, hein ? Bon, vous avez entendu parler d'autre chose... ?

Il s'ensuivit un silence, durant lequel M. Thad goba discrètement une troisième pilule du bonheur et Byron fit de nouveau grincer ses molaires, tout en pensant qu'il venait de pousser le bouchon un peu loin.

– Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire d'autre, Byron. C'était un simple casse. Pourquoi ? Un de vos clients a déclaré une perte ?

Merde, se dit Deitz. *Ce gars pige trop vite. Ferme-la.*

– Non. Rien. J'essaie juste de réduire le champ d'investigation, de voir s'il y aurait pas un indice quelque part.

– Eh bien vous en savez autant que moi. Si j'entends parler de quelque chose, je vous appelle. Et j'envoie tout de suite ce mail à votre gars.

Tig raccrocha et pendant un moment Thad et Deitz écoutèrent la pluie qui martelait le toit de la voiture et leurs propres respirations. Renonçant à appeler Holliman sur-le-champ, Deitz se tourna vers le banquier.

– OK, Thad, il faut qu'on... Holà, ça va ? Vous avez l'air dans les vapes, vous.

En pleine phase de décollage, à deux doigts de la défonce et du sentiment d'être invincible, M. Thad lança à Deitz un sourire de Bouddha.

– Vous, mon ami byronique, mon... homme byronique... vous êtes beaucoup trop tendu.

Au ralenti, Thad cligna des yeux et gratifia Deitz d'un diagnostic limpide.

– Regardez-moi ça, dit-il, cette veine qui ressort sur votre front. Vous

avez le teint apoplectique. Vous avez besoin de repos, Byron, je vous assure. Voulez-vous prendre une de mes pilules du bonheur ? C'est de l'extase en flacon, mon cher. Le septième ciel. Vous voulez essayer ?

Le cerveau embrumé, Thad sortit le flacon de pilules et le montra à Deitz.

Celui-ci lut l'étiquette – Ativan –, puis regarda Thad.

– Merde. Vous en avez pris combien ?

– J'ai... (Thad, les yeux papillotants, tentait visiblement de réfléchir.) J'ai dû en prendre trois. Oui, c'est ça, trois.

Deitz lui arracha le flacon, le porta vers la lumière – il était à moitié plein de petits comprimés beiges – et fronça les sourcils. Il était contre l'usage des drogues, surtout si on en prenait pour atténuer l'effet Byron Deitz. Il posa le flacon dans le porte-gobelet situé entre les deux sièges avant.

Il le regarda fixement un moment.

Une pause zen, en somme.

Puis il balança sur la joue droite de Thad un revers qui fit rebondir sa tête contre la vitre passager avec un bang musical. Les nuages roses qui encombraient le cerveau du banquier s'entrouvrirent et un éclair de lucidité perça au travers de la brume euphorique.

Deitz perçut l'éclaircie.

– Une question, une réponse, Thad. Est-ce que tu as rancardé quelqu'un sur ce qui se trouvait dans mon coffre ?

Thad effleura la marque rouge sur sa joue.

– Non. Comment j'aurais pu ? Je n'avais aucune idée de ce qui se trouvait dans le coffre. Vous m'aviez seulement dit de le tenir à l'œil. Vous ne m'avez pas dit ce qui était dedans. Pourquoi ? C'était quoi ?

Deitz rumina un instant. Thad avait raison. Il ne lui avait jamais dit ce qu'il y avait dans le coffre. D'ailleurs pourquoi le lui aurait-il dit ?

– Ça te regarde pas. Les gars qui ont fait le casse, t'as pas une idée de qui ça pourrait être ?

Thad chercha désespérément à mettre son cerveau en demeure de s'intéresser à la question posée.

– Non. Rien de précis... Deux hommes blancs, avec ces masques, vous savez... Un assez massif, avec des yeux bleus, l'autre avec des yeux sombres et... et...

Sa voix allait mourant et Deitz avança la main, lui pinça le nez entre le pouce et l'index, et le tordit violemment. Il arrêta quand le sang se mit à jaillir sur la chemise de M. Thad. Puis il le prit à la gorge et commença à serrer.

– Donne-moi un peu plus d'infos, dit-il, les dents serrées, les yeux à moitié fermés, d'un air effrayant que sa famille connaissait bien. Ou je te tords le cou, là, sur-le-champ.

Des larmes de douleur roulaient sur les joues de Thad, il avait les yeux exorbités, du sang coulait de son nez écarlate. Il fixa Deitz avec le regard totalement absent d'un homme à qui il ne reste plus que trois neurones en

activité. Il ne sentait plus ses orteils et un tiède engourdissement l'envahissait.

Deitz le secoua comme un balai à chiottes, mais même lui voyait bien que le banquier avait son compte.

Le gars cligna des yeux, puis ses paupières se fermèrent et sa tête s'affaissa en avant, seulement retenue par l'avant-bras tendu de Deitz. Après un long silence, et dans un chuchotement rêveur, M. Thad déclara distinctement :

– Criton, nous devons un coq à Esculape¹.

Deitz grogna de dégoût et lui lâcha la gorge. Thad s'effondra sous la boîte à gants.

– Les bottes... murmura-t-il au bout d'un moment, du plus profond de cet espace. Le plus grand avait des bottes de cow-boy bleu marine. Je n'avais jamais vu de bottes de cow-boy bleu marine...

Sa voix se réduisait à un soupir. Tout n'était plus que silence, seulement troublé par le grognement de rage de Deitz.

Des bottes ? songea Deitz, saisissant le flacon de comprimés de Thad et le faisant tourner entre ses doigts, devant ses yeux, l'air absent.

Beth, son abrutie de femme, prenait souvent de l'Ativan pour contrer l'effet Deitz. De petites pilules blanches avec un T gravé. Celles-ci étaient différentes, plutôt des comprimés de couleur beige, mais qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? D'ailleurs, pourquoi ne pas en prendre un tout de suite ?

Il était sacrément stressé, pas de doute.

Le flacon entre ses doigts épais, il écoutait Thad Llewellyn respirer avec difficulté. Il était évident que le petit banquier ne supportait pas ses médicaments. Il soupira, se dit que tous les gens qui croisaient sa route étaient finalement très décevants. Il jeta le flacon dans le porte-gobelet et démarra.

Ce que Deitz ne savait pas, tandis qu'il manœuvrait pour sortir du parking, c'était que les médicaments que le petit banquier inconscient, recroquevillé sous la boîte à gants, ne supportait visiblement pas n'étaient pas du lorazepam, la molécule de l'Ativan, mais une substance connue des chimistes sous le nom de méthylènedioxyméthamphétamine 3.4. Ce que les banquiers archistressés et à demi étranglés appelaient « pilule du bonheur » était en fait un produit bien connu dans le monde de la nuit sous le nom d'ecstasy.

Pendant ce temps-là, dans la tête de Deitz, accompagnant ce mystérieux bruit de noisettes écrasées, la même phrase tournait en boucle : Des bottes de cow-boy bleues ?

1.

Dernières paroles de Socrate, selon Platon. (*N.d.T.*)

Merle Zane prend le car bleu

Le Blue Bird, ancien car de ramassage scolaire repeint en bleu pervenche depuis des lustres, fit une entrée poussive à la gare routière de Memorial Button Gwinnett, au centre de Niceville, et s'arrêta sous l'abri en tôle du quai dans un crissement de freins cacochymes.

Le chauffeur était un Noir âgé à l'allure militaire, aux yeux jaunis et à la chevelure neigeuse. Il se retourna et sourit de toutes ses dents en or aux passagers, environ deux douzaines d'ouvriers burinés, de tous âges et de diverses nationalités, en vêtements de travail, certains déjà dans le car au portail de la plantation Ruelle, d'autres montés à Sallytown ou à l'hôpital des Portes de Galaad, d'autres enfin ayant hélé le car par un fanion à la croisée des chemins de campagne, sur le trajet.

– Niceville, messieurs, dit le chauffeur en se levant de son siège.

Puis il annonça comme à son habitude :

– Terminus de la ligne. Pour ceux qui reprennent le car ce soir en sens inverse, je vous invite à vous trouver à 23 heures sur ce quai. La plupart des sièges sont déjà réservés, le car sera complet, n'oubliez pas de faire poinçonner votre billet de retour en sortant, si vous voulez avoir de la place. La route est bien longue et bien fatigante, à pied dans le noir. Combien ont perdu leur chemin... Dieu vous bénisse, je vous souhaite un excellent séjour à Niceville.

Merle avait mal au dos et sa blessure, malmenée par cinq heures de petites routes, l'élançait. Il se leva, ramassa son sac – le vieux paquetage militaire que Glynis Ruelle lui avait prêté. Il suivit d'un pas traînant les autres passagers dans l'allée centrale, ses bottes claquant sur le sol métallique du car.

Dans le sac, il avait mis des vêtements, un Colt Commander calibre 45 de 1911 et deux chargeurs de rechange. Glynis Ruelle n'avait pas pu trouver de munitions pour le Taurus 9 mm, mais elle disposait en revanche de plusieurs boîtes de balles de 45 pour le Colt.

Le poids du sac avait un côté rassurant, car il était de retour sur le fief de Charlie Danziger.

Il avait beaucoup plu dans cette partie de l'État, mais au moment où il posa le pied sur les lames de bois du quai, le ciel sembla se dégager. Il perçut le flux puissant de la Tulip, de l'autre côté de la gare, gonflée par les fortes pluies de la matinée.

La gare routière empestait l'humidité, la moisissure, la fumée de cigarettes et de cigares, et les ordures en décomposition. Derrière les portes se pressait la foule de Niceville, une ville d'un autre siècle, rongée par le temps et comme prise dans une nasse de lignes électriques et téléphoniques.

On ne discernait pas de plan directeur. Les rues étaient étroites, les églises au clocher pointu dépassaient des toits irréguliers, les balcons en dentelle de fer forgé étaient soutenus par des colonnes en fonte ouvragée sous lesquelles les deux côtés de la rue n'étaient plus qu'une succession de patios ombragés.

Les nuages se dissipaient et sous la lumière, plus vive et plus diffuse à la fois, la ville prenait des airs de photo, de calendrier d'avant-guerre. La moiteur du printemps y faisait naître une odeur d'humus, une odeur de tombe tout juste creusée.

C'était peut-être une peur superstitieuse, le contrecoup des émotions, l'effet des antidouleurs, mais Niceville semblait émettre une sorte de vibration. Une énergie la traversait, qui la poussait ou la soulevait, comme un câble sous tension ou une rivière souterraine, et cette énergie-là n'était pas bienfaisante. Quelle que fût cette force mystérieuse, elle n'aimait pas les hommes. Il y avait quelque chose de *carrément anormal* à Niceville, pensait Merle, voilà tout. Il serait heureux de quitter la ville quand toute cette histoire serait réglée.

Drôle d'histoire, d'ailleurs.

Les passagers du Blue Bird étaient en train de se disperser, s'éloignant chacun dans une direction différente. Ils ne s'étaient pas adressé la parole durant le trajet.

Merle avait eu à côté de lui un vieillard chenu, grand et maigre, pantalon beige et chemise à carreaux. L'homme au visage maussade avait passé son temps à regarder défiler le paysage par la fenêtre, l'air perdu, ses fines lèvres bleues remuant en silence.

Il lui avait demandé son nom, mais le vieil homme s'était contenté de se tourner vers lui et de ciller lentement, comme s'il voulait le faire disparaître, puis il s'était replongé dans sa contemplation des champs et des villages, une profonde tristesse se dégageant de toute sa personne.

Merle croisa une voiture de la police municipale qui passait au ralenti, les deux flics à l'intérieur parfaitement indifférents à lui comme au reste du monde.

Du coup, il se détendit. Si un avis de recherche circulait, l'image diffusée ne correspondait pas à sa physionomie actuelle. Dès que la voiture de patrouille eut tourné le coin de la rue, il se dirigea vers la grand-place et l'hôtel de ville, reconnaissable à son dôme colossal.

Le bâtiment voisin, en briques rouges, devait être la bibliothèque, exactement à l'endroit indiqué par Glynis. L'hôpital Notre-Dame-de-Grâce, toujours selon Glynis, se trouvait à un pâté de maisons derrière la bibliothèque, sur Forsythia Street.

Après, c'est à toi de jouer, avait dit Glynis.

Il porta la main à la poche arrière de son jean, où se trouvait le portefeuille bourré de billets que Glynis lui avait donné, contenant un permis de conduire avec la photo noir et blanc d'un quadragénaire glabre : John Hardin Ruelle, Plantation Ruelle, 2950 Belfair Pike Road, route secondaire 336, comté de Cullen. Sa nouvelle identité.

Il balança le sac sur son épaule et plongea dans l'indifférence de la foule pour gagner l'hôpital. Un tramway bleu marine et jaune d'or, rutilant comme un jouet neuf, le dépassa dans un grondement. À l'intérieur, les gens regardaient droit devant eux, le visage immobile, inexpressif.

On aurait dit des cadavres.

Un pâté de maisons plus loin, à l'intersection de Forsythia et de Gwinnett, il vit une mosaïque d'écrans de télévision dans la devanture d'un magasin. Quelques passants s'étaient agglutinés pour regarder la même image démultipliée.

Merle s'arrêta en retrait des badauds, assez grand pour voir par-dessus leurs têtes. Apparemment, on se trouvait en pleine opération policière. Des voitures de service et des flics en uniforme se massaient devant une église et une ambulance attendait à l'arrière-plan.

Il n'y avait pas le son – soit il avait été coupé, soit il était trop bas pour franchir la vitrine. Une journaliste blonde parlait pourtant face à la caméra et un texte défilait au bas des écrans : LA PRISE D'OTAGES SE POURSUIT À L'ÉGLISE ORTHODOXE SAINT-INNOCENT.

Merle regarda un moment les images retransmises en direct, mais la situation semblait dans l'impasse, alors il s'engagea dans Gwinnett Street sous un soleil maintenant éclatant. Il leva les yeux et vit, au-dessus de la ligne irrégulière des toits de la rue commerçante, dans une brume lumineuse, un grand bouquet d'arbres au sommet d'une haute muraille calcaire, dont la paroi abrupte semblait penchée sur la ville.

Coker lui avait un jour parlé du Mur de Tallulah et du lac sans fond, la Fosse du Cratère. Merle avait retenu que ce lac devait être un lieu maléfique, hanté par quelque chose auquel personne ne voulait penser.

Si un malheureux trou dans le sol suffisait à foutre la trouille à un dur à cuire comme Coker, raison de plus pour ne pas faire de vieux os dans cette ville.

Le soleil brillait et l'on distinguait un nuage de petits grains noirs qui tournait autour des branches supérieures d'un arbre plus haut que les autres, au milieu de la forêt : des corbeaux, un vol gigantesque de corbeaux qui pourchassaient quelque chose, sans doute un faucon ou un aigle. Il entendit alors un cri, un croassement rauque, cette fois tout près de lui.

Un groupe de corbeaux était perché sur une ligne électrique distendue, à une quinzaine de mètres, du côté ensoleillé de Gwinnett Street.

Ils le regardaient fixement, accompagnant parfois leurs déplacements d'un battement d'ailes noires, tête inclinée pour mieux le toiser. Leurs becs acérés étincelaient, leurs plumes miroitaient comme du verre au soleil et ils se balançaient d'une patte sur l'autre, l'œil courroucé, comme offensés par sa présence.

L'espace d'un instant, il se sentit envahi par une étrange sensation d'irréalité. Une peur irrationnelle le fit trembler de la tête aux pieds. La bande de corbeaux explosa vers le ciel dans une cacophonie de croassements stridents. Elle forma un nuage épais qui vira au-dessus des chênes de Gwinnett Street, puis s'effiloche au loin dans le ciel bleu comme un serpent in de cendres noircies s'échappant d'un immeuble en feu. Lorsque Merle baissa les yeux, Charlie Danziger marchait sur le trottoir, à quelques mètres de lui. Son premier mouvement fut de s'approcher discrètement par-derrière, de lui taper sur l'épaule et de lui tirer deux balles dans la tête dès qu'il se retournerait, le tout avec le sourire, bien entendu.

Il fit glisser le sac de son épaule et se coula dans l'ombre, sous la marquise d'un cinéma, au milieu d'une bande de jeunes qui faisaient la queue pour la séance suivante – un film d'espionnage, une histoire de vampires en rollers. Il resta caché un moment, observant Danziger qui se déplaçait avec une aisance étonnante pour quelqu'un qui, pas plus tard que la veille, avait reçu au moins une balle de 9 mm. Jusque-là, Merle n'avait pas pu évaluer la gravité de la blessure infligée à Danziger après leurs échanges de coups de feu. Pas bien grave, conclut-il, dépit.

Danziger se faufilait dans la foule, grand cow-boy à l'air farouche, en jean, blouson de daim et texanes bleu marine. Il marchait vite, bien que visiblement gêné du côté gauche, les mains dans les poches de son blouson, les yeux fixés sur quelque chose devant lui. Quoi ? Merle n'en avait pas la moindre idée, mais à en juger par son expression, même de loin, il ne nourrissait pas d'intentions bienveillantes. Livide, concentré, il avait l'air d'un type qui s'apprête à tenter un coup risqué.

Merle eut envie de prendre son portable et de l'appeler, rien que pour lui foutre les jetons. Puis il se souvint qu'il avait perdu l'appareil au cours de sa course effrénée dans la forêt, la nuit précédente.

Il se rappelait aussi ce qu'il avait dit à Glynis : *« Ils n'ont aucun moyen de le dépenser. L'idée était de le tenir caché pendant au moins deux ans. Je les connais bien. J'ai du temps devant moi. »*

Il ne savait même pas combien ils avaient ramassé à la banque. Danziger avait seulement estimé que plus d'un million et demi se trouvait dans les coffres ce jour-là, s'ils réussissaient leur coup.

Peu à peu, la silhouette de Danziger s'évanouit dans la brume, et Merle ne vit plus que sa tignasse blanche dominant la foule grouillante. Non, pensa Merle, la décision qu'il avait prise était la bonne. Il se mettrait à leurs trousses

quand il serait prêt, dans six mois, au moment où ils ne s'y attendraient plus.

Dès que Danziger fut totalement hors de vue, Merle quitta la pénombre et traversa Forsythia Street en direction de l'hôpital Notre-Dame-de-Grâce, se faufilant à travers le flot des voitures tandis que le soleil de l'après-midi descendait derrière les arbres, allongeant lentement leurs ombres bleutées.

Le hall de l'hôpital Notre-Dame-de-Grâce était un vaste espace dont les voûtes et les arcs-boutants ornés de dorures s'élevaient à plus de quinze mètres pour soutenir une coupole d'étoiles d'or, sur fond bleu ciel.

À droite, une paroi vitrée déversait une lumière jaune sur des canapés et des fauteuils où étaient affalés, inertes, des gens qui semblaient condamnés à attendre là un bus qui n'arriverait jamais.

Merle s'aperçut subitement que l'un d'eux était le vieil homme au visage taillé à la serpe qui était assis à côté de lui dans le Blue Bird.

Sa chemise à carreaux était décolorée par la lumière de l'après-midi. Il tourna lentement la tête pour suivre Merle de ses yeux qui ne cillaient pas, ses lèvres bleuâtres remuant toujours, le même air désespéré flottant comme une nappe de brouillard autour de lui.

Le sol était dallé de marbre noir et blanc. Tout au bout du hall se trouvait un large comptoir d'accueil en noyer entre deux couloirs sombres. Personne derrière le comptoir, mais sur le mur un panneau noir indiquait en lettres blanches l'emplacement des services dans les différentes ailes de l'hôpital.

Dans une niche au-dessus du panneau, une statue de la Vierge Marie ouvrait les bras en signe de bénédiction, son voile du même bleu céleste que celui de la coupole, un sourire mièvre et flou aux lèvres. Ses yeux singulièrement bridés regardaient Merle approcher.

Des infirmières en blouse bleu pâle et chaussures de travail, des agents d'entretien en rouge et des médecins en tenue de bloc ou en blouse blanche s'affairaient ou allaient se regrouper autour d'un café.

D'autres attendaient les ascenseurs en étudiant leurs dossiers dans la pénombre, derrière le comptoir d'accueil. Le hall ressemblait à une église à ceci près qu'au lieu de sentir l'encens il exhalait une odeur de café, de désinfectant et d'essence de pin.

Sans attirer l'attention, Merle jeta un coup d'œil sur le panneau, puis il se dirigea vers les ascenseurs A, où il attendit en silence, entouré d'un groupe jacassant de jolis minois qui fleuraient la laque et le bubble-gum.

Sentant une présence derrière lui, il se retourna. Le vieil homme du Blue Bird était là. Il suivait des yeux la flèche indiquant la position de l'ascenseur.

Merle le regarda et l'homme lui rendit son regard, puis il cligna des yeux et parla pour la première fois.

– Il est au quatrième étage, chuchota-t-il d'une voix enrouée, comme s'il ne souhaitait pas que les jeunes femmes l'entendent.

– Qui ça ? demanda Merle, tendant l'oreille.

– Vous verrez, dit l'homme. Il va falloir le réveiller. Il dort. Clara vous montrera.

On entendit un carillon grave et les portes de l'ascenseur, ornées de barreaux en bronze protégeant une épaisse vitre teintée, s'ouvrirent dans un grondement sourd, laissant passer un flot de personnel et de visiteurs. L'homme se laissa entraîner par la foule, sans quitter Merle des yeux.

Complètement barré, ce type, se dit Merle. Sauf que le quatrième étage était effectivement celui où Glynis lui avait dit de commencer sa recherche.

Il y monta avec les jeunes filles toujours aussi volubiles, sortit de l'ascenseur et s'engagea dans un long couloir faiblement éclairé par de petites appliques murales ambrées, disposées à intervalles réguliers.

Tout au fond, une flaque de lumière blanche et fraîche : une infirmière était penchée sur son ordinateur, absorbée dans son travail.

Merle s'engagea dans le couloir aussi discrètement que ses bottes le lui permettaient. En passant devant les chambres obscures, il devinait, par l'embrasure des portes numérotées, des silhouettes blotties sous des couvertures, des zones d'ombre où bipaient et clignotaient des appareils de monitoring, rideaux tirés pour protéger les patients du soleil.

Comme il s'approchait du comptoir des infirmières, la femme leva la tête et lui sourit. Chevelure auburn, silhouette voluptueuse, elle était jeune et très jolie.

Elle ne portait pas de blouse mais une robe vert pâle qui mettait ses courbes en valeur et rappelait à Merle la douceur des nuits d'été dans des paradis exotiques où il n'avait jamais mis les pieds.

Ses grands yeux noisette reflétaient la lumière blanche ambiante. Son nom était indiqué sur sa poitrine : CLARA MERCER, INFIRMIÈRE DIPLÔMÉE.

– Je suis désolée, monsieur, mais les visites ne sont pas autorisées à cette heure-ci.

Arrivé à sa hauteur, Merle lui adressa son plus beau sourire – jolie performance vu son allure et son nez de rapace.

– Je comprends bien, mademoiselle Mercer...

– Appelez-moi Clara.

– Enchanté, Clara. Je m'appelle Merle. Je suis désolé d'arriver seulement maintenant, mais je ne suis ici que pour une seule journée, je suis venu du nord de l'État en car.

– Vous avez pris le Blue Bird ? demanda-t-elle en regardant ses vêtements de fermier.

Il fut surpris par sa question. On aurait dit qu'elle l'attendait.

– Oui. Et je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps.

– Eh bien, dit-elle en jetant un coup d'œil dans le couloir derrière lui, je crois savoir pourquoi vous êtes ici. En principe, il n'est pas permis de... Mais il n'y a personne pour le moment. Tout le monde est en réunion et je suis là uniquement pour répondre aux appels téléphoniques. Qui souhaitez-vous voir ? Ne serait-ce pas Rainey ?

Merle acquiesça.

L'expression de Clara devint grave et la lueur froide se fit encore plus froide dans ses yeux noisette.

– Ah oui. L'heure est venue, n'est-ce pas ? C'est bien malheureux. Vous êtes de sa famille ?

– Oui, éloignée, mais j'aimerais le voir, si c'est possible.

– Il ne vous reconnaîtra pas, dit-elle en baissant la voix. C'est comme s'il n'était pas là... Enfin, vous pourrez rester quelques minutes auprès de lui. Mais il y a des risques d'infection, il faut que vous mettiez une blouse.

Elle indiqua un portemanteau garni de blouses blanches. Merle en prit une et l'enfila tandis que la jeune femme cochait quelque chose sur un planning. Elle le regarda revenir vers elle, souriante, débordant de sollicitude.

– Il est dans la 418. C'est une chambre individuelle, un peu plus loin dans le couloir, après les portes vitrées. Attention, vous ne devez pas dépasser la ligne blanche. Je voudrais bien vous accompagner, mais je dois assurer la permanence téléphonique.

– Je ferai très attention, dit Merle, qui déjà tournait les talons, le cœur battant la chamade, la gorge nouée.

Il s'arrêta devant la porte 418, regarda par la lucarne en verre épais et cannelé dans la partie supérieure de la porte sur laquelle était écrit SOINS INTENSIFS. À travers la vitre translucide, on distinguait une pièce dans la pénombre, avec une ligne de diodes vertes au-dessus d'une forme blanche.

Il tendit la main, poussa la porte et pénétra dans une chambre d'hôpital petite mais bien équipée. Une silhouette y était allongée sur le flanc droit : un jeune garçon en position fœtale, la joue posée sur un oreiller en tissu-éponge.

Le visage émergeant de la couverture bleu pâle, les yeux mi-clos, un filet de bave au coin des lèvres, le garçon était entouré d'appareils qui bipaient en continu, de perfusions et d'un entrelacs de tubes.

La pièce était fraîche et silencieuse, en dehors du bruit des machines. Il sentit une légère odeur d'urine. Une ligne blanche était peinte sur le sol, avec la phrase NE PAS FRANCHIR inscrite au pochoir.

Merle avança jusqu'à la ligne et observa le jeune garçon – il était difficile de lui donner un âge, peut-être douze ou treize ans. Sa peau était bleutée, son visage émacié. Il respirait sans assistance, mais à peine, et sans le soulèvement lent et régulier de sa cage thoracique on aurait pu le croire mort.

Merle, qui n'avait pourtant rien d'un tendre, fut touché par ce spectacle, mais il était en service commandé.

– Rainey, dit-il tout bas mais distinctement, est-ce que tu m'entends ?

Pas de réaction.

– Rainey, Glynis a besoin que tu te réveilles maintenant.

Sur le moniteur de rythme cardiaque, la courbe commença à s'animer. Les paupières tremblèrent mais ne s'ouvrirent pas.

Merle vit le rythme cardiaque s'accélérer, craignit qu'un changement notable ne déclenche une alerte : l'écran était peut-être surveillé à distance, grâce à un ordinateur, ou par quelqu'un tout près pouvant débouler en urgence

dans la chambre.

Il était certain d'avoir capté l'attention de l'enfant, bien que la notion d'attention chez un individu plongé dans le coma eût de quoi le laisser perplexe.

– Tu as dormi, Rainey. Mais tu as assez dormi, maintenant. Il faut que tu fasses quelque chose pour Glynis, Rainey. Veux-tu rendre service à Glynis Ruelle ?

Les paupières s'agitèrent, les lèvres remuèrent et la petite main squelettique posée sur la couverture se contracta convulsivement. Sur le moniteur, le rythme cardiaque était monté à cent trente-six et une ligne rouge clignotait au-dessous des chiffres.

– Quand tu te réveilleras, tu demanderas aux médecins et aux infirmières de faire venir un homme appelé Abel Teague. Tu te rappelleras ce nom ? Abel Teague. Il habite Sallytown. Glynis Ruelle a besoin de lui parler, Rainey. Peux-tu dire aux médecins que c'est très important que Glynis Ruelle ait des nouvelles d'Abel Teague le plus rapidement possible. Tu veux bien ?

Le garçon ouvrit alors les yeux. Il ne voyait rien, il n'entendait qu'une voix douce et rassurante sortant de l'ombre et répétant les noms « Glynis Ruelle » et « Abel Teague ».

La ligne rouge du moniteur était maintenant fixe au-dessous de l'indicateur de rythme cardiaque et l'appareil bipait bruyamment.

Merle vit le garçon ciller dans l'obscurité, ses joues se contracter, ses doigts se crispier. Il se dit qu'il avait transmis l'extravagant message de Glynis Ruelle, qui, contre toute attente, semblait avoir été entendu.

Il sortit doucement de la chambre et se dirigea prestement vers le comptoir des infirmières. Clara Mercer, la jeune femme aux yeux froids, n'était plus là.

Le poste était vide et tout l'étage semblait désert. Le silence l'oppressait tellement qu'il ressentit le besoin de ressortir aussitôt dans la lumière, ne tenant pas à découvrir qui occupait les chambres sombres du couloir. Il retira la blouse, la remit sur le portemanteau et tourna à droite pour revenir sur ses pas, remontant sans bruit et rapidement le couloir aux appliques ambrées, le long des chambres qui bipaient. Il avait la chair de poule, le souffle court.

Arrivé devant l'ascenseur, il appuya sur le bouton DESCENTE et les portes s'ouvrirent instantanément. Un homme se trouvait à l'intérieur de la cabine – grand, peau mate, longue chevelure noire lustrée, chemise blanche et pantalon gris.

Il avait des yeux bleu-vert, et une expression farouche qui se durcit encore dès qu'il vit Merle apparaître dans la lumière de l'ascenseur.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

– Qui je suis ? Et vous, qui êtes-vous ? aboya Merle, les nerfs à fleur de peau.

L'homme l'observa avec attention, comme s'il voulait graver son visage dans sa mémoire, puis il sortit de l'ascenseur et se retourna pour regarder

Merle entrer dans la cabine, tenant la porte ouverte de sa main gauche, la droite plongée dans sa poche.

– Je m'appelle Lemon Featherlight, dit-il. Il essayait visiblement de maîtriser des tremblements. Qu'est-ce que vous faites là ? Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous venu ici ? Que voulez-vous ?

– Je m'appelle Merle Zane, je suis venu voir un ami, répondit Merle en appuyant sur le bouton REZ-DE-CHAUSSÉE.

Les portes commencèrent à se fermer, mais Featherlight les bloqua de la main.

– Qui vous envoie ?

– Glynis Ruelle, monsieur Featherlight, rétorqua Merle par bravade. Bonne fin de journée.

Il tendit la main à son tour pour dégager les portes et sourit en voyant la réaction de l'homme lorsqu'elles se refermèrent. Ce dernier le regardait, les yeux écarquillés, en proie à une vive émotion. En y réfléchissant un peu plus tard, sur le chemin de la gare routière, Merle se dit qu'il avait terrifié le gars et qu'il n'en était pas fâché. Il était temps qu'il fasse un peu bouger les choses à Niceville, parce que jusqu'à présent c'était plutôt la ville qui lui avait botté le cul.

Nick et Beau ouvrent une porte

– C’est quoi, ce truc, chef ? Un home cinéma ?

Nick resta silencieux un instant à côté de Beau Norlett, au pied de l’escalier branlant qui reliait la cuisine au sous-sol obscur de la demeure de Delia Cotton.

Face à eux, le mur du fond s’animait de lumières mouvantes, d’images tremblotantes qui dansaient, des verts lumineux, des jaunes profonds, des bleus purs et des bruns vifs, comme un tableau impressionniste projeté sur un écran. Un mur entier de lumière scintillante : dix mètres de large, deux mètres de haut.

Les deux hommes regardaient sans rien dire, abasourdis. Tous deux sentaient leur sang se glacer, la terreur les envahir.

– Je... j’en sais rien, répondit Nick, qui descendit la dernière marche pour s’avancer dans la pièce. Je n’ai jamais vu un home cinéma comme ça, en tout cas.

Le mur dégageait assez de lumière pour que Nick, dès que ses yeux purent accommoder, discerne une gigantesque chaudière, tel un calmar monstre tapi au fond de la cave, et toute une série de boîtes de rangement empilées le long de la paroi qui faisait face à la fantasmagorie. Le plafond était soutenu par de lourdes poutres grossièrement taillées, le sol en béton était très propre, sans un grain de poussière. L’endroit était bien entretenu, comme tout le reste de la maison.

Derrière lui, Beau tâtonnait et marmonnait dans le noir.

– Qu’est-ce que tu fabriques ? chuchota Nick, comme s’il redoutait d’attirer l’attention du mystérieux phénomène lumineux.

– Je cherche un interrupteur, répondit Beau d’une voix tout aussi étouffée.

– Non. Ne touche à rien. Reste où tu es.

– Qu’est-ce que vous allez faire ?

– Je ne sais pas.

Nick s’avança prudemment dans la pièce, les yeux fixés sur le mur de

lumière. En haut de l'image, il distinguait des bandes vertes très lumineuses, des taches de couleur vive ça et là, et une bande de ciel bleu sur la base... Un ciel bleu ?

– Beau, ton portable fait appareil photo ?

– Ouais. Vous voulez que je prenne une photo... de ça ?

– Oui. Sans flash. Tu peux ?

– Une minute... Ouais... c'est bon.

Nick entendit un petit bruit métallique – sans raison d'être sur ce type d'appareil, mais que les fabricants avaient dû rajouter à cause des pervers qui en achetaient pour mitrailler les vestiaires. Puis il entendit ce même déclic en rafale.

– Je peux aussi faire une vidéo, vous voulez ?

– Oui. Vas-y.

– D'accord... Mais, chef, sérieusement, ne vous approchez pas.

– Je ne m'approche pas. Mais je voudrais quand même... Il y a quelque chose de bizarre.

– Sans blague !

Beau continua à fixer l'écran de son appareil tandis que Nick s'avancait au milieu de la pièce, face au mur de lumière. Son corps était entièrement éclairé par la lueur mouvante qu'il observait, immobile, comme pétrifié.

Nick cherchait une explication au phénomène. Tout à coup, il réalisa que l'image était tout simplement à l'envers.

Il inclina la tête sur le côté, essayant de comprendre ce qu'elle représentait, et soudain il distingua une rangée d'arbres, floue mais reconnaissable, des chênes, des châtaigniers et quelques pointes isolées, plus foncées – des pins ou des cèdres, peut-être –, avec, au-dessous, un grand champ labouré, des ouvriers agricoles, un tracteur marron qui tirait une sorte de tombereau rempli de pierres blanches, semblait-il, rondes comme des balles.

Des silhouettes creusaient le sol, d'autres en exhumaient de longues caisses noires, tandis que d'autres enfin, en file irrégulière, regardaient les premières travailler.

En fermant les yeux à demi, il essaya de faire le point sur l'image, puis il s'approcha du mur.

– Nick, je vous en prie, n'y touchez pas !

– Je voudrais juste...

Il entendit un son, un feulement étouffé qui le fit tressaillir. Puis l'image se mit à vaciller, à sauter, à changer. Une nouvelle image s'était substituée à la première. À la place de la rangée d'arbres et du champ, des ouvriers agricoles qui creusaient des tranchées, Nick voyait maintenant, toujours à l'envers, un alignement de toits d'ardoise, de belles demeures, des chênes avec leur barbe de mousse espagnole, des pelouses, un portail près d'une clôture en fer forgé derrière lequel était garée une jeep rouge et noir, et la silhouette sombre d'un homme...

Nick tourna le dos à la lumière et traversa la pièce en direction d'une tache noire, dans la partie supérieure du mur opposé. À mesure qu'il avançait, son ombre s'agrandissait sur l'image, jusqu'à l'obturer complètement. Il leva la main et un petit disque de lumière scintillante vint se loger dans sa paume.

Il approcha celle-ci de la tache noire jusqu'à ce que le disque lumineux se réduise à une pièce de monnaie.

À présent, le sous-sol était plongé dans une obscurité totale. Il regarda la tache et vit en son centre un petit rond de lumière.

En tâtonnant, il sentit une sorte de cache en tissu épais au centre duquel il distingua un petit trou, peut-être une déchirure, de deux centimètres de diamètre.

Il recula, secoua la tête et éclata de rire.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Beau, tandis que l'ombre de Nick rapetissait sur le mur et qu'une partie de l'image en couleur réapparaissait.

Nick revint vers le cache, tira dessus pour l'arracher et l'image disparut. À la place il y avait maintenant un pan de mur vivement éclairé par un soupirail ouvert sur l'extérieur.

Quand il remit le cache en place, l'image revint sur le mur opposé, mais elle était bien différente de celle qu'il venait de voir, cette scène étrange, irréelle, avec une rangée d'arbres et des ouvriers agricoles dans un champ, un tracteur tirant une charrette remplie d'objets sphériques, qui pourraient être des pierres blanches...

Ou des crânes, pensa-t-il soudain, mais sans rien dire. Il se tourna alors vers Beau.

– Tu as déjà entendu parler de la *camera obscura*, Beau ?

– Oui, je crois. Ce serait pas un genre d'ancêtre de l'appareil photo, une boîte dans laquelle on faisait entrer la lumière par un trou d'épingle ? Je me souviens qu'on avait fait l'expérience à l'école, avec une boîte à chaussures.

– Exactement, et cette pièce est actuellement une *camera obscura*.

Il se retourna, doigt pointé vers le mur éclairé.

– Regarde, la lumière du soleil a créé cet effet en passant par ce petit trou dans le cache, ici. À une certaine heure, les rayons pénètrent à travers le trou, comme dans une chambre noire. Et ce que tu vois là, c'est juste l'image renversée de la rue d'en face. On voit la jeep de Riposte armée, la silhouette de Dale Jonquil debout à côté. Ça, c'est le portail, la clôture et la pelouse de l'autre côté de la rue.

Beau regarda attentivement en fronçant les sourcils et comprit soudain, émerveillé. Il avança jusqu'au mur, posa la main dessus et sentit la pierre froide au bout de ses doigts.

– Putain, Nick. Ça m'a foutu une de ces trouilles...

– À moi aussi. La première fois que j'ai assisté à un phénomène de ce genre, j'étais gamin, j'aidais des amis à déménager. On avait loué un camion bâché. Il n'y avait pas de place pour moi dans la cabine, alors je m'étais installé à l'arrière, sous la bâche. J'étais assis contre un des montants – il

faisait sombre – et je me suis aperçu qu’une image apparaissait sur l’autre montant du camion, en face de moi. Il y avait un petit trou dans la bâche et la lumière passait à travers. J’ai alors compris que l’image que je voyais était celle de la rue et des voitures que nous croisions, mais cette image était à l’envers. Une *camera obscura*. Comme ici.

– Vous croyez que Mlle Cotton a fait ça exprès ?

– Je ne sais pas. Ça m’a plutôt l’air d’un hasard invraisemblable... dit Nick d’une voix hésitante, car il repensa à la première image, celle de la ferme et des gens qui travaillaient la terre, qui avait fait place au reflet de la rue.

Une ferme fantôme, des arbres étranges, difformes, éclairés par une lumière ambrée, des crânes humains entassés dans une charrette, des ouvriers – ou des esclaves – qui exhumaient... quoi, au juste ?

Des cercueils ?

– Tu as tout enregistré ?

– Je pense, oui, répondit Beau, qui, en tâtonnant, finit par trouver l’interrupteur.

Il alluma une grosse ampoule électrique qui pendait au bout d’un fil au milieu du plafond. Les ombres bondirent se cacher dans les recoins de la pièce et l’image sur le mur se transforma en taches de couleur tremblotantes, à peine visibles.

La lumière de la lampe révéla une forme sous la chaudière calmar, une masse ronde dans l’ombre.

Beau se pencha puis s’agenouilla pour regarder sous les vieux tuyaux d’étain. La masse sombre se rétracta, comme si elle était liquide, puis s’enfonça plus profondément dans l’ombre de la chaudière, sans le moindre bruit.

Beau eut un mouvement de recul.

– J’aime pas cette maison, Nick. Mais alors pas du tout. Maintenant je sais ce que c’est qu’avoir les foies. Bon Dieu, qu’est-ce que c’est que ce truc ?

– Aucune idée, dit Nick en se penchant à son tour pour regarder sous la tuyauterie, le cœur battant.

Dans cette cave, Beau n’était pas le seul flic à avoir les foies.

– Je ne sais pas, mais c’est vivant, dit Beau. Là, j’entends quelque chose qui crache. Je tire ?

– Tu ne peux pas tirer sur tout ce qui bouge, Beau. Tig n’apprécierait pas. Je suis sûr qu’il te ferait même payer la balle. Attends, je te propose de te glisser là-dessous et d’aller voir ce que c’est. OK ?

Beau se remit debout, recula d’un pas, sourit largement et mima une passe de torero.

– Chef, si on se réfère au manuel, c’est exactement le genre de situation où le haut gradé expérimenté doit montrer à son nigaud de subordonné la procédure à suivre.

– C’est dans le manuel ?

– Oh oui, chef. À tous les coups. Comme d’ailleurs dans la série *NCIS* à

la télé.

Nick lui jeta un regard de côté, s'approcha de la chaudière en soupirant, mit un genou à terre et se pencha pour observer la zone obscure.

La chose tapie là-dessous n'aimait pas ça du tout. Son souffle se mua en un grognement rauque qui provoqua chez Nick un picotement puis une impression de froid intense dans les parties sensibles de son corps. Il leva les yeux vers Beau.

– On a des gants dans la voiture ?

– Seulement les gants en latex.

– Regarde s'il n'y aurait pas des gants de jardinage, dans la maison.

– C'est quoi ? demanda Beau, tournant les talons, inquiet de rater quelque chose d'intéressant.

– Trouve-moi des gants, va, dit Nick.

Il s'accroupit de nouveau, respira profondément par la bouche et essaya de recouvrer son calme. Beau remonta l'escalier de bois et fit craquer le parquet du rez-de-chaussée en traversant le vestibule.

Seul au sous-sol – enfin, pas tout à fait seul, justement –, Nick sentait la maison l'envahir, comme un énorme poids mort qui tenterait de l'écraser sur le sol en béton.

Ce qui était arrivé à Delia Cotton, il n'en avait aucune idée, mais quelque chose, il en était certain, était arrivé à la maison. Comme si Temple Hill tout entière était...

Ailleurs ?

La réflexion de Lemon Featherlight lui revint en mémoire, la façon dont il avait décrit ce qui était arrivé à Rainey Teague, comment l'enfant avait été d'une certaine façon... transporté... dans l'ailleurs d'une tombe centenaire.

« Je ne sais pas ce que c'était, mais ça venait... d'ailleurs. »

Nick se secoua, se passa les mains dans les cheveux. Des conneries, tout ça ! Quelqu'un – quelqu'un de bien réel – était en train de foutre le bazar à Niceville, et c'étaient des types comme lui, Nick Kavanaugh, qui étaient censés l'en empêcher.

Il entendit de nouveau le parquet craquer. Beau retraversa le vestibule et redescendit à la cave. Derrière la chaudière, la chose se remit à chouiner et se recroquevilla dans l'ombre.

– J'ai trouvé ça, dit Beau en tendant à Nick une paire de gants de jardinage en coton épais. Et ça aussi, ajouta-t-il en montrant une pelle et une grossière couverture grise.

Nick enfila les gants, baissa ses manches de chemise, s'agenouilla, rampa sous le tuyau, les nerfs en pelote, et bondit.

Il attrapa une pleine poignée de fourrure épaisse et sentit le gant et son avant-bras se faire labourer. La chose grogna du plus profond de sa gorge. Elle était d'une force incroyable, elle se tortillait sous sa main et plantait ses crocs dans le gant. Nick sentit leur pointe effleurer sa peau. Quand il se redressa, il tenait un énorme maine coon par la peau du cou.

Il lui bloqua les pattes de derrière avec l'autre main, peinant à maîtriser l'animal. Le chat, féroce, avait les yeux dilatés, les oreilles plaquées en arrière, les poils de l'échine hérissés, sa queue s'agitant en tous sens, la gueule ouverte tous crocs dehors, une lueur de folie furieuse dans ses prunelles vertes. Il pédalait de ses pattes arrière pour griffer l'avant-bras de Nick.

Beau lui balança la couverture et ils réussirent à l'entortiller dedans, ne laissant sortir que la tête. Le chat continuait à se débattre de toutes ses forces, soufflant, grognant et essayant de mordre la main de Nick.

– Merde alors, dit Beau en regardant le chat. Qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

– Je te présente la chatte de Delia, dit Nick. J'ai lu son nom sur le rapport. Mildred... quelque chose. Mildred Pierce.

En entendant son nom, la chatte sembla se calmer un peu, pas suffisamment pour qu'ils la laissent sortir de la couverture, mais au moins elle ne tentait plus de les transformer en confettis humains.

Nick sentit l'animal trembler dans ses mains, et sa chaleur se communiqua à lui à travers la couverture.

Lui qui, d'une manière générale, préférait les chats aux chiens remonta l'escalier en serrant contre sa poitrine Mildred Pierce, tendue comme un arc. Dans la cuisine, Beau toisa la chatte d'un œil circonspect et brandit la pelle comme une batte de baseball.

– Range-moi cette pelle, dit Nick. On ne va quand même pas assommer un chat, dis-moi ?

– Si elle s'échappe, je l'assomme. Elle est aussi grosse qu'un lynx. Regardez ses yeux. Cette chatte est timbrée.

Nick tourna les yeux vers la chatte et celle-ci, soudain calmée, le regarda fixement à son tour. Un instant, il eut l'impression qu'une créature froide mais intelligente était en train de le dévisager. Cette impression disparut aussi vite qu'elle était venue. Ce n'était qu'un chat.

– Nom de Dieu, dit Nick en soulevant la bête, qu'est-ce que tu as bien pu voir, le chat ? À quelle horreur as-tu assisté ?

– Vous voulez procéder à un interrogatoire ? demanda Beau.

– C'est le seul témoin que nous ayons, répondit Nick. Je pense qu'elle a du sang sur sa fourrure. On va commencer par vérifier à qui il appartient.

Bock voit les conséquences de ses actes lui échapper

Tony Bock était, avec Byron Deitz, l'un des rares habitants de Niceville à ignorer encore, ce samedi-là, ce qui était en train de se passer à Peachtree Boulevard et Gwinnett.

Une fois lancé dans l'action, si infâme fût-elle, il n'avait rien à envier à personne en matière de conscience professionnelle. À la première heure, il avait balancé trois copies du mail sur Kevin David Dennison à l'église, à la presse locale et à la chaîne Live Eye Seven, puis il avait consacré le reste de la matinée à éplucher le dossier Littlebasket, repérant et téléchargeant sur le site pédophile les séquences les plus crues et les plus humiliantes que Morgan Littlebasket avait filmées, en caméra cachée, au fil de l'adolescence de ses filles Twyla et Bluebell.

La sélection requérait une certaine concentration – il fallait aller à l'essentiel –, mais il réussit à finaliser le travail vers 14 heures, écoutant d'une oreille sur sa petite radio satellite une rediffusion du one man show de Garrison Keillor, *A Prairie Home Companion*, la chronique hilarante d'une petite ville, Lake Wobegon. Bock adorait ça. Il ne ratait pas une émission depuis des années.

Sa matinée eût été bien différente s'il avait écouté Fox News.

Après avoir bouclé le Projet Littlebasket – encore une tâche délicate rondement menée –, il passa par une adresse IP secrète située en Islande pour envoyer ce qu'il avait appelé *Les Petites Littlebasket, morceaux choisis* à la destinataire de Niceville qui éprouverait le plus grand choc en les recevant. Puis il s'assit, avec le sentiment agréable du travail bien fait, ouvrit une Stella pour fêter ça et alluma son gigantesque écran plat Sony Bravia.

Trente secondes plus tard, il avait le cœur dans la pomme d'Adam et le contenu de la Stella sur le pantalon. Il resta quelques minutes cloué sur place, tétanisé, et quand il fut certain que le preneur d'otages à l'église orthodoxe Saint-Innocent était bien Kevin David Dennison, le bedeau, sa puissance brute, son pouvoir de nuisance et son impunité lui procurèrent une décharge d'adrénaline vertigineuse.

Mais cette ivresse fut de courte durée.

Teigneux mais pas crétin, il ne tarda pas à évaluer la portée et la gravité de ce qui se passait sur l'écran, et son excitation retomba : il avait désormais une bonne raison d'avoir la chair de poule.

Qu'est-ce qu'il venait de mettre en branle, et quelles seraient les répercussions, si les mails sur Dennison étaient « tracés » jusqu'à son ordinateur ?

Le chef d'inculpation « mise en danger de la vie d'autrui par imprudence » et la vision implacable d'une cellule de prison partagée avec des dégénérés édentés tout droit sortis du film *Délivrance* se mirent à faire des bulles dans son cerveau reptilien.

Il songea un instant à récupérer le mail *Morceaux choisis* qu'il venait d'envoyer, mais il savait qu'il n'y avait plus rien à faire. Une fois les mails envoyés – beaucoup l'ont appris à leurs dépens –, autant vouloir retenir les neiges d'antan, à ceci près qu'ils durent beaucoup plus longtemps.

Tout en ruminant ces sombres pensées, il prit une douche et se rasa, comme s'il se préparait à entendre les sirènes dans le lointain, à voir l'allée de Mme Kinnear envahie de voitures de police avec leurs haut-parleurs le sommant de sortir mains en l'air.

Il mit ses plus beaux vêtements, le costume sobre qu'il avait porté à l'audience de divorce – il y avait combien de temps, au fait ?

Mon Dieu, moins de vingt-quatre heures !

Peu importe, il le remettait aujourd'hui avec une chemise blanche impeccable et ses plus belles chaussures de ville. Au cas où il se ferait menotter et embarquer par la police devant tout le monde, il voulait être le plus élégant possible. La première impression, c'est tout de suite, par définition.

Il vérifia également son compte bancaire – en ligne – afin de s'assurer qu'il avait de quoi payer une caution en cas de besoin, et prit la carte de visite de son avocate – M^e EVANGELINE BARROW, AVOCAT À LA COUR.

Maître Barrow n'était pas pénaliste, mais elle connaissait tout le monde au tribunal. Elle empêcherait peut-être le juge Monroe de l'envoyer se balancer au bout d'une corde dans le vent du soir, une bande de corbeaux lui becquetant les yeux comme une grappe de raisins verts.

Cette image macabre en tête, il consacra encore quelques minutes à ouvrir un logiciel qui lui permettrait d'effacer la moindre trace numérique de tout, absolument tout ce qui pourrait l'incriminer, selon un processus lent et astreignant mais heureusement automatique, susceptible de prendre plusieurs heures.

Puis il se ressaisit – non sans effort – et se tourna vers la télévision. Il était en train d'enregistrer le direct sur son magnétoscope numérique TiVo... Une Ford Crown Victoria vert foncé venait de se garer à côté des fourgons de police en face de l'église. Un grand baraqué aux cheveux poivre et sel, en costume gris foncé, en sortit lentement. Son visage émacié était tendu.

Ce type en civil, manifestement un gradé, fut aussitôt accueilli par une imposante policière à la tignasse rousse, le sergent Mavis Crossfire, officier en charge de l'intervention, et par un autre policier, mince et blond, portant un uniforme gris et noir, que les journalistes présentèrent comme le capitaine James Candles. Quant à l'homme de la Crown Vic, on ne disait pas son nom, mais il en imposait, même au milieu de ces unités d'élite. Genre Clint Eastwood, regard dur, cuir épais, gestes souples. Il émanait de lui une menace sourde, du moins pour Bock, qui était très sensible à la menace chaque fois qu'il y était confronté, c'est-à-dire partout où il allait. La journaliste de la télé spéculait sur l'identité de cet homme, quand il ouvrit le coffre de sa voiture pour en sortir ce qui était indubitablement un étui de fusil. Bock en eut le souffle coupé et il sentit ses jambes se dérober sous lui.

Bon Dieu de merde.

Ils sont prêts à le descendre.

Putain de bon Dieu de merde.

Montrer l'arme à l'image était un message fort destiné à la population et surtout à Kevin David Dennison, barricadé dans la sacristie. Le niveau d'intervention montait d'un cran. Les accusations contre le bedeau étaient sujettes à caution, avait-on dit – foutaises, Bock était sûr de son coup –, on était en train de revenir sur la culpabilité présumée de ce Kevin David Dennison. Mais apparemment ce n'était pas ce qui allait empêcher qu'on lui expose le crâne en direct à la télé.

Et si ça se produisait, la cause première de la mort de ce type – sans compter la mort éventuelle d'un pékin au cours de l'opération –, la cause première de tout cela serait...

Tony Bock, pardi.

Putain, pensa-t-il en s'asseyant sur le canapé, les yeux rivés à l'écran, dans quelle merde je me suis foutu ?

Avec cette démonstration de force policière, ça ne rigolait plus du tout.

Même si personne n'était tué, ces flics, là dans la rue, cet assassin aux cheveux argentés et au costume gris, oui, tout ce beau monde risquait fort de rechercher le sale petit trouduc qui avait déclenché ce bazar.

Et le sale petit trouduc était assis là, dans son canapé en cuir, les regardant devant son écran plat.

Bock se renversa en arrière, le cœur battant la chamade, la peur au ventre – sentiment qu'il connaissait particulièrement bien. Sa cervelle de rongeur cherchait le trou à rats où il pourrait se réfugier. Il en était là quand son téléphone se mit à sonner. Il se pencha pour voir qui appelait et lut : Securicom Techserve.

OK.

C'est pas bon.

Mais ce ne sont pas les flics.

Il prit le combiné, déglutit péniblement.

– Bock, j'écoute.

– Monsieur Christian Bock ?

Une voix douce, mielleuse. Pas une voix de flic. Sûrement un vulgaire téléconseiller pour une boîte de télémarketing.

Bock se creusa la tête pour trouver une réponse intimidante.

– Oui. À qui ai-je l'honneur ?

– Je m'appelle Andy Chu. Avez-vous un moment à m'accorder ?

– Je ne connais pas d'Andy Chu. C'est à quel sujet ?

– Je suis le technicien nouvelles technologies de Securicom, monsieur Bock. J'entends votre télévision derrière vous. Seriez-vous en train de regarder le reportage en direct sur la prise d'otages à Saint-Innocent ?

– Oui. Comme tout le monde. Et alors ?

D'ailleurs, il se passait quelque chose : les flics à l'écran se planquaient derrière leurs voitures ou couraient se mettre à l'abri derrière les bâtiments. La journaliste criait dans son micro, l'air affolé : « Des coups de feu, des coups de feu ! Oh, mon Dieu ! »

– Eh bien, dit Andy Chu d'une voix placide avec un léger accent asiatique, on dirait que les événements se précipitent, non ?

– Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes. Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda Bock, feignant l'impatience alors qu'il sentait la panique le gagner.

Chu ne répondit pas tout de suite, puis, d'un ton suave et débonnaire, il prononça la petite phrase qui, depuis la nuit des temps, fait trembler les hommes les plus solides :

– Il faut qu'on parle, tous les deux.

Coker sépare le bon grain de l'ivraie

Coker avait placé son poste de tir à un mètre cinquante de la fenêtre ouverte d'un appartement vacant situé sur Peachtree Boulevard au-dessus d'une pizzeria, juste en face du presbytère de Saint-Innocent. C'était une ligne de mire idéale sur l'autre fenêtre, celle de la sacristie, où, derrière des stores vénitiens à moitié baissés, il distinguait la silhouette d'un homme corpulent, d'âge moyen, le crâne dégarni et portant des lunettes à monture d'écaille perchées sur un front dégoulinant de sueur.

L'homme était vêtu d'un costume vert foncé avec son nom, Kevin, brodé sur la poche extérieure droite. Il tenait de la main droite un téléphone noir collé à son oreille et agitant un petit pistolet en acier dans la gauche.

Derrière lui, à l'arrière-plan, Coker voyait distinctement trois personnes assises sur un canapé, un homme jeune et mince serrant dans ses bras deux petits garçons, tous trois les yeux écarquillés de terreur.

Coker avait aussi remarqué le canapé en question, orange avec de grosses taches en forme de fleurs bleues ; un hideux classique des années 1970 que Coker pensait pouvoir embellir de taches de sang et d'éclats de cervelle.

Depuis son poste d'observation, on eût dit que le jeune prêtre voulait utiliser les enfants comme boucliers humains pour se protéger, mais Coker en doutait, même s'il lui arrivait parfois d'excuser des civils, fussent-ils des curés poltrons au long cou avec un goût de chiotte côté décoration intérieure.

Coker était assis sur une chaise en bois, sa veste posée soigneusement sur le dossier. Pour ce genre de mission, il portait toujours un élégant costume gris, une chemise et une cravate : à tâche sérieuse, tenue sobre.

Ses manches étaient retroussées et ses coudes appuyés sur une lourde table de salle à manger. Il avait contraint deux flics bougons à la monter par l'escalier de la pizzeria d'en bas.

Son œil droit survolait l'extrémité de la lunette de visée Leupold qu'il avait fixée sur son fusil d'assaut semi-automatique Sig-SG 550, doté d'un chargeur de six balles de calibre 5.56, une merveille de machine à tuer fabriquée en Suisse, avec un protège-joue ajustable, une crosse épousant

parfaitement le deltoïde, une double détente qu'il avait lui-même adaptée, un canon lourd rayé au marteau de forge, un bipied à l'avant et un écran antiréflexion, conçu pour empêcher la chaleur du canon de causer des ondoiements d'air dans le collimateur : bref, le rêve de tout sniper. C'était un privilège de descendre quelqu'un avec un engin pareil.

À travers le viseur, il voyait le petit homme replet marcher de long en large dans sa ligne de mire et, dans son oreillette, il entendait la conversation laconique entre Mavis Crossfire, qui coordonnait l'opération, et Jimmy Candles, son collègue de peloton.

Mavis et Jimmy étaient en train de parler de la discussion qu'avaient eue les flics qui participaient à l'opération et de la probable issue des festivités de l'après-midi. Mavis avait parié dix dollars que le type aurait sa fontanelle reformée par les deux balles tirées par le Sig-SG de Coker, tandis que Jimmy penchait pour une issue décevante mais pacifique de l'affaire, principalement parce que Tig Sutter avait fait savoir que si le gars en costume de bedeau avait effectivement été condamné pour délinquance sexuelle à Baltimore, il n'était en réalité qu'un pauvre bougre.

– Pauvre bougre ? s'était exclamé Nate Crone, un des flics de la brigade criminelle.

Ils étaient tous assis dans le bureau à regarder le reportage sur le téléviseur de la salle de garde.

– Et le repérage de son portable dans les cours d'école et les aires de jeux, qu'est-ce que vous en faites, alors ?

– Il est coach sportif, avait dit Tig d'un air grognon, les yeux sur l'écran de télé. À mi-temps. Il entraîne l'équipe de foot de la paroisse.

– Foutaises, patron. C'est une vraie pourriture, voilà tout, avait répliqué Nate, qui était encore assez jeune pour penser que tous les civils étaient des dégénérés capables du pire quand ils avaient les couilles de l'entreprendre.

Tig avait soupiré, pensif. *OK, une occasion d'apprendre, comme aime le dire le Président.*

– Nate, vous tous. Écoutez-moi et prenez-en de la graine. Voici pourquoi je n'ai pas voulu que nous intervenions avant d'avoir reçu les rapports d'enquête du Maryland. Il s'est avéré que l'accusation reposait sur des photos qu'il avait prises de sa fille de deux ans dans son bain dans les années 1980 et qu'il avait été assez stupide pour les faire développer dans un magasin où travaillait une employée féministe radicale complètement traumatisée par des histoires de viols sataniques d'enfants, qui avait appelé la police.

– Et pourquoi il prenait des photos de sa fille toute nue ?

– Ça se passait à l'époque, Nate. Plus personne ne le fait de nos jours, parce qu'on a tous la trouille, et tu vois pourquoi. L'American Decency Association, d'autres militants féministes, a mis l'affaire sur le devant de la scène, obtenu une inculpation en dépit des témoignages de sa femme et de son

employeur. Il a fait six mois, s'est fait cogner et enc... agresser sexuellement tous les jours en prison par de vrais délinquants sexuels.

– Bien fait. Saleté de pédophile. J'espère que ça lui arrivera encore quand on va le remettre à l'ombre.

– Ta gueule, Nate. Finalement, il a bénéficié d'une libération conditionnelle. Et parce qu'il n'était pas un vrai délinquant sexuel, il a été très facile pour lui de ne pas agresser ses enfants pendant les vingt années qui ont suivi. Il a perdu sa femme l'an passé, il a été jusqu'à présent un citoyen modèle, et d'ailleurs ses deux enfants sont actuellement dans l'avion de Baltimore pour le supplier de se rendre.

– Alors pourquoi est-ce qu'il brandit un flingue sous le nez de deux gosses et du prêtre de la paroisse ? avait demandé Nate, qui persistait à ne laisser parler que son arrogance bien-pensante.

– Je viens de te l'expliquer. Après tout ce qu'il a enduré, voilà que ça recommence. Tout ça à cause d'une ordure de balance qui a quelque chose contre lui. Il a juste... pété les plombs. Ça arrive.

– Qu'il aille se faire foutre, avait dit Nate, qui commençait à taper sur les nerfs de Tig. Coker devrait lui en balancer une et on en parlerait plus.

– Nate, sans vouloir t'offenser, je pense que tu es un sacré connard, avait lancé Tig, plus consterné qu'en colère.

Il était revenu au reportage télé. La crise semblait atteindre son paroxysme.

L'oreillette de Coker se mit à crachoter. Il entendit un bruit semblable à celui d'un petit pétard de l'autre côté de la rue, vit tous les flics reculer et entendit distinctement la voix de Jimmy Candles, sa voix officielle.

– Coker, Little Rock pense que la plaisanterie a assez duré. Le forcené ne coopère pas. Il a tiré un coup de semonce dans le plafond, les gosses sont terrorisés, le prêtre a pissé dans son froc et ça ne fait qu'empirer.

– Si tu veux, Jimmy, dit Coker d'un ton neutre et professionnel, l'œil sur sa cible dans le viseur, le regard fixe, je peux l'avoir. N'importe quand. Mais j'aimerais que tu regardes à la jumelle le Llama 32 qu'il brandit dans tous les sens, avant de me donner le feu vert.

– Attends une minute, dit Jimmy avant de couper la communication.

Coker décolla son œil de la lunette et regarda Jimmy Candles, grand blond en treillis noir, au milieu de l'escouade de flics, empoigner une paire de jumelles, la porter à ses yeux. Rester un moment dans cette position, concentré, silencieux.

Coker rapprocha de nouveau son œil de la lunette de visée et orienta sa ligne de mire sur la main gauche du bedeau, qui ne bougeait pas dans tous les sens vu qu'il était au téléphone avec le négociateur.

Le petit pistolet en acier, un semi-automatique avec une culasse ouverte sur le côté gauche, avait un cylindre en cuivre fixé à la bouche du canon.

Coker prit le temps de vérifier qu'il l'avait bien vu, puis il regarda le bedeau qui parlait toujours au téléphone.

Il avait étudié l'arrière-plan et était arrivé à la conclusion que même à travers la vitre de la fenêtre de la sacristie il pourrait faire un joli petit trou dans la tempe du gars, sans risquer de toucher les otages assis sur cette horreur de canapé.

Puis il repointa la lunette sur le petit cylindre de cuivre, soupira et attendit. Jimmy Candles avait dit qu'il serait de nouveau en ligne dans une minute.

– Est-ce que je vois une douille coincée, Coker ?

– C'est ce que je suis en train de regarder. Une petite arme comme ça, si on ne la tient pas fermement quand on tire avec, la douille reste dans la fenêtre d'éjection et la culasse est bloquée sur le corps du canon.

– Est-ce qu'il s'en est rendu compte ?

– Non, fit Coker, après avoir vérifié. Il est occupé au téléphone. Mais ça ne va pas durer.

Coker entendit un dialogue en sourdine, étouffé par la main de Jimmy Candles sur le combiné. Puis sa voix se fit plus claire.

– Attends un peu, s'il te plaît.

– Je suis là. Mais dépêche-toi, j'ai envie de pisser.

Un silence, puis Mavis Crossfire prit la communication.

– Coker, tu es sûr de ça ?

– Je suis sûr que c'est une douille coincée, Mavis.

– Visiblement, le gars ne connaît rien aux armes à feu. Combien de temps penses-tu qu'un novice comme lui prendrait pour sortir la douille, remettre une balle dans le chargeur et tirer sur quelqu'un qui arriverait dans la pièce ?

– Eh, Mavis, où es-tu ? Je te vois pas. Je t'entends à peine.

Un silence, puis une réponse chuchotée.

– On est dans le vestibule, juste derrière la porte, avec un bélier pour l'enfoncer.

Coker adorait Mavis Crossfire.

Tout le monde l'aimait, d'ailleurs.

Elle était régle, flic parmi les flics. Pas question qu'il lui arrive quoi que ce soit. À tout prendre, il préférerait voir ce crétin de bedeau se faire buter.

Il se pencha sur le viseur, fixa la ligne de mire sur la tempe du type, glissa son doigt sous le pontet de la détente, appuya très légèrement... Il sentit un faible clic sous son doigt. En tant que tireur d'élite, il avait le droit de faire un tir au jugé... Il pouvait même le faire maintenant... Clic... Clic...

Merde.

Il réduisit la pression sur la détente.

– Bon, voilà ce que je te propose. Je garde l'œil sur lui, on compte de cinq à zéro, tu passes par la porte, tu entres rapidement, mais tu te tiens hors de portée de ma ligne de mire. Je veux pouvoir lui tirer directement dans la tête s'il essaie de décoincer son truc. Tu sais où je suis ?

– Oui, dit-elle d’une voix à peine audible. De l’autre côté de la rue, au premier étage, la fenêtre ouverte au-dessus de la pizzeria Perky’s Palace.

– OK. On fait ça ? T’es sûre ?

– Si t’es vraiment sûr que la douille est coincée. Parce que si tu te goures et que je me fais buter, mon fantôme viendra hanter ton beffroi.

– J’ai pas de beffroi. Faudra que tu viennes hanter mon garage. T’es prête ?

Coker les imaginait, comme s’il les voyait, dans le corridor, en train de s’encourager mutuellement.

– C’est bon. Je suis prête.

– OK. On y va, Mavis. Compte à rebours. Commence. Cinq... Quatre... Trois...

Il positionna l’œil sur la lunette de visée, calmement, le doigt sur la détente, expira lentement...

– Deux... Un...

Kate met papa dans la course

Tout en roulant vers le labo avec la chatte de Delia, Nick appela Kate, qui, de son côté, avait pris le chemin du retour.

– Kate, tu es où ?

– J’arrive à la maison. Et toi ?

– On va au labo avec une chatte acariâtre pleine de sang, qui doit bien peser vingt kilos.

– Le boulot, la routine, quoi...

Nick rit, mais il avait tout de même une voix bizarre, et elle s’en aperçut.

– Tu vas bien, chéri ?

Il s’apprêtait à acquiescer, puis se dit : À quoi bon ? Si elle avait posé la question, c’est qu’elle avait senti que quelque chose n’allait pas.

Beau jetait des regards obliques à son chef, encore marqué par l’expression qu’il avait vue sur son visage dans la maison de Delia.

C’était la première fois que l’image de son héros se lézardait ainsi, fût-ce à un degré infime. Tant mieux, pensait Nick. Beau devait se faire lui-même, et non pas rester l’acolyte de quelqu’un d’autre.

Kate attendait toujours sa réponse.

Nick lui raconta alors en gros ce qui s’était passé, sans en rajouter, mais sans minimiser non plus. Elle posa deux questions pertinentes, mais surtout elle écouta.

Le fait que Beau ait été là-bas rendait les choses plus faciles à décrire, et à présent que Nick arrivait au bout de l’histoire, ils étaient tous deux anxieux de connaître la réaction de Kate, comme si elle allait leur en donner le fin mot. L’intuition féminine, qui sait ?

– La forme noire que tu as vue dans la glace...

Nick sentit sa poitrine se serrer.

Elle allait droit au but.

– ... ça ressemble à quelque chose que tu as sans doute vu au Moyen-Orient, non ?

– Oui, dit Nick qui, tout en conduisant, jeta un coup d’œil à Beau.

Le jeune homme tenait la chatte comme si elle allait le mordre, alors qu'elle semblait plutôt calme, endormie en boule sur ses genoux.

– Je veux dire, les femmes en burqa, ce sont de longues formes noires. Ça expliquerait que tu aies pris un reflet noir pour l'une d'elles.

– C'est vrai, dit Nick, espérant qu'elle allait s'en tenir là.

– Mais tu penses qu'il y a autre chose, non ?

– Autre chose, c'est-à-dire ?

– À t'entendre, j'ai l'impression que la maison t'a fait un drôle d'effet. Comme si elle faisait surgir des visions de ton passé qui t'ont marqué.

Nick resta silencieux un moment avant de répondre.

– Ouais. C'est un peu ce que j'ai ressenti.

– Est-ce qu'il y a quelque chose qui te perturbe, dans l'image d'une silhouette en burqa ?

Silence.

– Oui.

Le Wadi Doan, gorge étroite et feuillue creusée dans l'écorce rugueuse du Yémen intérieur, un chapelet de villages vieux comme le monde. Trois silhouettes en niqab de la tête aux pieds, démarche bizarre, chaussures inadaptées au terrain. Elles trébuchent sur les pierres, les yeux braqués à mi-distance, avec une indifférence de robot. Les voilà qui se rapprochent de plus en plus de leur Humvee au point mort.

Le profil parfait d'un commando-suicide.

Le Wadi Doan.

– Je ne veux pas te poser davantage de questions là-dessus...

– Merci, Kate. C'était la guerre. On appelait ça des ONM. Objets Noirs Mouvants.

Ce mystérieux fait de guerre était le seul sujet qu'il ne pouvait pas aborder avec elle. Il en parlerait peut-être un jour – Tig le lui avait dit, le soir où elle lui avait fait boire des mojitos au bar de la fac de droit.

Elle en doutait tout de même, et d'ailleurs le voulait-elle vraiment ?

– Mais ces trucs, ces ONM, ça explique tout à fait qu'un simple reflet puisse t'impressionner à ce point, surtout dans un moment de tension extrême, où tu enquêtes sur une disparition. Et Beau, au fait, il a vu quelque chose ?

Nick se tourna vers Beau et lui posa la question. Celui-ci secoua la tête.

– Non. Il n'a rien vu. Il n'y a que moi. Mavis Crossfire m'a dit aussi qu'elle avait vu quelque chose, mais elle ne m'a pas dit quoi. Et il y avait un vigile, Dale Jonquil. Il a déclaré avoir vu une jeune femme en robe verte, avec un chat dans les bras.

Kate en fut ébranlée.

Son rêve lui revint en mémoire. La jeune femme en robe verte. Qui portait un chat.

Nick s'en souvenait aussi.

– La nuit dernière, tu as bien rêvé d'une jeune femme en robe verte avec un chat dans les bras ?

Elle hésita avant de répondre.

À quoi bon le nier.

– Oui.

– Dis-moi, ça te paraît pas un peu flippant, cette histoire ?

– Si, c’est flippant. Ce vigile, là, ce Dale Jonquil, il l’a vu, le chat que vous emmenez au labo ?

– Oui. On le lui a montré en partant. C’est cette chatte qu’il a vue dans le miroir. Pourtant il la connaissait. Elle s’appelle Mildred Pierce. C’est la chatte de Delia, et Dale assure la surveillance du secteur, ceci explique peut-être cela. Mais lui aussi est mal à l’aise dans la maison de Delia.

Il se tourna vers Beau pour confirmation, ayant remarqué l’expression de son visage.

– Et Beau aussi.

– Est-ce que Beau a vu une fille avec un chat ?

– Tu as vu une fille avec un chat ?

Beau secoua la tête.

– Non.

– Mais il a vu l’image au sous-sol. Vous avez essayé de prendre des photos ?

– Oui. Beau en a pris avec son smartphone.

– Qu’est-ce que ça donne ?

– Une vidéo. Une courte vidéo.

– On peut en tirer quelque chose ?

– On n’a pas encore essayé. Beau va transférer les images sur un ordinateur et sortir un fichier mpeg.

– Mais cette image, vous l’avez vue tous les deux ?

– Oui.

– Et c’était quoi ?

Nick hésita.

Des gens qui travaillaient dans un champ.

Des cercueils.

Des crânes.

– En fait il y a eu deux images. D’abord une ferme, puis la rue en face de la maison Cotton.

– J’aimerais bien voir ça.

– Je vais faire une copie et je la rapporte à la maison.

Silence.

– Kate, je voudrais te dire, cette maison est...

– ... bizarre ?

– Non. Démente, plutôt.

Ils arrivaient au labo.

– On y est, Kate. Il faut que j’y aille. Je t’aime.

– Moi aussi, chéri.

Elle s'engagea sur l'allée devant la maison, belle demeure de style Craftsman où son père et sa mère avaient vécu pendant trente ans.

Dillon et Lenore.

Niceville.

Elle sortit du 4x4, sans oublier de prendre le Glock dans la boîte à gants. Les nuages s'effiloçaient dans le ciel. À l'intérieur il faisait chaud et sombre, et la maison sentait le renfermé. Les vitraux tachetaient la pénombre de leurs flaque de couleur.

Elle pensa un moment à ce que Nick venait de vivre chez Delia et consulta la pendule. On était samedi, en milieu d'après-midi. Son père serait dans son bureau à la bibliothèque, en train d'écouter les manœuvres des cadets sur la place d'armes de l'Institut militaire de Virginie. Elle prit le téléphone, le garda en main un instant, écouta la tonalité, puis raccrocha.

Obtenir de Dillon une réponse claire concernant les enlèvements de Niceville était impossible. Depuis qu'on avait retrouvé Rainey, son père lui parlait volontiers de tout et de rien, de football, de politique, d'histoire militaire, de cookies au chocolat, du ménage de Beth, de la « fièvre de guerre » qui possédait Nick et de la belle longévité des buveurs de vin rouge. Il lui parlait de tout, sauf des disparitions de Niceville.

Celle de Sylvia et le fait que l'on ait retrouvé Rainey dans une tombe ancestrale ne l'avaient pas fait sortir de sa réserve. Il avait écouté poliment, s'était abstenu de tout commentaire, se bornant à souhaiter un prompt rétablissement à l'enfant.

Le suicide de Miles, quelques jours plus tard, n'avait pas semblé le surprendre outre mesure. D'une certaine façon, pour lui, c'était l'aboutissement logique de tout ce qui avait précédé, le paiement d'une dette de sang. Et lorsque Kate, cousine de Sylvia, avait été désignée comme tutrice de Rainey, il avait approuvé cette décision, mais d'une manière distante. Il lui avait demandé d'un air mystérieux si on s'était assuré que les papiers d'adoption de Rainey étaient bien conservés en lieu sûr, au cas où.

– Comment ça, au cas où ? lui avait-elle demandé.

– En cas de besoin.

– Et pourquoi en aurait-on besoin, papa ?

– Je ne sais pas. Je me fais du souci pour rien, sans doute.

Elle s'était installée dans la véranda, extension vitrée de la vieille maison Craftsman. Dans cette pièce jaune et blanc entourée de fougères luxuriantes et de bougainvillées, elle contemplait la forêt de pins au bout de la pelouse en pente, que traversait une petite rivière. La forêt s'adossait à une colline,

recouvrant ses cailloux d'aiguilles de pin. Dans la lumière pourtant vive de l'après-midi, elle semblait se renfermer sur son obscurité violette, plus profonde et plus dense que l'ombre ordinaire. Tout comme Niceville.

Voilà qui avait assez duré.

Son père lui cachait quelque chose. Le connaissant comme elle le connaissait, il le faisait pour son bien.

Un homme adorable, Dillon Walker, mais avec un côté rigide et condescendant...

Passons.

Elle était adulte, à présent, et l'étrangeté de Niceville menaçait de gagner son foyer. Cela faisait beaucoup. Rainey Teague ne sortait pas du coma. Nick voyait des mirages sur le mur d'un sous-sol. Elle rêvait d'une jeune fille aux yeux verts en robe d'été. Delia Cotton et Gray Haggard avaient disparu.

Il se passait des phénomènes anormaux à Niceville et son père savait quelque chose. Il était temps qu'il le lui avoue.

Elle inspira profondément, expira lentement et se redressa dans le canapé.

Elle tendit la main vers le téléphone et composa le numéro.

Deux sonneries, et la voix grave de son père lui répondit – un timbre de buveur de whisky, tout le velouté de la Virginie dans son accent. Elle le voyait à son bureau de l'Institut militaire, entouré de livres, bel homme au visage buriné, marqué par la vie, intelligent, calme, des rides profondes au coin des yeux.

– Tu es en avance, Kate.

D'habitude, elle l'appelait en fin de journée, rituel qui leur faisait du bien à l'un comme à l'autre.

– Je te dérange ?

– Ma fille préférée ne me dérange jamais.

– Je croyais que c'était Beth, ta fille préférée.

– C'est Beth quand c'est Beth qui appelle. Comment vas-tu ?

Kate s'efforça de répondre sans rien laisser transparaître, mais son père la connaissait bien.

– Bon. Il se passe quelque chose, chérie. Je l'entends à ta voix. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Beth ?

– Si tu veux savoir si elle vit encore avec Byron, oui. Pour l'instant.

– Nick et Reed devraient aller lui dire deux mots, à celui-là.

– Nick en a bien l'intention. C'est tout ce que nous pouvons faire pour empêcher Reed de dépasser les bornes, au risque de nous faire virer des patrouilles de l'État. Encore faut-il que Beth soit prête, sinon ça ne servira à rien. Et il faut qu'elle pense à ses enfants.

– Raison de plus pour quitter cette brute. Nick est d'accord avec moi. Il me l'a dit, la semaine dernière.

– C’est Beth qui doit être d’accord, papa. Pas Nick, ni toi, ni Reed. Ce n’est pas aux hommes de la famille de décider à sa place.

Sujet sensible, ils en avaient parlé bien des fois ensemble. Son père sentit la tension dans sa voix.

– Donc ce n’est pas à cause de Beth que tu m’appelles plus tôt que d’habitude ?

– Non.

– Tu as quelque chose en tête ?

Elle prit le temps de mettre ses idées en place. Mais au fond la question qu’elle brûlait de lui poser était très simple.

– Papa, qu’est-ce qu’il y a d’anormal à Niceville ?

Long silence.

– Niceville est une ville du Sud, chérie. Du vieux Sud. Elle est hantée par l’histoire, c’est tout.

– Papa, je t’aime. Tu le sais. Mais il se passe des choses, en ce moment, et je voudrais que tu me dises la vérité. Pour une fois.

Elle l’entendit respirer.

Elle l’entendait presque réfléchir.

Il cherchait une échappatoire.

– Pour une fois ? Tu es un peu dure.

– Désolée. Tu sais très bien ce que je veux dire. Niceville. Les familles. Pourquoi tout ça ?

– Je vois.

– Tu vois ?

Sa réponse semblait résignée.

– Oui, Kate, je vois ce que tu veux dire. Tu dis qu’il se passe des choses. Quoi, au juste ?

Elle lui en fit le récit.

Il l’écouta sans l’interrompre.

Elle lui exposa les faits d’une manière aussi claire et aussi simple que possible. Quand elle eut fini, il resta silencieux. Elle attendit sa réaction.

– Alors Gray Haggard a disparu ?

– Sans laisser de trace.

Nouveau silence.

– Kate, finit-il par lui dire d’une voix lasse, empreinte d’une grande tristesse. Ce que je vais te dire, tu ne devras en aucun cas le répéter à ton frère ou à ta sœur. Je peux te faire confiance ?

– Oui, bien sûr.

– Tu sais que Reed pense que ta mère est morte à cause d’un chauffard ivre.

Elle encaissa le choc.

– Tu veux dire que ce n’est pas le cas ?

– Je ne sais pas, je ne dis pas qu’il n’y a pas eu de chauffard. Mais elle roulait très vite, à tombeau ouvert.

– Oui, je sais. C’est le système OnStar qui l’a révélé ?

– Oui, c’est un système GPS, en fait. OnStar enregistre sur ses ordinateurs la vitesse de la voiture au moment de l’accident. Et ils peuvent remettre les données aux enquêteurs. Par recoupement, on peut connaître la vitesse en calculant le temps que la voiture a mis pour aller d’un point à un autre. Tu es bien sûre de vouloir tout entendre, Kate ? Une fois que je t’aurai tout dit, tu pourrais le regretter.

– Vas-y, je suis prête à tout entendre.

Silence.

– Ta mère roulait à deux cent trente-trois kilomètres-heure quand le système OnStar a enregistré l’accident. Maintenant je vais te dire quelque chose de difficile à entendre, chérie.

– Papa, je t’en prie.

– Lorsqu’un véhicule roule à une telle vitesse, en général le système OnStar est alerté. La plupart du temps, un opérateur OnStar appelle le conducteur pour savoir s’il a un malaise, un problème mécanique, l’accélérateur bloqué. Ou encore s’il a trop bu, ou s’il est en train de faire une crise cardiaque, ou même s’il a été pris en otage. Enfin tout ça. Au moment où la voiture de ta mère roulait à plus de deux cent trente, environ une minute avant l’accident, une opératrice d’OnStar a essayé de la contacter. Elle l’a appelée sur le système embarqué.

Première nouvelle, pensa Kate.

– Est-ce que maman a répondu ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’elle a dit ?

Cette fois, Dillon resta silencieux si longtemps qu’elle crut que la communication avait été coupée.

– Lenore a dit : « *Elle passe par les miroirs.* » Elle l’a répété plusieurs fois, elle était paniquée.

Kate essaya de comprendre mais n’y parvint pas.

– « *Elle passe par les miroirs* » ? Mais qu’est-ce que ça veut dire ?

– J’y réfléchis depuis sa mort. La seule conclusion à laquelle je sois arrivé, c’est que ta mère a dû avoir un AVC, qu’elle a vu des choses dans le rétroviseur et a paniqué.

– Tu veux dire... Elle accélérerait pour échapper à quelque chose qu’elle voyait dans son rétroviseur ? Mais c’est complètement délirant, papa. Délirant ! Ce patrouilleur, Charlie Danziger, il était avec elle quand elle est morte. Il ne nous a jamais dit ça !

– Il me l’a dit, à moi.

– Il te l’a dit ?

– Oui. Aux obsèques. Dans le jardin. Elle a pu lui parler avant de mourir. Charlie Danziger est resté avec elle jusqu’à la fin. Elle est morte dans ses bras. Il a cru devoir me répéter ses dernières paroles.

– Est-ce que tu as compris ce qu’elle voulait dire ?

– Non, pas à ce moment-là. Mais cela m’a beaucoup troublé. C’est pour ça que j’ai laissé circuler cette histoire de chauffard ivre, au moins pour Beth et Reed.

– Et pour moi, papa.

– Je sais. Et voilà pourquoi je t’ai dit de ne pas t’approcher de ce miroir qu’on avait trouvé dans la vitrine d’oncle Moochie. Vous l’avez encore, n’est-ce pas ?

– Oui, dit-elle après un instant d’hésitation. Il est dans le placard de notre chambre.

– Pourquoi ne pas vous en être débarrassés ? Vous n’avez qu’à le rendre à la gouvernante, ou à Moochie, ou à Delia.

– Personne n’en veut. Après ce qui est arrivé à Rainey, on n’a pas pu le donner.

– Alors vous n’avez qu’à le casser. En mille morceaux.

– Papa... je ne saisis pas bien. Pourquoi as-tu cessé tes recherches sur les événements de Niceville ?

– J’ai arrêté à la mort de ta mère.

– Là, tu me dis quand, mais tu ne me dis pas pourquoi.

Il ne répondit pas tout de suite.

– Parce que... parce que je me suis dit que ça portait malheur.

– Malheur à qui ?

– À nous. Aux Walker. Et aux autres familles.

C’était la formule qu’il employait pour parler des quatre familles fondatrices : les Walker, les Cotton, les Teague et les Haggard.

Les familles.

Comme si elles étaient toutes les quatre emportées d’un même élan sur le fleuve du temps, à bord du même bateau funeste.

– Comment veux-tu que ça porte malheur ? Tu consultais les archives, c’est tout. Qui veux-tu que ça gêne ?

– J’ai trouvé quelque chose dans les archives. Quelque chose de troublant. Quand ta mère est morte, j’ai commencé à me demander si ce qui lui était arrivé n’avait pas un rapport avec ça. Avec le problème des disparitions.

– Qu’est-ce que tu as découvert ?

– Le lien entre toutes ces disparitions, depuis tant d’années. Leur dénominateur commun.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Il est probable que toutes les personnes qui ont disparu ont été d’une manière ou d’une autre apparentées aux familles.

Kate suivit le raisonnement, puis le rejeta.

– C’est absurde. Tu penses qu’il y aurait... une sorte de malédiction sur les familles ? Ça n’a pas de sens, papa.

– Une malédiction, non. Mais il y a bien un fil conducteur, et c’est le seul, d’ailleurs. Toutes les personnes disparues sont liées d’une manière ou

d'une autre aux quatre familles.

– Mais, papa, on peut dire ça de presque tout le monde, à Niceville.

– J'en ai tenu compte. Mais la corrélation est forte, elle dépasse de loin toute probabilité statistique. D'ailleurs, il y a un recoupement plus étroit. Toutes les personnes disparues ont un rapport avec des gens qui connaissaient une jeune femme nommée Clara Mercer.

– Clara Mercer ? Je... Ce nom me dit quelque chose... Elle ne se serait pas suicidée ? Jetée dans la Fosse du Cratère ?

– Personne ne sait exactement ce qui lui est arrivé. C'était une lointaine cousine à nous. Une fille assez délurée. Ça remonte à avant la guerre de 1914. Lorsqu'elle était très jeune, elle a eu une liaison avec un homme de la famille Teague, beaucoup plus âgé qu'elle. Elle est tombée enceinte de lui.

– Mon Dieu ! À cette époque...

– Oui. Un enfant hors mariage, c'était la disgrâce.

– Qu'est-il arrivé à l'enfant ?

Après un silence, il expliqua :

– Clara a été éloignée de chez elle pendant quelque temps. En 1913, je crois. On l'a expédiée dans une clinique privée à Sallytown. Quand elle est revenue, elle n'avait pas d'enfant avec elle. On a raconté qu'elle avait fait une fausse couche. On en est resté là.

– Tu sais qui était le père de cet enfant ?

– Abel Teague. C'était un mauvais sujet, comme on disait à l'époque. Il n'a jamais voulu l'épouser, malgré les pressions exercées sur lui par les amis de la jeune fille. On ne sait pas comment, mais il a toujours réussi à éviter les duels.

– Qu'est-il arrivé à Clara ?

– D'après les renseignements que j'ai pu trouver, quand elle est revenue chez elle après... cette période d'éloignement... elle a eu ce qu'on appelait une crise de neurasthénie. Sa famille a essayé de prendre soin d'elle...

– C'était qui, sa famille ?

– Sa grande sœur Glynis...

– *Glynis* ?

– Oui, c'était son prénom, pourquoi ?

– Tu le sais bien, papa. Je t'ai dit l'année dernière qu'une certaine Glynis R. avait dédié le miroir sur une carte collée au dos. Ça pourrait être la même femme, non ?

Silence.

– Oui. Je pense que c'est elle. J'y ai pensé tout de suite. Glynis Mercer avait épousé un Ruelle. Les Ruelle avaient de grandes plantations au sud de Gracie. Ils ont pris Clara chez eux et ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient. Mais les bonnes âmes sont alors intervenues. Quelqu'un a décidé qu'elle représentait un danger pour elle-même et pour les autres. Les rapports ne sont pas très clairs, et puis il y a eu cet incendie des archives municipales en 1935, mais j'ai l'impression que des médecins assermentés ont débarqué chez les

Ruelle et l'ont emmenée dans un asile d'aliénés à Gracie.

– Mon Dieu ! Pas Candleford House, au moins ?

– Hélas si.

– La pauvre ! Et elle a tenu combien de temps ?

– Personne ne le sait. D'après ce que j'ai lu, dans les rares vestiges d'archives, il se serait passé quelque chose de grave en 1931. On l'a transportée sous bonne escorte à Niceville pour une opération chirurgicale. Ils l'ont emmenée à l'hôpital Notre-Dame-de-Grâce et elle a subi une intervention qui m'a tout l'air d'avoir été... un avortement.

– Elle aurait été violée ?

– Probablement. Tout le monde savait que les infirmiers de Candleford House étaient notoirement dépravés. Guère plus civilisés que des animaux. Voire moins. Quoi qu'il en soit, pendant sa convalescence, elle s'est échappée. Trois jours après on retrouvait sa robe et ses chaussures au bord de la Fosse du Cratère. Son corps, lui, n'a jamais été retrouvé.

Silence.

– Mais quel rapport entre cette histoire et les disparitions ?

– Les disparitions ont commencé peu après que Clara s'est échappée de Notre-Dame-de-Grâce. Toutes les victimes étaient des gens qui, de près ou de loin, lui avaient fait du tort, soit parce que c'étaient des Teague – qu'ils étaient liés à ce « clan », si tu veux –, soit parce qu'ils l'avaient placée, ou avaient contribué à la placer, à Candleford House contre son gré.

– Papa, tu es historien, pas romancier. Quelle histoire abracadabrante !

– À qui le dis-tu ! Mais je te rapporte les faits tels qu'ils se sont produits.

– Est-ce que tu as déjà parlé de tout ça à Nick ?

– Oui. Il m'a tiré les vers du nez, comme tu le fais à présent. Mais avec lui, je m'en suis tenu aux grandes lignes.

– Quand ?

– Il doit y avoir un mois.

– Qu'est-ce qu'il en a pensé ?

– La même chose que toi. Il a trouvé cette histoire délirante.

– Mais il l'a écoutée ?

– Kate, il était là quand on a sorti Rainey Teague de la tombe d'Ethan Ruelle. Ça peut te paraître fou, comme à moi, mais on ne peut pas nier qu'il y ait là un fil conducteur.

« Elle passe par les miroirs. »

Kate revoyait la formule sur la carte entoilée...

Avec mon éternelle reconnaissance. Glynis R.

– « Elle passe par les miroirs » ? C'est bien ce que maman a dit ?

– Oui.

– Qui, « elle » ? Glynis ?

– Glynis Ruelle est morte et enterrée.

- Nick ne m’a jamais rien dit de tout ça.
- Je m’en doute.
- Pourquoi ?
- Parce que tu es une Walker. Tu fais partie des familles.
- Tu veux dire qu’il a peur que quelqu’un s’en prenne à moi ?
- En quelque sorte.
- La même personne qui traque les autres membres des quatre familles ?

Tu y crois, toi ?

Long silence.

– Je me pose des questions, voilà tout.

– Mais enfin, papa, réfléchis. Tu dis que les gens se sont mis à disparaître dans les années 1920. Il est impossible qu’une seule personne soit à l’origine de ces disparitions. Cette personne aurait...

– Cent ans, et même sûrement plus.

– C’est impossible. C’est vraiment ce que tu penses ?

– Bien sûr que non. Mais ça me turlupine. Tu m’as demandé ce qu’il y avait d’anormal à Niceville. Je suis d’accord avec toi. Cette histoire est absurde. S’il y a vraiment quelqu’un derrière toutes ces disparitions, c’est sans doute un descendant, un parent, qui agit sous l’empire d’une obsession personnelle. N’empêche que le corps de Clara Mercer n’a jamais été retrouvé.

– Papa, quand quelqu’un ou quelque chose tombe dans la Fosse du Cratère, on ne le retrouve jamais. Tout le monde le sait.

Elle secoua la tête, balayant d’un revers de main son hypothèse – geste que ne pouvait voir son père à l’autre bout de la ligne, mais qu’il perçut pourtant très bien.

– Alors d’après toi, ce serait ça, la cause des maux de Niceville ?

– Disons que le mal appelle le châtiment, qu’il engendre le chaos et la cruauté. Tu sais aussi bien que moi que les mauvaises actions ont des retombées au sein des familles. C’est en t’occupant de cas comme ceux-là que tu gagnes ta vie, Kate.

Après un moment de silence, il reprit la parole :

– Tu en as peut-être entendu parler : chez les Creek et les Cherokee, il existe une légende autour d’un lieu maudit, un lieu où demeurent les forces du mal. Cette légende est rapportée dans les archives par un certain Lanman, qui a travaillé dessus vers 1855. Les Cherokee croyaient que quelque part, à proximité de la rivière Savannah – Lanman ne précise pas l’endroit exact –, il y avait une haute falaise de pierre, au sommet de laquelle se trouvait ce qu’il appelait un « effroyable gouffre ». D’après ses descriptions, il s’agissait d’une faille, d’une crevasse dans la montagne...

– Papa, tu n’es pas en train de me dire que la Fosse du Cratère... ?

– La Fosse du Cratère était là bien avant nous, Kate. Elle existe depuis très, très longtemps. Des milliers d’années, des millions, peut-être. C’est un lieu étrange, tu ne diras pas le contraire. Comment s’étonner que les Cherokee aient bâti toute une mythologie autour ? Nous faisons de même. Nous, les

habitants actuels de Niceville. « *Quand quelqu'un ou quelque chose tombe dans la Fosse du Cratère, on ne le retrouve jamais.* » Tu viens de le dire toi-même. Tu as été nourrie de toutes ces histoires. Comme nous tous.

– Des histoires qu'on se raconte autour d'un feu de camp. Des histoires de fantômes pour faire peur aux enfants. Toutes les villes ont leur lieu maudit.

– C'est vrai. Mais Lanman dit que les Cherokee appelaient cet endroit Talulu, ce qui correspond au nom actuel du lieu. Attention, tout cela n'est qu'une hypothèse. Fondée sur des ouï-dire. Rien que je puisse répéter face à un tribunal. Écoute, ma chérie, nous nous sommes un peu éloignés de notre sujet. Est-ce que tu as toujours mes rapports chez toi, à la cave ?

– Oui.

– Les familles ont organisé un jubilé sur la plantation de Johnny Mullryne, à Savannah. Ça s'est passé en 1910. Il existe une photo de cette réunion de famille. Au dos de la photo, il y a une inscription. Je pense que c'est à partir de ce moment-là que tout a commencé.

– Qu'y a-t-il d'écrit ?

– Les noms de toutes les personnes présentes. Un nom est souligné. Et à côté de ce nom souligné, il y a un mot, un seul : « Honte ».

– À côté de quel nom ?

– Abel Teague. L'homme dont je t'ai parlé tout à l'heure.

– De la famille de Rainey Teague ?

– Oui. Sauf que nous savons que Rainey a été adopté. Mais Miles était le petit-fils d'Abel Teague. Le père d'Abel s'appelait Jubal Teague, et le père de celui-ci London Teague. Dans les années 1840, London Teague possédait une plantation, Hy Brasail, dans le sud de la Louisiane. On a dit que London Teague avait arrangé le meurtre de sa troisième femme, Anora Mercer – celle qui a donné son nom au terrain de golf. John Gwinnett Mercer, le parrain d'Anora, aurait provoqué London Teague en duel pour venger la mort d'Anora. Tu vois, les Teague ont un passé plutôt tourmenté. Tu as toujours les papiers de Rainey ?

– Comment pourrais-je ne pas les avoir ? Tu m'en parles tout le temps.

– Où sont-ils ?

– Dans le dossier de Rainey, à mon bureau.

– Tu les as regardés de près, j'imagine ? Au moins pour être sûre qu'il est bien le seul héritier ?

– Oui. Pure vérification de routine.

– Bien sûr. Les archives confirment que ses parents naturels, les Gwinnett, sont morts dans un incendie, n'est-ce pas ?

– Oui. Quand il avait deux ans. Ils possédaient une ferme dans les environs de Sallytown. Ils élevaient des clydesdales. Le feu a pris dans la paille de l'écurie. Ils sont morts tous les deux en essayant de sortir les chevaux de la fournaise. Comme ils n'avaient pas de parents, Rainey a été placé en famille d'accueil.

– À Sallytown ?

– Oui.
– Tu as pu vérifier tout ça ?
– Pas vraiment. Mais les papiers étaient en règle, autant que je sache.
– Et as-tu pu parler à cette famille d'accueil, quand tu as pris en charge le dossier Rainey ?

– Non. On m'a dit qu'ils avaient quitté l'État, un an après l'adoption du petit. J'ai essayé de retrouver leur trace, pour pouvoir répondre à Rainey s'il venait à me poser des questions sur son passé... Mais je ne les ai jamais retrouvés.

– Tu te souviens de leur nom ?
– Oui. Palgrave. Zorah et Martin.
– Aucune trace ? Ni de l'un, ni de l'autre ?
– Je n'ai rien trouvé. Mais je ne me suis pas donné beaucoup de mal non plus. Ils n'étaient pas ma priorité.

Nouveau silence.

Kate attendit patiemment.

– Qui a lancé la procédure d'adoption, Kate ?
– Miles, d'après les papiers. Sylvia venait de faire plusieurs tentatives de fécondation in vitro, toutes infructueuses. Il craignait qu'elle ait des idées suicidaires, je m'en souviens. On se faisait tous beaucoup de souci pour elle.

– Donc, pour résumer, Miles est tombé par le plus grand des hasards sur un garçon qui appartenait à une branche éloignée de la famille, un parfait inconnu, hébergé dans une famille d'accueil à cent cinquante kilomètres d'ici, à Sallytown.

– Oui, je crois. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a de bizarre, là-dedans ?
– L'avocate s'appelait Leah Searle. Tu lui as parlé ?
– Non, elle est morte l'année suivant l'adoption.
– Comment est-elle morte ?
– Noyée, d'après sa belle-fille.
– Où ça ?
– Pas dans la Fosse du Cratère, papa. Là, tu commences vraiment à me faire peur. Es-tu en train de me dire qu'il y a quelque chose de bizarre dans l'adoption de Rainey ?

Cette fois, le silence dura plus longtemps encore. De nouveau, elle crut que la communication avait été coupée. Mais il finit par reprendre la parole :

– Kate, est-ce que ça vous dérange si je viens faire un saut ?
– Bien sûr que non. Ça nous ferait très plaisir. Quand ?
– Je peux être là dans quatre heures.

Bock rencontre Chu et Chu rencontre Bock

Bock et Chu avaient rendez-vous au Bar Belle, au Pavillon, un agréable patio ensoleillé qui dominait la Tulip, avec des tables rondes et des parasols Dubonnet, Heineken et Stella Artois battant au vent, à l'endroit précis où Nick et Beau étaient en train de terminer leur déjeuner.

Bock avait fait en sorte d'arriver au Bar Belle avant Chu – il avait même une bonne heure d'avance. C'était un truc d'agent secret qu'il avait appris en regardant *La Mémoire dans la peau*, premier film de la série Bourne. Il s'était installé à une table proche de la balustrade, pour pouvoir se positionner rapidement dos au mur, comme Matt Damon dans le film. De l'autre côté des panneaux en teck, la Tulip sifflait sourdement, gros python brunâtre.

Il s'était habillé tout en noir, espérant ainsi intimider l'adversaire, mais il avait l'air hélas d'un vigile de centre commercial en dehors de ses heures de service. Il commanda un cocktail localement appelé Tequila Mockingbird, qui lui fut servi par une fille aux nichons débordant de ses bonnets C comme des glaces à l'italienne de leur cornet. Elle avait un sourire à réchauffer le système d'un macchab, macchab qu'il aurait tout aussi bien pu être, vu le peu d'intérêt qu'il portait à ces nichons, même s'il les trouvait agréables à regarder, ne serait-ce que sur le mode dans-une-autre-vie-peut-être...

Quand il était arrivé, les tables étaient encore inoccupées, sauf une à quelques mètres de lui, où il remarqua deux hommes silencieux, dont un Blanc, mince et inquiétant, chemise noire impeccable et pantalon anthracite, cheveux noirs coupés court, grisonnants aux tempes, avec d'étranges yeux gris qui eurent l'air de l'avoir étiqueté et rangé en moins de deux comme dans un tiroir à la morgue.

Ce personnage troublant était assis en face d'un autre homme, un Noir aussi colossal que la dette extérieure des États-Unis, une montagne de muscles – s'il en avait voulu davantage, il lui aurait fallu des porteurs pour les trimballer. Il se tenait en équilibre sur sa fesse gauche, comme s'il avait mal à la droite et évitait de s'asseoir dessus.

Quelques minutes après l'arrivée de Bock, les deux hommes se levèrent

et quittèrent les lieux, bien avant qu'il ait attaqué son cocktail. De nouveau l'homme blanc tourna la tête pour lui jeter un long regard, au moment où ils réglèrent la note et s'en allaient.

Peut-être sont-ils sensibles à mon pouvoir, pensa Bock, avant de se rappeler soudain l'humiliation cuisante que représentait ce rendez-vous.

Se considérant comme un homme avisé et capable de coups d'audace dans des situations de crise, tout spécialement celles qu'il déclenchait lui-même, Bock avait pris quelques précautions avant de venir.

Tout d'abord, il avait un petit enregistreur audio caché dans une poche, relié par un câble ultrafin à un micro qui pouvait passer pour un bouton cousu sur la poche de sa chemise noire. Il avait aussi une caméra vidéo miniature dans un faux stylo glissé dans la même poche de chemise.

En outre, au cas où l'individu se montrerait violent, il saurait l'impressionner : il possédait un badge en argent chromé véritable, qu'il avait acheté sur Internet en même temps qu'une carte d'identité professionnelle plastifiée qui faisait de lui un agent de recouvrement de cautions doté de tous les pouvoirs que confèrent les badges achetés en ligne.

Enfin, dernière sécurité, il avait glissé une matraque en acier rétractable dans son slip.

Tactiquement parlant, ce n'était pas une idée de génie car elle n'arrêtait pas de lui glisser dans la raie des fesses. La prochaine fois, il la mettrait dans sa poche, mais maintenant il était trop tard pour la changer de place.

Installé à sa table, plutôt satisfait de ses préparatifs judicieux, il reprenait incontestablement du poil de la bête sous l'effet des trois Tequila Mockingbird descendues en l'espace de trente minutes. La suite des événements ne s'annonçait pas si mal et s'il fallait s'affirmer, il serait en mesure d'agir efficacement pour la bonne cause : tirer le soldat Bock de la merde noire où il s'était fourré.

Au cours de l'heure qui suivit, il s'envoya une quatrième Tequila Mockingbird pendant que les tables de la terrasse se remplissaient d'étudiants portant tous un tee-shirt coloré, un short cargo et une casquette à l'envers, et discutant joyeusement.

L'un d'eux, la visière de sa casquette sur la nuque, protégeait ses yeux du soleil avec sa main. *Non mais quel petit con, celui-là. Tu peux pas retourner ta casquette dans le bon sens, abruti !*

Il en était là de ses pensées quand une ombre mince se projeta sur la table. Il leva les yeux et découvrit un gringalet en chemise blanche à manches courtes et pantalon beige, typique du geek de base.

Bock, oubliant qu'il portait lui-même sa casquette à l'envers, mit sa main gauche en visière pour tenter de discerner les traits de l'Asiatique menu et imberbe, caché derrière ses grosses lunettes de soleil miroir, un petit sourire aux lèvres. Le gars lui tendit la main.

– Monsieur Bock, je suis Andy Chu.

Bock décida de le toiser et considéra la main tendue comme s'il

s'agissait d'une chauve-souris morte. Andy retira sa main et s'assit, sans cesser de sourire.

– Comment savez-vous qui je suis ? demanda Bock. On ne s'est jamais rencontrés. Et moi, je ne sais pas qui vous êtes.

– Eh bien, je m'appelle Andy Chu et pardonnez-moi si j'ai l'impression de vous connaître déjà, dit Chu, qui prit le menu sur la table.

Non mais quel culot, ce nabot de Chinetoque de merde, avec sa panope de fêlé des ordi, cet apprenti maître chanteur !

– Je n'ai pas eu de mal à vous reconnaître, dit le jeunot d'un ton aimable, parce que j'ai vu toutes les photos que vous prenez de vous quand vous êtes nu devant votre ordinateur, sur votre gros canapé noir.

Soudain, Bock s'aperçut qu'il n'avait rien de cinglant à lui rétorquer. Son cœur lui était remonté dans les cordes vocales et essayait de s'échapper par l'oreille gauche. Il avait donc perdu l'ouïe en même temps que l'usage de la parole.

Le petit gars s'en rendit compte.

– Ne vous affolez pas, Tony. Je ne vous veux aucun mal. Mais vous devez savoir que j'ai exploré *la totalité* de votre ordinateur. J'ai vu toute votre collection de photos pornos et d'histoires cochonnes. Je connais tous les sites Internet que vous visitez, je sais combien de temps vous restez sur ces sites et j'ai pu visionner les photos que vous faites de vous avec la webcam quand vous y êtes connecté.

Il marqua un temps pour observer la réaction de Bock. Celui-ci semblait sur le point de s'évanouir ou de vomir, ou les deux à la fois. Chu lui tapota gentiment le bras tout en continuant à étudier le menu, et il poursuivit son récit, d'une voix toujours égale :

– Encore une fois, calmez-vous, Tony, ne prenez pas cette affaire au tragique. Tout ça n'est pas si grave. Je voulais juste vous dire – au fait, ça ne vous gêne pas que je vous appelle Tony, j'espère ? – qu'après avoir navigué deux heures sur votre ordinateur, j'ai l'impression de vous connaître mieux que mon frère aîné qui habite Macao. Il aime bien Photoshop, lui aussi, il s'amuse à couper la tête de ses copines et de nos sœurs pour les coller sur le corps de putes à poil.

Bock baissait obstinément le nez.

Une artère tambourinait sur sa tempe et quelque part au fond de lui une alarme venait de se déclencher.

Crise cardiaque, crise cardiaque.

Chu, s'il s'en rendit compte, continua comme si de rien n'était :

– Une fois, croyez-moi si vous voulez, il a fait ce genre de montage avec une photo de notre mère. Depuis que je lui ai dit que j'étais au courant, nous ne nous parlons plus, mais il a arrêté ses collages. Et vous aussi, vous allez arrêter, si vous êtes sage, et si vous me laissez vous aider. Je crois que je vais commander le vivaneau rouge avec du riz sauvage. Ça m'a l'air très bon. On prend du vin, avec ? Du blanc ? Un pinot grigio bien frais, ça vous tente ?

Il avait dit cela d'une voix claire et calme, et il tendit en souriant le menu à Bock.

Celui-ci le prit d'une main tremblante. Le ventre noué, le teint vert, il sentait ses lèvres figées, ses joues froides et flasques, comme exsangues. Il était en train de se liquéfier et la seule partie solide de son être se réduisait à la matraque rétractable logée au fond de son slip.

Il fixait sa quatrième Tequila Mockingbird, les mains croisées sur ses genoux, agrippées au menu. Il était totalement incapable de lever les yeux vers Andy Chu.

– S'il vous plaît. Vous avez l'air mal en point. Je ne vous juge pas, dit ce dernier avec sollicitude. D'après ce que j'ai vu, jusqu'à hier, ces photos n'ont servi qu'à votre plaisir personnel, et ce n'est pas moi qui vais vous traiter de dépravé. Je ne serais pas surpris d'apprendre que tous les gens autour de nous sur cette terrasse ont des petits secrets d'ordre sexuel qu'ils n'aimeraient pas voir exposés sur la place publique. C'est dans la nature humaine, voilà tout.

Chu se tut un instant, puis changea de ton, prenant celui de la réprimande mesurée :

– Mais ce que vous avez fait à ce pauvre homme d'église et à tous ces agents de police innocents qui ont risqué leur vie, c'est très vilain. Et je crois savoir que ce matin, vers 10 h 30, vous avez envoyé un mail à une certaine Twyla Littlebasket. Il y avait une très grosse pièce jointe, et vous avez détruit tout un fichier. J'ai été incapable de le récupérer. Encore une de vos mauvaises plaisanteries, Bock ?

Bock essaya de faire revenir un peu de salive dans sa bouche, parce qu'il fallait qu'il parle, ne serait-ce que pour empêcher ce gosse d'en dire plus. Chu s'en aperçut, lui tendit un verre d'eau qu'il le regarda descendre d'un trait avec une compassion sans engagement de sa part.

– Ce que vous dites est impossible. J'ai effacé tout mon...

– Vous avez cru, Tony. J'ai réussi à en récupérer la plus grande partie. Assez.

– Écoutez, monsieur Chu...

– S'il vous plaît, appelez-moi Andy.

– Écoutez, Andy... On ne peut pas parler de tout ça ici... C'est trop... Enfin on devrait aller...

La serveuse aux bazookas à la vanille s'approcha de leur table et les gratifia d'un sourire radieux. Chu commanda son vivaneau rouge, bien grillé et accompagné de riz sauvage, et, jetant un œil sur Bock décomposé, commanda la même chose pour lui.

– On prendra aussi une bouteille de Santa Margherita, dans un seau à glace, s'il vous plaît.

La fille sourit jusqu'aux oreilles et disparut dans une aura lumineuse. Chu regarda Bock un moment par-dessus ses lunettes, puis se carra dans son siège.

– Visiblement, vous avez du mal à parler. Alors je vais vous dire ce que

j'ai en tête. Ça vous va ? Vous avez besoin d'un comprimé, peut-être ? Non ?

En visitant le disque dur de Bock, Chu était tombé sur son dossier médical. Ce gars avait de sérieux problèmes de cholestérol. Il allait certainement avoir besoin d'une angioplastie ou de se faire poser des stents dans les coronaires à brève échéance, à supposer bien sûr qu'il passe le cap hostile de la cinquantaine. Il ne manquerait plus qu'il lui fasse un infarctus maintenant !

Chu attendit un moment, étudiant avec une certaine anxiété le visage de Bock, quelque part entre cireux et moite, et décida qu'il n'était pas encore à l'article de la mort.

– OK, bon, première chose, Tony : cette honte que vous ressentez, c'est déjà bon signe. Si vous étiez vraiment un salaud, vous n'auriez pas autant de honte de vous-même. Comme je vous l'ai dit, je ne vous juge pas sur tout ce qui concerne le sexe. Je suis chinois, je viens de Macao, une des villes les plus peuplées de la planète. Pourquoi pensez-vous qu'elle est si peuplée ?

Chu attendait un sourire en réponse à sa plaisanterie. Il n'eut droit qu'à un regard ahuri et à un coassement de crapaud siffleur.

Il poursuivit, parlant comme s'il avait mûrement réfléchi, ce qui était d'ailleurs le cas :

– Bon... Laissez-moi vous dire les choses calmement. Nous sommes d'accord que... Oh, à propos, j'ai fait une copie complète de tout ce qu'il y avait sur vos disques durs, pour que nous parlions bien des mêmes choses, OK ?

– Comment... Comment avez-vous fait pour... ?

Chu sourit.

– Il y a les amateurs et il y a les professionnels, Tony. Vous êtes un amateur. Après le bac, j'ai passé six ans au MIT et à Cal Tech pour étudier les relations entre le web et les ordinateurs. Vous êtes, si je ne me trompe, chargé de l'énergie aux services techniques de la ville de Niceville, n'est-ce pas ? Vous êtes aussi diplômé de l'École polytechnique East-Central-Mid-State.

Bock s'effondrait de nouveau, alors Chu continua :

– Quoi qu'il en soit, vous devriez savoir que ces sites prétendent protégés ou ultrasecrets, même ceux situés en Islande, qui est un État hors la loi au regard d'Internet, sont tous très surveillés. Les agences de surveillance ont mis en place des systèmes de vigilance virtuels à la sortie de ces portails et chaque fois que quelqu'un les utilise, son adresse IP est immédiatement repérée et notée. J'ai mis moins d'un quart d'heure à trouver la vôtre, moins encore pour franchir votre pare-feu et m'introduire dans votre ordinateur. Je comprends bien que vous n'ayez pas envie d'entendre ça, alors je continue... si vous en êtes d'accord... sur la raison de ma présence ici.

Les plats furent servis et Chu mangea le sien avec appétit. Bock trouva la force d'attaquer le vin, mais la nourriture, pas moyen.

*Faut que je foute le camp, que je foute le camp, que je foute le camp.
Que je change de nom.*

Que je quitte la ville.

– Tout d’abord, Tony, sachez que je n’ai pas l’intention de vous faire chanter.

Bock, qui venait de terminer son vin, regarda Chu à travers son verre, puis le reposa.

– Ah bon ?

– Non. Sans vouloir vous offenser, Tony, je connais le détail de vos comptes en banque jusqu’au dernier dollar, ainsi que celui de vos comptes d’épargne, je connais le montant de la pension alimentaire que vous avez été condamné à verser à votre ex-femme, Mme Dillum, et à votre fille, et bien sûr le montant du loyer que vous versez à Mme Kinnear. Tony, mon ami, je gagne dix fois plus que vous. Certaines années vingt fois plus. J’ai pu placer de l’argent, je suis très à l’aise pour un trentenaire.

Trentenaire ? pensa Bock. Je te donnais quinze ans !

– Votre argent ne m’intéresse donc pas. Vous avez entendu parler du visa H1, Tony ?

Bock secoua la tête, dans laquelle tournait et retournait la phrase : « *Je n’ai pas l’intention de vous faire chanter.* »

– Non ? Eh bien les visas H1 sont généralement octroyés aux personnes les plus compétentes dans des domaines scientifiques hautement spécialisés. Par exemple, les technologies de l’information et les systèmes informatiques. Je fais partie de ces personnes. Je suis citoyen de la république populaire de Chine et mon lieu de résidence est, pour être franc, à la discrétion de mon employeur. D’après les protocoles H1, mon visa doit être validé par un certificat de travail. La législation est complexe, mais pour résumer, mon employeur peut faire annuler mon certificat de travail si ça lui chante et par conséquent mon visa. Je peux faire appel, mais si l’employeur est influent, je peux être contraint de retourner dans mon pays d’origine pour faire une nouvelle demande de visa. Vous me suivez ?

– Oui, je suppose.

– Bien. En résumé : mon employeur et moi-même ne sommes pas en bons termes, mais je n’ai aucune envie de retourner en république populaire de Chine.

– Pas maintenant ?

– Ni maintenant, ni jamais. Pour être honnête, si j’étais contraint de retourner à Macao, je me tirerais une balle dans la tête.

– À ce point-là ? Mais pourquoi ?

Chu observa Bock un moment.

– Je ne vais pas vous faire un discours. Disons juste qu’il y a d’abord une raison personnelle – mon conflit avec mon frère aîné, qui est plus ou moins gangster à Macao –, mais la raison principale, c’est qu’en Amérique je suis un homme libre. En Chine, je suis un kleenex. Le moindre petit chef peut se moucher sur moi et me balancer à la poubelle ensuite. La liberté n’existe pas en Chine. Tout le monde sait que c’est un pays qui se développe à vitesse

grand V, une ruche industrielle où on peut brasser des paquets de pognon. En Occident, tout le monde se fout du comportement de ce pays hautement industrialisé vis-à-vis de sa population. En Chine, on peut gagner de l'argent, mais on n'échappe pas à la crainte qu'inspirent le gouvernement et le parti. Le parti détient un pouvoir absolu sur l'ensemble des citoyens. Si vous avez le malheur de lui déplaire, vous vous exposez à des conséquences épouvantables sans préavis et sans rémission. C'est inhumain, dégradant. Les braves gens deviennent des lâches. Les autres des mouchards. Je refuse de vivre dans un tel pays.

Il fit une pause pour retrouver son calme. On aurait dit qu'il voyait quelque chose de noir, dont l'ombre traversa son visage lisse. Il se ressaisit rapidement.

– Et donc, en dépit de mes problèmes actuels avec mon employeur – odieux individu –, je suis mieux ici que là-bas et je ne vais pas retourner vivre en Chine comme un esclave pour la simple raison que je déplaïs à Byron Deitz.

– Byron Deitz ? Ce nom me dit quelque chose.

– Ah oui ? C'est quelqu'un de Niceville, vous savez.

– Ouais, il a une grosse boîte de surveillance et de sécurité.

– Oui. Eh bien, c'est mon patron. C'est aussi un traître à votre pays. Et nous allons le punir.

– Nous ?

– Oui, vous et moi.

– Comment ?

L'explication de Chu ne prit que quelques minutes. À la fin, Bock avait quantité d'objections à formuler, mais elles se résumèrent à deux phrases : « *Ça va pas la tête !* » et : « *Putain, vous êtes un grand malade, vous !* »

– Absolument, dit Chu en souriant.

Lenore

Après sa conversation avec Kate, Dillon Walker avait passé un moment à travailler sur son ordinateur. La fenêtre de son bureau donnait sur la place d'armes et les vénérables édifices de style fédéral, baignés d'une lumière douce de fin d'après-midi.

Le temps avait été agréable toute la journée, clair et frais, avec quelques nuages sur les sommets des Blue Ridge.

Dans son bureau aux étagères garnies de livres, il écoutait, par la fenêtre entrouverte, le chant rythmé d'un régiment d'élèves officiers et le martèlement cadencé de leurs bottes, tel un roulement de tambour régulier et assourdi. Les paroles des chants militaires lui étaient aussi familières que lorsqu'il les avait apprises, jeune soldat dans la 101^e division aéroportée, de longues années auparavant. Il écouta le chant un moment encore. Il avait du mal à taper sur le clavier, tant ses mains étaient déformées par l'arthrose. On ne les imaginait guère tenant ferme les suspentes d'un parachute, un jour de juin 1944, au-dessus d'une tempête de feu en Normandie. Il ne s'en doutait guère alors, mais il se trouvait à quelques centaines de mètres de son ami Gray Haggard, qui au même instant surnageait de son mieux dans l'écume sanglante d'Omaha Beach.

Le régiment s'éloignait, le chant se perdait. Un courant d'air frais agita les stores, qui s'entrechoquèrent, et fit voltiger ses papiers sur le grand bureau en bois de rose.

Il acheva de rédiger son document, cliqua sur l'icône d'impression, entendit l'imprimante se mettre en marche, puis attrapa un modèle réduit de canon de la guerre civile et le posa sur la liasse de papier. Il entendit son nom, prononcé à voix basse derrière la porte de son bureau, dans le couloir sombre menant à la bibliothèque. Bizarre, le samedi après-midi, les locaux étaient fermés, tous les élèves officiers en manœuvre et la bibliothèque déserte.

Il se carra dans son siège qui grinçait, et prêta l'oreille.

– Oui ? Je suis là. Qui est-ce ?

Silence, puis de nouveau une voix à peine audible, à la fois familière et très étrange.

Un muscle de sa joue se mit à trembler et il posa un doigt sur son cou pour sentir la pulsation de la carotide.

Encore bien portant à soixante-quatorze ans, il avait cependant la santé de son âge.

La voix lui était familière, mais il ne l'avait pas entendue depuis des années. C'était celle de Lenore, et voilà pourquoi, en individu rationnel, il vérifiait son rythme cardiaque : il s'agissait peut-être d'un début d'attaque cérébrale.

Il prit la bouteille d'eau sur l'étagère derrière lui et but directement au goulot, tout en cherchant une aspirine à tâtons dans le tiroir du bureau. Il entendit de nouveau la voix, plus près de lui, et une silhouette mince apparut de l'autre côté de la porte vitrée.

La femme était jeune, habillée d'une robe blanche qui moulait son corps, à moins qu'elle ne fût nue. Il la vit lever le bras et toquer doucement au carreau.

– Dilly, c'est Lenore. *C'est l'heure*, chéri. Il faut y aller. Tout est prêt. Tout le monde nous attend.

Dillon Walker frissonna de terreur, mais il se ressaisit aussitôt. Il détestait toute forme de couardise.

Dilly.

C'est ainsi que Lenore m'appelait.

Il se leva, fit le tour du bureau et s'arrêta un instant devant la porte. Il observa la pièce, comme à regret, et revint vers son bureau, s'attendant presque à voir son corps sans vie effondré au milieu des papiers. Mais le siège était vide et il était là, en pantoufles, vêtu d'un polo noir et de son confortable pantalon de velours vert olive, vivant, bien vivant.

Il s'était approché de la porte et voyait maintenant distinctement la silhouette. Elle était complètement nue, et avait tout à fait l'apparence de sa femme disparue. De nouveau, l'image vint frapper et l'appeler par son prénom.

« *Elle passe par les miroirs* », avait dit Lenore, quelques instants avant sa mort. « *Elle passe par les miroirs.* »

Il lui semblait être à l'orée d'une grande révélation, d'une vision puissante et mystérieuse, d'une vision venue... *d'ailleurs*.

Ne pas ouvrir cette porte eût été une forme de lâcheté, le recours du glouton acharné à racler jusqu'au bout l'assiette de la vie. Sa tâche n'était pas achevée, mais elle le serait après lui. Personne n'est indispensable. Il pensa à Kate, à Reed, à Beth, à Rainey Teague et à son adoption, à Miles et à Sylvia, et à l'étrangeté de Niceville. Si la forme derrière cette porte était réellement Lenore, alors tout ce qui lui avait été caché serait enfin révélé, et un jour il pourrait revoir toute sa famille réunie. Tôt ou tard, pour chacun, vient l'heure de partir.

Il ouvrit la porte, pensant voir Lenore, mais l'obscurité fondit sur lui toutes serres dehors, ailes noires, becs affûtés comme des rasoirs, yeux jaunes

embrasés d'une lueur verte, force brute pleine de fureur et de haine. Le festin commença. Comme pour Gray Haggard, il dura longtemps. Trop longtemps.

Kate Kavanaugh a de la visite

Longtemps, Kate refusa de repenser aux paroles de son père sur les miroirs, elle refusa même de tenter de leur donner un sens. Elle renversa la tête, ferma les yeux un instant et sentit la fatigue l'envahir.

Elle s'endormit.

Le téléphone la réveilla.

Elle prit le combiné, jeta un coup d'œil à l'écran.

L. STEINERT.

– Lacy ?

– Salut, Kate. Excusez-moi de vous déranger chez vous.

– Vous avez l'air inquiète.

– Inquiète, non. Mais j'essaie de joindre Nick et son portable ne répond pas. Tig me dit qu'il est en train d'enquêter sur une disparition et qu'il est passé au labo pour faire analyser des taches de sang, mais il n'est pas non plus au labo.

Kate regarda l'heure – 16 heures passées. Il serait rentré vers 21 heures, sauf cataclysme au bureau.

– Généralement, il fait une pause-déjeuner à cette heure-ci, quand il est sur une mission. Vous devriez essayer le Bar Belle, au Pavillon. Il aime bien cet endroit. J'ai leur numéro de téléphone, si vous voulez. Je vous le donne ?

Un temps.

– Non, ce n'est pas la peine... J'ai laissé des messages sur son portable. Il me rappellera quand il aura le temps.

– D'accord. Désolée. C'était urgent ?

– Non. Enfin, c'est quelque chose qu'il ne sera pas fâché d'apprendre.

– De bonnes nouvelles ? Ça le changerait !

– Personne n'est encore au courant, alors gardez ce que je vais vous dire pour vous, jusqu'à ce que je puisse joindre Nick. Mais j'avais l'intention de vous le dire à vous aussi, car vous êtes sa tutrice légale. C'est à propos de Rainey Teague.

– Mon Dieu, il n'est pas mort, j'espère ?

– Non, il s’est réveillé.

– Quoi ?

– Oui. Enfin, je veux dire, il ne s’est pas assis dans son lit subitement pour réclamer un cookie. Les médecins sont avec lui. Mais il est revenu de... là où il se trouvait, quoi. Et il... réagit... comme ils disent. Vous vous souvenez que je vous ai parlé de Lemon Featherlight ?

– Bien sûr. Il voulait rencontrer Nick.

– C’est Lemon qui l’a trouvé réveillé. Il est allé le voir après avoir discuté avec Nick, ce matin. Nick vous en a parlé ?

– Non. Qu’est-ce que Lemon faisait là-bas ?

– Lemon et Rainey sont amis. Je sais, ça peut paraître bizarre, mais Lemon a été très touché par ce qui est arrivé à Rainey, et après avoir parlé à Nick, il a voulu descendre en ville pour le revoir. C’était un anniversaire, je crois – enfin peu importe. Lemon est un drôle de type, mais il a bon cœur. Bref, en entrant dans la chambre, il trouve toutes les infirmières agglutinées autour du lit, les alarmes éteintes, et il entend Rainey pleurer et réclamer un certain Abel Teague. Personne ne sait qui c’est, sans doute quelqu’un de sa famille. Enfin, la confusion la plus totale. Maintenant Lemon veut absolument revoir Nick de toute urgence. Voilà pourquoi j’essaie de le joindre.

Kate l’interrompt :

– Vous avez bien dit : « Abel Teague » ?

– Oui. Abel Teague.

– Rainey réclamait un homme nommé Abel Teague ?

– Oui, Kate, qu’est-ce qui se passe, vous avez un drôle de ton ?

– Et pour cause !

Ce n’est pas le moment d’expliquer toute l’histoire à Lacy.

– Avez-vous essayé son biper ?

– Son biper ? Ça existe encore, les bipers ?

– Nick en a un. Rien que pour lui et moi. Il déteste le téléphone mobile et souvent il le ferme au déjeuner. Mais le biper reste toujours ouvert, pour que je puisse le joindre en cas d’urgence.

– Oh là là. Je me garderai bien de m’en servir, alors. Si vous l’avez en ligne, dites-lui de m’appeler dès que possible. Lemon est comme un fou !

– Promis, Lacy. C’est une très bonne nouvelle, pour Rainey, n’est-ce pas ?

– Je l’espère. Est-ce que le nom d’Abel Teague vous dit quelque chose ?

– Pourquoi cette question ?

– Quand j’ai prononcé ce nom, j’ai eu l’impression que vous l’aviez déjà entendu. Je me trompe ?

– C’est exact. Ce nom me dit quelque chose.

– C’est-à-dire... ?

– Lacy, quand j’en saurai plus, je vous le dirai.

– C’est promis ?

– Promis. Au revoir.

Téléphone à la main, Kate se demandait si elle allait passer par le biper.

Mais Lacy avait raison. Si elle bipait Nick, il risquait de faire un bond d'un kilomètre. Et s'il était au volant, ce pourrait être une sortie de route fatale.

D'un autre côté... Rainey Teague.

Réveillé !

Elle hésitait encore sur la marche à suivre lorsqu'elle remarqua une silhouette au bout de la pelouse, à la lisière de la forêt, sous les arbres, mi-ombre mi-soleil. Une jeune fille, une femme, plutôt, les bras le long du corps, qui regardait vers la véranda. Elle était immobile, avec un air solennel et lointain.

Kate reposa le téléphone et se dirigea vers les portes-fenêtres qui donnaient sur la pelouse. Elle sortit, une main en visière. La jeune femme se trouvait à une trentaine de mètres, toujours immobile. Elle portait une robe vert pâle, tachetée de coquelicots, de roses ou peut-être de fraises.

Exactement comme dans son rêve.

À moins qu'elle n'en ait inconsciemment retouché le souvenir pour qu'il soit plus conforme à ce qu'elle avait devant les yeux, comme il est fréquent. Elle réprima un frisson et se raidit. Elle n'allait pas se réfugier chez elle comme une enfant terrorisée.

Elle s'avança sur la pelouse, craignant d'effrayer la jeune femme.

– Bonjour, lança-t-elle, vous vous êtes perdue, mon petit ?

Pieds nus, elle sentait sous ses pas l'herbe fraîche, encore humide des pluies du matin. Elle se trouvait à moins de quinze mètres de la jeune femme, qui la regardait de ses yeux noisette, les lèvres rouges et pulpeuses entrouvertes, comme si elle... avait faim. De plus près, Kate vit qu'elle avait un corps aux formes épanouies.

Dans son rêve, la fille était une enfant.

Était-ce si sûr ?

Elle s'aperçut alors que ce qu'elle avait pris pour des fleurs sur sa robe étaient en fait des taches, des taches rouges et irrégulières. Elle avait vu assez de jolies filles avec ce genre de taches sur elles pour savoir que c'était du sang séché.

– Comment vous appelez-vous ? Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? Venez, on va nettoyer ça...

La fille, la jeune femme, tourna les talons et repartit dans la forêt, lueur verte dans l'ombre violette.

Kate regarda ses pieds nus. *Flûte*, pensa-t-elle, *je ne peux pas te courir après*.

Elle resta immobile un instant. Elle se demandait si elle allait rentrer mettre des chaussures ou plonger dans le bois et rattraper la jeune femme, qui avait visiblement besoin d'aide.

Où pourrait-elle aller, du reste ? Elle serait bloquée par le ruisseau, plein de pierres glissantes et de racines moussues, et, derrière, par la falaise, trop

escarpée pour qu'elle puisse l'escalader.

– S'il vous plaît, soyez gentille de sortir de là...

Une forme dans l'ombre des arbres. La jeune femme était toujours là, dans le bois, qui la regardait. Qui l'attendait ?

Kate entendit une voix qui semblait provenir de sa propre tête, une voix familière, même si elle s'était tue depuis de longues années.

La voix de Lenore.

Kate, disait la voix de sa mère disparue, *n'y va pas !*

Éperdue, furieuse de cette soudaine bouffée d'hystérie féminine, Kate s'écria :

– Oh, pour l'amour du ciel, maman, je ne suis plus une enfant !

Et elle entendit aussitôt la réponse, d'une voix qui était moins celle de sa mère que la sienne.

Ça non plus.

Byron Deitz

motive son personnel

Dans la lumière déclinante de la fin d'après-midi, Byron Deitz attendait devant le Kwicky Kleen Kar Kare sur Long Reach Boulevard. Sous ses yeux la Tulip en crue, avec son large dos couleur de vase et sa surface ondoiyante et écumante, bouillonnait entre ses rives boueuses.

Il sirotait une glace pilée au citron vert en attendant qu'un petit philippin ait nettoyé le sang de M. Thad, sur le siège passager de son Hummer.

Son BlackBerry tout neuf refusant avec obstination de composer automatiquement un numéro, il était obligé de se servir de ses pouces, ce qui n'était pas commode avec des pouces comme les siens. Bref, tout allait de travers.

Il finit par obtenir la communication avec son service Nouvelles Technologies.

– Andy, c'est toi ?

Silence, pendant lequel Deitz eut tout le loisir de se demander une fois de plus d'où pouvait bien provenir le bruit de noisettes écrasées.

– Oui, monsieur ?

– Tu as quelque chose pour Tig Sutter ?

– Pas encore, malheureusement, monsieur. En fait, c'est assez compliqué. La personne qui a envoyé le mail était...

– Il me faut quelque chose pour Tig, grogna Deitz. Et vite, bordel. Il faut que Tig me soit redevable, et pas qu'un peu. De toute urgence. C'est pas le moment que tu me foutes encore dans la merde, petit.

– Il est hors de question que je vous foute dans la merde. Je bosse là-dessus sans relâche.

– Tu en as encore pour combien de temps ?

– Ce sera bon en fin de journée, j'espère.

Le casse-noisette s'en donnait à cœur joie dans le crâne de Deitz. La Tulip avait pris une teinte rougeâtre.

– En fin de journée ? Tu déconnes, ou quoi ? Tout de suite, putain ! J'en ai besoin tout de suite ! Tu reviens vers moi d'ici une heure, sinon tu prends

tes cliques et tes claques et tu dégages. Compris ?

Long silence, pendant lequel Deitz se demanda où il pourrait bien trouver un expert en nouvelles technologies aussi doué qu'Andy Chu, mais il se dit qu'après tout ça courait les rues, de nos jours, les geeks hyper compétents. Et peut-être encore plus doués qu'Andy Chu. Malgré tout, comme tout bon chef d'entreprise, il se devait de motiver son personnel.

De nouveau la voix de Chu, calme et sereine :

– Je comprends, monsieur.

– C'est clair, bordel de merde ?

– Oui, monsieur. C'est... très clair.

– Alors, magne-toi ! aboya-t-il avant de raccrocher.

Il resta là à fixer l'écran du BlackBerry, broyant du noir, récente habitude. Il passa en revue, parmi tous les types qu'il avait croisés dans sa vie, celui qui pouvait porter des texanes bleues – il ne devait quand même pas y en avoir tant que ça ? C'est alors qu'il s'entendit appeler par son nom, avec un étrange accent zozotant.

Il se retourna. Une longue Lincoln Town Car noire – le modèle qui ressemble à une tortue en deuil – venait de s'arrêter le long du trottoir devant la station de lavage de voiture. Une face au teint cireux le dévisageait par la vitre arrière – *encore un de ces connards de bridés* –, les yeux en fente, noirs comme des boutons, une tête énorme sans un poil sur le caillou, une sale tronche, décidément, avec un grand front difforme, des pommettes cabossées, un nez en patate et une bouche-balafre ponctuée d'une mouche de barbe complètement incongrue sous la lèvre inférieure.

Deitz balança la glace pilée dans la Tulip et s'approcha de la voiture, l'air revêché, surpris par cette arrivée inopinée.

– Byron Deitz. Vous êtes qui, putain ?...

La grosse tête fit un petit salut et découvrit des dents minuscules, des dents de bébé tachées par la nicotine, qui s'efforçaient de contenir une grosse langue blanche dans la bouche rouge sang, murène prisonnière de son antre.

L'homme ouvrit la portière.

– Montez, je vous en prie, dit-il en se poussant pour faire de la place à Deitz. Il fait plus frais à l'intérieur.

Sans bouger, Deitz regarda l'homme. Le poids du Sig dans son holster de ceinture le rassurait. Il remarqua l'élégant costume gris perle, la chemise en satin, d'un gris plus clair, la cravate en soie lavande, la barrette de col en or, les fines chaussures italiennes et les chaussettes en soie lavande.

L'homme lui adressa un nouveau hochement de tête engageant et sourit de toutes ses petites dents. Deitz se rappela soudain un nom, sorti d'un vieux film en noir et blanc avec Humphrey Bogart.

*Joel Cairo*¹, se dit-il. *En chair et en os. Il nous manque plus qu'un obèse avec un oiseau noir.*

– Qui êtes-vous ? Vous travaillez pour qui ? demanda-t-il d'un ton farouche, sans bouger de son coin de trottoir.

– Excusez-moi. Je suis...

Deitz l'entendit marmonner quelque chose qui ressemblait à Hickory Dock.

– Pardon ?

– Je m'appelle Zachary Dak, répéta l'homme en détachant chaque syllabe. Voici ma carte.

Il prit un étui d'argent dans la poche intérieure de son costume et en sortit une carte de visite qu'il tendit à Deitz des deux mains, paumes en l'air, tout sourires.

Deitz prit la carte et lut :

Zachary Dak, LLB, PhD
Director Of Logistics
China Ocean Inc.
531 Wusong Road Shanghai
PR China 200080
86.021.63645660

Il mit la carte dans sa poche et jeta un coup d'œil circulaire, examinant avec soin tous les véhicules et toutes les personnes alentour.

Il se glissa dans la voiture sans fermer la portière, un pied à l'extérieur. La Lincoln sentait les cigarettes chinoises – exactement l'odeur à laquelle il s'attendait.

– On avait rendez-vous au Marriott.

Dak acquiesça, jeta un bref regard au chauffeur, tête en boulet de canon sur un cou velu, large comme une souche d'arbre centenaire.

– Oui. C'est en effet ce qui était prévu. Et je suis désolé d'avoir dû prendre d'autres dispositions. Si je peux me permettre, l'objet est-il actuellement en votre possession ?

Deitz observait minutieusement l'intérieur de la voiture, cherchant des yeux les micros et les fils.

– Quel objet, monsieur Dak ?

Dak se tortilla sur son siège, l'air extrêmement embarrassé.

– C'est vrai. Je me suis mal exprimé. Je parle uniquement du rendez-vous que nous avons prévu. Comme vous le savez, nous avons très peu de temps. Notre Learjet nous attend à l'aérodrome Mauldar. Il nous faut absolument repartir lundi matin.

– Et qu'est-ce qui se passe, si on a besoin d'un peu plus de temps ?

– Malheureusement, ce n'est pas possible. Nous avons fixé la date et l'heure limites. Nous avons un rendez-vous impératif à Dubaï. C'est pourquoi nous tenons à ce que notre... consultation... ait lieu le plus tôt possible.

– Comment vous m'avez retrouvé ? coupa Deitz.

– Votre voiture ne passe pas inaperçue, monsieur Deitz.

– Putain, je comprends pas. Pourquoi vous débarquez comme ça, et

maintenant ?

Le visage de Dak changea d'une manière subtile et pourtant perceptible. Deitz se félicitait d'avoir gardé un pied dehors et le Sig à la ceinture. Il trompait son monde, ce Zachary Dak.

– Je vous en prie, rentrez le pied et fermez la porte, dit-il.

Deitz rentra le pied et ferma la porte. Aussitôt, la voiture démarra et se glissa dans la circulation. Deitz regarda la main de Dak, où un Glock venait d'apparaître comme par enchantement. Pas de doute, le petit revolver était bel et bien braqué sur lui.

– Simple précaution, fit Dak, pour que vous m'écoutiez avec attention, sans geste inconsidéré. Nous savons que vous avez un problème avec l'objet. Que vous n'êtes pas en mesure de nous le fournir.

Deitz fit un effort pour rester imperturbable. Dak poursuivit avec un sourire :

– Cela vous contrarie. Je le comprends. C'est contrariant pour nous tous. Mais il n'y a pas de litige entre nous, vous savez, nos intérêts convergent, ce qui est heureux. Vous espérez récupérer l'objet très rapidement. Nous espérons que vous allez le récupérer au plus vite.

– C'est par OnStar, dit Deitz, qui venait de comprendre. Vous avez piraté mon système de communication. Vous m'avez entendu parler de... l'objet.

Dak avait l'air ravi.

Il rayonnait littéralement.

– La République populaire a réalisé des avancées héroïques et pénétré certaines zones des systèmes de communication de plusieurs de ses partenaires commerciaux. N'y voyez surtout pas une démarche hostile ! Il nous paraît simplement prudent de connaître les positions de nos clients et fournisseurs, fussent-ils nos meilleurs amis. Soyons clairs, nous savons que vous êtes parfaitement de bonne foi et que le vol de l'objet est une surprise aussi désagréable pour vous que pour nous. Vous partagez donc notre perception de l'urgence de la situation. Vous vous êtes engagé, avec votre associé, M. Holliman, dans des enquêtes... énergiques.

Putain, pensa Deitz, ils sont capables d'ouvrir le micro de l'OnStar même quand je ne suis pas en communication. Ils ont entendu tout ce que j'ai dit dans le Hummer.

– Nous sommes prêts à vous aider, dans la mesure du possible, et c'est pourquoi nous intervenons dès maintenant pour vous prêter assistance.

– Vous allez vous faire repérer, dans cette limousine. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est retourner au Marriott et attendre. Je vais récupérer le truc. Vous pouvez compter sur moi.

– Nous comptons en effet sur vous, monsieur Deitz. Mais il nous faut l'objet dimanche soir, au plus tard. L'analyse complète de l'appareil prendra plusieurs heures, et personne ne doit savoir qu'il a disparu de la chambre forte de Slipstream. Vous devrez le remettre en place en toute discrétion, sinon le programme dans son entier perdra son intérêt. Plusieurs millions de dollars

sont en jeu. Sans compter toutes les sommes déjà dépensées. Je me dois d'apporter une réponse à mes supérieurs. À propos, nous avons discuté entre nous du braquage. Avez-vous des indices ?

– Ouais, j'en ai.

Dak inclina la tête, jeta un coup d'œil au chauffeur, puis se retourna vers Deitz.

– Je vous écoute.

– Il y a eu des complicités à l'intérieur de la banque. J'en suis persuadé. Je me suis occupé du banquier, il est hors du coup.

– Le malheureux M. Llewellyn ?

– Vous avez tout entendu ?

Dak sourit.

– Un interrogatoire des plus musclés. Nous avons pensé qu'il était drogué. C'est ça ? J'espère qu'il va mieux.

– Je l'ai déposé chez lui. Il s'en sortira.

– Cette histoire de bottes bleues, ça vous a servi ?

– Je ne sais pas trop. Mais Phil a découvert qu'il y avait du sang dans la grange où ils se sont cachés. On pense qu'un des gars impliqués a été blessé.

– Donc, complicités internes, dites-vous. Un blessé. Il ne vous reste plus qu'à trouver qui, parmi les membres du personnel, a été blessé.

– Pas si simple. Le collaborateur peut avoir fourni le tuyau, mais ça ne prouve pas qu'il faisait partie du gang. Deux bons pros auraient pu faire le coup.

– Nous pensons que l'un d'eux ou les deux ont été blessés par des policiers à leurs trousses...

– Je pense plutôt qu'ils se sont battus entre eux.

– Une querelle de *pistoleros* ?

Dak étudiait l'espagnol – une façon comme une autre de se distraire quand on est un espion international.

– On a retrouvé plusieurs douilles dans les cendres de la grange. Fondues, mais nombreuses.

– Donc plusieurs balles ? Et du sang sur le sol ?

– Ouais. Une fusillade en règle.

– Mais pas de passage par la case hôpital, bien sûr ?

– Non. Rien.

– Il serait utile de savoir où en est l'enquête officielle.

– Ouais, vachement utile.

– Êtes-vous capable d'obtenir ce renseignement ?

– Pas facile. Et vous ?

– Nous pourrions, avec du temps. Mais nous n'en avons pas. Nous devons accélérer les recherches. Il ne nous reste que quelques heures pour réussir. Néanmoins, nous demeurons très optimistes. Puis-je prédire l'avenir proche ?

– Bien sûr. Vous voulez un fortune cookie ?

Dak le gratifia d'un sourire qui n'avait rien d'espiègle et s'apparentait plutôt à une grimace d'impatience.

– Dans quel genre de boîte l'objet se trouvait-il ? Y avait-il des marques permettant de l'identifier ?

– Ouais. Dans une boîte en inox, avec le logo Raytheon dessus.

– Ainsi, un voleur intelligent serait à même de voir que l'appareil est précieux.

– Ouais. Sûr.

– Et diriez-vous que les auteurs du casse sont des gens intelligents ?

– Ouais, fit encore Deitz, comme à contrecœur. Je dirais que oui.

– Alors voici notre prédiction : vous allez être très rapidement contacté par les voleurs, ou par un représentant des voleurs. L'objet n'a aucune valeur pour eux, il présente même un danger pour leur sécurité. La peine encourue pour la possession d'un tel objet serait terrible, n'est-ce pas ?

– Terrible, dit Deitz, pensant qu'il détesterait, personnellement, avoir à purger une peine de trente ans, voire perpète, au pénitencier de Leavenworth.

Dak pencha la tête.

– Deux scénarios sont possibles. Un, ils ont détruit l'appareil et nous sommes, vous comme moi, dans une position extrêmement délicate. Deux, ils vont tenter de le monnayer. Vous êtes responsable de la sécurité du pôle de recherches. La prochaine étape pour eux, logiquement, va être de vous contacter.

Il leva la main en voyant Deitz s'empourprer de nouveau.

– La vengeance n'est qu'une forme de complaisance, monsieur Deitz. Et un signe de faiblesse, quand elle contrarie nos affaires. Vous devez absolument vous en abstenir. Quand vous serez contacté, vous devrez accepter toutes leurs conditions et agir avec la plus grande célérité.

– Les conditions ? Elles vont être sacrément ruineuses !

– Sans doute. Vous êtes très largement rémunéré pour vos services. Vous paierez ce qui sera demandé promptement et sans...

– Je paierai, moi ?

– Oui, vous paierez, monsieur Deitz, dit Zachary Dak en appuyant calmement sur chaque mot, dans la mesure où il vous incombe de fournir l'appareil.

– Mais s'ils demandent trop ? Je veux dire plus que ce que vous me donnez ? Qu'est-ce que je fais si je ne peux pas payer ce qu'ils demandent ?

Dak fit un geste qui voulait dire « navré-pas-de-chance ».

– Si pour une raison ou une autre, vous êtes incapable d'effectuer la transaction, vous serez mis sur la touche et nous traiterons directement avec eux.

Deitz savait bien ce que voulait dire « mis sur la touche ». Il fallait reconnaître qu'en matière de menaces Dak disposait de beaucoup plus d'arguments que lui. Le Chinois regarda sa montre et Deitz vit par la vitre de la portière qu'ils étaient revenus devant la station de lavage. La limousine

s'arrêta. Deitz ouvrit la portière et la chaleur moite de l'après-midi envahit la voiture.

– Et s'ils ne me contactent pas à temps ?

– Vous continuez de toute façon vos enquêtes. Et nous aussi. Nous avons des ressources que vous n'avez pas. Nous les approcherons. En attendant, vous devriez réactiver tous vos moyens de communication, chez vous et dans vos bureaux. Il est très possible qu'ils aient déjà essayé de vous joindre. Si c'est le cas, agissez vite et bien. Soyez efficace et oubliez vos fantasmes de vengeance. Rappelez-vous, votre seul objectif est de récupérer l'objet. Vous avez ma carte. Avec mon numéro de portable au dos. Appelez-moi dans soixante minutes.

– Il suffira que je cause au plafond de mon foutu Hummer, répondit Deitz, acerbe.

– Si vous voulez, dit Dak avec un sourire poli.

Il referma la portière et la voiture se fondit dans le trafic. La Tulip roulait son flot boueux, Niceville son flot populeux. Le petit philippin avait achevé de nettoyer le siège, Deitz lui donna un billet de cinquante dollars pour la peine.

Il monta dans le 4x4, claqua la portière et s'assit à l'intérieur, qui sentait l'acétone, le savon de sellerie et le cigare. Il enclencha le moteur, alluma la climatisation, puis son BlackBerry. Un texte apparut sur l'écran, sans identification de l'expéditeur :

Piggly Wiggly
Angle Vine St et Bauxite Row
Le tableau de liège
Tout de suite

1.

Personnage du film *Le Faucon maltais*, interprété par Peter Lorre. (N.d.T.)

Nick et Beau reçoivent des nouvelles

Beau et Nick n'étaient qu'à une rue de l'endroit où Byron Deitz et Zachary Dak venaient de conclure leur discussion. Nick repensait à Bock.

– Tu as remarqué le gars qui était à la table près de la balustrade ? Le gars tout en noir ?

Beau réfléchit.

– Oui, je l'ai vu. Le propriétaire de la Camry verte, un vrai tas de boue. Pourquoi ?

– Je le connais. Il s'appelle Tony Bock. C'est le mec de l'affaire Dillum. Kate lui a foutu le nez dans sa merde, vendredi après-midi.

– Drôle de gus.

– Ouais. Tu as vu qu'il avait un truc enfoncé dans la raie du cul ? Une de ces matraques rétractables. Comment on appelle ça ? Un aspic ? Ça devait pas être confortable.

Beau acquiesça de la tête.

– À moins qu'il ait mis sa bite à l'envers.

– Ben voyons, dit Nick en sortant son mobile de sa poche. Ça m'arrive tout le temps, à moi.

Le portable sonna dès qu'il l'alluma. Il s'assit sur le siège passager de la voiture. Depuis qu'il avait pris deux comprimés d'Advil, Beau avait moins mal à la fesse et pouvait de nouveau conduire.

Nick appuya sur le bouton RÉPONSE.

– Lacy ?

– Nick, ça fait un moment que j'essaie de te joindre.

Il perçut une tension, une urgence dans sa voix, mais ce n'était pas celle qu'elle prenait quand elle avait un problème grave.

– Je vois ça. Quatre fois en une heure. Tout va bien ?

– Oui. Non. Euh, peut-être.

– Là, tu as fait le tour des possibilités, je crois.

– Nick, Rainey Teague s'est réveillé.

Les mots se mirent à cavalier dans sa tête comme ces tigres qui courent

après le petit noir dans ce bouquin devenu politiquement incorrect de nos jours. *Sambo, le petit noir*. Sa mère le lui avait présenté comme le parfait exemple de ce qu'elle appelait le « racisme endémique ». Allez savoir pourquoi ce souvenir d'enfance remontait. D'un autre côté, Nick savait qu'il pensait à ce livre idiot parce que ce que Lacy venait de lui dire le chamboulait complètement.

– Comment ça, réveillé ? demanda-t-il dès qu'il eut repris ses esprits.

– Il paraît qu'il réagit. Il parle. Après un an d'immobilité il ne peut pas encore s'asseoir ni contrôler ses mouvements. Mais il n'est plus dans le coma, en tout cas.

Nick se tourna vers Beau.

– À Notre-Dame-de-Grâce, Beau. Tout de suite.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Nick lui expliqua brièvement la situation.

Beau comprit aussitôt. Il fit un tête-à-queue acrobatique, au milieu d'un concert de klaxons outragés, actionna la sirène et fonça sur Long Reach Boulevard. De chaque côté de l'artère, les voitures se garaient pour leur dégager la voie. Nick, qui ne perdait pas une miette du récit de Lacy, n'avait qu'entrevu le gros Hummer de Byron Deitz qui se dirigeait vers le nord. Son beau-frère lui lança un long regard tandis qu'ils traçaient dans la direction opposée.

Lacy parlait de l'homme que Lemon avait vu dans l'ascenseur.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'il avait l'impression de voir un fantôme ?

– Non, répondit Lacy, plus très sûre de ce que Lemon avait essayé de lui dire. Un type vraiment pas net, c'est tout. Il avait quelque chose de bizarre, de fou, qui faisait froid dans le dos. Je sais pas. Bref, il a flanqué une trouille pas possible à Lemon, et ça, il faut le faire.

– Il te l'a décrit, ce type ?

– Ouais. Il te dira ça quand tu le verras. Il t'attend dans le hall de l'hôpital.

– Tu as son numéro de portable ?

Lacy le lui donna.

– Mais d'abord qu'est-ce qu'il allait foutre là-bas, Lemon ?

– Après avoir discuté avec toi, il a eu envie d'aller voir le gosse. Il disait qu'il voulait faire une fumigation dans sa chambre.

– Quoi ? Tu veux dire une fumigation pour éloigner les insectes ?

– Mais non, idiot. C'est un rite tribal. Tous les Indiens le pratiquent. Il prend des herbes grasses et il les brûle dans un bol en appelant le gosse par son prénom.

– Il faut croire que la méthode de l'autre gars a été plus efficace pour réveiller le petit. Et répète-moi le nom que Rainey a prononcé ?

– Il a réclamé un certain Abel Teague.

– Abel Teague ? Tu en es sûre ?

– Oui. Il a parlé aussi d'une femme, Glynis Rou... quelque chose. Glynis

Ruelle. Moi, je n'y comprends absolument rien, mais il faut que tu y ailles tout de suite.

– J'y vais, dit Nick. Merci, Lacy.

– Tiens-moi au courant, si tu veux bien.

– Tout ce que je saurai, tu le sauras. Salut.

Il coupa la communication, fit défiler le répertoire des noms, appuya sur APPEL. Six sonneries, puis la messagerie vocale.

– Kate, appelle-moi quand tu auras ce message. Tu es assise ? Bon. Grande nouvelle ! Rainey Teague s'est réveillé. Oui. Réveillé. Il réagit, d'après les médecins, mais il n'est pas sorti d'affaire pour autant. C'est une très bonne nouvelle quand même. De toute façon, je voulais que tu sois la première à le savoir. Je t'aime, chérie. Appelle-moi.

– Vous ne l'avez pas eue ? demanda Beau.

– Elle est sûrement dans le jardin, répondit Nick.

Il refit défiler les noms. Tig Sutter répondit dès la deuxième sonnerie.

– Nick, tu es au courant ?

– Oui. On est en route vers Notre-Dame-de-Grâce. Ça relève toujours de notre juridiction ?

– Bien sûr ! L'affaire n'est pas close. J'ai déjà appelé l'équipe médicale. Ils disent que ses paroles ne sont pas cohérentes, mais qu'il est parfaitement conscient. Ils vont lui faire toutes sortes de tests, mais je leur ai dit de le maintenir éveillé jusqu'à ce que tu arrives.

– C'est incroyable, Tig, dit Nick.

C'était comme si on lui ôtait le poids qu'il avait sur le cœur depuis le jour de l'enlèvement.

– Tu sais que je n'ai jamais adressé la parole à Rainey ?

– Ouais, eh bien, rappelle-toi qu'il ne sait pas que ses parents sont morts. Ça va être un moment délicat pour lui.

– Ce n'est pas moi qui vais lui annoncer la nouvelle. Pas aujourd'hui, en tout cas.

– Il va poser la question.

– Je sais. Je n'arrive pas à joindre Kate. Elle est sa tutrice légale. Elle devrait être là, voir ce dont il a besoin, signer ce qui doit être signé.

– Nick, je sais que ça va te paraître dingue, mais les médecins disent que le gosse s'est calmé quand il a entendu la voix de Lemon Featherlight. Si Kate n'est pas disponible, tu peux peut-être utiliser ce filon-là ?

– Mais bon Dieu, Tig, le gars est un indic, un dealer !

– Lemon a gardé le contact avec lui pendant l'année. Même Tony Branko, de la brigade des Mœurs, pense que Lemon est un brave type. Et moi, je crois que ça vaut la peine d'essayer.

Nick réfléchit.

– OK. Je vais voir. Est-ce que tu as reçu les analyses du labo ?

– Tu veux parler de cette chatte de malheur ? Qu'est-ce que vous lui avez fait, d'ailleurs ? Yaztremski dit qu'elle est complètement foldingue.

– Il a trouvé quelque chose sur ses poils ?

– Pas grand-chose, en fait. Du sang, du sang humain – ça, c’est certain. Mais complètement altéré. Yaz pense que ça pourrait être celui d’une personne morte depuis très longtemps. Et pas du même groupe sanguin que Delia Cotton et Gray Haggard. On a envoyé une équipe forensique dans la maison.

– Ah ! Et elle leur plaît, la maison ?

– Si elle leur plaît ? Qu’est-ce que tu me chantes ?

– Est-ce qu’ils ont parlé au gars de Riposte armée, Dale Jonquil ? Il dit qu’il a vu des choses bizarres dans les miroirs. Mavis Crossfire aussi.

Moi aussi.

Des crânes.

Des cercueils.

Des esclaves.

– Ils n’ont rien dit de particulier. Mais tu sais, ces gars-là, ils sont pas causants par principe. Tu as suivi ce qui s’est passé à Saint-Innocent ?

– De loin, oui. Il paraît que Mavis a assuré.

– Ouais. Je viens de lui parler. Elle va sûrement recevoir une citation. Coker aussi, pour avoir vu la douille coincée. Dennison leur doit la vie. Il a été conduit en psychiatrie, mais je serais étonné qu’il y reste longtemps.

– Et vous êtes arrivés à quelque chose avec le cafard ?

– J’ai demandé à Byron Deitz de mettre un de ses gars sur le coup. Mais j’ai pas de nouvelles, pour le moment. J’espère encore que j’en aurai, Deitz dit qu’il a un petit génie dans son équipe.

– Je viens de croiser Deitz il y a une minute. Il remontait Long Reach vers le nord dans son Hummer. Il m’a regardé comme s’il voulait me parler, mais j’avais déjà mis les gyrophares. Lui et Phil Holliman sont toujours en train de foutre la merde dans l’enquête de Boonie ?

– Je lui ai dit de rappeler Holliman à l’ordre. Il m’a promis de le faire. Tu voulais pas savoir ce qu’il en était des morceaux de métal que tu as trouvés dans la salle à manger de Temple Hill ?

– Je me suis dit que ça ressemblait à du shrapnel. Alors ?

– Le service d’analyse métallurgique a analysé les morceaux. À première vue, ça vient d’un... obus allemand de 88 millimètres.

– Comment ils ont vu ça ?

– Un des gars du service est un passionné des fragments métalliques. Il collectionne des débris de toutes sortes, des douilles, des restes d’obus, de bombes, que sais-je. Il a tout référencé dans un catalogue. Il a pris les morceaux que tu as ramassés, découpé un échantillon qu’il a examiné au microscope, il a tout de suite vu que c’était un 88 millimètres allemand. Parce que tu vois... Haggard a fait le débarquement à Omaha, il s’est pris une volée de shrapnel en pleine caisse quand il est arrivé en haut de la plage. D’après le rapport établi après la guerre, ça venait d’un obus allemand de 88 millimètres.

Nick réfléchit un instant.

– Bon. Alors si le shrapnel vient de la poitrine de Haggard, on passe de la disparition à l’homicide.

– C’est ce que je pense. On a déclaré Temple Hill scène de crime. Et on a mis tout le personnel qu’on a pu trouver pour rechercher la moindre trace de Delia et de son jardinier. Tu retournes à Temple Hill après avoir vu Rainey ?

Autant me crever les yeux avec des aiguilles rougies à blanc.

– Je ne pense pas. On gênerait plutôt qu’autre chose. Mais tiens-nous au courant, si tu peux.

– D’accord. J’ai parlé à Mavis, tout à l’heure. Elle appelait pour me poser exactement la même question que toi. Qu’est-ce que Nick a pensé de la baraque ? Quelle horreur a bien pu se passer là-bas ?

Nick ne répondit pas tout de suite. Il voyait Notre-Dame-de-Grâce à travers le pare-brise. Il réalisa soudain que Kate ne l’avait pas rappelé. Sans qu’il se l’explique, cela l’inquiétait.

– Je ne sais pas, Tig. Beau et moi, on y a vu des phénomènes très étranges, difficiles à expliquer. Bon, je te laisse. Nous sommes arrivés.

– OK. Appelle-moi après.

– Bien sûr.

Beau gara la voiture devant l’entrée principale de l’hôpital. Lemon Featherlight attendait dehors, sous le porche, cigarette au bec. Il les regarda approcher, l’air nerveux et terrifié. Il se pencha vers la portière côté passager dès qu’elle fut entrouverte.

– Nick, ils ne veulent pas que je parle à Rainey. Il faut que vous insistiez. Je pense vraiment que je peux être utile.

– Moi aussi, dit Nick. Allons-y !

Samedi soir

Danziger a un message

Après un après-midi mouvementé mais productif au cours duquel il avait élaboré les joyeuses modalités d'échange du frisbee sidéral avec Byron Deitz, Charlie Danziger était rentré chez lui, un haras de taille moyenne à quelques kilomètres au nord de Niceville, dans les collines, avec un vaste ranch en rondins : meubles en bois brut, tapis mexicains, râteliers à fusils, sièges en cuir de selle avec des accoudoirs en corne de bœuf – Danziger, tout comme Ralph Lauren, était un homme aux goûts western simples. L'habitation était complétée par quelques box en pin récents, derrière un paddock clos qui servait à débourrer et à entraîner les chevaux, le tout au milieu d'hectares de prairie, pour le plus grand bonheur de huit quarter horses.

Il prit une douche, se rasa, se doucha de nouveau par précaution, refit ses pansements – pour un dentiste sicilien pervers, Donny Falcone savait recoudre une blessure à la poitrine, il fallait le reconnaître. Il mit des vêtements propres, brûla ceux qu'il avait portés dans la journée, à l'exception de ses texanes bleu marine. Un vrai cow-boy ne se sépare jamais de ses bottes fétiches.

Il se fit griller un énorme steak saignant et remplit une carafe de pinot gris glacé, puis dégusta les deux avec un réel plaisir et alluma une Camel – il devait désormais trois paquets à Coker. Enfin, reposé et serein autant qu'il pouvait l'être, il s'installa dans son bureau. La pièce était à peine éclairée, égayée par de très jolies peintures de paysages de la région de la Snake River et de Grand Teton, où il avait grandi, et de la région de la Powder River, où il espérait être enterré si les circonstances de son décès laissaient intacte une partie de sa personne assez conséquente pour valoir à la fois la peine et la dépense. Il se mit à l'ordinateur histoire de voir si la clé USB qu'il avait donnée à Boonie Hackendorff avait produit l'effet escompté. Car outre les noms de ses associés à la Wells Fargo, la clé en question contenait un programme disponible sur flic.net. Sitôt introduite dans l'unité centrale, ses pouvoirs de cyber-vaudou permettaient à Danziger de se glisser par l'entrée des artistes sur le disque dur de Boonie Hackendorff.

Le temps que l'ordinateur se mette en route, il tapa un code qui lui permit d'entendre une conversation entre le commissariat principal de

Niceville et la patrouille de la police d'État sur un scanner.

L'écran s'éveillait dans une froide lumière bleue. Le logo du FBI s'inscrivait au-dessus d'un bandeau d'avertissement en lettres rouges : ceux qui entraient dans le système avaient intérêt à assurer leurs arrières.

Quelques minutes plus tard, il ouvrait le dossier de Boonie Hackendorff sur le casse de la banque de Gracie, incident numéro CC 9234K 28RB 8766.

Les notes de Boonie sur Gracie étaient claires, concises, parfaitement organisées, très professionnelles, bref tout à l'honneur du service, selon Charlie. Après avoir terminé sa lecture, force lui fut de conclure qu'il n'y avait plus assez de pinot gris dans la maison pour noyer ces foutues mauvaises nouvelles, ou pas assez de cigarettes pour les faire partir en fumée.

Il fallait absolument qu'il parle à Coker.

Il l'appela et lui annonça la couleur.

Coker lui répondit qu'il était très content d'avoir de ses nouvelles, parce que pour sa part il avait à ses côtés une ravissante Indienne nommée Twyla Littlebasket. Allongée sur le canapé en cuir de son séjour, elle était en train de tremper de ses larmes les coussins et ils n'y survivraient pas (les coussins).

– Chez toi ou chez moi ? demanda Danziger.

– Chez moi. Tu te rappelles peut-être que la recette est toujours ici ?

– Merde. Bordel de merde. Twyla l'a vue ?

– Ouai.

– Comment ça, elle l'a vue ?

– Elle a la clé. Elle était déjà là quand je suis rentré.

– Le fric était toujours sur ton putain de plan de travail ?

– Tu es parti après moi, Charlie.

– Merde. J'y ai pas du tout pensé.

– Tu baisses, mon vieux.

– C'est pour ça qu'elle chiale ?

– Nan. Il lui arrive des grosses, grosses emmerdes et elle en a rien à foutre, de ce qui se trouve sur le plan de travail de la cuisine.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Faut le voir pour le croire. Tu as eu Deitz ?

– Ça fait des heures, déjà. Je t'avais pas dit que j'allais passer le reste de l'après-midi à me payer sa gueule ?

Charlie se leva pour aller chercher son revolver et ses bottes, et tira le portable à carte prépayée de sa poche. Il y avait un SMS truffé de fautes de frappe, comme si l'expéditeur avait des doigts trop gros pour les touches de son mobile.

Ok comBien ou quand

Faut ke ce soit ce soir

Faut pas de blague

Fis de putte

– Ça a dû me sortir de la tête, Charlie. Tu te souviens que j'étais plutôt

occupé à ne pas tirer sur un mec pas clair barricadé dans une sacristie ? C'est ce que tu as fait quand tu nous as quittés à l'église ?

– Les voies de mes miracles sont impénétrables.

– D'accord, d'accord. C'est vraiment un message de Deitz ?

Danziger relut le SMS.

– Eh ben, le mec sait même pas écrire « fils de pute ».

– Alors c'est Deitz !

Merle parcourt la ville

En revenant par Gwinnett Street, Merle repassa devant le magasin d'électronique où il avait vu les badauds regarder une intervention de la police devant une église de Peachtree. Il restait trois hommes et un enfant devant la vitrine. Tous les téléviseurs passaient en boucle l'arrestation d'un petit bonhomme en chemise de travail verte et pantalon assorti, du sang sur lui. Menotté, le cou dans les épaules, il était poussé par une impressionnante policière réjouie qui discutait avec un homme assez grand, aux cheveux argentés, vêtu d'un costume anthracite et adossé à une voiture de patrouille, les bras croisés sur la poitrine.

Merle sursauta. L'homme au costume était Coker, et un peu plus loin, au milieu d'un groupe de policiers, Danziger suivait la scène l'air hilare, cigarette au bec. Il était chez lui.

Merle resta quelques minutes devant la boutique, constatant avec étonnement que depuis un bon moment il avait cessé de se mettre la rate au court-bouillon à cause de ces deux-là et de leur présence en ville. C'était comme s'ils n'existaient que dans une autre vie, une vie d'avant, et n'avaient plus leur place dans la nouvelle.

Pour le moment, il allait faire équipe avec Glynis, parce qu'il avait besoin de se planquer quelque part, en effet, que c'était une sacrée belle femme et qu'il lui restait à régler son litige avec Coker et Danziger.

Il jeta un dernier regard à ses deux ex-comparses sur les écrans de télévision. Ils discutaient avec les flics, ils avaient le sourire, visiblement contents d'eux. Puis il les enferma dans un tiroir de son cerveau, sous le libellé « *affaires en cours* ».

Un peu plus loin dans la rue, il prit quelques pêches sur l'étal d'une épicerie, lança un billet de cinq dollars sur la pile de fruits sans même s'arrêter et s'éloigna. Il ne s'était jamais senti le cœur aussi léger depuis son séjour au pénitencier d'Angola.

Plus tard, à la tombée du jour, il décida d'attendre le car en posant sa

carcasse sur un banc du parc, à l'ombre des arbres. Il alluma une cigarette et regarda les habitants de Niceville aller et venir devant lui.

Vers 22 heures, le vieillard triste du Blue Bird vint s'asseoir de nouveau à côté de lui. Merle lui offrit une cigarette que l'homme, après un instant de réflexion, accepta sans un mot. Dans un silence étrange mais complice, ils regardèrent passer les promeneurs. Vers 22 h 30, le parc était peuplé de silhouettes silencieuses, assemblées sous les arbres. Merle compta au moins cinquante personnes, dont quelques femmes, mais pas d'enfants, rien à voir avec les deux douzaines de types muets qui avaient pris le car à l'aller.

Certains fumaient des cigarettes et d'autres avaient des petites flasques d'argent qu'ils se partageaient en silence.

Des lucioles étincelaient dans la nuit d'été, les lumières de la ville se faisaient plus intenses. Les étoiles brillaient au firmament, la fragrance des magnolias montait.

La mousse espagnole frissonnait dans la brise parfumée et les branches des chênes craquaient et gémissaient, se détachant sur le ciel bleu-noir au-dessus de la tête de Merle.

À 22 h 45, le Blue Bird asthmatique apparut au coin de la rue et se gara dans un crissement de freins. Le chauffeur descendit de son siège pour accueillir en souriant les voyageurs qui faisaient sagement la queue. Il dit un mot gentil à chacun. Une fois que tout le monde fut installé, il se remit au volant et le car démarra, s'enfonçant quelques minutes plus tard dans la nuit, à la sortie de la ville.

Danziger et Coker méditent sur les grands lis des champs

Coker avait une pharmacie de fortune chez lui, pour faire face à toute overdose accidentelle de réalité. Et Twyla Littlebasket en constituait pour l'heure un sacré cas de figure. Après avoir pleuré toutes les larmes de son corps sur le cuir de son canapé, elle s'était roulée en boule, inconsolable, et les considérait tous deux, une expression meurtrie dans ses grands yeux bruns.

Elle était encore en tenue d'assistante dentaire, telle qu'elle la concevait, une blouse bleu pastel moulante boutonnée devant et qui laissait voir, dans cette position allongée, le haut de ses cuisses.

Le spectacle de cette jeunesse ravissante dans son négligé semi-érotique leur compliquait singulièrement la tâche. Ils étaient en effet convenus de dégainer leurs flingues et de la buter séance tenante, seule procédure rationnelle puisqu'elle avait vu les liasses sur le plan de travail. Mais même un homme dur ne peut pas franchir certaines limites, tant qu'il ne s'est pas mis une ou deux bonnes rasades de Jim Beam derrière la cravate.

Alors au lieu de la descendre, Coker avait pris quelques Valium dans sa pharmacie et les avait partagés équitablement entre elle et Danziger. Il regarda Danziger la recouvrir d'un plaid et lui caresser tendrement la joue jusqu'à ce qu'elle sombre dans un sommeil agité.

Lorsqu'elle fut endormie, Coker et Danziger se regardèrent, secouèrent la tête et sortirent dans la lumière dorée pour tenir conseil au bout de l'allée du garage de Coker en grillant une cigarette.

Plantés là clope au bec, ils observaient tous les civils de la rue ombragée, avec leurs jardins, leurs pelouses et leur petite vie bien tranquille.

– Je te parie qu'aucun de ces braves gens n'est obligé de buter une assistante dentaire avant le dîner, dit Coker en désignant de la tête un papa plus très solide sur ses jambes, qui prétendait montrer à son bambin comment faire démarrer au cordon leur tondeuse à essence.

– Y a peu de chances, confirma Danziger.

Une pause, pendant laquelle ils inhalèrent et exhalèrent, éprouvant le miraculeux bienfait de la trinité nicotine, Valium et Jim Beam.

Le soleil leur chauffait les joues, l'air se voilait de brume. Le quartier des Glades sentait les fleurs, l'herbe coupée et la fumée de barbecue.

– Tu ferais comment, toi ? demanda Coker.

Danziger prit une gorgée de Jim Beam, regarda ses texanes bleues tachées de sang, ce qui lui rappela qu'il devait rancarder Coker sur tous les gros soucis qui les attendaient.

– Tu parles de Twyla ?

Coker acquiesça.

– En ce moment, elle pète les plombs à cause des photos qu'elle a découvertes sur sa boîte mail.

– À sa place, je réagisais pareil, dit Coker en pensant à ces photos. Quel enfoiré, quel tordu, ce bon vieux Morgan Littlebasket, dignitaire de la communauté cherokee !

– Va savoir qui a pu les envoyer... dit Danziger.

– Et surtout comment il se les est procurées...

– Bonnes questions. On tâchera d'y répondre plus tard. Je me disais qu'on pourrait déjà commencer par buter ce vieux Morgan Littlebasket. Sous les yeux de Twyla, peut-être ?

– On pourrait même lui laisser la main, dit Coker.

– Lui faire ce plaisir ? Et puis la buter après, pendant qu'elle serait encore dans l'euphorie de la vengeance ?

Coker réfléchit un instant à la proposition, puis secoua la tête.

– Nan. Je pense pas qu'elle soit du genre à tuer son papa, même s'il a pris ces photos d'elle.

– Elle a été du genre à faire chanter Donnie Falcone pour cinquante mille dollars, observa Danziger, après un moment de silence.

– C'est un fait.

Nouveau silence.

– Tout ça devient un peu...

– ... complexe ? suggéra Danziger.

– Je veux dire qu'on a déjà deux personnes au courant : Donnie, et maintenant elle. Sans compter qu'on sait toujours pas où Merle Zane est passé.

– Tu as eu de ses nouvelles ?

– Que dalle, dit Coker. Quand j'appelle, ça sonne trois fois et je tombe sur le répondeur.

– Aucun signe de lui ?

– Aucun.

– Tu n'as pas essayé de localiser son portable ?

– Pas eu le temps. Et toi ?

– Moi non plus. Tu penses qu'il est toujours tapi dans les hautes herbes, prêt à bondir ?

– Ou alors étendu raide mort dans les hautes herbes, bouffé par les corbeaux. Ça peut être l'un ou l'autre.

– Il y a un film comme ça, l'histoire de ces connards qui découvrent un paquet de pognon et qui commencent à se flinguer entre eux... C'est avec cet acteur qui a une drôle de gueule, il était marié avec Angelina Jolie, tu sais ?

– Billy Bob Thornton. *Un plan simple*.

– Ouais, c'est ça. Au début, ils essaient de garder le fric, ensuite ils sont obligés de buter des gens et puis ils finissent par s'entretuer.

– Le premier à se faire descendre, c'est Billy Bob. Et c'est le plus sympa du film. Où veux-tu en venir, là ?

– Je disais juste que...

Silence.

Famille tondeuse, le père aidait son fiston. Papa était bourré comme un coing à la bière et le gosse faisait virevolter la machine en se prenant pour Luke Skywalker. Ça risquait de mal se terminer.

– Ce que je voulais dire, Coker, c'est que si on continue comme ça, on va finir par s'entretuer, toi et moi.

– On n'en est pas là.

– OK. C'est bon à savoir.

– Et ça avance, Deitz et le frisbee ?

Le visage de Danziger s'éclaira.

– Je l'ai promené dans Tin Town, du Piggly Wiggly au Winn Dixie et au Helpy Selfy et retour au Piggly Wiggly. Coker, laisse-moi te dire que c'était grandiose.

– Où est-ce qu'on fait l'échange ?

– Pas besoin d'échange !

– Faut bien lui refiler le truc, non ?

– Il l'a déjà !

– Ah bon ?

– Sauf qu'il le sait pas encore. Avec un pied-de-biche, j'ai réussi à ouvrir la portière arrière de son Hummer pendant qu'il était chez Piggly Wiggly en train de lire mon message. J'ai glissé le frisbee à l'emplacement du cric, sous la roue de secours. À moins de crever un pneu, ce qui est quasiment impossible avec un Hummer, il ne le trouvera jamais tout seul.

Coker le regarda, ébahi.

– Et s'il nous file pas l'argent ?

– On le dénonce aux fédés. On appelle, on dit que Byron Deitz est en train de se balader dans Niceville avec un frisbee top-secret à l'arrière de son Hummer. Dans un cas comme dans l'autre, on se fait pas coincer en possession d'un truc qui nous foutrait dans une merde effroyable avec la CIA.

– C'est quand même risqué, objecta Coker.

– Non. C'est *audacieux*, dit Danziger en savourant le mot. Autre chose. J'ai aussi mis un paquet de billets de la First Third à l'intérieur d'un passe-câbles derrière le système d'allumage de sa pompe à essence.

– Waouh. Combien ?
– Cent mille.
– Putain, Charlie. Ça fait un paquet de pognon !
– Ouais. Et il y a encore une chose que tu vas pas aimer, mais j’ai ajouté une partie de toutes les merdes qu’on avait piquées dans les coffres...

– Comme quoi ?
– Comme la Rolex en or ancienne, les boutons de manchette en émeraude dans leur coffret Cartier et un rang de perles...

– Putain, Charlie ! Je me la réservais, cette Rolex, merde alors !
– C’est démodé, Coker. Tout le monde porte des Movado, maintenant.
– Qui est-ce qui t’a dit ça ?
– Je l’ai lu dans *GQ*.
– *GQ*, je l’emmerde. Pourquoi t’as fait ça ?
– Pour la vraisemblance, glissa Danziger en savourant la rondeur du mot.
– Pour la *vraisemblance* ?
– Preuve annexe, au besoin. Si jamais il fallait lui faire porter le chapeau.
– Je sais bien ce que veut dire le mot « vraisemblance », Charlie. Tu veux mettre un peu de sérieux là-dedans, n’est-ce pas ?

– Oui, parce que tout est sérieux, tout au moins dans cette ville.
Danziger leva les yeux vers le ciel et aperçut la forêt au sommet du Mur de Tallulah.

– Ça t’arrive de te poser des questions là-dessus ?
Le sourire de Coker s’évanouit. Il lança un regard en coin à Danziger.
– Sur quoi ? Sur Niceville ?

Danziger croisa les bras sur sa poitrine, donna un coup de pied dans une touffe d’herbe tondue.

– On n’est pas nés ici, ni toi ni moi. Je suis de Bozeman et toi de Billings. Avant d’arriver ici, on n’avait jamais fait ce qu’on a fait hier, hein ?

– Laisse les regrets aux losers, Charlie.
– Qui te parle de regrets ? J’aime la thune, Coker, et j’ai bien l’intention d’en profiter jusqu’au dernier dollar. N’empêche que tuer ces flics, quand tu y penses, ça nous ressemble pas. Ni à toi ni à moi.

Coker réfléchit.

– Pas à toi, peut-être. À la base, tu es sûrement plus gentil que moi, comme type. Bon Dieu, moi, j’avais que douze ans quand j’ai tué mon daron à coups de latte dans le jardin.

– Il l’avait pas volé, vu comment il traitait ta mère. Même les flics du comté de Bighorn ont dit qu’il l’avait bien cherché.

– Mais tu déconnes ou quoi, là ? Tu veux dire que Niceville nous a jeté un *sort* ? Putain, Charlie. On a eu une opportunité, on l’a saisie. Point barre. Tu vas pas me la jouer mystique, maintenant !

Danziger regardait fixement le Mur de Tallulah.

– Les Cherokee de l’ancien temps, Coker, ils pensaient que cet endroit était maudit, avant même que le premier homme blanc y mette les pieds. Ils

disaient qu'il y avait quelque chose de maléfique qui vivait... là-haut.

Coker suivit son regard.

– Tu veux dire dans la Fosse du Cratère ?

– Oui.

– Quelque chose de maléfique là-haut, c'est bien ça ?

– Même toi, Coker, tu détestes cet endroit. Tu l'as dit à Merle devant moi.

Silence.

– C'est possible...

Il jeta sa cigarette sur la chaussée, en alluma une autre, aspira profondément la fumée.

– Peut-être que je deviens plus teigneux depuis que je suis ici. Peut-être que quelque chose est sorti de la Fosse du Cratère lors d'une froide nuit d'hiver, s'est insinué par mon oreille et est en train de me bouffer la cervelle. C'est ça que tu penses ?

Danziger visualisa l'image dans sa tête un instant.

– Si elle avait que ta cervelle à bouffer, cette chose, y a longtemps qu'elle serait morte de faim.

– Va te faire foutre, Charlie.

– Merci, Coker. Je te retourne le compliment.

Après un long silence, Danziger ajouta :

– Bon, une chose, je veux pas fumer la pauvre petite Twyla sans raison valable. J'en ai assez sur la conscience comme ça.

De l'autre côté de la rue, l'épisode tonte s'était achevé, comme prévu, dans les pleurs. Quelqu'un les appelait :

– Charlie, Coker...

Ils se retournèrent. Twyla Littlebasket s'encadrait dans la porte, sa petite blouse d'hygiéniste semi-pornographique de travers, les boutons défaits, les cheveux en bataille et son joli petit nez rouge comme un bouton de rose.

– Vous avez une minute ? demanda-t-elle, la voix encore enrouée, ses grands yeux bruns cerclés de mascara dégoulinant.

On aurait dit Betty Boop avec les yeux au beurre noir.

– Bien sûr, ma puce, dit Coker.

– Il faut qu'on parle.

Danziger et Coker échangèrent un regard.

– Ooooh merde, soupira Danziger.

Lemon et Rainey se retrouvent

Beau et Nick s'écartèrent du lit pour laisser Lemon s'approcher. Nick aurait bien voulu que Kate soit là. Elle n'avait toujours pas rappelé.

Deux jeunes médecins, une Noire en tchador et un Somalien aux sourcils froncés derrière ses lunettes d'écaille, restaient à l'écart, manifestant ainsi leur désapprobation toute professionnelle face à cette intrusion.

Le garçon gisait sur le dos, squelettique, les lèvres craquelées, les joues pâles irritées par le contact du drap, mais ses yeux bruns étaient grands ouverts. Il regardait Lemon Featherlight d'un air un peu groggy, avec une affection très touchante.

Celui-ci, penché au-dessus de lui, lui tenait la main.

– Ces messieurs sont venus te poser quelques questions, Rainey. Penses-tu pouvoir répondre à des questions ?

– J'étais... réveillé... par moments. J'entendais les gens dans la chambre. Je me souviens que tu venais me parler. Je sentais la fumée. Ça sentait bon. J'essayais de te répondre, mais les mots ne sortaient pas. Je ne pouvais pas bouger. Mais tu étais là. Et puis tu parlais. Et tout retombait dans le noir.

En catatonie, tu parles, pensa Nick, jetant un regard vers les médecins qui, tête baissée, se parlaient à voix basse dans un mystérieux langage médical connu d'eux seuls.

Rainey poursuivit :

– Je voudrais voir maman.

– Je sais, tu aimes beaucoup ta maman.

– Elle est là ?

– Pas ici, non, répondit Lemon, qui se refusait à mentir au garçon.

– Bientôt ?

– Elle t'aime beaucoup. Puis-je te poser une question importante, Rainey ?

Le garçon cligna des yeux.

– Oui, Lemon, dit-il en bâillant.

– Quand tu t'es réveillé, y avait-il quelqu'un dans la chambre ?

- Silence, puis un murmure :
- Tu veux dire, tout à l’heure ?
 - Oui.
 - Il y avait un homme.
 - Tu sais qui est cet homme ?
 - Il s’appelle Merle.
 - Merle ?
 - Oui.
 - C’est quelqu’un de gentil ?

Rainey hésita, comme s’il ne savait pas trop comment répondre à cette question.

- Il n’était pas méchant.
- Est-ce qu’il t’a fait peur ?
- Non. Il m’a réveillé.
- Il t’a réveillé ?
- Oui. Il m’a appelé par mon prénom.
- C’est tout ? Il t’a appelé ?

Rainey voulut hocher la tête, mais il manquait encore de tonus musculaire. Il lui faudra des semaines de rééducation ne serait-ce que pour s’asseoir, pensa Nick. Kate va s’en occuper. Elle fera en sorte que Rainey ne manque de rien. Grâce à elle, son argent avait fructifié. Rainey Teague était un garçon très riche, maintenant.

- Il m’a appelé deux fois de suite. Je l’ai entendu et... je suis revenu.
- Revenu ? D’où ça ? Tu t’en souviens ?
- J’étais dans une ferme.

Lemon jeta un regard à Nick par-dessus son épaule, puis se retourna vers Rainey.

- Tu veux dire dans un parc ?
- Rainey voulut secouer la tête.
- Non. Une ferme.
 - Une ferme ?

– Oui. Il y avait une dame. Et un très grand cheval beige, avec une longue crinière blonde et de gros sabots blancs. Il s’appelait Jupiter.

En entendant cette description, Nick ne put s’empêcher de songer au cheval qu’il avait vu dans la nuit de vendredi, au triple galop, sur Patton’s Hard.

« Un grand cheval beige, avec une longue crinière blonde et de gros sabots blancs. »

Cette image l’entraînait là où il ne voulait pas aller, alors il l’écarta. Il y repenserait peut-être plus tard, s’il ne pouvait pas faire autrement.

- Lemon poursuivit :
- Tu te souviens du nom de la dame ?
 - Oui. Elle s’appelait... Glyn... Glynis.
 - Glynis ? Elle était gentille ?

– Elle n’était pas méchante. C’était elle qui s’occupait de tout. Je ne veux pas parler d’elle. Elle ne serait pas contente.

– D’accord. On n’en parlera pas. Quand Merle t’a réveillé, qu’est-ce qu’il t’a dit d’autre ?

Silence.

Les lèvres desséchées remuèrent et Lemon approcha un verre d’eau avec une paille coudée. L’enfant but, sembla sombrer dans le sommeil, les yeux fermés. Les médecins voulurent s’approcher, mais Lemon leva le bras et ils s’immobilisèrent.

– Merle m’a dit de demander quelqu’un.

– Il t’a dit le nom de cette personne ?

– Oui. Il s’appelle Abel. Comme dans la Bible.

– Comme dans l’histoire de Caïn et Abel ?

– Oui, Abel, c’était le bon frère.

– Rainey, quand tu t’es réveillé, tu n’as pas dit que ce prénom. Te souviens-tu de ce que tu as dit ?

Rainey ferma de nouveau les yeux. Nick avait envie d’intervenir, mais il savait qu’il n’obtiendrait pas la moitié de ce que Lemon venait d’apprendre. D’ailleurs, Lemon avait posé ses questions avec discernement, en évitant d’induire les réponses de Rainey.

– C’était mon nom. Mon nom de famille. Teague.

– Abel Teague ?

Le visage du garçon s’assombrit et il tressaillit. On aurait dit qu’on l’avait frappé. Lemon se redressa et regarda les médecins, comme pour les libérer de son sortilège.

Ils s’approchèrent du lit, bousculèrent tout le monde et le médecin somalien appuya sur le bouton APPEL.

Lemon se leva, les yeux toujours fixés sur Rainey, tandis que le corps médical s’agitait, le pinçant, le piquant, le perfusant. Nick posa la main sur l’épaule de Lemon. De la tête, il lui désigna le couloir et ils sortirent de la chambre sur la pointe des pieds.

Comme la porte se refermait derrière eux, Nick, Beau et Lemon entendirent Rainey réclamer sa mère.

Les trois hommes se retrouvèrent dans le couloir sombre. Un groupe d’infirmières se dirigeait vers eux. Leurs semelles de caoutchouc crissaient sur le sol et elles leur sifflèrent une phrase, aimables comme un troupeau d’oies.

Ils leur laissèrent le passage et se dirigèrent vers les ascenseurs. Au Starbucks, dans le hall, ils prirent chacun un café et s’assirent devant une table en fer branlante. Au-dessus de la zone d’accueil, par les baies vitrées, la lumière passait de l’or au cuivre en fines aiguilles qui miroitaient dans un nuage de poussière. Le hall cathédrale se vidait, les sons résonnaient, on se serait cru sous l’eau.

– Eh bien, qu’est-ce que vous pensez de tout ça ? demanda Nick.

Il s'adossa à son siège et ouvrit son portable pour voir si Kate avait appelé. Négatif.

Lemon fixait son café et Beau attendait en silence, profondément triste pour l'enfant qui réclamait sa mère défunte.

– Ce type, Merle, était un émissaire.

– Un émissaire ? demanda Nick.

– C'est une vieille superstition. Ma mère y croyait. Des gens qui vivent entre deux mondes, ni tout à fait morts, ni tout à fait vivants. Quand un émissaire vous visite en rêve, on sait qu'au réveil on aura quelque chose d'important à faire.

– Tu peux le décrire ?

– Grand comme moi, la boule à zéro, l'air dur, comme s'il avait fait un long séjour en prison. Il avait le regard direct du caïd dans la cour du pénitencier. Il m'a regardé droit dans les yeux.

– Comment était-il habillé ? demanda Beau, qui nota sur son calepin en lettres capitales : MERLE : PRISON ?

– Comme un paysan. Un jean râpé avec des revers roulés vers l'extérieur, et de grosses bottes qui avaient l'air vieilles et sales. Il portait une ceinture usée, très serrée, au-delà du dernier cran, comme s'il avait beaucoup maigri ou emprunté ses fringues à quelqu'un de plus gros que lui. Large d'épaules, une puissance physique évidente, un cou épais avec une cicatrice de brûlure sur le côté. Une vieille chemise à carreaux qui semblait râpée elle aussi, comme si elle avait été lavée trop souvent. Un sac de toile en bandoulière. Apparemment lourd. Avec des inscriptions sur le côté. Militaires. 1^{re} division d'infanterie. Et les lettres AEF.

– Force expéditionnaire américaine, dit Nick. Première Guerre mondiale.

– Ouais. C'est ce que j'ai pensé. Il me paraissait assez vieux pour ça. Il avait aussi une démarche bizarre... On aurait dit qu'il avait le dos bloqué. Il sentait les vapeurs de gazole.

Beau nota : GARE ROUTIÈRE ?

– Cette femme, Glynis, ce nom te dit quelque chose ?

Lemon secoua la tête.

– Non. Jamais entendu ce prénom-là. Mais le type dans la tombe, il s'appelait Ruelle, non ?

– Oui. Ethan Ruelle.

– Vous connaissez une Glynis Ruelle, Nick ?

– Je sais qu'une femme a fait une dédicace et écrit son nom, Glynis R., au dos du miroir que Rainey regardait dans la vitrine d'oncle Moochie.

– C'était une véritable antiquité, ce miroir ?

– Oui. Moochie pense qu'il vient d'Irlande et qu'il est très ancien.

Lemon secoua la tête.

– Je ne comprends rien à tout ça.

– Je doute qu'il y ait quelque chose à comprendre. À mon avis, quelqu'un est en train de prendre un malin plaisir à nous mener en bateau. Il y

a beaucoup de gens qui s'appellent Teague, dans cette partie de l'État, dit Nick.

Il jeta un coup d'œil à Beau, qui griffonnait ses notes à toute allure.

– On va recouper ces noms avec le fichier du Centre national d'information sur la criminalité. On verra bien ce qu'il en sort.

Lemon avait une question à poser :

– Est-ce que ce nom, Abel Teague, est sorti au moment où vous enquêtiez sur la disparition de Rainey ?

– Non. Lemon, ce matin, tu m'as dit que Sylvia Teague faisait une recherche sur ses ancêtres, quelques jours avant de mourir. Cet Abel Teague se trouve peut-être quelque part sur le disque dur de son ordinateur.

Nick termina son café, puis vérifia de nouveau l'écran de son portable.

Kate. Où es-tu ?

Il se tourna de nouveau vers Lemon.

– Donc tu en penses quoi ?

– Je vous l'ai dit ce matin, Nick. Je pense que tout ça vient...

– D'ailleurs. Ouais. Je me souviens.

Lemon se carra dans son siège, les regarda tous les deux et dit :

– En tout cas, je veux être dans le coup.

– Il s'agit d'une enquête de police, dit Beau.

– Je suis informateur.

– Pour la brigade des stups.

Nick leva la main.

– Je ne peux pas te mettre complètement dans le coup, mais je pense que tu peux nous être utile.

– De quelle façon ? demanda Beau en regardant Nick.

– Tu te débrouilles en informatique ?

– J'ai été intendant de l'inventaire et des fournitures de mon corps d'armée. Mais comment aurais-je un accès ?

– Je vais demander à Tony Branko de te fournir un lien, exclusivement dédié à cette affaire. Je lui dirai pourquoi. Et ça va te dégager de ton problème avec les stups.

Le téléphone de Nick se mit à sonner.

– Kate ? Où étais-tu passée ?

Elle pleurait.

– Nick. Rentre vite, je t'en supplie.

Nick se redressa brusquement.

– Chérie. Qu'est-ce qui se passe ?

– Papa...

Byron Deitz

prend les Chinois en grippe

Sur le parking du supermarché Helpy Selfy de Bauxite Row à Tin Town, Deitz regardait une ado gothique efflanquée aux cheveux bleus en épis se déshabiller dans son appartement juste au-dessus de la Bourse aux seringues.

En temps normal, les fantasmes sexuels de Deitz ne portaient guère sur les ados gothiques aux cheveux bleus. Son genre, c'étaient plutôt les jumelles scandinaves bonnets F, de préférence avec zéro réflexe de régurgitation.

Mais puisqu'elle avait vraiment l'air d'être partie pour se désaper complètement, la mater était une occupation comme une autre en attendant Zachary Dak et l'entretien courtoisement malhonnête qui s'ensuivrait.

Un essaim de toxicos, violeurs en série et autres rebuts de la société tournait autour du Hummer. S'ils en avaient eu le courage, certains auraient bien voulu le braquer ou le taguer, ou simplement taper de l'argent au conducteur. Mais le fait que Deitz soit au volant, vitres ouvertes, avec un imposant Colt Python sur la console du tableau de bord était de nature à inspirer le scrupule.

La greluce presque à poil au-dessus de la Bourse aux seringues (Deitz ignorait qu'elle s'appelait Brandy Gule et que s'il s'était approché d'elle en état d'érection opérationnelle, elle lui aurait coupé la gaule d'un coup de ciseaux à ongles) était en grande conversation téléphonique – avec Lemon Featherlight, pour tout dire – et semblait avoir arrêté son strip-tease au niveau d'un soutien-gorge push-up en cuir noir clouté. Deitz gérait sa déception en réorientant sa stratégie de séduction. Depuis quelques jours, il avait l'impression de passer sa vie dans ce foutu 4x4 de merde.

Il en était là de ses réflexions quand la longue limousine noire vint se garer à côté du Hummer. Zachary Dak baissa la vitre.

L'arrivée d'un second véhicule de luxe dans ce trou du cul du monde fit sensation, c'est le moins que l'on puisse dire – tant de maille à portée de main –, mais personne ne se sentait prêt, semblait-il, à tenter une sortie.

– Monsieur Deitz, dit Dak, dévoilant ses quenottes de bébé, je présume que nous avons progressé ?

– Oui, monsieur, dit Deitz, j'ai établi le contact. J'ai l'adresse où je dois virer les fonds.

– Et cette adresse, c'est... ?

– Si je vous la donne, vous saurez remonter la piste ?

Dak acquiesça.

– Bien sûr. Mais nous ne le ferons pas. Je veux seulement savoir si le réseau de transfert est sécurisé. Si la destination est Zurich ou l'île de Man, nous serons satisfaits. Si c'est Dubaï ou Macao, un peu moins. Pouvez-vous me donner les coordonnées ?

Deitz les avait notées sur un morceau de papier.

Il le tendit à M. Dak.

À moins de vingt mètres de là, Andy Chu était au volant d'une Toyota dont la couleur beige remontait à des temps héroïques. Il avait suivi le Hummer jaune vif de Deitz pendant une bonne heure et venait de prendre avec plaisir une photo au téléobjectif qui captait le caractère furtif et sournois de l'échange.

Dak lut la note et la rendit à Deitz.

– C'est un compte de carte Mondex !

– Ah oui ? C'est quoi ?

– L'argent va être déposé sur un compte de carte bancaire privé, uniquement utilisable sur les distributeurs de billets. C'est une transaction en ligne que nous ne pouvons pas tracer, qui s'insinue parmi les millions de transactions de DAB qui se font chaque seconde dans le monde. Impossible de remonter à la source. Félicitations ! Vous traitez avec des professionnels. Combien devez-vous leur envoyer ?

– Eh bien, justement, voilà le problème. Ils demandent sept cent cinquante mille dollars. Personnellement, je n'en ai que deux cent cinquante.

Le ton de Dak se fit glacial, il n'entrait pas dans son jeu :

– Quand nous aurons récupéré l'objet, vous recevrez la somme convenue de la manière convenue. Ni plus, ni moins.

– Ouais, ça, j'ai compris. Seulement je ne sais pas où trouver les cinq cent mille qui manquent. Je peux aller jusqu'à deux cent cinquante, peut-être trois cents. Je pensais que vous pourriez tout de même rallonger la sauce, parce que moi je n'ai pas les moyens de sortir une somme pareille. Je veux dire, je ne peux pas récupérer l'objet si vous rallongez pas la sauce, monsieur. Voilà.

– Alors vous nous demandez de « rallonger » cinq cent mille dollars, en plus de ce que nous allons vous payer, pour que vous puissiez verser les sept cent cinquante mille à ces gens, ce qui est, dites-vous, la seule façon de récupérer l'objet. C'est bien cela ?

– Ouais, vous voyez, en plus, comme c'est un contretemps totalement imprévisible, ce serait pas mal que vous preniez en charge mes frais supplémentaires, par exemple pour tous les services que je vous apporte en plus. C'est juste que je...

Dak leva une main languide, dévoilant un pan de sa chemise gris pâle sous son costume sombre. Il avait des boutons de manchette en pierre bleu-mauve qui se mariaient parfaitement avec sa cravate du même ton. Les pierres étaient serties dans une monture en or massif. Ses ongles étaient polis, brillants, impeccables.

Deitz détestait Dak viscéralement. Il aurait été incapable de dire pourquoi, lui-même ne le savait pas. Il avait des dispositions pour la haine, comme d'autres pour le basket ou le tango.

– Monsieur Deitz, avez-vous vu le film *Le Parrain* ?

Deitz voyait trop bien où l'autre voulait en venir.

Ça ne sentait pas bon.

En fait, il avait tout à fait de quoi payer les cinq cent mille dollars réclamés par les fils de pute. Il avait même provisionné la somme. Mais il détestait se faire enculer tout seul. Il voulait partager l'expérience.

Les fils de pute ne demandaient en réalité que cinq cent mille, pas sept cent cinquante, donc si Dak acceptait de refiler les cinq cent mille et si Deitz disait assurer le complément de deux cent cinquante que personne ne réclamait, du coup il niquerait Dak en lui faisant raquer les cinq cent mille que les fils de pute avaient demandés et il empocherait quand même le million à la livraison de l'objet. Ainsi, Dak se ferait baiser sur toute la ligne, et lui récupérerait la crème sur le gâteau, pour se faire une vie plus... crémeuse.

Sauf que Dak ne semblait pas prêt à marcher dans sa combine.

– Ouais. Je l'ai vu.

– Vous vous souvenez de la scène où Vito Corleone dit : « Ou vous signez, ou c'est votre cervelle qui va parapher ce contrat » ?

– Ouais. Géniale, cette scène. Ça change pas...

Dak revint à sa gestuelle coutumière, en levant la paume.

Les mains ont la parole.

– Monsieur Deitz, je pense que nous nous comprenons. Je regrette de ne pouvoir répondre à votre demande. Je ne peux y voir un geste commercial acceptable. Vous êtes responsable de la bonne exécution d'un marché que nous avons conclu ensemble. Les impondérables, c'est vous qui auriez dû les prévoir, pas nous, qui sommes vos clients reconnaissants. Je le regrette. Quand allons-nous prendre possession de l'objet ?

Deitz jeta un regard vers la fenêtre de la greluche gothique.

Les stores étaient baissés.

Il s'assura que le Colt Python était toujours sur la console du tableau de bord et fut pris d'une soudaine envie de tirer sur tout ce qui bougeait, mais il reconnut aussitôt que ce serait contre-productif. Il regretta ensuite d'être né trop tard pour avoir fait la guerre du Vietnam, il aurait pu y descendre une cargaison de fourbes ordures asiatiques qui auraient ressemblé comme deux gouttes d'eau à ce M. Dak ici présent. Hélas, la guerre du Vietnam était finie depuis belle lurette et il était contraint de s'adresser de nouveau à ce Chinois dont l'expression sereine le crispait au plus haut point.

– Ils m’ont dit que j’aurais l’objet dès que la somme serait virée sur ce compte.

– Qui va effectuer la transaction ?

– Pardon ?

– Quelle agence va faire le transfert d’argent ?

– Mon contact à la First Third.

– Ah ! Le malheureux M. Thad Llewellyn ?

Dak sourit. C’était censé être drôle ?

– Oui. C’est lui.

– Et il va faire cela rapidement ?

– Oui.

– Ce soir, vous voulez dire ?

– Oui, c’est ce que je veux dire.

Tous les mêmes ! Andy Chu, cette tête de vipère, Joel Cairo, Mao Tsait Tout, Charlie Chan, la Femme Dragon, Kim Jong Il, le Roi Ming des Mong, tous ces Asiates fourbes et cyniques. Je les hais tous.

– Comment récupérerez-vous l’objet ?

– Paraît qu’il se trouve dans un endroit facilement accessible. Dès que le paiement sera fait, ils me rancarderont sur le lieu.

– Et avez-vous, comment dire, la preuve qu’ils détiennent bien l’objet ?

– Ils connaissaient le numéro du coffre dans lequel il se trouvait à la banque. Et ils m’ont décrit le conditionnement et le contenu. Oui, pour l’avoir ils l’ont.

– Donc vous êtes sûr que l’objet sera bien récupéré ?

– Il ne leur sert à rien. L’argent, oui.

Dak trouva cette réflexion judicieuse.

– Quand les attentes de part et d’autre sont équilibrées, les résultats de la transaction ne peuvent être qu’harmonieux et satisfaisants. Très bien. Vous avez mon aval. Nous vous laissons finaliser cette affaire, et nous comptons sur vous pour ne pas créer de malentendu ni de désaccord entre les parties. Nous serons au Marriott. Nous vous y attendons dans deux heures. C’est entendu ?

Il y a sûrement moyen de niquer ces enculés.

– Entendu.

Sûrement moyen.

Dak rentra sa tête dans la voiture, comme une tortue dans sa carapace.

La vitre fut aussitôt remontée et la limousine démarra dans un léger bruit feutré. Andy Chu reprit quelques clichés. Il éprouvait une joie mauvaise, ce samedi après-midi était le meilleur de toute son existence.

Deitz tourna brièvement son regard vers le monde désormais fermé de la même gothique, et quelque part dans sa boîte crânienne il entendit de nouveau ce maudit bruit de noisettes écrasées.

Sûrement moyen.

Puis, tel saint Paul sur le chemin de Damas, il eut une soudaine révélation dans un éclair de lumière étincelante.

Il n'y a aucun moyen de niquer ces enculés.

Morgan Littlebasket fait amende honorable

Morgan Littlebasket, pilier de la communauté cherokee et commissaire aux comptes hautement respecté du Cherokee Nation Trust à Sallytown, vivait seul, étant veuf, hélas, dans une vieille bâtisse de style ranch en bois et briques sur un demi-hectare de prairies et de chênes, à deux pas de Mauldar Field, l'aérodrome régional de Niceville et de Sallytown, où il disposait d'un très beau Cessna Stationair 206.

Son statut de notable comportait en effet un certain nombre d'avantages en nature, dont ce petit avion très maniable qu'il avait plaisir à piloter les samedis après-midi ensoleillés. Il prenait alors son essor tel un aigle sur la ville, suivait parfois la course sinueuse de la Tulip jusqu'à l'océan, ou alors se laissait glisser sur les ascendants et rasait la cime des arbres antiques qui bordaient le précipice de Tallulah, au grand dam des légions de corbeaux. Si la lumière était favorable, il entrapercevait alors des éclats de la Fosse du Cratère, tache de jais sertie dans sa clairière rocheuse au cœur de la forêt, lac circulaire qui ressemblait à s'y méprendre à un simple trou noir au centre de la Terre.

Ce samedi-là, vers 18 heures, tandis que la lumière baissait et que le soleil déclinait derrière les grandes prairies à l'ouest de la ville, Morgan Littlebasket revenait en voiture du terrain d'aviation, calme, serein, tout à sa méditation bienheureuse, exalté par le sentiment de transcendance que ces vols lui procuraient.

Il conduisait une vieille Cadillac Sedan DeVille et portait un blouson d'aviateur, fidèle reproduction de celui des Flying Tigers, ainsi qu'une paire d'authentiques Ray-Ban Aviator. Il écoutait un morceau réjouissant de l'accordéoniste funk Buckwheat Zydeco et battait la mesure de son pied gauche tout en se demandant, histoire de rêver un peu, combien il faudrait mettre pour faire décoller un avion comme ce magnifique Learjet Sixty XR rouge et or, posé sur le tarmac de Mauldar Field.

D'après le directeur de l'aérodrome, ce splendide appareil appartenait à un syndicat chinois appelé China Ocean, une organisation qui ne regardait pas

à la dépense, apparemment.

Mais, flairant l'acheteur potentiel, l'homme lui avait confié qu'avec la crise économique on trouvait actuellement pas mal de Lear et de Gulfstream d'occasion sur le marché.

Morgan se disait que le Cherokee Nation Trust prospérait et que son expansion nécessitait des déplacements pour veiller sur ses intérêts divers et variés.

On devrait peut-être envisager d'acquérir un Learjet d'occasion, réservé aux voyages d'affaires, bien sûr.

Bien qu'un peu tirée par les cheveux, l'idée n'en était pas moins plaisante et c'est pourquoi, dans ce doux après-midi d'été, Morgan Littlebasket était un vieil homme en tous points satisfait, en phase avec son univers.

Alors qu'il engageait la voiture sur l'allée de son garage, il fut surpris mais pas fâché de voir Twyla qui l'attendait, appuyée sur le coffre de sa BMW rouge, les bras croisés sur la poitrine, les yeux cachés derrière une paire de lunettes de soleil grand format.

Il vit dans le pli de sa bouche une amertume qui lui déclencha un fourmillement au bas de la colonne vertébrale, mais il était encore trop dans sa bulle pour s'en formaliser.

Il gara la voiture à côté de la Béhème, comme elle l'appelait, baissa la vitre de sa portière et lui sourit, vieil homme bien nourri, bien habillé, le visage anguleux, la peau mate et tannée, une crinière de longs cheveux argentés. Apercevant ce visage dans le rétroviseur gauche, petite vanité ordinaire, il trouva qu'il ressemblait à la fois à Iron Eyes Cody¹ et à Old Lodge Skins², exemples types du noble Peau-Rouge dans l'iconographie américaine.

– Twyla, ma chérie, quel plaisir de te voir. Tu restes dîner ?

Elle s'était approchée de la Cadillac, l'air froid et méfiant.

Pas de doute, quelque chose la tracassait.

Eh bien, les papas sont là pour ça, n'est-ce pas ?

– Salut, papa, dit-elle sans lui tendre la joue. On peut entrer un moment pour parler ? J'ai besoin de ton avis.

Littlebasket sortit de la voiture en déroulant sa carcasse dégingandée, posa sa large main aux veines apparentes sur l'épaule de sa fille et la sentit se dégager. Twyla tourna les talons et le précéda jusqu'à la porte de la maison.

Décidément, quelque chose cloche, se dit-il en la voyant hâter le pas sur le chemin dallé. Il essayait de ne pas remarquer qu'elle portait une blouse bleue chiffonnée, trop courte pour une fille aussi bien roulée, et que sous cette blouse, selon toute probabilité, elle ne portait qu'un string.

Il chassa cette image de son esprit – faiblesse lointaine et révolue –, rassembla ses affaires sur le siège arrière et arriva à sa hauteur au moment précis où elle introduisait la clé dans la serrure.

Il avait toujours tenu à ce que ses filles aient leur clé, même après le

décès de sa chère Lucy Bluebell. Il y voyait une façon de resserrer les liens familiaux, or le clan et la famille, c'était tout de même ce qui comptait le plus, non ?

Twyla entra la première, s'avança dans le long couloir lambrissé et s'arrêta à l'entrée du salon aux poutres basses grossièrement taillées, avec sa cheminée de pierre, ses canapés en cuir et sa mémoire des Indiens d'Amérique étalée sur les murs. Puis elle se retourna vers lui et enleva ses lunettes de soleil.

Morgan Littlebasket s'immobilisa, son cœur cessa de battre et son sang se figea dans ses veines.

Aucun doute possible. Twyla faisait exactement la tête qu'il redoutait qu'elle ne fasse un jour depuis que sa petite... faiblesse... l'avait détourné du droit chemin.

Elle avait les yeux rouges et les paupières gonflées, mais elle était glaciale, imperturbable.

La certitude le frappa comme un coup de botte dans le plexus. Il en eut le souffle coupé.

Elle sait.

Il s'approcha d'elle, réfléchissant à toute allure, répétant dans sa tête, une fois de plus, tous les mensonges alambiqués qu'il avait préparés au cas où une telle chose se produirait, mais quand il atteignit la porte du salon il s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls.

Deux hommes, genre armoires à glace, se tenaient près de la cheminée, deux vieux de la vieille burinés avec des têtes de durs à cuire, en chemise, jean et texanes, maigres, l'air de vrais cow-boys. Un gars aux longs cheveux blonds avec une moustache en croc et des yeux bleus et froids, l'autre, rasé de frais, cheveux blancs, nez aquilin, pommettes saillantes, regard de flingueur.

Morgan Littlebasket jeta un regard furieux à sa fille.

– Qui sont ces hommes ? Que font-ils dans ma maison ?

– Je m'appelle Coker, et voici Charlie. Nous sommes des amis de Twyla et elle nous a demandé de venir l'aider à vous poser quelques questions toutes simples.

Le ton de la voix était calme, informel, lourd d'une menace latente. Littlebasket sentit son genou gauche commencer à trembler. Pour se donner une contenance, il se dirigea vers un bar, ouvrit une bouteille de Cuervo millésimé et s'en versa cérémonieusement quatre doigts dans un verre en cristal aux armes du Cherokee Nation Trust.

Tous les trois le laissèrent pratiquer son petit rituel, mais dès qu'il fut assis dans son fauteuil en cuir et qu'il ouvrit la bouche pour se lancer dans ses explications toutes prêtes, le dénommé Coker leva une télécommande vers le grand écran plat Samsung qui trônait au-dessus de la cheminée.

L'écran s'alluma et on assista alors au spectacle qu'offraient Twyla et sa sœur Bluebell, tout juste adolescentes, debout devant un vaste espace de douche carrelé, les bras croisés sur la poitrine, nues, en pleine conversation

qui avait l'air très sérieuse. Personne ne dit mot.

Morgan Littlebasket avala péniblement sa salive, réfléchit à ce qu'il allait dire, ouvrit la bouche pour le dire, mais Twyla le coupa net :

– Non, papa, je t'en prie !

Littlebasket la regarda et prit un air outragé.

– Twyla, pourquoi me montres-tu ces vilaines...

Twyla leva la main, adressa un signe de tête à Coker, qui enclencha l'avance rapide et fit défiler toute une série d'images prises sur plusieurs années, des photos extraites d'un fichier informatique beaucoup plus copieux, mais assez représentatives de l'ensemble, des photos en couleur des filles, seules, ensemble, parfois avec feu leur mère Lucy, dans la salle de bains, vaquant à toutes les occupations auxquelles on vaque dans une salle de bains, et photo après photo on les voyait grandir et devenir femmes comme on voit s'épanouir les fleurs sur un montage accéléré.

Personne ne pipait mot.

Coker ne quittait pas l'écran des yeux, Charlie n'y faisait même pas attention et fixait Morgan d'un regard dur et glacial.

Twyla n'avait pas cessé de dévisager son père qui, après avoir vu quelques images, s'était recroquevillé sur son verre de tequila, les épaules affaissées, les mains tremblantes, la respiration poussive et laborieuse.

Au bout d'un moment, sur un geste de Twyla, Coker éteignit le téléviseur.

Twyla se dirigea vers son père et s'adressa à son crâne.

– Regarde-moi, papa.

Littlebasket leva lentement sa tête de vieux bison, les yeux humides, sa grande bouche molle aux commissures.

– Avoue que c'est toi qui as fait ça.

Il secoua la tête, remua les lèvres, mais il n'en sortit qu'un vague borborygme.

– J'ai mal entendu, dit Twyla dans un murmure, la tête penchée sur le côté, le visage blanc comme du quartz et aussi dur, les yeux jetant des éclairs.

Littlebasket fit une nouvelle tentative :

– Ta mère... Lucy... C'est elle qui m'avait demandé. C'était seulement pour... votre sécurité... au cas où vous auriez glissé, où vous seriez tombées...

Paf !

Personne n'avait vu venir la gifle. Le geste avait été trop rapide, mais le son remplit la pièce comme un claquement de fouet. Main encore levée dans son élan, alors que Morgan titubait en arrière, elle lui envoya un revers de toutes ses forces et lui déchira la joue gauche avec le dos de sa main – aller-retour parfaitement ajusté par une jeune femme très vigoureuse et très en colère. Il se mit à saigner de la bouche et la regarda d'un air stupéfait, les dents déjà rouges.

– N'essaie pas de mettre ça sur le dos de maman, espèce de salopard,

vieux dégonflé. C'est toi qui as fait ça, *dis-le* !

Silence. Le vieil homme remuait les lèvres, cherchant des yeux un improbable sauveteur.

Personne ne bougea un muscle.

Dehors, les rayons du soleil pâlissaient, remplissant désormais la pièce confortable d'une lueur ambrée.

– J'ai... fait ça, dit-il après un long silence.

Il se cacha le visage dans les mains et se mit à pleurer. Twyla s'avança, les lui écarta et s'accroupit pour lui parler face à face.

– Tu es mort pour moi. Tu comprends ?

– Mais... Twyla...

– Pas de larmes. Tu t'apitoies sur ton propre sort, parce que tu t'es fait prendre. Toutes ces années, à cause de toi, Bluebell et moi, on s'est fait l'effet d'être des putes, seulement parce qu'on devenait des femmes. Tu nous as traitées comme des pestiférées, tu ne nous as jamais prises dans tes bras, tu ne nous as jamais dit qu'on était jolies, jamais on ne s'est senties...

Sa voix s'étrangla.

Elle se ressaisit et se leva.

– Et pendant ce temps-là, voilà ce que tu faisais, dit-elle en montrant du doigt le téléviseur.

Son geste brusque fit sursauter Morgan, comme si elle allait le frapper de nouveau.

– Écoute-moi bien, papa. Et mets-toi bien ça dans le crâne. Tu ne sauras jamais tout le mal que tu m'as fait. Tu ne sauras jamais ce que tu m'as volé...

Littlebasket murmura des mots indistincts. Twyla pencha la tête sur le côté, les lèvres serrées.

– Bluebell ? Est-ce que j'en ai parlé à Bluebell ? Non. Je lui ai rien dit. Et je lui dirai rien, ni maintenant ni jamais. C'est bien pour elle que je ne parlerai de ça à personne. Je ne veux pas qu'elle le sache. Tu te débrouilleras pour lui expliquer pourquoi tu n'existes plus pour moi. Dis-lui ce que tu veux, je m'en fous.

Elle s'interrompit de nouveau, elle semblait se concentrer.

– Mais il te reste quelque chose à faire. Bluebell ne doit jamais apprendre ce que je sais. Il y a une chose que tu peux faire. Une chose bénéfique.

Les lèvres de Littlebasket remuaient, il essayait de formuler des excuses.

Twyla les écarta d'un revers de main.

– Tu vas trouver un moyen pour qu'elle ne l'apprenne jamais. Si tu décides de te tirer une balle, ne laisse pas de lettre. Si tu choisis de te crasher avec ton avion, fais-le et tout le monde chantera ta gloire. J'en ai rien à foutre. Tu n'existeras plus pour moi dès que j'aurai franchi le seuil de cette maison. Raconte ce que tu veux à Bluebell. Mais assure-toi bien qu'elle n'entendra jamais parler de ces photos. Dis-moi que tu as compris... Dis-le moi, papa.

Le mot le frappa en plein cœur et ses larmes se firent plus convaincantes.

Il hocha la tête et se cacha de nouveau le visage dans ses mains.

Elle fit un pas en arrière et regarda Coker et Danziger, qui regrettaient de ne pas avoir pris plus de deux verres de Jim Beam et un tube entier de Valium.

Ils échangèrent un regard, puis Danziger s'approcha du vieil homme et s'immobilisa face à lui.

– Écoute, vieux chnoque. Écoute-moi. Merde, Coker, il est en train de se liquéfier, le vieux. Verse-lui encore un peu de tequila.

Coker versa de la tequila à tout le monde et tendit un verre à Morgan Littlebasket, qui ne lui inspirait aucun sentiment particulier. Cette chose, là, cette espèce de tique, ça ne valait même pas le coup de se salir la semelle pour l'écraser.

Il retourna aux côtés de Twyla, qui se laissa aller contre son épaule, épuisée et tremblante maintenant que tout était dit.

Danziger prit son verre, en avala une gorgée et mit un genou à terre en face du vieil homme.

– Ces photos sont des jpeg basse définition copiés sur un disque dur, non ?

Un hochement de tête pour toute réponse.

Oui.

– Mais quand tu as commencé, il y a plusieurs années, il n'existait pas d'enregistreur numérique, donc à un moment tu as scanné les images, tu les as numérisées, pas vrai ?

Oui.

– Et après, tu es passé au numérique, comme ça tu n'avais plus besoin de pellicule, on est d'accord ?

Oui.

– Comment as-tu scanné les photos ? Personne ne l'aurait fait chez un professionnel. Il aurait tout de suite appelé la police. Tu as tout fait tout seul ?

Oui.

– OK. Maintenant une question très importante. Si tu mens et qu'on s'en aperçoit, tu risques d'avoir affaire à pire que Twyla. Est-ce que tu as posté ces photos ? Est-ce que tu les as mises sur Internet pour les refiler à un autre taré comme toi ou est-ce que tu en as vendu à un magazine de cul ?

L'homme leva les yeux vers lui, il y eut une étincelle, puis plus rien.

– Non. Jamais.

– Twyla a reçu un mail, aujourd'hui, environ cinquante photos prises avec ton appareil caché dans la salle de bains. On dirait qu'il y est depuis des années. Depuis combien de temps ?

Les lèvres desséchées s'ouvrirent et se fermèrent, les yeux se baissèrent.

– Bluebell avait quinze ans.

Danziger se retourna vers Twyla.

– Ça fait dix ans, dit-elle dans un souffle.

– Dix ans, c'est bien ça ?

– Oui.

– L'appareil est toujours en place ?

- Non. Je l’ai enlevé quand Twyla a déménagé.
- Il y a combien de temps ?
- Deux ans... deux ans et demi.
- Et l’enregistreur, tu l’as jeté ?
- Non. Je voulais le faire, mais... je ne l’ai pas fait.
- L’appareil est toujours ici ?
- Oui. Dans une malle, au grenier.

Danziger regarda Coker, qui à son tour regarda Twyla. Tous deux quittèrent aussitôt la pièce.

– Ces photos, là, on dirait que les dernières datent d’un certain temps. Les filles étaient plus jeunes. La photo où Twyla aide Bluebell à se faire son shampooing dans la douche... Tu l’as vue ?

– Oui. Je me souviens de cette photo.

– C’est la dernière de la série que Twyla a reçue, apparemment. Je voudrais que tu me dises de quand elle date.

– Pourquoi ?

– Parce que si tu n’as pas fait sortir ces photos, quelqu’un d’autre l’a fait. Si on arrive à trouver qui c’est, Coker, Twyla et moi, on va lui rendre une petite visite et s’assurer qu’il ne fera plus jamais ce genre de saloperies. Alors, tu peux me dire de quand elle date, cette photo ?

Littlebasket réfléchissait en silence.

– Je pense... que c’était le jour de l’anniversaire de Bluebell. C’est pour ça qu’elle voulait un shampooing spécial et que Twyla l’aidait.

– Quel anniversaire ?

– Ses vingt ans. Elle devenait une vraie femme. Dans notre clan, vingt ans est l’âge où...

– Son vingtième anniversaire, quel jour ?

– Le 17 juillet.

– Donc, après cette date, tu as continué à prendre des photos, mais aucune ne se trouve dans le mail de Twyla. Alors soit il ne les a pas envoyées, soit c’est tout ce qu’il a trouvé quand il a copié les images. C’est notre seul indice. Bluebell a vingt-cinq ans, c’est bien ça ?

– Oui.

Coker et Twyla étaient revenus dans la pièce, Coker portant un gros magnétoscope numérique, Twyla une boîte de CD-ROM. Elle avait l’air très perturbée.

– Est-ce que tu te souviens si quelqu’un est venu dans la maison à cette époque, il y a cinq ans ? Est-ce qu’il y a eu une soirée pour l’anniversaire ? Peut-être que quelqu’un est monté au grenier et a trouvé l’enregistreur.

– Non. La fête a eu lieu au Pavillon.

– Une femme de ménage ? Est-ce que tu avais une femme de ménage ?

– Non. C’est Lucy qui faisait tout.

– Est-ce que quelqu’un est venu faire des réparations ? Est-ce que des ouvriers ont pu monter là-haut ?

– Je ne sais... Je ne pense pas.

– Coker, les CD sont datés ?

Coker ouvrit la boîte, examina les pochettes de CD.

– Oui, la plupart ont des étiquettes avec la date.

– Mon Dieu, dit Twyla dans un souffle.

Elle sortit de la pièce et se dirigea vers la salle de bains. On l’entendit en fermer la porte derrière elle.

– Regarde s’il y en a un qui date du mois d’août, il y a cinq ans.

Littlebasket resta silencieux pendant que Coker glissait le doigt d’une pochette à l’autre. Il en sortit une.

– Celui-ci. Il est daté d’août et septembre, cette année-là.

– L’enregistreur marche toujours ?

Coker vérifia.

– Les batteries sont à plat.

– Il n’y a pas d’alimentation secteur ?

Nouvelle vérification.

– Si, ça va aller, je m’en occupe.

Il brancha l’adaptateur, inséra le CD, regarda les chiffres qui s’affichaient sur l’écran. Twyla revint dans la pièce. Elle s’essuyait les lèvres avec une serviette, son front était moite, ses cheveux brossés en arrière.

Littlebasket la dévisagea jusqu’à ce qu’il comprenne qu’elle ne le regarderait plus jamais, ni dans ce monde, ni dans l’autre. Alors il baissa de nouveau la tête.

– Il y a quelque chose, dit Coker en tendant la boîte à Danziger.

L’image montrait un homme penché sur le bac à douche, à genoux, appuyé sur les mains. On ne voyait que son dos, c’était un Blanc aux cheveux noirs, le cou épais, le ventre proéminent. Un plombier dont on voyait la raie des fesses, velue comme toujours chez les plombiers, portant une sorte d’uniforme avec un logo sur le dos.

Le logo était flou, l’homme bougeait beaucoup, il tripotait l’évacuation de la douche, pour une raison inconnue.

– Passe aux images suivantes, dit Danziger.

Coker appuya sur le bouton, sauta quelques images, et le logo devint plus net, un ovale blanc avec des lettres noires.

SMN

– Les services municipaux de Niceville, dit Danziger, qui se tourna vers le vieil homme. On dirait que tu as eu la visite de quelqu’un de chez eux, en août cette année-là. Tu t’en souviens ?

– Non. Je ne m’en souviens pas.

– Ça doit être sur son ordinateur, dit Twyla. Il conserve un fichier de toutes ses recettes et dépenses sur un logiciel Quicken. Il les archive tous les ans. Je vais voir.

Elle sortit, traversa le vestibule et entra dans ce qui servait de bureau, à l'arrière de la maison. Moins d'une minute après, elle était de retour.

– Il a payé trois cent soixante-sept dollars et quatre-vingt-trois cents pour un audit énergétique des services municipaux, le vendredi 9 août.

– Un audit énergétique ? Alors le gars n'est pas plombier. Pourquoi se trouvait-il dans la douche ? demanda Coker.

– Pas de nom sur la facture ?

Twyla secoua la tête.

– Seulement la transaction bancaire. La facture doit se trouver dans le dossier avec celles de l'année. Il garde toujours tout, au cas où les services fiscaux lui chercheraient des noises.

– Tous ces dossiers sont ici ? demanda Danziger.

– Oui, dit le vieil homme. À la cave.

Coker soupira, regarda Twyla, et ils sortirent de nouveau de la pièce, cette fois pour descendre au sous-sol.

Danziger continua son interrogatoire :

– Ça te rappelle quelque chose, cette visite, Morgan ?

Le vieil homme semblait ailleurs, les yeux rouges, dans le vague.

– Il était jeune, de taille moyenne, les cheveux noirs, un Blanc, avec une peau très claire. Pas beau, mais plutôt avenant. Banal. Il est allé partout dans la maison. Ça a pris plusieurs heures pour tout vérifier – le rez-de-chaussée, le sous-sol et le grenier. Je n'aurais jamais pensé... Ces gens sont assermentés, vous savez ? Comment imaginer que... ? Il avait un drôle de nom. Très court. Un nom qui me faisait penser à de la bière.

– De la bière, comme Coors, Schlitz, Beck's ?...

– Peut-être Beck's... Mais je ne suis pas sûr. Êtes-vous policier ?

– Oui, mais tu n'es accusé de rien.

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Pensez-vous... Vous qui avez de l'expérience, pensez-vous qu'elle pourra me pardonner un jour ?

Danziger regarda le pauvre vieux. Il voyait sa quête désespérée de réconfort, de pitié, l'espoir de la rédemption, de tout geste, si infime fût-il, qui puisse soulager l'ignominie qui le consumait.

– Aucune chance, dit Danziger. Si j'étais vous, sale fils de pute, je me ferais sauter le caisson.

S'ensuivit un long silence, pendant lequel on n'entendit que la respiration sifflante du vieil homme, puis Twyla et Coker revinrent dans la pièce. Coker tenait une facture froissée avec le logo des services municipaux de Niceville au-dessus d'une rangée de chiffres et, au bas de la feuille, une signature manuscrite.

C. A. Bock, Audit des systèmes d'énergie, SMN

– Bock, dit le vieil homme, quand il entendit Coker lire le nom. C'est ça. Il m'a dit qu'il s'appelait Tony. C'était un gentil garçon. Vous ne pensez pas

que ce serait lui qui...

– Je ne sais pas, dit Danziger.

Il prit son portable.

– Mais ce que je peux te dire, c'est qu'on va le lui demander.

1.

Acteur italien qui jouait les Indiens dans les westerns des années 1940.

2.

Le « chef de la tribu » du film *Little Big Man*, d'Arthur Penn. (*N.d.T.*)

Nick creuse son sillon

Nick était chez lui, dans le jardin, dos tourné à la véranda. Il contemplait les tilleuls sous lesquels Kate affirmait avoir vu la jeune femme à la robe tachée de sang, mais ce n'était pourtant pas à elle qu'il pensait.

Il écoutait.

Il écoutait un inspecteur de la police de Lexington en Virginie, un homme d'un certain âge, au timbre grave et quelque peu rocailleux. Nick essayait de le visualiser. Il s'appelait Linus Calder et se tenait à cet instant précis sur le seuil du bureau de Dillon Walker, à la bibliothèque Preston du VMI. Il décrivait à Nick ce qu'il avait sous les yeux.

Kate, Beau et Lemon Featherlight étaient tous trois dans la véranda, les yeux fixés sur Nick dans la lumière du crépuscule. Portable vissé à l'oreille, chaque muscle de son corps tendu comme une corde de piano, concentré, immobile, très loin par la pensée, en Virginie, il voyait par les yeux d'un autre.

– Aucune trace de lutte, inspecteur Kavanaugh. La pièce est en ordre, pas de casse. Sur son bureau, les papiers sont empilés sous un presse-papier en forme de canon, la fenêtre est ouverte sur la place d'armes, quatre étages au-dessous. Il travaillait toujours seul ici, d'après le personnel d'entretien. La bibliothèque est fermée le samedi après-midi quand il y a des manœuvres d'élèves officiers.

– Et son domicile ?

– On y est allés. Rien à signaler, d'après le rapport des personnels envoyés sur place. Je veux dire, rien à signaler nulle part...

– Sauf qu'il a disparu et que personne ne sait où ?

– Que voulez-vous que je vous dise, inspecteur Kav...

– Nick. Appelez-moi Nick.

– Nick, appelez-moi Linus. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? L'homme a soixante-quatorze ans, c'est un professeur, il vit seul, il est parti se promener, il n'a pas de permission à demander... Pour être honnête, si la question se pose, c'est que vous êtes de la police comme moi et que votre femme est très persuasive, et en plus à présent nous avons son frère, qui est lui

aussi de la maison... Son nom m'échappe...

– Reed Walker. Il fait partie de la patrouille d'interception de l'État.

– Oui, il est en route, au volant de son véhicule d'interception, il m'a déjà appelé quatre fois pour me préciser sa position.

– Reed n'est pas un mauvais bougre. Il ne tient pas en place.

– Oui, eh bien, police d'État ou pas, il va rester le cul dans sa voiture à bouffer des donuts et me laisser faire mon travail. Pas question qu'un ange de la route incontrôlable vienne jouer les cow-boys dans mon enquête. C'est vrai, quoi, le professeur Walker n'est absent que depuis quelques heures...

– Ce qui ne lui est jamais arrivé...

– Et il répond toujours au téléphone quand votre femme l'appelle, même lorsqu'il est en train de faire cours, et ils se téléphonent toujours le samedi...

– Tous les samedis, à 17 heures, depuis des années.

– Sauf aujourd'hui, où ils se sont parlé plus tôt dans la journée. Il lui a dit qu'il venait la voir et qu'il en avait pour quatre heures, j'ai bien compris, mais – écoutez, vous connaissez la musique – sauf quand il s'agit d'un gosse, d'un Alzheimer déclaré ou d'une crise de démence, ce qui n'est pas son cas, tout ce qu'on peut faire, c'est dire aux flics de terrain d'ouvrir l'œil et attendre qu'il revienne.

– Ou pas.

– Absolument. Dès qu'on décide qu'il ne revient pas, la machine se met en branle. Vous feriez la même chose.

– Je suis justement sur une affaire de disparition, en ce moment. Deux personnes âgées sont portées disparues depuis cette nuit ou ce matin, ici, à Niceville. Toutes deux connaissaient très bien le père de Kate. L'homme avait fait le débarquement à quelques centaines de mètres de lui sur Omaha Beach, et la femme était une amie de la famille. Vous voyez où je veux en venir ?

– Il y aurait un lien ?

– Oui. Écoutez, Linus, je sais que ça va vous sembler bizarre, mais je voudrais que vous regardiez bien dans le bureau...

– Nick, avec tout le respect que je vous dois, qu'est-ce que vous croyez que je suis en train de faire ? Que je me branle ? Je regarde...

Silence. Nick entendait l'homme respirer, une respiration rapide et haletante, comme s'il avait de l'asthme ou un rhume.

– C'est quoi ?

– Non, rien, mais... attendez, le sol, ici...

Nick sentit sa poitrine se transformer en bloc de glace, mais il ne dit rien.

– Il y a comme...

L'homme tournait sur lui-même, reculait, ses chaussures grinçant sur le parquet.

– Oui, il y a comme une tache ici, comme si on avait versé un produit décapant sur le sol, le vernis est attaqué...

Nick ne put s'empêcher de demander :

– Le sol est chaud ?

– Chaud ? Vous voulez dire, au toucher ?

– Oui.

– Attendez un instant...

Crissement des chaussures en cuir, respiration accélérée...

– Oui, c'est chaud. C'est même assez...

– Touchez autour de la tache. Dites-moi si elle est plus chaude que le sol à côté.

Mêmes petits bruits.

– Ouais. Ouais, c'est froid autour. Attendez, il y a quelque chose sous le bureau... Quelque chose a roulé dessous.

L'homme glissa la main sous le bureau, il respirait plus fort, et Nick se demanda pourquoi les gens retenaient toujours leur respiration quand ils se baissaient pour ramasser quelque chose par terre. C'est pour cela que leur visage devenait tout...

– Des tiges de métal. On dirait qu'elles sont rouillées.

Dans sa tête, Nick fit un voyage éclair à Tahiti, parce que c'était très loin, très beau, l'endroit idéal pour oublier toutes les horreurs de la vie, mais il lui fallut bien revenir à la dure réalité.

– Des tiges de métal. D'accord. Combien ?

– Voyons voir. Cinq... Non, six !

– Des tiges d'acier ? D'environ cinq centimètres ?

– Ouais. C'est ça. De l'acier.

Il ne suffirait pas d'assener la vérité, il faudrait convaincre l'homme.

– Le père de Kate faisait un check-up tous les ans. À la clinique du VMI. Je vais vous dire quelque chose qui va vous paraître complètement fou, alors je veux que vous soyez bien certain que je ne suis pas cinglé. Quand je vous aurai dit ce que je pense, je veux que vous alliez voir les radios de Dillon Walker...

– Nick, je termine mon service dans une demi-heure.

– Dillon Walker a servi dans la 101^e aéroportée. Il a été parachuté en France le jour du débarquement. Il a atterri sur un mur de pierre et s'est brisé le fémur de la jambe droite. On a dû lui poser des broches pour le remettre en place. On ne les a jamais enlevées.

Silence. Exactement le silence de flic qui pense : *Oh, mon Dieu, encore un allumé de première.*

– C'est pour cela que je tiens à ce que vous alliez à la clinique, Linus. Prenez les broches et allez voir les radios. Si ce ne sont pas les broches que Dillon Walker avait dans son fémur, alors vous avez raison : je ne suis qu'un allumé de première.

– Hé, j'ai jamais pensé ça !

– Mais si, vous l'avez pensé. Vous ferez ce que je vous demande ?

Nouveau silence.

– OK. Je vais le faire. Je peux vous joindre à ce numéro ?

– Oui. À toute heure du jour et de la nuit.

– Vous êtes sérieux, on est bien d'accord ? Je veux dire, si ce que vous dites est vrai...

– Vous êtes en ce moment sur une scène de crime.

– Oooh, merde, dit Linus.

Et il raccrocha.

Nick remit le portable dans sa poche, inspira profondément et retourna dans la maison pour faire part à Kate de tout autre chose que son intime conviction. À savoir que son père était mort, de la même façon que Gray Haggard, et que les circonstances de ces deux décès demeuraient pour lui un mystère épais.

Elle ouvrit la porte et vint à sa rencontre, mais dès qu'elle vit son visage, elle comprit. Elle tomba à genoux et se mit à pleurer. Nick la prit dans ses bras.

– Ça, devina Beau, qui les regardait de l'intérieur de la véranda, c'est pas bon.

– Pas bon du tout, confirma Lemon Featherlight.

– Mais qu'est-ce qui se passe dans cette ville ? reprit Beau, question purement rhétorique, à laquelle Featherlight tenta cependant de répondre.

– En tout cas, dit-il en regardant Kate qui essayait de se reprendre, ça dure depuis longtemps. Trop longtemps.

Kate entra, une perplexité inquiète se lisant sur son visage : que faire de ces deux étrangers dans la maison ?

Tous deux comprirent aussitôt.

– Nick, ce serait peut-être bien que je remette la voiture au dépôt. Est-ce que je conduis Lemon quelque part ? demanda Beau.

Nick réfléchit. Il pensa à la journée qu'il venait de passer. Il était épuisé, et Beau tout autant. Lemon piaffait. Et Kate allait s'écrouler. Une phrase de la Bible lui revint en mémoire : « *À chaque jour suffit sa peine.* »

– Lemon, tu disais que tu voulais jeter un œil sur l'ordinateur de Sylvia Teague. Pour voir ce qu'elle cherchait sur le site de généalogie. Tu te sens toujours d'attaque ?

– Oui, dit Lemon. Bien sûr. Est-il toujours au même endroit ?

– Oui. Kate est tutrice légale de Rainey. Elle a tout laissé en place dans la maison. Exactement comme c'était le jour de la disparition. Attends une seconde.

Nick prit son carnet, nota quelques chiffres, déchira la feuille et la tendit à Lemon.

– C'est le code d'entrée de la maison.

Lemon regarda la feuille.

– Ce n'est plus le même ?

– Non, on l'a changé. Beau, peux-tu le déposer à Garrison Hills ? Achète des bières et une pizza en route, OK, Lemon ? Tu as de l'argent ?

– Pas de problème, dit Lemon. Sauf que je déteste la pizza et la bière. Ils ont une cave à vins et je me ferai livrer un poulet KFC.

– D'accord. Beau, tu préviendras la patrouille de Garrison Hills que nous avons quelqu'un à nous dans la maison des Teague. Je ne tiens pas à ce qu'ils viennent enfoncer la porte parce qu'un voisin trop curieux aura vu de la lumière.

– Entendu. Et... pour le reste ?

– Tu veux dire Delia et Gray Haggard ? Tig a fait fermer la maison. Les gars de la scène de crime sont déjà repartis. Dale Jonquil et Riposte armée gardent l'entrée. La police est toujours à la recherche de Delia. Il fait nuit et nous sommes tous explosés de fatigue. Tig est rentré chez lui il y a une heure. Il ne se passera plus rien jusqu'à demain. Rentre chez toi, occupe-toi de May. Lemon, tu veux que quelqu'un aille voir si Brandy va bien ?

– Je lui ai parlé cet après-midi. Elle est chez elle. Elle y reste pour le moment.

– J'espère qu'elle n'a pas trop mal aux dents, dit Beau avec ressentiment. Enfin, qu'elle ne s'en est pas cassé une dans ma fesse.

Nick regarda longuement Lemon Featherlight.

– Tu es sûr que tu es capable d'aller chez Sylvia et de t'occuper de tout ça ?

– Je ne pourrai jamais fermer l'œil, sinon.

Bock fait des heures sup

Vangelis Kinkedes était le responsable de l'équipe de nuit des services municipaux de Niceville sur North Kennesaw Avenue. C'était un Grec de la deuxième génération au corps piriforme, avec des yeux de cocker et une peau vérolée. Luisant de graisse jusqu'aux sourcils après la pita au souvlaki qu'il venait d'engloutir, il aperçut Bock derrière la porte vitrée des bureaux, au moment où celui-ci glissait sa carte magnétique dans le lecteur. Bock était tout en noir et semblait éreinté.

– Tony, hé, Tony, qu'est-ce que tu fous ici, à ct'heure ? Et c'est quoi, ce costume de Ninja ?

Bock s'effondra sur le siège rembourré devant son ordinateur, fouilla dans son sac et en tira un pack de six Rolling Rock. Il dégoupilla une bouteille et la lança à Vangelis.

– La clim est morte, chez moi. Fait trop chaud pour dormir. J'ai un tas de rapports à saisir. Je préfère le faire ici, il fait plus frais. On est que tous les deux, les autres sont en intervention ?

– On a deux équipes sur le terrain, à cause de la chaleur. Tout le monde a mis la clim...

– Sauf moi.

Vangelis lui sourit derrière sa bouteille de Rolling Rock.

– Sauf toi. On a eu plein de pannes et des appels de partout dans la ville. Tu veux bien passer sur la hotline ? Je te mettrai en double réception. Ça nous rendrait service.

– Ça marche, dit Bock.

Il entra son mot de passe et l'écran afficha la page d'entrée dans le système. Il était contrarié d'avoir à utiliser sa propre identification, mais il n'avait pas le choix.

Chu le tenait à la gorge.

« Je vous ai choisi quand j'ai compris en quoi consistait votre activité. Vous pouvez entrer dans n'importe quelle maison de la ville sans que

personne fasse attention à vous. C'est donc pour ça que je vous ai choisi. J'ai bien étudié le système informatique des services municipaux de Niceville. Je sais que vous pouvez déconnecter un système de climatisation depuis vos bureaux. Alors vous allez vous arranger pour vous mettre à la disposition des services à domicile.

Comment ?

Débrouillez-vous. Vous allez vous rendre chez Deitz, fouiller son bureau et trouver un moyen de copier le contenu du disque dur de son ordinateur personnel.

Pourquoi ne pouvez-vous pas le faire depuis... ?

Parce qu'il ne se connecte jamais avec cet ordinateur. J'ai besoin de ce qui se trouve sur ce disque dur.

Pourquoi ?

Pour boucler mon dossier. Deitz a eu des problèmes avec le Gouvernement fédéral. Il a commis un délit assez grave pour le contraindre à quitter le FBI. Je crois aussi qu'il a donné quatre types qui étaient associés avec lui dans une magouille et qu'ils font de la prison à sa place. Il me serait très utile de connaître les noms de ces quatre types, pour persuader M. Deitz qu'il a tout intérêt à coopérer avec moi.

Qu'est-ce qu'il a fait ?

J'ai la conviction que les détails se trouveront sur son ordinateur personnel ou dans des dossiers rangés dans son bureau. Je souhaite avoir l'historique complet de ses crimes. Je veux les noms de ces quatre hommes.

Pourquoi ?

Je vous l'ai dit. Pour mettre mes dossiers à jour. Deitz a l'intention de quitter le pays pour s'installer à Dubaï. Il a beaucoup d'argent, mais il lui en faudra encore plus pour y vivre en toute sécurité. Donc il vole tout ce qu'il peut voler.

C'est lui qui a cassé la banque de Gracie ?

Non.

Vous savez qui a fait le coup ?

Je pourrais le savoir, si je voulais. J'ai cloné son BlackBerry. Compte tenu de ce que j'ai entendu et vu, Deitz est en contact avec quelqu'un à propos d'un objet volé à la banque, un objet qui appartient à Slipstream Dynamics et qu'il a promis de remettre à un certain M. Dak. Mais ma préoccupation principale, c'est Byron Deitz et personne d'autre. Si je peux obtenir tous les détails sur ses trahisons diverses, et toute l'histoire de sa démission du FBI, les noms des quatre types, je le tiens. Avec un dossier complet, je peux le contraindre à me céder une grande partie du capital de BD Securicom. Et en tant qu'associé d'une société de sécurité, j'aurai droit à la Green Card.

Oui, mais s'il vous fait liquider ?

Le jeu en vaut la chandelle. Il saura que j'ai pris toutes les précautions pour me protéger.

Vous êtes dingue.

Non. Je suis furieux. C'est un homme détestable. Je veux le tenir sous ma botte. Et je veux qu'il sache que je le tiens. Donc : vous allez chez lui pour une visite de contrôle des services municipaux, comme je vous l'ai dit, et vous vous arrangez pour avoir accès à ses dossiers et à son ordinateur personnel.

Il n'est pas nécessaire de... Vous l'avez dit vous-même... Vous dites que vous avez déjà tout ce qu'il faut pour le casser.

Je veux le dossier complet. Vous allez m'aider.

Je ne peux pas.

Si, vous pouvez, et vous allez le faire. »

Chu le tenait. C'était clair.

Mais s'il faisait ce qu'on lui demandait, personne ne pourrait remonter jusqu'à lui, et Andy Chu le laisserait tranquille. Après huit ans de bons et peu loyaux services, il connaissait le système des SME mieux que quiconque à la commission.

En outre, jouer de nouveau les Jason Bourne ne ferait pas de mal à son ego en miettes.

– Parfait, dit Vangelis.

Il se tourna vers son écran et tapa le nom de Bock dans la liste des agents prêts à intervenir sur appel. Par-dessus son épaule, il demanda à Bock comment s'était passée l'audience au tribunal des Affaires familiales.

– Je me suis fait baiser jusqu'à l'os par le juge, dit Bock.

Il ressentait encore la brûlure dans son bas-ventre.

– J'ai perdu sur tout : la maison, la garde, le droit de visite... En plus, devant tout le monde, il m'a quasiment traité de cloporte et a dit qu'il me tenait à l'œil. J'ai cru que ma tête allait exploser.

– C'est toujours comme ça, dit Vangelis, dont la situation familiale n'était guère plus brillante que celle de Bock. C'est toujours les gonzesses qui gagnent. Demande à ma femme, cette pute. Les dés sont pipés. Des putes, je te dis. Toutes, quel que soit leur âge. Les plus jeunes sont seulement des PEF.

– PEF ?

– Putes en Formation, dit-il en riant.

Ses propres blagues le faisaient toujours rire.

– Qu'est-ce qu'il disait, ce rocker de mes deux – Mick Jagger, je crois –, il parlait pas de leur filer une baraque ?

– C'est Keith Richards. Il a dit : « Fini le mariage. La prochaine fois je me dégote une femme que je peux pas piffer et je lui refile une baraque tout de suite. »

– C'est ça. C'était qui, le juge ?

– Monroe. Teddy Monroe.

– Merde. Pas commode, celui-là. Tu l'as remis à sa place, quand il t'a traité de cloporte ?

– J’ai fait dans le genre cinglant, tu vois. Je lui ai dit froidement qu’avec tout le respect que je lui devais, je pensais qu’il avait dépassé les bornes et que sa façon de s’adresser à moi était une honte pour la justice. Je lui ai dit que j’étais un honnête citoyen et qu’en tant que tel il me devait un minimum de respect.

Vangelis fit pivoter son siège.

– Sans déc ? Tu lui as dit ça ?

– Je pouvais pas rester là comme un con, avec tous ces gens qui me regardaient. Faut pas se laisser faire. C’est ce que dit Glen Beck. Résistance dans le respect des règles. De l’audace, encore de l’audace. C’est ça, l’Amérique.

Vangelis était impressionné. Ils échangèrent encore quelques propos et lieux communs débiles sur les gouinasses, pétasses, pouffiasses et connasses en tout genre.

Puis, petit à petit, ils prirent le rythme de l’équipe de nuit au cœur de l’Amérique profonde, avec pour seul éclairage la lueur des écrans d’ordinateur et pour seul fond sonore la sonnerie occasionnelle du téléphone dans des bureaux déserts.

Bock était en terrain familier ; il décompressait. Il alla sur un site de streaming audio et trouva un morceau de musique classique à son goût – les sonates pour violoncelle de Vivaldi jouées par Ofra Harnoy. Et c’est ainsi que la panique, la honte, la peur d’Andy Chu et l’angoisse de l’avenir immédiat refluèrent peu à peu.

Au moment où il ouvrit la porte de son appartement au-dessus du garage de Mme Kinneer, son répondeur enregistrait le cinquième appel d’un numéro inconnu. Or chaque fois que son téléphone sonnait, le petit chien de Mme Kinneer piquait sa crise et se lançait dans une course hystérique en jappant comme une hyène castrée. Mme Kinneer se traînait derrière la porte moustiquaire dans sa robe de chambre et ses chaussons à oreilles de lapin pour hurler au chien de fermer sa gueule. Ensuite elle retournait, toujours en traînant les pieds, devant sa télé regarder son film préféré – *Gigi* – et retrouver son seau à glace dans lequel trempait une bouteille de zinfandel. Et chaque fois, sans exception, elle claquait violemment la porte moustiquaire, ce qui rendait fous ses voisins.

Après huit sonneries, le répondeur se mit en marche et la voix de Christian Bock retentit. Il avait enregistré ce message ironique : « *C’est une machine qui vous répond, vous savez ce qui vous reste à faire.* ». Puis un bip. Pas de message.

Pour Danziger, à chaque jour suffit sa peine

Charlie était du genre patient.

On était samedi soir. Peut-être que Bock était parti écluser quelques bières avec ses potes.

Peut-être que Bock était un gars réglo.

Peut-être que Bock n'était pas le gars qui avait fait un coup de pute à Twyla Littlebasket et toute sa famille.

Peut-être que Bock était un scout toujours prêt à aider les vieilles dames à traverser la rue, qu'elles le veuillent ou non.

Peut-être que Charlie Danziger n'était qu'un vieux con qui voyait le mal partout.

Mon cul, pensa Danziger.

C'est lui, ça ne fait pas un pli.

Il reposa le portable, bâilla, s'étira, regarda la pendule sur le mur du salon, puis, du coin de l'œil, Coker et Twyla endormis sur le canapé, Twyla lovée dans les bras de Coker comme un gros chat roux, la tête argentée de Coker renversée en arrière, bouche grande ouverte.

Aucune décision officielle n'avait été prise concernant Twyla, mais pour l'instant du moins, ni lui ni Coker n'ayant le courage de lui faire avaler son extrait de naissance, on pouvait considérer que l'association comptait un nouveau membre.

Elle serait à la hauteur.

Elle avait manipulé Donny Falcone avec un sang-froid et une rapacité dignes des plus coriaces.

De plus, elle savait très bien que les deux hommes à qui elle avait affaire n'étaient pas des agneaux, et qu'il était plutôt risqué d'essayer de les baiser autrement qu'au sens propre.

Putain, regardez-moi ce Coker.

Il a quel âge, déjà ?

Coker avait cinquante-deux ans, comme Charlie, à un ou deux mois près. Il avait l'air d'en avoir quatre-vingts, affalé sur le canapé. Il ne ronflait pas encore, mais ça n'allait pas tarder. Il fallait gicler avant d'assister à pareille horreur.

Danziger tira une couverture sur le couple endormi et éteignit la télé, qu'il avait laissée allumée sur la chaîne d'infos en continu. Apparemment, au bout d'un an, Rainey Teague était sorti du coma et avait commencé à l'ouvrir toute grande pour réclamer un certain Abel – connerie de nom biblique. Grand bien lui fasse, bienvenue dans le monde réel, mon pauvre petit bougre. Et ils repassaient toujours en boucle l'arrestation du forcené de Saint-Innocent, avec le long plan sur Coker, Mavis Crossfire, Jimmy Candles et Danziger lui-même en train de s'esclaffer à côté d'une voiture de police.

Et toujours rien sur le massacre du vendredi. « L'enquête se poursuit », disait-on. Boonie Hackendorff et Marty Coors, le big boss de la police d'État, avaient donné une conférence de presse – Boonie avait l'air d'un videur de boîte de nuit avec son beau costume bleu et sa cravate de travers. Ils avaient dit qu'ils « *n'écartaient aucune piste et espéraient pouvoir procéder à de nombreuses arrestations très prochainement* ». Coker renifla, avala sa salive et se mit à ronfler.

Nom de Dieu, c'était parti. On aurait dit le bruit d'une botte en caoutchouc qu'on retire de la vase.

Un problème de végétations, sûrement.

Eh bien, comme disait Dandy Don Meredith après son émission de foot du lundi soir : « *Extinction des feux, la fête est finie.* »

Danziger prit son blouson et ses bottes, empoigna la dernière bouteille de vin blanc et sortit de chez Coker sur la pointe des pieds, fermant sans bruit la porte derrière lui. La nuit était sombre et sentait l'herbe coupée, les fleurs et le barbecue froid.

Le ciel était rempli d'étoiles.

Une longue journée s'achevait.

Et le lendemain promettait d'être particulièrement fertile. Au point où on en était, il terminerait la journée riche ou mort. Peut-être que Boonie Hackendorff et ses hommes rappiqueraient chez lui. Peut-être que Coker se réveillerait de bonne heure et déciderait d'assurer sa sécurité au prix de quelques mesures préventives, dont Charlie Danziger ferait les frais.

Quoi qu'il en soit, il avait l'intention de se lever avant l'aube et de parer à toute éventualité. Une chose était sûre : si quelqu'un avait l'intention de lui chercher des noises, il le paierait de deux bons litres de son sang.

C'était une question de vie ou de mort, le genre de scénario qui donnait du ressort à un vieux solitaire. C'était le piment dans ses haricots rouges... Et c'était peut-être même la raison pour laquelle il avait organisé le casse de la First Third. En tout cas, il ne s'ennuyait pas.

En somme, il n'avait pas perdu son temps pendant ces deux jours. Il prenait un malin plaisir à imaginer la tête de Byron Deitz, lorsque celui-ci

lirait le texto lui annonçant où se trouvait le frisbee cosmique.

Il n'avait pas de mal à se représenter la surprise ou la colère sur la tronche de Deitz : les veines qui gonfleraient, les taches rouges qui apparaîtraient au moment où il apprendrait que ce putain d'appareil de merde était dans son coffre de voiture depuis le début de l'après-midi.

Il continua sur la pointe des pieds jusqu'au milieu de l'allée du garage, s'assit sur le mur du jardin de Coker pour enfiler ses bottes – ses fameuses texanes porte-bonheur – et se remit debout. Il était crevé, trop vieux pour supporter un trou dans la poitrine et toutes les merdes qui allaient avec. Il marcha le dos raide jusqu'à sa voiture pour soulager ses côtes, la douleur de la blessure par balle devenait lancinante.

Il mit le contact, glissa un CD de Caro Emerald dans le lecteur, descendit la vitre et alluma une cigarette, puis il déboucha la bouteille de vin et fit passer d'une goulée deux comprimés d'OxyContin et une des héparines de contrebande de Donny Falcone. Il avala d'un grand coup de gosier, tira sur sa cigarette, mit la clim en marche et démarra dans la nuit.

Quand la voiture de Danziger arriva au coin de la rue et freina au stop, ses feux arrière se reflétèrent comme deux pointes rouges dans les iris brun pâle de Coker, debout à sa fenêtre, une Camel aux lèvres, qui le regarda tourner vers la gauche et disparaître.

Merle Zane

achève son œuvre

Glynis réveilla Merle à minuit. Il sortit de son cauchemar dans un sursaut qui faillit lui briser la nuque. Il était dans son grenier, étendu sur les draps, dégoulinant de sueur. Par la fenêtre, la lune glissait dans le champ des étoiles. Les cigales fredonnaient dans les pins et le groupe électrogène ronronnait derrière la grange. Glynis était nue, immobile au pied du lit.

– C’est l’heure, dit-elle.

Merle lui tendit les bras et elle vint s’y lover. Un peu plus tard, dans la quiétude et le silence, elle se tourna vers lui et lui demanda s’il acceptait de faire ce qu’il allait faire à l’aube sous un autre nom. Il la regarda, lui caressa la joue.

– Oui. Si tu veux. Quel nom ?

– Quand tu seras devant lui, si tu y arrives, peux-tu lui dire que tu t’appelles John ?

– John ? Comme ton mari ?

– Oui. Il s’appelait John. Tu veux bien ?

– Bien sûr, dit-il en l’attirant de nouveau à lui.

Au petit matin, ils s’habillèrent sans rien dire, partagèrent cigarettes et café de cow-boy dans la cuisine, puis elle l’accompagna jusqu’au portail de Belfair Pike, où ils regardèrent un moment Jupiter galoper tout seul au milieu de sa prairie couverte de rosée. La bête ébranlait le sol sous ses sabots.

Le Blue Bird était déjà là, devant le portail, le vieux chauffeur noir adossé à la portière, avec entre ses lèvres une cigarette roulée à la main.

Glynis tendit à Merle son sac de toile, alourdi par le Colt et les chargeurs de rechange. Elle l’embrassa, cette fois avec chaleur, et nicha son visage au creux de son épaule. Puis elle tourna les talons et repartit vers la ferme.

Jupiter claironnait au fond de son pré en secouant son énorme tête. Arrivée à mi-chemin, Glynis se retourna et fit un signe de la main à Merle, mais il était déjà en train de monter dans l’autocar et ne vit pas son geste. Au moment où il s’assit à sa place, elle avait disparu dans l’ombre des chênes.

– Niceville ? demanda le vieil homme tout en mettant le moteur en

marche.

– Non. Ce n'est pas là que je vais. Vous passez par Sallytown ?

Le vieux désigna la ferme d'un mouvement de tête.

– Mme Ruelle nous a loués pour la journée, le Blue Bird et moi. Je peux vous conduire jusqu'à la Nouvelle-Orléans, si vous voulez. Qu'est-ce que vous en dites ? On se fait un Houlihan du tonnerre et on revient tous les deux dans le panier à salade ?

Merle sourit.

– Ça me dirait bien. Peut-être la semaine prochaine. Mais aujourd'hui il faut que j'aille à Sallytown.

– Je vous dépose où, à Sallytown ?

– Au centre de soins palliatifs, Les Portes de Galaad, vous connaissez ?

– Si je connais... ! répondit le vieil homme, davantage pour lui-même que pour Merle.

Puis il ne dit plus rien pendant des kilomètres. Le Belfair Pike surgit au milieu de la forêt, ses pentes douces s'incurvaient vers les grandes prairies qui s'étendaient au nord des collines.

Le soleil levant n'était qu'une lamelle de braise en haut des collines, à l'est. L'homme reprit la parole :

– Je n'ai pas l'honneur de connaître votre nom, monsieur...

– Je m'appelle John Ruelle.

– Vous êtes le mari de la dame ?

– Oui.

– C'est bien que vous soyez revenu, monsieur. Mme Ruelle est une vraie dame. La plantation demande beaucoup de travail, elle s'en est très bien tirée toute seule depuis que M. Ethan s'est fait tuer par cet homme, Haggard... Tout le monde a admiré son courage. Elle est comme Pénélope, vous savez, cette dame qui a attendu son mari parti faire le siège de Troie. Elle est restée seule bien longtemps. Depuis la guerre. Je suis heureux de voir que vous êtes rentré sain et sauf.

– Merci.

Le chauffeur secoua la tête.

– Mon fils a été tué là-bas.

– Ah ? Je suis désolé.

– Quelle guerre imbécile, si je peux me permettre, monsieur.

– Je vous en prie.

– Mon fils a été appelé sous les drapeaux.

La conscription avait été supprimée par le Congrès en 1973, Merle en était à peu près sûr, il préféra changer de sujet.

– Je ne connais pas votre nom, moi non plus, monsieur.

– Je m'appelle Albert Lee, comme le général, pas Albert Lea comme la ville du Minnesota, dit-il avec un grand sourire, réplique sans doute rodée de longue date.

– Monsieur Lee. Ravi de vous connaître, dit Merle.

– Je vous en prie, appelez-moi Albert.

– D'accord, si vous m'appellez John.

Une pause, empreinte d'aimable courtoisie.

– Est-ce que vous buvez, monsieur ?

– Ma foi, je n'ai rien contre un petit bourbon de temps en temps.

Albert Lee sourit et ses dents étincelèrent dans un rayon de soleil levant.

– Il se trouve que j'ai ici une flasque de cognac Napoléon. Je serais très honoré de le partager avec vous. Qu'en dites-vous ?

En conduisant d'une main, il sortit une flasque en métal argenté d'un casier situé au-dessus de sa tête. Merle se leva et vint s'asseoir sur le siège le plus proche du chauffeur. Albert Lee prit une gorgée de cognac et tendit la flasque à Merle, qui la porta à son tour à sa bouche.

Le cognac descendit comme le petit Jésus en culotte de velours dans sa gorge. Il le réchauffa jusqu'au talon de ses bottes.

– Ça, Albert, c'est du sacrement bon cognac, dit-il en lui rendant le flacon.

– J'aime beaucoup cet alcool, bien que je n'en prenne jamais en service normal. Mais aujourd'hui, ce n'est pas un service normal, n'est-ce pas ?

– Non, vous avez raison, dit Merle.

La flasque changea de mains plusieurs fois, dans un silence complice. Merle offrit une cigarette à Albert Lee, qui l'accepta et la retourna dans ses doigts arthritiques. Ses paumes luisaient dans la lumière dorée, ses yeux pétillaient de malice et d'intelligence.

– Un bout filtre ? On n'en voit pas beaucoup dans les collines de Belfair. En ville, je ne dis pas, mais ici. J'en achetais à la sellerie de Belfair Pike, ils me faisaient crédit, mais ils ont arrêté l'année dernière, à cause de la crise.

Merle songea que la sellerie avait probablement cessé de faire crédit tout simplement parce que Charlie Danziger l'avait incendiée, le vendredi précédent. Toutefois, fidèle à sa résolution de ne pas faire de vagues, il n'en dit mot. Avec toute son amabilité, Albert Lee faisait donc partie de ces naturels un peu fêlés des collines de Belfair.

Il alluma la cigarette d'Albert, puis la sienne, et ils regardèrent la campagne environnante. Une brume matinale s'élevait des champs alentour et teintait de bleu les arbres, les silhouettes sombres des bovins, sur le fond jaune des champs de colza. Ils avançaient lentement dans cette lumière chatoyante.

Ils virent la flèche d'une église miroiter au soleil, fine comme une aiguille à l'horizon lointain, et Albert, désignant le clocher du bout de sa cigarette, annonça à Merle qu'il s'agissait de celui de l'église Sainte-Margaret à Sallytown.

En entendant ce nom, Merle sentit son estomac se contracter et il se rassit dans son siège, regardant la pointe du clocher comme s'il voyait la pointe d'un couteau.

Albert sentit ce changement d'humeur.

– Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais aurez-vous

besoin d'assistance, une fois que vous serez à Sallytown ?

– D'assistance ? C'est-à-dire ?

– Ça se sait bien que vous allez là-bas pour demander raison à M. Abel Teague.

– Ça se sait ? répéta Merle, surpris, mais pas outre mesure.

Après tout, le contraire eût été curieux.

– Oh oui, dit Albert Lee en lui jetant un regard par-dessus son épaule. Et beaucoup pensent qu'il est grand temps. Mme Ruelle le sait, je suppose.

– Oui. Elle le sait.

– J'ai vu le regard qu'elle posait sur vous, un long regard, comme si elle craignait de ne plus jamais vous revoir. Allez-vous suivre le code irlandais ?

– Il a déjà eu sa chance.

Un silence.

– La dame avait dit qu'il y aurait peut-être deux autres personnes avec vous, des parents à elle qui ont une dette envers la famille Ruelle, un M. Haggard et un M. Walker, mais comme vous êtes tout seul, je pense qu'il n'y aura pas besoin de témoins, et de toute façon M. Teague, on lui a déjà demandé de se présenter et il a refusé.

– C'est ce qu'on m'a dit.

Ils arrivaient aux abords de Sallytown, un bourg de style victorien, encore dans l'ombre. Quelques maisons pimpantes en briques rouges, aux fenêtres étroites et aux galeries blanches, se nichaient sous les ombrages des avenues bordées d'arbres. Poussif et cahotant, le car s'engagea dans la grand-rue, dont toutes les boutiques étaient encore fermées à cette heure matinale. Le cœur de Merle battait la chamade et il s'efforçait de le calmer.

– L'hôpital est un peu en dehors de la ville, sur Eufaula Lane, à l'intérieur d'un vieux parc. Encore deux rues et on tourne à droite. Vous n'avez pas répondu à ma question. Avez-vous besoin d'aide, John ? J'ai toujours avec moi le nécessaire pour me défendre, au cas où des gens mal intentionnés monteraient dans le car.

Il se pencha sur la gauche, sortit de sous son siège un revolver à cadre moyen, en acier inox, anguleux, d'une laideur brutale, mais si bien astiqué qu'il brillait dans la lumière.

– C'est un Forehand et Wadsworth que je tiens de mon père. Il a fait la guerre d'Afrique du Sud avec. Il tire des balles de calibre 38. C'est une arme qui ne vaut pas grand-chose à distance, mais très efficace de près. Je serais très honoré si vous m'autorisiez à vous accompagner.

Il engagea le Blue Bird dans le virage et le gara à une trentaine de mètres de l'entrée d'un bâtiment de plain-pied en brique jaune pâle, au toit plat, qui ressemblait plus à un blockhaus qu'à un centre de soins palliatifs.

Les maisons du voisinage étaient tapies dans l'ombre, des maisons d'autrefois où l'on distinguait çà et là quelques lumières jaune orangé derrière les fenêtres, et où des lampes éclairaient les galeries baignées par la clarté de l'aube. Un chien se mit à aboyer au loin, on entendait de la musique, venant

d'on ne sait où. Au-dessus de la rue, les martinets, les hirondelles et les tourterelles chantaient dans la ramure dense des arbres.

Retranché derrière une grille en fer forgé de deux mètres cinquante de haut, avec un seul accès, face à l'entrée principale, le centre de soins palliatifs était construit sur un grand parc planté de saules et de chênes où venait s'enrouler la guirlande de la mousse espagnole. On le devinait sous le linceul de la brume matinale. Une lumière blanche et froide, parfaitement institutionnelle, apparaissait derrière les rares fenêtres. On ne voyait qu'une grande porte à double battant, sous un vaste porche donnant sur une allée circulaire.

Sur la grille était fixé un petit panneau bleu en métal, indiquant en lettres dorées :

LES PORTES DE GALAAD
CENTRE DE SOINS PALLIATIFS
VISITES INTERDITES

Deux hommes blancs en chemise bleue et pantalon noir étaient assis sous le porche, leurs chaises renversées en arrière, cigarette au coin des lèvres. D'après l'inclinaison de leurs têtes, ils regardaient le Blue Bird qui crachotait.

– On dirait que nous sommes attendus, dit Albert. Quelles sont vos intentions, John ?

Merle se leva, tendit la main vers la flasque de cognac, en avala une gorgée et la rendit à Albert Lee.

– J'accepte votre proposition, si elle tient toujours.

Le visage d'Albert s'éclaira.

– Merci. Un peu d'action ne me fera pas de mal.

Il but une gorgée de cognac à son tour, reboucha la flasque avec soin, la remit à sa place et coupa le contact. Il déposa les clés à côté dans le casier.

– Je préfère les laisser ici, au cas où l'un de nous deux reviendrait seul.

Il se leva avec un grognement, regarda le revolver dans sa main, vérifia que les six chambres du barillet étaient pleines, puis il se tourna, le regard calme et clair, vers Merle, qui tirait un chargeur de son sac, l'inspectait avant de l'introduire dans son emplacement et de tirer la culasse en arrière, ce qui produisit le claquement métallique rassurant. Les deux hommes se serrèrent la main et Merle descendit de l'autocar. Les gardiens s'étaient levés de leurs sièges et les regardaient fixement.

Puis, à l'instant où les bottes de Merle touchèrent le trottoir, il se passa quelque chose. Il ne bougea pas. Luttant contre la montée de l'adrénaline, il observait la rue, le bâtiment en brique, le quartier résidentiel endormi, quand, d'une manière indéfinissable et pourtant saisissante, la rue tout entière se *métamorphosa*.

Les vieilles maisons douillettes furent happées par une brume soudain plus dense, les lumières des galeries se réduisirent à des étincelles jaunes qui clignotaient et s'éteignaient, les fenêtres aux lumières accueillantes ne furent plus que des trous noirs. Ils se retrouvaient seuls dans un brouillard compact d'où surgissaient Les Portes de Galaad, la masse oblongue de l'hôpital évoquant un tumulus.

La lumière laiteuse du petit matin avait jauni et flétri. L'odeur de terre retournée, d'herbe coupée qu'exhalait l'air matinal faisait place à des relents d'eau croupie, de soufre, d'ammoniac, et de cadavres mal enterrés. On aurait dit que la bâtisse de brique voulait s'enfoncer dans la pelouse qui l'entourait. Elle se rembrunissait, se fermait, se retirait du monde réel comme un animal qui se terre au fond de sa tanière. Les chênes qui la surplombaient étaient à présent plus noirs, plus vastes aussi, leurs branches craquaient comme des ossements, leurs feuilles bruissaient, soudain animées d'une vie propre.

L'air était chargé d'un ressentiment, d'une menace, qui s'enroulaient, reptiliens, autour de leurs silhouettes immobiles et muettes. La lumière froide aux fenêtres de la clinique avait disparu. Les fentes des persiennes closes étaient noires.

Tout à coup, les oiseaux cessèrent de chanter, le chien d'aboyer. Le vent ne rabattait plus de musique. La brise du matin mourait en un murmure grave qui semblait venir des entrailles de la terre, sous leurs pieds.

Où qu'ils aient pu se trouver quelques instants plus tôt, ils étaient désormais *ailleurs*. Merle fit quelques pas et se retourna vers Albert.

– Est-ce qu'on a bien vu ce qu'on a vu ? demanda le vieil homme.

– Oui, dit Merle d'une voix tendue, en ravalant sa peur. Tout a changé.

– Je sais. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Merle déglutit de nouveau.

– Je ne sais pas.

Deux formes humaines marchaient vers eux avec des fusils, ombres de haute taille surgies du brouillard.

– Il en vient d'autres, dit Albert Lee. Peut-être que nous devrions remonter dans le car. Tout ça n'est pas normal.

– Je sais, dit Merle. Mais il faut achever la tâche. Je ne vous en voudrai pas, si vous faites demi-tour. Je vous demande seulement de ne pas repartir avant que tout soit fini.

Albert Lee secoua la tête.

– Si vous restez, je reste. Avons-nous un plan ?

– Éviter de nous faire descendre, c'est tout.

Albert se redressa, ajusta son veston, poussa un soupir et esquissa un sourire malin.

– C'est un bon plan.

Ils avancèrent lentement dans la rue, baissèrent la tête en passant sous un

saule pleureur et en maintenant une distance entre eux. Merle avait le Colt dans sa main droite, le bras le long du corps. Albert tenait son revolver dans sa main gauche, le coude collé au flanc. Il y avait maintenant au moins quatre hommes face à eux, deux sur la chaussée, et deux autres qui les attendaient de pied ferme à la porte de l'hôpital.

Un des gardiens en bras de chemise se retourna, ouvrit les portes et se replia à l'intérieur sans les refermer. L'autre, qui paraissait plus âgé, portait une moustache poivre et sel, on eût dit un shérif du Far West. Il vint vers eux et franchit le portail quand ils ne furent plus qu'à six ou sept mètres. Il se posta en plein milieu de la chaussée et leur barra le passage, quelques pas en avant des deux autres. Il tenait d'une main ferme un fusil de calibre 12 à canon double.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Nous venons voir Abel Teague, dit Merle, qui avançait, imperturbable.

Il sentait qu'Albert était là, sur sa gauche. Selon le type de cartouche utilisée, à six mètres, un calibre 12 a un cône de tir d'un mètre de large.

L'homme fronça les sourcils.

– Il ne voit pas vos pareils. Il ne reçoit jamais vos pareils. Vous n'avez pas lu le panneau ?

– Nos pareils ? demanda Merle. Comment ça, *nos pareils* ?

Le regard de l'homme passa de Merle à Albert, puis s'arrêta sur Merle.

– Vous savez ce que vous êtes.

– Et nous sommes quoi ?

Son visage perdit toute forme humaine.

– Des transfuges. Vous venez de chez elle.

– Et vous, vous venez d'où ?

La question sembla le décontenancer.

– Nous, nous sommes avec lui.

– Avec Abel Teague ?

– Oui, nous sommes avec M. Teague.

– Et qu'est-ce que vous êtes ?

Les yeux de l'homme se perdirent dans le vague, une lueur froide apparut au fond de ses pupilles.

– Nous, nous sommes ici. Nous habitons ici, nous ne bougeons pas. Nous n'allons jamais ailleurs. Il n'y a pas d'ailleurs. Nous vivons ici pour protéger M. Teague. Nous travaillons pour lui.

Albert dit d'une voix mal assurée :

– John, je pense qu'il faut cesser de parler avec cet homme.

L'homme se tourna vers Albert. Au mouvement qu'il fit, ses traits s'estompèrent, sa peau devint lumineuse.

Il y eut un long silence.

– Albert, vous êtes toujours là ?

– Je suis là.

Merle avançait d'un pas, il était prêt.

– Nous sommes ici pour voir Abel Teague, dit-il d’une voix où la colère enflait. Ôtez-vous de notre passage.

L’homme regarda Merle une seconde, ses yeux changèrent de couleur, puis il leva son fusil, hésitant sur la cible. Merle lui tira une balle en plein front.

Celle-ci emporta la partie supérieure de la boîte crânienne. La détonation se répercuta dans le parc embrumé et un énorme nuage d’oiseaux – des corbeaux – s’éleva, décrivant des cercles et poussant des cris aigus.

L’homme tomba à genoux, lâcha le fusil qui heurta le sol dans un claquement métallique, puis s’affala en avant. Sa tête fit un bruit de viande broyée en s’écrasant sur la chaussée.

Il ne bougea plus.

Albert avait relevé son arme et la détonation qui suivit résonna dans l’oreille de Merle.

Un large trou noir était apparu sur le visage de l’un des hommes postés derrière le premier. Projeté en arrière, il s’écroula. Le troisième avait levé son fusil. Nouvelle détonation assourdissante. Un éclair bleu jaillit de la gueule de l’arme.

Frôlé par la décharge, Merle sentit de petits plombs chauds s’écraser sur son cou et son oreille gauche. Il resta droit sur ses jambes tandis que la silhouette rechargeait. Il lui tira quatre balles dans la tête. Le crâne vola en éclats, du sang noir et des morceaux d’os fusèrent, mais l’homme resta debout encore une demi-seconde, les mains cherchant toujours la détente de son fusil.

Albert s’avança et lui tira deux balles dans la poitrine. L’homme finit par s’écrouler. Albert se pencha, arracha le fusil des mains du mort et le lança au loin dans le brouillard. On entendit le choc assourdi de sa chute.

Albert regarda les corps, puis Merle.

– Hommes ou fantômes, apparemment, ça se tue très bien.

Ils rechargèrent leurs armes, continuèrent d’avancer, dépassèrent les corps étendus à terre, atteignirent le portail et remontèrent l’allée. Un jet de flammes bleues fusa dans l’obscurité derrière les portes ouvertes.

Merle sentit un coup de fouet brûlant lui labourer la joue droite. Il entendit claquer le 38 d’Albert tout près de son épaule droite.

L’homme du seuil tomba en avant, s’effondra sur l’allée, encore vivant, les bras coincés sous sa poitrine. Merle lui logea une balle dans la nuque, et la détonation résonna dans la pénombre du couloir.

Albert passa devant lui et pénétra dans l’entrée. Tout au fond du corridor, plusieurs éclairs bleus et des claquements secs. Une balle vint se ficher dans la joue de Merle. Albert grogna de douleur, tomba sur le côté, mit un genou à terre pour viser. Merle et Albert tirèrent en même temps, le gros bang du Colt et l’abolement bref du 38 résonnant à l’unisson. Les coups de feu éclairèrent une silhouette en bleu foncé, accroupie au fond du corridor.

Les balles d’Albert ricochèrent sur le dallage et partirent dans tous les sens. Il fut bientôt à court de munitions et dut s’arrêter pour recharger. La

silhouette continua à les canarder du fond du couloir, ils ne la virent que quand son arme cracha une flamme bleue.

Merle rechargea le 45, tira sur la culasse, passa devant Albert et s'avança dans le corridor, des balles frôlant sa chemise et ses cheveux.

Il leva la main et tira trois coups sur l'homme, visant grâce à la lumière de ses propres coups de feu. Il vit les balles faire mouche, l'homme tomba à la renverse.

Le corridor était envahi de fumée, ça sentait la poudre. Son oreille droite tinta comme une cloche.

– Regardez si vous trouvez de la lumière, dit Albert, toujours en appui sur son genou, tenant son ventre de sa main gauche, le revolver dans la droite.

Merle trouva un interrupteur à tâtons, près de l'entrée. Rien. Aucune lampe ne s'alluma.

Albert soupira, retira sa main et regarda sa paume ensanglantée. Merle se rendit compte qu'il était visible, dans cette lueur blafarde qui venait de l'extérieur, et qu'il constituait une cible parfaite. Il s'agenouilla, le prit par le col de sa veste, le tira sur quelques mètres, puis ils s'adossèrent au mur de brique.

Rien ne bougeait.

Pas un bruit.

Il faisait noir, tout était silencieux.

Albert avait du mal à respirer.

Merle sentait l'odeur du sang sur lui.

– Je vais avancer, dit-il à Albert. Vous tiendrez le coup ?

– Allez-y, dit Albert. Ça ira.

Merle vérifia le chargeur, le retira et le remplaça par le troisième – et dernier –, puis il tira de nouveau la culasse en arrière. Il tapota l'épaule d'Albert, se leva, le dos toujours appuyé au mur. Il se rappelait avoir lu quelque part que les balles tirées dans un couloir avaient tendance à courir sur la surface du mur, donc en se tenant à quelques centimètres de la paroi on pouvait les éviter. Merle croisa les doigts.

Il avança le long du corridor, passa devant des portes qui lui rappelèrent celles de Notre-Dame-de-Grâce, lors de sa visite à Rainey Teague. Il arriva au bout et sentit qu'il marchait sur quelque chose de mou.

Il s'agenouilla, tâta le sol et sentit une main, une main d'homme froide, molle, humide. Il retira la sienne et sentit sur ses doigts une odeur de cuivre.

L'homme étendu au sol bougea, il entendait sa respiration saccadée. Il tâtonna de nouveau sur le sol et trouva un petit revolver semi-automatique. Il resta à genoux quelques minutes et écouta l'homme mourir, tout en essayant de percer les ténèbres.

– Albert ?

La réponse lui parvint, faible, rauque, avec un écho.

– Je suis là, John.

– Ça va comment ?

– Ça va aller. Et vous ?

– Je pense qu'on a nettoyé le terrain. Je vais faire le tour. Ne bougez pas.
Rechargez votre barillet.

– Il est déjà rechargé. Faites attention à vous.

– Oui.

Merle se releva, continua vers le fond, atteignit un mur de brique. L'endroit n'avait pas de fenêtres. Pas de vitrage à l'intérieur. Pas de miroir. C'était bel et bien un bunker. De l'extérieur, il avait repéré que le bâtiment était en forme de T.

Il gagna le fond du corridor.

Le T ouvrait ses deux branches, vers la gauche et vers la droite, du moins le pressentait-il, car il n'y voyait rien, avançant à l'aveuglette. Les gens qui vivaient ici avaient horreur de la lumière. Comme ils avaient horreur des fenêtres et des vitres. À gauche, tout était noir. À droite, il aperçut un rai de lumière vacillante au bout du couloir.

Une porte, fermée, et derrière, une lueur bleue scintillante qui lui était familière.

Un téléviseur.

Ils avaient coupé le courant partout, mais il y en avait encore dans cette chambre. Il porta la main à sa tempe. La chair était à vif, il sentait un liquide chaud. Il fit jouer les muscles de sa joue et le regretta aussitôt.

Il toucha son oreille gauche, ou plutôt il y porta la main.

Il n'avait plus d'oreille gauche.

Mais il tenait toujours sur ses jambes et continua à avancer.

La main sur le mur, avec précaution, il compta cent pas jusqu'à la porte au fond du couloir.

Il y avait davantage de lumière, venant de sous la porte, et quand ses yeux accommodèrent, il vit qu'il arrivait sur un chariot. Une forme était étendue dessus, recouverte d'un drap. Il s'approcha, le Colt braqué sur la forme inerte, et souleva l'étoffe.

Un vieil homme au visage informe, les joues gonflées, les yeux grands ouverts, vitreux, morts. Il chercha son poignet, le leva dans la lumière et lut le bracelet d'identification :

Zabriskie, Gunther (dit Plug). ALZHEIMER. NPR

Ne pas ranimer

En tout cas, ce n'était pas Abel Teague.

Ils avaient vidé les lieux, en abandonnant les morts. Il laissa retomber le poignet de l'homme, mouvement ralenti par la rigidité cadavérique qui gagnait le corps entier. Il remit le drap en place et se positionna devant la dernière porte. Il entendait des voix, métalliques et hachées, qui provenaient sans aucun doute de la télévision.

Il mit la main sur la poignée.

La porte n'était pas fermée à clé.

Le pistolet bien en main, il l'ouvrit en la poussant du pied gauche. La pièce ressemblait à une cellule, sans fenêtre : quatre murs carrelés, cinq mètres sur six, presque vide, dallage au sol, plafond simplement peint.

Il n'y avait que quelques meubles. Une petite télé à écran plat sur une table de bridge, réglée sur une chaîne câblée d'informations en continu. Un grand fauteuil en cuir vert face à l'écran, dos tourné à la porte.

Au-dessus du dossier, Merle vit un crâne chauve constellé de taches de vieillesse, dans le halo de la télévision. Sur l'écran, deux femmes hyperblondes s'affrontaient sur la situation en Israël.

Merle s'avança dans la chambre, regarda prudemment autour de lui, contourna le fauteuil et vit un homme assis, très âgé mais se tenant encore droit. Un homme entièrement chauve, la peau parcheminée, les joues tombantes, les yeux à peine ouverts, qui reflétaient la lumière de la télévision. Il portait une robe de chambre en soie brodée et un pyjama de soie bleue, avec des pantoufles en cuir doublées de laine. Ses grandes mains osseuses reposaient sur ses genoux, l'une tenant la télécommande du poste, l'autre un verre épais contenant un liquide clair, qui reflétait également la lumière de l'écran.

Une carafe en cristal pleine du même breuvage trônait sur la table de bridge, à côté d'un seau à glace en argent.

L'homme leva la télécommande, coupa le son et regarda Merle de ses yeux gris écartés du nez, des yeux vides et froids. Ses lèvres fines et bleuâtres s'entrouvrirent.

– J'ai entendu des coups de feu, dit-il. Je suppose que vous avez tué tous mes gardes du corps, sinon vous ne seriez pas arrivé jusqu'à moi.

– Je le suppose aussi.

Abel Teague le regarda longuement.

– Vous arriviez à les voir ?

– Puisque je les ai tués...

Teague cligna des paupières.

– Si vous arriviez à les voir, fiston, et s'ils pouvaient vous voir eux aussi, votre cas est encore plus grave que le mien. Vous êtes déjà presque là-bas.

– Que sont-ils ?

L'homme haussa les épaules, fit un geste de la main, comme pour évacuer le sujet. Il but une gorgée, sourit à Merle. Ses dents étaient blanches et saines.

– Mes gens. J'ai trouvé comment les faire venir. Comme elle a trouvé un moyen de vous faire venir, visiblement.

– Et maintenant je suis là. Levez-vous !

– Vous savez qui elle est ?

Il avait un léger accent virginien et sa voix, quoique faible, était claire.

– En tout cas je sais qui vous êtes.

– Ah bon ? Que vous croyez ! Vous feriez mieux de vous poser des

questions sur son compte. Je savais que vous alliez rappliquer dès que le garçon se réveillerait à Niceville et commencerait à me réclamer. J'ai suivi l'affaire à la télévision. J'ai bien compris que c'était son œuvre. Elle vous a demandé de vous faire appeler John, quand vous me verriez ? Histoire de me rappeler tout le mal que j'ai prétendument fait à sa famille ?

– Oui. Je suis ici au nom de John Ruelle, et au nom de son frère Ethan, pour régler une affaire ancienne. Maintenant levez-vous.

L'homme sourit de nouveau.

– Pourquoi ? Vous ne pouvez pas me tuer ici même et tout de suite ?

– Elle veut que vous soyez debout.

Teague regarda Merle, puis ses yeux parcoururent toute la pièce et revinrent à lui.

– Elle passe par les vitres, vous savez ? Elle passe par les vitres et par les miroirs. J'ai fini par le comprendre. Tous les autres, tous les membres des familles sont *morts*, les uns après les autres. Attention aux vitres, j'ai dit, je le leur ai dit à tous, elle passe par les vitres et par les miroirs.

Il soupira.

– Mais personne ne m'a écouté.

Il sembla soudain se perdre dans ses souvenirs, puis il se tourna de nouveau vers Merle.

– Alors je vis dans cette pièce, fiston. Pas de fenêtre, pas de vitrage, pas de miroir. Ma seule fenêtre, c'est cette télévision. Grâce à elle, je peux aller où je veux. Vous voyez, jeune homme, avec cette femme, l'astuce, c'est de ne pas la laisser passer.

Il commença à respirer bruyamment et Merle se rendit compte qu'il riait.

– Vous ne connaissez même pas la chose qui vous a envoyé. Vous pensez qu'elle s'appelle Glynis Ruelle. Vous pensez que je lui ai fait du tort. Clara Mercer était un sacré beau morceau. Mais je l'avais déjà eue dans mon lit et les jolies filles ne manquent pas, dans le monde. En plus j'ai horreur qu'on me dicte ce que j'ai à faire. Vous voyez où ça m'a mené ! Dans cette cellule, où je vis en reclus. Je n'ai pas quitté cette pièce depuis cinquante ans. Pensez à ce que cela représente, jeune homme, si vous avez une minute pour réfléchir.

Son rire asthmatique cessa et il regarda Merle de biais.

– Mais la chose qui vous a envoyé, mon ami, n'est pas Glynis Ruelle. Glynis est morte en 1939. Ce qui vit en elle actuellement, qui la fait agir, le nerf de tout ce cycle, c'est une force qui remonte à la nuit des temps. J'ai passé le plus clair de ces cinquante années à m'interroger sur sa nature. Tout ce que je sais, c'est que cette force vit dans la Fosse du Cratère. Elle hait Niceville, comme elle a haï les Creek et les Cherokee bien avant que les hommes blancs arrivent sur ce territoire. Elle haïssait bien avant qu'il existe quelqu'un ou quelque chose à haïr, avant la création du monde, pour autant que je sache. Et il faut qu'elle se nourrisse. Pour apaiser sa faim, elle s'est attachée à la colère de Clara Mercer. Oh oui, j'ai bien vu ces marques sur les parquets, sur la terre, sur les lits, là où tous ces gens avaient été pris. Au fil

des années, environ deux cents âmes ont été dévorées vivantes de cette façon. Je savais ce que je voyais. Mais elle a des règles. Elle va faire certaines choses et pas d'autres. J'ai découvert qu'avec une grande circonspection on pouvait même lui faire faire ce qu'on voulait. C'est comme ça que j'ai obtenu mes gardes du corps, ceux que vous venez de tuer. C'est peut-être comme ça que Glynis vous a eu, vous.

– Debout !

Il regarda Merle plus attentivement.

– Vous ne m'écoutez pas, fiston. Vous devriez. Vous savez quel âge j'ai ? Cent vingt et un ans. Regardez-moi. Je peux encore me lever, je peux encore tenir un verre d'alcool, apprécier la bonne chère, aller pisser quand j'en ai envie et seulement quand j'en ai envie. Ça m'a coûté une fortune de rester vivant aussi longtemps, en bonne santé, mais il faut dire que j'avais une sacrée raison, voyez-vous. Je savais qu'elle m'attendait. Je connaissais le champ qu'elle possède dans sa plantation et ce qu'on y enterre, ce qu'on y déterre, et quels pauvres hères doivent faire ce travail. Ils s'enterrent et se déterrent mutuellement, les morts, fiston, et ils se relaient dans leurs cercueils moisies, et ceux qui attendent aident les morts à sortir, puis ils se couchent dans les cercueils à leur place, et ce sont ceux qu'on a déterrés qui les remettent en terre. Et ainsi de suite. Année après année. Jusqu'à ce que le soleil dégringole et que les étoiles s'éteignent. Glynis appelle cela les « Moissons ». Elle agit ainsi parce que la chose qui vit dans la Fosse du Cratère le veut, à son insu. J'ai réussi à éviter ces Moissons macabres le plus longtemps possible. Et si vous êtes un jeune homme accommodant, ami des plaisirs insolites, je peux les éviter encore quelques années. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Je dis non. Levez-vous et venez avec moi.

Teague observa Merle pendant un moment et ne sut par quel bout le prendre. Il poussa un gros soupir, se pencha en avant, posa son verre sur la table, les mains osseuses sur les accoudoirs du fauteuil, et se leva lentement.

Merle fit un pas en arrière en le voyant debout, tourné vers lui.

– Ici ?

– Dehors, dit Merle.

– Pourquoi pas ici ?

– Dehors. Dans le parc. Sous les arbres.

Il regarda Merle, ébahi.

– Vous me proposez un duel ?

– Je suis ici pour vous tuer. Glynis m'a dit que si vous souhaitiez suivre le code, je devais accepter. Êtes-vous prêt à vous présenter ?

– Je n'ai pas de témoin.

Merle le regarda dans les yeux.

– Je peux vous en procurer un. Voulez-vous ?

Un éclair de ruse traversa son visage.

– D'accord. Mais je n'ai pas d'arme.

– J'en ai apporté deux.

– Sabres ? Ou pistolets ?

– Pistolets.

L'homme regarda Merle pendant une bonne minute, puis il se drapa dans sa robe de chambre et se dirigea vers la porte en traînant les pieds.

Merle le suivit. Ils sortirent de la pièce.

Albert Lee se leva en les voyant arriver du fond du corridor, Merle et cet homme blanc de haute taille, en robe de chambre et chaussons. Il resta posté contre le mur.

Les yeux étincelants du vieil homme étudièrent Albert au passage. Dans son enfance, Albert était allé à la plage de Pensacola. Il y avait un aquarium où nageait un requin bouledogue qui regardait les curieux pressés derrière la vitre. On voyait distinctement ses branchies et ses yeux, petits galets noirs brillants dans sa peau blanche. Ce vieillard avait le même regard.

Albert les suivit à travers la brume qui leur montait jusqu'à la ceinture, ses pas laissant une traînée sombre derrière lui dans l'herbe humide de rosée. Il n'y avait personne alentour, pas un corbeau dans le ciel, pas un chien qui aboyait dans le lointain.

Il n'y avait que la brume vagabonde, les chênes drapés de mousse espagnole et les saules figés. Nul bruit, hormis celui de leurs pas. Ils arrivèrent dans un espace dégagé entouré de bancs.

Merle s'arrêta et Teague, après un moment d'hésitation, passa devant lui et avança de vingt pas. Il se retourna. Se redressa. Tira les épaules en arrière.

Il fit face à Merle.

– À cette distance ?

– Oui, dit Merle en se tournant vers Albert Lee. Voulez-vous donner votre pistolet à M. Teague, Albert ?

– John, il n'en vaut pas la peine. Abattez-le comme le lâche qu'il est.

– Elle m'a demandé de le mettre à l'épreuve, pour savoir s'il accepterait un duel. Il dit que oui. Alors voulez-vous lui donner votre pistolet ?

Albert regarda le vieil homme.

– Il est capable de vous tuer.

– Oui.

Albert esquissa un sourire.

– Et pire encore. S'il a mon arme et s'il vous tue, il peut la retourner contre moi. On aurait l'air de quoi, tous les deux ?

– Je ne vais pas vous tirer dessus, dit le vieil homme. C'est contraire au code de tuer le témoin. Allons-y, voulez-vous ?

Albert vérifia les chambres du barillet, s'avança vers l'homme et lui tendit le revolver par la crosse.

L'homme le tourna et le retourna dans sa main, l'étudiant attentivement.

– Je ne connais pas ce type d'arme. Est-ce un pistolet à simple action ?

– Non, il tire quand on presse sur la détente.

– Vous saignez, mon ami, dit-il en regardant le ventre d'Albert.

– En effet.

– Puis-je faire un ou deux essais, pour l’avoir bien en main ?

Albert haussa les épaules.

– Il demande s’il peut tirer une balle ou deux, pour essayer. C’est d’accord ?

– Dites-lui que c’est d’accord.

Albert s’éloigna du vieil homme, qui leva le revolver, l’assura dans ses deux mains et visa un banc situé à peu près à la même distance que Merle.

Il appuya sur la détente. Le petit revolver sursauta avec un claquement étouffé et un gros morceau de bois se détacha du dossier du banc. Il visa de nouveau et un autre morceau de bois tomba à un ou deux centimètres à peine du premier.

– C’est bon pour moi, dit-il. Je pense que je suis prêt.

Il se tourna à demi, présentant son flanc droit à Merle et réduisant ainsi la cible qu’il lui offrait, l’arme fermement serrée dans sa main droite, le long de sa jambe.

Merle prit la même position, tenant lui aussi le Colt le long de sa jambe. Il y eut un silence. Merle sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine.

Il ne voulait pas mourir, et pensait : *Je ne vais peut-être pas mourir. Je vais peut-être m’en sortir et retourner un jour, qui sait, à ma vie d’avant.* Le vieil homme le regarda de ses yeux de requin, des yeux vivants dans sa chair vivante.

– Je vais donner le signal, dit Albert.

– Allez-y, répondit Abel Teague.

– Je compte jusqu’à trois. Prêts ?

Teague observa Merle. Il se livra à un calcul froid.

– Je ne veux pas aller aux Moissons, fiston.

– Vous ne pouvez pas rester ici.

– Ça, c’est moins sûr. Il lui a fallu quatre-vingts ans pour trouver quelqu’un comme vous. Un intermédiaire entre deux mondes. Il lui faudra peut-être encore quatre-vingts ans pour en trouver un autre. Si je me maintiens en vie assez longtemps, peut-être que mes médecins trouveront un remède à la mort. Il suffit donc que je vous tue.

– C’est vrai.

Tout était dit.

Après un silence, Albert commença à compter.

– Un... Deux... Trois.

Les deux armes se levèrent et firent feu à la même seconde – le tonnerre du Colt et l’abolement du calibre 38. Le son mourut très vite, étouffé par le brouillard épais. Les corbeaux se mirent à croasser dans le lointain.

Ils restèrent immobiles quelques secondes à se regarder, puis Merle tomba sur un genou, le Colt chuta dans l’herbe, le sang se mit à affluer d’un petit trou au niveau de sa gorge, juste au-dessous de la pomme d’Adam. Il avait un trou beaucoup plus gros dans la nuque. Albert courut vers lui, se pencha pour le réceptionner dans sa chute.

Abel Teague fit un pas en avant, puis un autre en chancelant et tomba sur un genou à son tour.

Il avait un trou béant au milieu de la joue gauche, juste au-dessous de l'œil. L'œil lui-même avait été expulsé de son orbite comme un jaune d'œuf. L'arrière de son crâne avait été emporté, sa cervelle jonchait la pelouse derrière lui.

Abel Teague tomba de côté, roula sur le dos et regarda le ciel en suffoquant. Il entendit les corbeaux crier et, très loin, la voix d'Albert Lee qui décroissait. Il se concentra, tentant désespérément de maintenir son étincelle de vie. Il se dit que s'ils arrivaient à temps ses médecins pourraient encore faire des miracles. Quand il ouvrit les yeux, un battement de cœur plus tard, Glynis Ruelle lui faisait face. Ses yeux verts le regardaient, se détachant sur le ciel bleu, là-haut, et sa longue chevelure noire resplendissait au soleil.

– Debout, dit-elle, et au travail.

Kate rencontre Clara

Pas question de dormir, d'autant que Linus Calder avait rappelé Nick trois fois sur son portable, et qu'à présent celui-ci, de nouveau dans le jardin, racontait par le menu à son collègue ce qui s'était passé chez Delia Cotton dans la Chase.

Kate écoutait son mari d'une oreille, toute cette théorie pour expliquer comment les choses avaient pu se passer, pour interpréter cet événement sans franchir les frontières de l'univers connu.

Son père n'était ni dans son bureau ni chez lui, cela, elle le savait. La voiture se trouvait encore sur le parking du VMI. Elle avait même espéré un moment qu'il était seulement parti faire une longue promenade, voire se soûler quelque part, affolé à l'idée de prendre la voiture pour venir lui parler de Niceville.

Mais il n'était pas homme à agir ainsi.

Sa voiture était toujours à sa place.

Il n'avait pas eu le temps de l'atteindre.

Il était donc officiellement porté disparu.

Mais Nick avait pris les choses en main et cet inspecteur, là-bas, en Virginie, Linus Calder, avait l'air de connaître son métier. Qui plus est, Reed avait téléphoné pour lui dire qu'il était arrivé sur place et qu'il s'occupait également de l'affaire. Enfin, elle avait appelé sa sœur Beth, qu'elle avait trouvée en pleine scène de ménage.

Tout en lui expliquant la situation, elle avait eu l'impression que sa sœur l'écoutait d'une oreille distraite, et pour cause. Elle avait essayé de faire passer la disparition de leur père pour un voyage impromptu, et Beth s'était presque laissé convaincre.

Et puis Deitz avait commencé à gueuler : la clim était en panne, qu'est-ce qu'elle foutait au téléphone, etc. Kate entendait les enfants pleurer, alors elle avait raccroché. Pour l'heure, elle se sentait incapable de faire quoi que ce soit d'autre. À moins que...

La dernière phrase que son père lui avait dite.

Ses rapports, dans le sous-sol.

À présent bien réveillée, elle se leva du canapé, se versa un grand café et se dirigea vers la cuisine, où se trouvait l'escalier menant au sous-sol.

Dans le jardin, sous les étoiles, la lumière jaune des lampadaires éclairait les arbres en bas de la pelouse. Nick écoutait patiemment Linus Calder, épuisé lui aussi, mais toujours sur la scène de crime. Linus Calder revenait une nouvelle fois sur les faits.

– Il n'y avait aucune trace de tissu organique sur la tache. Parce que, enfin, s'il s'agissait... quoi, d'une... combustion spontanée... on trouverait des traces organiques, non ? Ce n'est pas que je croie à ce type de combustion spontanée, mais... Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre, bon Dieu ? Je vous jure, Nick, vous avez parlé d'un enlèvement extraterrestre. Si c'était ça, je veux bien me faire curé.

– Je ne vais plus parler d'enlèvement extraterrestre, d'accord ?

– Vos gars sur la scène de crime, ils ont déjà fait leur rapport ?

– Ils sont partis, mais nous n'avons pas encore le rapport.

– Vous allez nous rejoindre, pour vous rendre compte par vous-même ? Je veux dire, on a déjà votre excité de beau-frère sur les bras...

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il me rend dingo. Enfin il m'a rendu dingo jusqu'au moment où je l'ai mis en cheville avec des gars de la patrouille de Virginie. Ils ont des relations communes. Comprenez-moi bien. C'est un gentil garçon, un peu déjanté, il me fout un peu les jetons, il me rappelle ces types au regard vide qu'on avait au Vietnam. De toute façon, il est avec les soldats de Virginie et ils sont en train d'interroger tous les gens du VMI pour savoir s'ils ont vu quelque chose...

– À cette heure-ci ?

– Ces petits jeunes sont des militaires. Ça ne les gêne pas. Mais c'est du travail de routine, les gars en uniforme peuvent le faire, au lieu de passer leur temps à se bourrer de beignets au miel chez Beanie. Moi, j'ai besoin d'un vrai enquêteur ici, pas d'un monsieur Muscle gonflé aux stéroïdes.

– Je comprends. Je prends l'hélico demain matin.

– Vous nous direz tout ce que vous savez ? Parce que vous comprenez, ce professeur était quelqu'un de très apprécié. On est dans une école militaire. Les phénomènes bizarres qui fichent froid dans le dos, ça plaît pas trop.

Une pause, un soupir d'asthmatique.

– Sérieusement, Kavanaugh, qu'est-ce qui va sortir de tout ça ? Je suis flic depuis des lustres et je n'ai jamais vu une affaire comme celle-là. En dehors des films d'horreur. Vous ne pouvez pas m'en dire un peu plus ?

Nick réfléchit, puis dit le fond de sa pensée au policier. Calder écouta jusqu'au bout, puis s'exclama :

– Mon Dieu ! J'en étais sûr depuis le début. Vous êtes un allumé de première.

– Je vous avais prévenu. Et vous alors, quelle est votre théorie ?
– OK. En voici une. Cette Delia Cotton, elle est pétée de fric, non ?
– Les Cotton sont la famille la plus riche de Niceville. Sans doute de tout l'État.

– C'est ça. Mais Haggard est un pauvre vieux jardinier, et il est copain comme cochon avec votre Dillon Walker. Ils étaient ensemble à Omaha Beach, ils ont fait des trucs héroïques ensemble, alors ils décident de l'éliminer...

– Les Walker et les Haggard sont pétés de fric, eux aussi.

– Bon, d'accord. Dans ce cas il s'agit d'une sorte de vendetta, d'un terrible secret enfoui dans le passé. Et le jour où il est en passe d'être révélé, ils enlèvent la vieille et disparaissent tous les deux en même temps. Ils trouvent quelques morceaux de shrapnel et des agrafes chirurgicales...

– Le shrapnel et les broches, ils les trouvent chez leurs revendeurs de matériel médical et militaire préférés ?

– Et puis ils versent de l'acétone sur le parquet, ils la répandent bien comme il faut, et ils décapent le vernis en dessinant la forme d'un corps humain. Il se peut même qu'ils sèchent le tout au chalumeau...

– D'où la tache chaude ?

– Absolument. Ils répandent les morceaux de métal tout autour et hop ! Ils dégagent, et tout le monde pense qu'ils se sont fait bouffer par vos fantômes gloutons, enfin, c'est ce que pensent les allumés de première, alors qu'en réalité ils se sont fait la belle vers le Costa Rica avec le magot de Delia Cotton. Ou ses secrets. Ou Dieu sait quoi d'autre.

– C'est beaucoup plus réaliste que ma théorie !

– Pas de doute, mon ami. Mais vous êtes quand même un sacré allumé de première. Essayez de dormir un peu. À demain matin.

Nick raccrocha, puis jeta un coup d'œil dans la maison par la vitre de la véranda. Kate était dans le séjour. Elle sortait des papiers d'un grand carton, les cheveux dans les yeux, ses mains fines et blanches sous la clarté de la lune, le regard résolu.

Kate le regarda d'un drôle d'air. Elle tenait dans la main une pile de photos anciennes.

– C'est la boîte d'archives de papa, celle des recherches qu'il n'a jamais terminées. Il m'avait demandé de jeter un coup d'œil. Tu veux voir quelque chose d'intéressant ?

– Bien sûr, dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

Il émanait d'elle une odeur de vieux cartons moisies et de toiles d'araignées. Elle avait de la poussière plein son chemisier.

Elle fit défiler rapidement quelques photos sépia, en sortit une, très grande, sans doute une 20 x 25, et la posa sur la table.

C'était un tirage légèrement passé mais encore assez net, une photo de

groupe. Une cinquantaine de personnes posaient de face, bien alignées sur l'escalier de pierre d'un vaste perron. On voyait tout autour des chênes frangés de mousse espagnole, des chevaux... Une famille au tournant du siècle, des gens aisés, prospères, les hommes et les jeunes garçons en élégant costume noir et chemise à col empesé, les femmes et les jeunes filles portant des cols de dentelle et des corsages pigeonnants, avec une taille de guêpe, leurs pieds délicats dépassant de l'ourlet de leurs jupons en dentelle et les cheveux relevés en chignon edwardien.

La photo, tirée sur carton épais, était bordée de volutes Art nouveau. Au-dessous, la société photographique – Martin Palgrave & Sons – avait imprimé en caractères copperplate :

Jubilé des familles de Niceville
Plantation de John Mullryne
Savannah, Géorgie, 1910

Kate retourna la photo.

Au dos, d'une écriture fluide, quelqu'un avait répertorié les noms de toutes les personnes présentes, en commençant par la première en haut à gauche, jusqu'en bas à droite. Un nom avait été souligné : *Abel Teague*.

Au-dessous du nom, d'une autre écriture, un mot : *Honte*.

Nick regarda sa femme.

– Abel Teague ? C'est cet homme que Rainey a réclamé, quand il est sorti du coma.

– Oui. Lacy me l'a dit. Mais ce n'est pas tout. Et je ne voudrais pas que tu penses que je suis... Comment ils disent, les flics, déjà ?

– Une allumée de première.

– C'est ça. Je voudrais que tu regardes attentivement l'un de ces visages.

Kate retourna de nouveau la photo et désigna une jolie fille au chignon châtain, au long cou gracile, aux formes pulpeuses sous le corsage de dentelle, au regard franc et direct, aux yeux clairs et aux lèvres charnues légèrement entrouvertes. La plupart des femmes de la photo étaient très jolies. Mais celle-ci était belle à couper le souffle. Elle semblait maintenant regarder Nick dans les yeux, comme si sa sensualité provocante avait traversé l'espace et le temps.

– Waouh ! Elle est splendide.

– Oui, c'est un fait. Et surtout elle ressemble trait pour trait à la jeune femme que j'ai vue cet après-midi, en bas de notre pelouse.

Elle dit cela calmement, d'un air sûr et serein que Nick avait appris à prendre au sérieux.

– C'est sans doute une parente, une aïeule ?

– Oui. Je suppose.

– Comment s'appelle-t-elle ? Son nom figure sur la liste au dos ?

– Oui. Elle s'appelle Clara Sylvia Mercer. Cette fameuse Clara dont m'a

parlé papa. D'après lui, elle serait une lointaine cousine à nous, du côté des Mullryne et des Walker. Maman était une Mullryne et sa mère était née Mercer.

Nick regarda attentivement la photo.

Elle ressemble beaucoup à Kate, pensa-t-il.

– Tu crois que c'est elle, Kate ? Je veux dire, sur la photo en 1910, elle ne doit pas avoir plus de quinze ou seize ans. Elle aurait, quoi, près de cent dix-sept ans, aujourd'hui ?

– Tu es en train de vérifier que je ne suis pas une allumée de première ?

– Non. Pas du tout.

– Ce n'est pas elle, je le sais bien. Ça ne peut pas être elle. Disons que c'est quelqu'un qui lui ressemble beaucoup.

– Abel Teague est sur la photo ?

Kate déplaça son doigt sur le cliché pour désigner un jeune homme élégant, large d'épaules, de taille moyenne, avec un grand front et des yeux très clairs – bleus ou gris pâle, sans doute.

Abel Teague avait une bonne tête, se dit Nick. Il avait l'air intelligent, plein d'humour, sans doute un peu arrogant, mais ils avaient tous l'air arrogants sur la photo. Il était en bras de chemise et portait un pantalon rayé de coupe militaire.

– Alors c'est quoi, cette histoire de *honte* ?

Kate le regarda droit dans les yeux.

– Papa m'a dit qu'il t'avait parlé de Niceville. De tout ce que cette ville a de bizarre, d'anormal. Des disparitions. De cette Clara qu'on a internée à Candleford House.

– Oui. La police de l'État a commencé à enquêter sur place en 1935, mais quelqu'un a mis le feu à l'asile avant qu'ils aient pu trouver quelque chose de significatif.

– La même année que l'incendie de l'hôtel de ville de Niceville, dit Kate. Comme si quelqu'un cherchait à effacer les traces...

– Les traces de quoi ?

– Je ne sais pas, Nick. Il y a peut-être un rapport avec Rainey.

– Avec Rainey ?

– Papa m'a posé des tas de questions sur l'adoption de Rainey.

– Et alors ?

– Comment Miles avait découvert Rainey. À Sallytown. Dans quelles circonstances ses parents étaient morts...

– Les Gwinnett ? Dans l'incendie de leur écurie, non ?

– Oui. Un incendie de plus. Et puis la famille d'accueil qui disparaît...

– Ils ont disparu ? Tu ne me l'as jamais dit.

– Disons que je n'ai jamais pu les retrouver. Et puis l'avocate qui s'est occupée de l'adoption de Miles – Leah Searle –, elle s'est noyée un an après.

Le flic qui sommeillait en Nick se réveilla soudain.

– Donc, selon toi, les incendies et les noyades en 1935...

- ... et d'autres incendies et noyades il y a sept ans...
- ... sont tous liés d'une manière ou d'une autre à la famille Teague.
- Oui.

Nick regarda la boîte d'archives posée sur le sol, puis leva les yeux vers Kate.

- Je pourrais jeter un coup d'œil sur tout ça demain, si tu veux ?
- Demain, c'est dimanche.
- La connexion avec le FBI fonctionne le dimanche. Tous les ordinateurs fonctionnent le dimanche. Le recensement... C'est tout...

Le téléphone sonna.

Kate décrocha et une discussion intense s'ensuivit pendant trente secondes. Elle se tourna vers Nick, articulant le nom « Lemon Featherlight ».

Nick fit oui de la tête, reprit la photo du jubilé, la retourna et parcourut tous les noms de la liste. Il en cherchait un en particulier.

Il le découvrit au milieu de la troisième rangée.

Glynis Mercer Ruelle

Il retourna de nouveau la photo. Glynis était au troisième rang, grande femme au visage énergique, au port altier, aristocratique, avec une belle chevelure noire et brillante retombant en anglaises sur son cou fin.

Elle avait un regard pénétrant et direct, des yeux clairs, et en oubliant les tons sépia de la photo, Nick pensa qu'ils pouvaient être verts.

Malgré la sensualité qui émanait d'elle, elle ne souriait pas, elle avait même l'air mécontente de se trouver au milieu de tous ces gens.

En l'observant, Nick se dit qu'elle était peut-être une excellente amie et une épouse aimante, mais qu'elle ne devait pas pardonner facilement, ayant sans doute le sens de l'honneur des sudistes, leur goût pour la vendetta. Il observa de nouveau le mot accolé au nom d'Abel Teague.

honte

Cette écriture...

Où l'avait-il déjà vue ?

Kate était toujours au téléphone.

Il monta dans son bureau fouiller dans le placard où étaient suspendus ses vieux uniformes d'officier et deux tenues d'apparat, ornées de toutes ses médailles et des galons dorés.

Il trouva le paquet dans le bas du placard et le souleva avec précaution. C'était un rectangle de taille moyenne, lourd et rigide, emmaillotté dans un couvre-lit en coton attaché par un ruban jaune. Il défit soigneusement l'emballage.

Il s'agissait du miroir dans lequel Rainey Teague se regardait – semblait-

il – quand il s'était « évaporé ». Le cadre était de style baroque, en argent plaqué or, mais le miroir lui-même était beaucoup plus ancien. Selon Moochie, son tain argenté datait du milieu du XVII^e siècle et venait probablement d'Irlande.

Nick se regarda dedans, y plongeant les yeux comme pour le défier de reprendre vie.

Son visage lui apparut bizarre, difforme, dans la glace piquetée et ondulée, où le revêtement avait disparu par endroits. Le miroir était lourd, et alors que la clim fonctionnait en permanence dans son bureau à cause de l'ordinateur, il semblait tiède, presque chaud.

Il le retourna, regarda la carte entoilée au dos, avec la dédicace :

Avec mon éternelle reconnaissance. Glynis R.

Il avait pris la photo du jubilé. Il la posa à côté de la dédicace.

honte

Pas besoin d'être graphologue pour constater que l'écriture était identique. Si Glynis Ruelle avait écrit la carte au dos du miroir, c'était aussi elle qui avait écrit le mot « honte » à côté du nom d'Abel Teague.

Kate l'appelait d'en bas.

Il revint dans le séjour, le miroir sous le bras. Kate avait ouvert son ordinateur portable et tapait un mail.

Elle leva les yeux vers lui.

– C'était Lemon. L'éclairage de la rue s'est éteint à Garrison Hills.

Nick s'assit, soudain très fatigué.

– Et dans la maison ?

– Il fonctionne normalement. Il dit qu'il a l'impression que quelque chose appuie contre les vitres.

Au plus profond de son cerveau reptilien, un instinct lui fit répondre :

– Dis-lui de n'ouvrir aucune porte. Aucune fenêtre.

Kate le regarda, ébahie.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Un pressentiment. Rappelle-le. Dis-le-lui, s'il te plaît.

Kate reprit le téléphone, composa le numéro.

Silence.

Elle attendit une minute, puis raccrocha.

– Ça ne répond pas.

Une pause.

– Panne d'électricité, probablement.

– Oui. Probablement.

– Pourquoi t'a-t-il appelée ?

Kate mit un moment à reprendre ses esprits.

– Il a trouvé quelque chose sur l'ordinateur de Sylvia. Il me l'a envoyé en pièce jointe.

Elle tourna l'écran vers Nick. Il vit deux images, apparemment des copies scannées de documents datant du début du XX^e siècle. Puis une troisième : une colonne de journal scannée, elle aussi très ancienne.

Il se pencha et étudia de près ces papiers officiels.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des fiches de conscription, dit Kate. Elles datent de juin 1917. Les deux. Aux noms de John Hardin Ruelle et d'Ethan Bluebonnet Ruelle. Regarde la signature du greffier au bas des feuillets.

Jubal Custis Walker, greffier.

– Jubal ? Ton grand-père ?

– Oui. Lemon a trouvé ça sur l'ordinateur de Sylvia, avec une copie du recensement de 1910. Sur celui-ci, John et Ethan sont déclarés comme uniques soutiens de famille. Lemon dit qu'en tant que tels ils n'auraient jamais dû faire partie des conscrits. Et devine qui était la femme de John Ruelle ?

– Glynis Ruelle.

– En personne. Lemon m'a aussi envoyé une copie d'un article du *Cullen County Record*, daté du 27 décembre 1921.

Elle appuya sur une touche et la pièce jointe s'afficha à l'écran.

Un héros de la grande guerre tué dans un duel illégal

Les autorités enquêtent actuellement sur le décès du lieutenant Ethan Bluebonnet Ruelle au cours d'un duel prohibé, qui a eu lieu devant la sellerie de Belfair, la veille de Noël. Selon les témoins, M. Ruelle, héros de la Grande Guerre qui avait perdu un œil et le bras gauche à Mons, a été accosté devant la sellerie par le lieutenant Colin Haggard. Une dispute s'est ensuivie et les deux hommes sont tombés d'accord pour se battre sur-le-champ. Durant le duel, le lieutenant Ruelle a été atteint au visage et est mort sur le coup. Le lieutenant Haggard, lui aussi vétéran de la Grande Guerre, a été maîtrisé par des citoyens présents sur place.

Interrogé par les autorités sur la nature de la querelle, le lieutenant Haggard a déclaré que le lieutenant Ruelle avait jeté le discrédit sur une de ses actions pendant la Grande Guerre. Il n'a pas encore été inculpé.

Le lieutenant Haggard n'est pas apprécié par ses concitoyens. Beaucoup pensent qu'il soutient le clan Teague dans le différend qui oppose depuis de nombreuses années la famille Ruelle et M. Abel Teague, à cause de ce que la famille Ruelle a longtemps considéré comme une rupture de promesse concernant Clara Mercer. Clara Mercer est la sœur cadette de la belle-sœur du lieutenant Ruelle, Glynis Ruelle, veuve du capitaine John Ruelle, tué dans la bataille où le lieutenant Ethan Ruelle a été lui-même blessé. Mlle Clara Mercer souffre considérablement de cette querelle de famille, elle a été recueillie par la famille Ruelle au moment où nous écrivons. Il est de notoriété publique que le lieutenant Haggard a participé à un certain nombre de duels illégaux durant ces dernières années et il a la réputation d'un homme à la gâchette nerveuse, ce qui a retourné contre lui l'ensemble de la communauté.

Le chef de la police locale, l'honorable Lewis G. Cotton, a pour le moment refusé de prendre position dans cette affaire.

– Ils sont tous là, dit Nick, après avoir lu et relu l'article.

Kate acquiesça de la tête.

– C'est mon propre grand-père qui a signé les documents de conscription qui les ont envoyés à la guerre. Pour les empêcher de demander raison à Abel Teague. Je n'arrive pas à y croire. Quelle décision terrible !

On ne pouvait qu'être d'accord et Nick n'essaya pas de la contredire.

– Est-ce qu'il existe d'autres éléments qui donnent à penser qu'ils l'auraient fait ?

– Lemon n'en a pas trouvé. Il cherche encore. Mais papa sentait que ça avait dû arriver, vu l'époque, et qu'Abel Teague avait tout fait pour esquiver les duels. Sans doute plusieurs fois de suite.

– Donc John meurt à la guerre. Ethan revient...

– Blessé, estropié.

– Et le ressentiment perdure, dit Nick, les yeux sur la coupure de presse. Il s'aggrave sans doute. Ethan a dû partir à la recherche d'Abel Teague, une fois de plus.

– Il avait de sérieuses raisons de le faire. Son frère était mort, Clara semblait tout doucement dans la folie, et pendant ce temps-là Abel Teague se pavanait tranquillement en ville.

– Alors quelqu'un – sans doute Abel lui-même – est allé chercher quelqu'un d'autre pour finir le travail. Colin Haggard.

– Ethan aurait dû refuser le combat. Personne ne lui aurait retiré son estime.

– Sauf lui-même, dit Nick.

Kate regarda la photo du jubilé, tous ces visages, toutes ces vies. Elle la remit dans la boîte, qu'elle referma. Elle se laissa aller en arrière dans le canapé.

– Est-ce que vous avez encodé un fichier mpeg de ce que vous avez vu dans le sous-sol de Delia ?

– Oui. Beau me l'a mis sur une clé USB.

– Tu l'as sur toi ?

– Oui.

– Je peux voir ?

– Pourquoi ?

– Parce que je suis ta femme.

– Et que tu es... quoi ? Curieuse ?

– Allez, montre-le moi, s'il te plaît.

Nick hésita, fouilla dans sa poche et sortit une petite clé USB Sony.

Kate inséra la clé dans son ordinateur portable. Après avoir mouliné un moment, le lecteur vidéo s'installa et le clip s'afficha. Les images avaient du grain et sautaient un peu, mais elles restaient lisibles.

Nick se vit face à un long mur de pierre, éclairé par la lueur des images qui scintillaient sur le mur de la cave de Delia Cotton, le vert chatoyant d'un champ, une ligne brune et une lueur bleue tout en bas. L'image se stabilisa.

Beau avait trouvé le moyen de la remettre à l'endroit en l'encodant.

À présent on voyait une barrière de pins et de chênes, une forêt épaisse à la lisière d'un champ labouré, des hommes qui travaillaient la terre, des bêches qui creusaient, un long objet sombre que l'on remontait. Un tombereau tiré par un tracteur.

– Tu peux l'arrêter ici ?

Elle fit un arrêt sur image.

– Tu peux zoomer ?

Kate pressa une touche et l'image fit un bond en avant. Nick se pencha et observa le tombereau et son tas de pierres blanches. Kate se pencha aussi, si près de lui qu'il sentait son parfum, la chaleur de son corps. Elle se raidit, puis elle eut un mouvement de recul.

– Nick, ce sont bien des crânes ?

– Oui. C'est ce qu'il m'avait semblé, sur le moment. Laisse défiler. Il va se passer quelque chose, juste après. Je veux voir si je ne me suis pas trompé.

Kate appuya sur PLAY et la vidéo s'anima de nouveau. On entendait la voix de Beau :

– *Nick, je vous en prie, n'y touchez pas.*

– *Je ne vais pas le toucher...*

Puis un sifflement profond et sonore, assez puissant pour remplir la pièce.

Nick se pencha sur l'écran, captivé par la scène.

Un temps, puis l'image de la ferme vacilla et disparut, faisant place à celle d'une pelouse verte avec une grille noire en fer forgé, une voiture de sécurité rouge et blanc garée le long du trottoir et un jeune Noir en uniforme.

– C'était quoi ? demanda Kate. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'était quoi, ce sifflement ?

– La chatte de Delia. Elle était sous la chaudière. Ce qui s'est passé, c'est que l'image a changé. Il y avait d'abord un champ avec des gens qui creusaient, à la lisière d'une forêt...

– Un tombereau rempli de crânes...

– Oui. Puis l'image a basculé sur la vision de la rue devant la maison de Delia.

Silence.

– Qu'est-ce que ça veut dire, Nick ?

– Aucune idée.

– Mais il existe, cet endroit, n'est-ce pas ?

– Il a l'air réel. Peut-être une sorte de cimetière. Ou un charnier. Il y en a des quantités, dans le Sud.

– On pourrait regarder dans les photos d'archives, pour voir si on ne trouve pas quelque chose qui correspond. Les pins, le paysage, ça ressemble assez aux environs des collines de Belfair.

– Les Ruelle avaient une propriété au sud de Sallytown. Ton père m'en a parlé. Ça nous mettrait en plein dans les collines de Belfair. C'est là qu'on

trouve ces vieux pins. Tu peux sauvegarder cette vidéo ?

– Bien sûr, dit-elle en appuyant sur ENREGISTRER SOUS.

La page d'accueil réapparut à l'écran.

À l'extérieur, les lampadaires se mirent à vaciller, puis s'éteignirent.

– Super, dit Kate. Je pense que c'est notre tour.

– Kate, c'est une panne d'électricité, d'accord ?

– D'accord. Alors fais l'homme de la maison. Va réparer.

Nick se leva et se dirigea vers la fenêtre du séjour. Black-out dehors. Mais il y avait encore de la lumière dans les maisons de la rue. Nick voyait les éclairages à travers les arbres, ce qui voulait dire qu'il y avait du courant chez leurs voisins. Assise par terre, Kate le regardait, livide.

– Comme je te le disais, une panne de secteur.

– Et pourquoi les autres maisons ont-elles encore de l'électricité ?

– Ce n'est pas le même type d'alimentation. Il y a un câble spécifique pour les réverbères.

Nick décrocha le téléphone, écouta la tonalité, composa le numéro de la maison de Sylvia et laissa sonner un long moment. Il raccrocha et revint à la fenêtre.

Tout ce qu'il voyait, c'était le reflet de son image dans la vitre, une silhouette dans la lumière. Kate, assise par terre derrière lui, le regardait.

– Je vais aller vérifier le disjoncteur.

– Dans les films d'horreur, le premier à se faire avoir, c'est celui qui va à la cave vérifier le disjoncteur.

– Nous ne sommes pas dans un film d'horreur.

– Alors peut-être dans un film de fantômes.

– Un verre te ferait du bien, je crois.

– Oui. Tu as raison. À toi aussi.

Nick se dirigea vers le couloir qui menait à la cuisine. Au passage, il jeta un coup d'œil dans la véranda, à l'arrière de la maison. Elle était éclairée par une petite lueur ambrée venant des luminaires du jardin dont le halo tiède éclairait les tilleuls en contrebas.

Il remplissait deux verres de beaujolais Louis Jadot quand on sonna à la porte. Il se retourna, regarda dans le couloir. Une silhouette. Une femme en niqab noir.

Il entendit Kate se diriger vers la porte d'entrée.

– N'y va pas ! lui cria-t-il.

La silhouette noire flottait dans le vestibule, changeante, indistincte, mais menaçante.

Kate était maintenant à la porte. À travers les fenêtres latérales en verre dépoli qui l'encadraient, elle vit, baignant dans la lumière ambrée du perron, une silhouette familière en trench-coat, écharpe au cou, cheveux ébouriffés, visiblement rompue. Une voix non moins familière.

– Kate. Chérie, c'est papa. Tu es là ?

Son cœur s'arrêta.

– Nick, c’est papa !

– Kate, dit Nick, ce n’est pas ton père.

Kate se vit approcher de la porte, sa main se tendit vers la poignée en laiton, comme si elle s’était détachée de son corps.

Nick, pour la rejoindre, se força à courir vers la silhouette noire dans le couloir. Il la traversa. Il crut être passé trop près d’une bombe artisanale en train d’exploser. Elle dégagait une chaleur fugace mais intense, une rage incandescente. Il sentit sa chair déchirée à belles dents. Il se dégagea, se précipita vers la porte. Elle était grande ouverte.

Une vague forme noire se coula à l’intérieur, remplit la pièce, vint tourner autour de Kate. Nick tira sa femme en arrière. La forme marqua un temps, se reconstitua, prit son élan, parut leur exploser au visage. Ils entendirent une voix derrière eux, une voix féminine.

– Clara. Ça suffit !

Une femme se tenait au milieu du séjour, une grande femme au beau visage énergique marqué par le labeur et le temps. Elle avait des yeux verts profondément enfoncés dans les orbites, un corps galbé, une longue chevelure noire tombant en cascade sur ses épaules. Elle était pieds nus et portait une robe d’été blanche.

Elle se dressait devant le miroir doré au dos duquel se trouvait sa dédicace. Le miroir n’était qu’une incandescence vert pâle qui auréolait sa silhouette en contre-jour, au point qu’on devinait son corps nu à travers l’étoffe légère de sa robe d’été.

– Clara. Arrête. Rentre chez nous.

Nick et Kate se retournèrent vers la forme noire, mais elle avait disparu. Une jeune femme en robe d’été verte se tenait à présent dans le vestibule, hésitante, une jolie jeune femme aux yeux noisette et à la chevelure châtain clair. Clara Mercer.

Clara secoua la tête, fit un pas en arrière. Sous le faisceau de la lampe du perron, sa forme se fit indistincte. L’autre femme – Glynis Ruelle – reprit la parole, avec plus de force, à la limite de l’exaspération :

– Clara, Abel est mort. Il est avec moi, maintenant. Il part aux Moissons. C’est fini. Rentre à la maison.

La tension entre les deux femmes devint palpable, comme une modulation sonore. La modulation s’amplifia, monta en fréquence, atteignit une note suraiguë, la plus haute dans l’échelle des sons perceptibles. La lueur verte aveuglante qui émanait du miroir de Glynis Ruelle noyait la pièce.

Clara se mit à parler :

– Abel est mort ?

– Oui.

– Il a affronté ton homme ?

– Oui. Et nous avons obtenu réparation.

Clara hésita, son image vacillait, tantôt plus floue, tantôt plus nette. Le nuage noir revint, puis se fonda dans l’obscurité.

Clara s'avança vers Nick et Kate. Elle passa au travers de leurs corps – tous deux la sentirent les traverser – avec sa tristesse, sa douleur, sa colère. Clara s'introduisit dans l'aura verte, face à Glynis.

La lueur du miroir s'intensifia, puis vacilla et s'éteignit. Ils étaient tous les deux dans le vestibule, devant la porte ouverte, le halo de la lumière extérieure éclairant partiellement le sol de pierre.

Au bout d'un moment, dans le silence revenu, Kate referma la porte, la verrouilla d'une main tremblante et traversa la pièce pour prendre le miroir posé contre un fauteuil. Il était chaud, chaud comme le sang. Elle le porta devant elle et le posa sur le tapis, face contre le sol.

Dimanche matin

Byron Deitz percute enfin

Deitz et Phil Holliman étaient assis sur des chaises de jardin, au bord de la piscine. Un vent brûlant faisait claquer le velum et le soleil tapait. À cette heure matinale, l'atmosphère était déjà irrespirable.

Avec son costume de seersucker et son tee-shirt blanc, pieds nus dans des fins mocassins italiens, Holliman semblait ne pas souffrir de la chaleur. Il était calme. En revanche, Deitz avait l'air d'étouffer. Son visage était rouge et trempé de sueur. Il se servit un verre de gin, y fit tinter quelques glaçons et l'avalait cul sec en actionnant les muscles de son cou de catcheur.

– Eh ben, dit Holliman, ça n'a pas l'air d'aller, vous.

Deitz reposa brutalement son verre et tourna la tête vers Holliman, qui vit son reflet déformé dans les lunettes miroir de son patron. Il désigna du pouce une camionnette sur laquelle on pouvait lire COMMISSION DES SERVICES MUNICIPAUX DE NICEVILLE.

– La clim est tombée en rade, hier soir. Tout le système est naze – saloperie d'électronique de merde. Le gars s'en occupe, il va essayer de le réparer.

– Où sont Beth et les enfants ?

– Pas là pour le moment.

Holliman ne demanda pas pourquoi.

Il se doutait bien de la raison.

– Elle est où ? Chez sa sœur ?

– Nan. À l'hôtel. Elle a emmené les enfants. La chaleur nous est montée à la tête, hier soir. Elle a commencé à chouiner à cause de son vieux qui s'est absenté sans permission de sa putain d'Académie de merde et y paraît que j'ai pas été...

Ses deux doigts pliés figuraient des guillemets.

– ... « compréhensif ». Sale pute, je lui en ai mis une. Je sais, je sais, mais la semaine a été dure, putain. Alors, j'te prends mes cliques et mes claques, les mêmes sous le bras, et j'te nique les portes du garage en sortant le Cayenne.

Holliman vit une ombre passer sur le visage de Deitz.

– Elle est marquée ?

– Penses-tu, avec une paire de lunettes de soleil... Le problème, c'est que sa sœur Kate est la femme de Nick, et qu'il a appelé. Il veut qu'on se voie.

– Il y a de la castagne dans l'air.

Deitz fixait la piscine.

– Ouais, bon, je lui ai dit de pas venir avant demain, que j'avais trop de boulot, mais attends qu'il s'amène, je vais te le remettre à sa place, moi. J'veux dire, grand héros de la guerre ou pas, j'ai pas l'intention de laisser mon connard de beau-frère se mêler de ma vie de famille. S'il le faut, je vais me le décalquer parce que là, je suis limite, j'en ai ras le bol de me faire emmerder par les gens, et si ça commence par lui, ça commence par lui. Tu me suis ?

Holliman, fin diplomate, but une gorgée de son gin tonic, car dans un duel entre Deitz et Nick Kavanaugh, il faudrait savoir sur lequel miser...

– OK, je vous suis, dites-moi quand ça va se passer, que je vienne voir. Pour en revenir à nos affaires, patron, j'ai appelé les Chinetoques, vous savez, pour la remise du... trucmuche. Je fais que tomber sur leur messagerie vocale.

– D'accord, dit Deitz. Pas de problème. Il est encore tôt. Ils ont dû aller prendre leur petit déjeuner.

– C'est ça, leur petit déjeuner. Tous en même temps. Je vois ça d'ici. Les Chinetoques, ça se déplace en convoi, c'est ça que vous voulez dire ?

– Ouais. Bon, t'as raison. On en reparle. Mais pour l'instant, je voudrais te montrer quelque chose. Tu vas me dire ce que tu en penses.

Il se baissa pour ramasser un feuillet du *Niceville Register*, le posa devant Holliman et le lissa de sa main moite.

Phil se pencha en avant et lut l'article.

Macabre découverte dans la forêt

Les agents de la police d'État, qui faisaient des recherches à proximité de l'ancienne sellerie de Belfair, incendiée vendredi dernier, ont découvert le cadavre d'un homme à demi décomposé, à environ huit cents mètres du lieu de l'incendie. L'homme, un Blanc d'une quarantaine d'années, était adossé à un arbre. Son corps présentait des traces de morsures de coyote et d'autres charognards. Le décès remonterait à vendredi dernier, entre 16 et 18 heures. La cause de la mort a d'abord été attribuée à l'hypothermie, mais un examen préliminaire sur place a révélé une blessure par balle dans le bas du dos. La balle a transpercé une artère. Une autre a touché l'oreille gauche et une troisième, au milieu de la gorge, a causé d'importantes lésions au cerveau. L'homme se serait vidé de son sang. Le FBI a pu l'identifier grâce à ses empreintes digitales. Il s'agit de Merle Louis Zane, un ancien détenu qui a passé plusieurs années au pénitencier d'Angola, en Louisiane, pour tentative de meurtre. Le capitaine de police Martin Coors a déclaré qu'une enquête était en cours pour établir s'il existe un lien entre le cadavre de la forêt et le hold-up de la First Third à Gracie, quelques heures plus tôt, hold-up après lequel quatre officiers de police qui avaient pris les malfaiteurs en chasse ont été abattus. L'enquête se poursuit.

– Le voilà, le troisième homme ! s'exclama Phil. C'est forcément le troisième homme. On dirait qu'ils ont eu un petit différend, après leur casse.

– Ça finit toujours comme ça, entre fils de pute, dit Deitz. Mais ce qu'on voudrait bien savoir, c'est avec qui il l'a eu, ce différend. Maintenant, regarde

un peu, ajouta-t-il.

Il tourna le feuillet et lissa de la main une grande photo couleur.

– C’est un cliché de la prise d’otages à l’église orthodoxe Saint-Innocent.

Holliman regarda attentivement la photo, un méli-mélo de voitures de police, deux flics en train de pousser un type en chemise verte dans une des voitures, des flics et des civils qui commentaient l’événement, tout sourires.

– Ouais, je l’ai vu. Le type aux cheveux poivre et sel en costume gris, c’est Coker, le tireur d’élite. La gouinasse camionneuse, c’est Mavis Crossfire. Et le gars qui ressemble à Wyatt Earp, c’est Charlie Danziger. Les autres sont des flics, comme Jimmy Candles.

– Regarde bien Charlie Danziger. Tu remarques pas quelque chose ?

Holliman se pencha et releva ses lunettes de soleil pour mieux voir la photo.

– Ouais. Il porte des texanes de tarlouze.

– De tarlouze ? Pourquoi tu dis ça ?

– Elles sont bleues, ses bottes, Byron. Qui est-ce qui irait porter des texanes bleues ? Richard Simmons¹ ?

– Et t’as pas une petite alarme qui s’allume, là, maintenant ?

Holliman s’adossa à sa chaise, le journal dans les mains, plaçant la photo dans la lumière.

– Oh, merde !

– Ouais. Oh, merde.

– Le mec avec les bottes bleues ? À la banque ?

– Danziger. Avec Coker, bordel.

– Pas possible.

– Réfléchis. Danziger sait que la paye vient d’être déposée. Il trouve un type pour conduire, Merle Zane, un pro qu’il a connu quand il était dans la police. C’est Coker, le tireur, c’est lui qui attend ces pauvres connards sur la route 311. Il se sert d’un Barrett qu’il a pris au dépôt, il le nettoie et il le remet à sa place, ni vu ni connu.

– Coker est flic. Danziger l’a été. Ils iraient jamais buter quatre de leurs potes comme ça.

– Pour deux millions deux cent mille, moi, je bute ta mère. Et même la mienne, tiens ! Coker, c’est un furieux à te faire froid dans le dos. Danziger, lui, il a un vieux contentieux avec l’État, un truc qui remonte à des lustres.

Holliman observait la photo. Bon sang, mais c’est bien sûr !...

– Ça veut dire que c’est eux qui...

– ... m’ont plumé comme un pigeon, hier après-midi, en me faisant racheter le truc de Raytheon. Qui veux-tu qui ait les couilles de faire ça, sinon ? C’est eux, Phil, je te fiche mon billet que c’est eux.

Holliman regarda Deitz.

– Putain de merde.

– Ouais, comme tu dis.

– Qu’est-ce que vous comptez faire ?

– Je vais débarquer chez Charlie Danziger et je vais lui faire quelques trous dans la peau, jusqu'à ce qu'il me dise où se trouve le fric. Après je le bute.

– Vous pouvez pas faire ça, Deitz. Je veux dire, on a une boîte qui tourne, on se fait un max de thune sans forcer, pourquoi tout foutre en l'air ?

– Ah oui ? Alors qu'est-ce que tu suggères ?

– À votre place, j'appellerais Boonie Hackendorff et Marty Coors et je leur balancerais tout ce que je sais, voilà ce que je ferais. Merde, si Thad vous a parlé des texanes, vous pouvez être sûr qu'il en a parlé au FBI. Ils sont peut-être déjà après Charlie.

– Justement, Phil. Si les fédéraux déboulent chez Danziger avant nous, tôt ou tard il va leur parler du machin chose de Raytheon, ne serait-ce que pour négocier un marché.

– Flinguer quatre flics, c'est pas négociable. Ils vont tout droit à la piquouse, Coker et lui. L'appareil de Raytheon, c'est de la roupie de sansonnet à côté.

– Tu tiens à prendre ce risque ?

– Si vous voulez mettre une raclée à Charlie Danziger, et si vous y arrivez, Byron, allez-y, mais comptez pas sur moi pour vous accompagner.

– J'ai pas besoin de toi pour ça. Tu vas aller récupérer le trucmuche chez les Chinetoques. Il faut qu'il soit remis à sa place chez Slipstream avant demain soir...

– Excusez-moi, monsieur Deitz ?

Les deux hommes levèrent les yeux vers un jeune type en noir qui attendait à la porte du patio. Il portait une blouse des services municipaux de Niceville et tenait à la main une grosse boîte à outils. Cheveux noirs, peau blanche, mêmes lunettes que celles de Deitz.

– Ah... Bock, ouais. Alors, ça remarche ?

Bock lui fit un petit salut, souriant de toutes ses dents. *Un sourire de faux jeton*, pensa Holliman, qui le regardait attentivement.

– C'est réparé, monsieur. J'ai remis la clim à fond. J'ai fait un diagnostic complet. C'était la carte mère du module SensoMatic.

– Super, Bock, super, dit Deitz en lui faisant signe qu'il pouvait partir. Je vous dois quelque chose ?

– Non, monsieur, répondit Bock, souriant toujours. C'était sous garantie. Désolé pour la gêne occasionnée, à vous et votre famille.

– OK, eh bien, merci.

Bock tournait les talons quand Deitz le rappela.

– Eh, attendez, quand même.

Bock se retourna, les genoux flageolants.

– C'est pour vous, dit Deitz en lui tendant un billet de cinquante dollars.

Bock hésita un instant.

– Ah, monsieur, le règlement nous interdit de...

– On s'en fout. Deux heures que vous bossez, mon petit gars. Allez

casser la croûte. OK ?

Bock s'approcha, plia le billet et le glissa dans la poche de sa blouse.

– Alors, c'est tout bon, maintenant ? demanda Deitz.

– Oh oui, fit Bock. C'est tout bon.

Ils le regardèrent s'éloigner, monter dans sa camionnette, démarrer et quitter les lieux sans se presser.

Deitz se pencha en avant.

– Non, écoute, Phil, voilà ce qu'on va faire. Tu vas chercher le truc chez les Chinetoques et tu le ramènes dans la foulée chez Slipstream, ça sert à rien de le garder plus longtemps...

– Il est encore tôt. Ils ont jusqu'à midi pour le rendre.

– D'accord. Tu y vas et tu attends dans le hall de l'hôtel jusqu'à midi. Tu te prends un cocktail au citron vert et une salade Waldorf. Et puis tu le récupères et tu le remets en place.

– Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Arrête de flipper comme ça, Phil. Je t'ai bien entendu. Je vais pas faire de conneries. Je vais juste débarquer chez Danziger, petite visite amicale, et je vais lui poser quelques questions bêtes et brutales, auxquelles il faudra bien qu'il réponde.

– Et Coker ? Ils sont copains comme cochons, ces deux-là, et Coker est encore plus siphonné que Danziger.

– Coker, je le gère. Si j'obtiens ce que je veux de Danziger, je tiens Coker par les couilles. Pour peu que je la joue fine, on récupère mon fric, peut-être même que je peux leur en laisser un chouïa à tous les deux, du butin de Gracie. Parce que tu comprends, si je reprends le fric à Danziger, on les tient tous les deux par la peau du cul, maintenant et pour toujours. On rafle la mise et tous les autres perdent. Et là, ça commence à me plaire. Vas-y maintenant. Il faut que je rassemble quelques affaires.

Phil se leva, l'air tendu.

– Deitz, je crois que vous devriez réfléchir jusqu'à mon retour. Il faut qu'on en reparle.

– Foutaises. Tu bosses pour moi, Phil. Alors, au boulot !

Holliman remit ses lunettes de soleil, fit un salut de la tête et s'éloigna vers son pick-up. Deitz le regarda et pensa : *Putain de nègres, tous les mêmes.*

Il roulait dans son Hummer, à mi-chemin du ranch de Charlie Danziger, quand son système OnStar émit son tintement caractéristique.

C'était Andy Chu.

– Chu, qu'est-ce qui se passe ? Je suis occupé.

– J'en ai pour moins d'une minute, patron.

– Si c'est pour me reparler de ce hacker de merde, Andy, tu as un train de retard.

– Il ne s'agit pas de cela, monsieur.

- Alors de quoi ?
- Peut-être pourriez-vous d’abord garer votre voiture ?
- Pour quoi faire, putain ?
- Mario La Motta. Desi Munoz. Jerry Spahn. Arthur Desoto.

Merde.

Merde, merde, merde.

Les quatre qu’il avait balancés au FBI, quelques années plus tôt. Ceux qui avaient atterri à Leavenworth à sa place. Comment avait-il fait pour savoir... ?

- Écoutez, Andy... Ces noms. Est-ce que je peux savoir où...
- Garez-vous tout de suite.
- Mais...

– Monsieur Deitz, avec tout le respect que je vous dois, si vous voulez conclure votre affaire avec M. Dak et ne pas finir vos jours en prison, vous feriez bien de faire ce que je vous dis.

Deitz se tut et gara le Hummer sur le bas-côté.

Dix minutes plus tard, il était toujours en train d’écouter Andy Chu, qui lui expliquait que les choses avaient changé et qu’il avait désormais un nouvel actionnaire. C’est alors qu’il reçut un appel sur son BlackBerry.

Il jeta un coup d’œil sur l’écran. PHIL HOLLIMAN.

– Allô, Andy, est-ce que je peux vous mettre en attente une minute ? D’accord ? On est d’accord ?

– Certainement. Je vous en prie. J’attends.

Deitz reprit le portable.

– Ouais, Phil, qu’est-ce que...

– Ils sont partis, Deitz.

– Partis ? Qui ça ?

– Zachary Dak et toute son équipe. Ils ont payé leur note d’hôtel il y a trente minutes. Ils sont dans la nature, à l’heure qu’il est.

– Merde. Et le machin ?

– Je me trouve dans leur suite. Il n’y a rien. Que dalle. Ils l’ont emporté avec eux. C’est ce qu’ils avaient dans l’idée, à tous les coups !

– Seigneur Dieu patron des boiteux !

– Celui-là, je peux toujours L’appeler, si vous pensez qu’Il peut faire quelque chose.

– Non, attends voir... Le Learjet est à Mauldar Field. À l’aérodrome. Soit à une bonne demi-heure du Marriott. Appelle le directeur, dis-lui de ne pas leur donner l’autorisation de décoller avant que j’arrive.

– Moi ? Un simple agent de sécurité ?

– Raconte-leur ce que tu veux. Arrange-toi pour empêcher ce foutu zinc de décoller. Vas-y ! Tout de suite !

Deitz coupa la communication.

Le bruit de noisettes écrasées lui prenait toute la tête. Il avait l’impression qu’il provenait du fin fond de l’univers, qu’il était né avec le big-

bang. Il se remit sur l'OnStar.

– Andy, il faut que j'y aille...

– Nous n'avons pas fait le tour de la question.

– Je sais, écoutez, j'ai compris ce que vous voulez, j'ai bien compris, mais il se trouve que j'ai une urgence, vitale pour ma société.

– *Notre* société, vous voulez dire ?

– Ouais, bien sûr, Andy, vous et moi, nouvelle donne, on est en phase, les affaires sont les affaires, d'accord ? On entrera dans les détails plus tard, maintenant il faut vraiment que j'aille...

– Je comprends bien. Je vous souhaite une très bonne journée. Et surtout roulez prudemment.

– Très bien. Ouais. OK. Je vous promets. Je me sauve.

Il appuya sur le bouton OFF et entreprit de faire demi-tour. Le Hummer faillit passer sur deux roues. Il enfonça la pédale d'accélérateur, sans cesser de grincer des dents, traçant dans sa tête le meilleur itinéraire pour rallier l'aérodrome de Mauldar Field. *Tout droit sur la 366, puis à gauche sur Pewter et en coupant à travers Shiloh...* Le moteur hurlait et il était déjà à près de deux cents kilomètres-heure sur Arrow Creek Road. Il voyait le trafic en accéléré à l'intersection d'Arrow Creek et de la 366. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Une journée de merde comme ça, c'était pas croyable. *Saloperie d'Asiatiques, tous des fourbes.* Il tâtonnait de la main droite pour trouver son mobile et appeler lui-même Mauldar Field – pour être sûr que ce maudit Learjet n'allait pas décoller. Il vira à cent trente pour s'engager sur la 366 et faillit foncer dans le décor. Il redressa le 4x4 et le poussa de nouveau à fond, dès qu'il fut dans la ligne droite. Il frisait les deux cent trente kilomètres-heure, mais il prit le mobile et composa le numéro de la tour de contrôle.

– Ouais, Mauldar ? Vous pouvez me passer la tour ?

– Qui êtes-vous ?

– Byron Deitz, je suis le patron de Securicom. Est-ce que vous avez un Learjet Ocean chinois prêt à partir ?

– Il est en bout de piste, quatrième de rang pour le décollage. Pourquoi ?

– Il faut l'arrêter, d'accord ? Arrêtez-le !

– Rappelez-moi qui vous êtes, monsieur ?

Deitz s'efforça de ne pas exploser.

– Je suis responsable de Securicom, la sécurité de Quantum Park...

– Êtes-vous officier de police ?

– Non, écoutez, attendez, si, je suis du FBI. Vous...

Une sirène de police.

Il entendait une sirène de police.

Il regarda dans le rétroviseur.

Il avait une voiture de flics au cul, gyrophares allumés, qui flashaient comme sur une voiture de clown.

Oh, putain !

– Puis-je avoir votre numéro d'identification, monsieur ?

– Mon numéro d’id... Écoutez, espèce de connard...

La voiture de police était maintenant bord à bord, la vitre en train de descendre.

– Monsieur, sans votre numéro d’identification, je ne peux pas arrêter un...

– Mais si, vous pouvez, pauvre con...

L’homme avait raccroché.

Deitz regarda sur la gauche. Une jeune fliquette noire, les yeux braqués sur lui, lui faisait signe de s’arrêter impérativement sur le bas-côté de la route.

Deitz baissa sa vitre à son tour.

– Écoutez, je suis du FBI, d’accord ?

Le vent emporta ses paroles.

Elle tourna la tête vers lui et gesticula de nouveau de manière éloquente.

À présent le conducteur actionnait le haut-parleur.

– *Garez-vous sur la droite et coupez votre moteur. Garez-vous sur la droite et coupez votre moteur, immédiatement.*

Deitz songea à les semer. Il songea même à les buter pour se tirer ensuite. Comme journée de merde, décidément...

Paf !

Il fit un bond sur son siège. Son volant lui échappa des mains. Il regarda sur la gauche et vit que la femme flic tenait un fusil Remington 12 et qu’elle visait de nouveau sa roue avant, en s’appuyant sur le rebord de la vitre.

Le Hummer zigzagua déjà et il avait du mal à l’empêcher de quitter la route – il donnait de la bande comme un élan sur un bout de bois flotté. Il enfonça la pédale de frein, l’avant plongea, et il réussit à maintenir le 4x4 sur ses roues et à le garer sur la bande d’arrêt d’urgence.

Il coupa le moteur et regarda les deux flics furibards sortir de leur voiture, l’une avec son Remington calibre 12 et l’autre avec un Glock 17.

Il ouvrit sa portière, avec la ferme intention de les calmer, voire de les envoyer arrêter le Learjet – non, parce qu’il faudrait leur expliquer pourquoi et alors...

– Restez dans votre véhicule ! cria la femme flic. Passez les deux mains par la fenêtre, tout de suite !

Deitz fit ce qu’on lui demandait.

– Vous avez tiré sur ma bagnole, merde !

– Restez où vous êtes !

Le deuxième flic s’avança sur la gauche pour couvrir sans la gêner la femme qui s’approchait de la portière du Hummer. Elle avait toujours le fusil à la main, mais pointé vers le bas.

Elle s’arrêta devant la portière, haletante, les yeux jetant des éclairs. Deitz lui tendit son permis de conduire.

– Vous avez tiré sur ma voiture, madame l’officier !

– Je ne vois pas de quoi vous parlez. Vous avez crevé, à la vitesse où vous alliez... monsieur Ditz.

– Detz, madame l’officier. Ça se prononce Detz.

Elle jeta les yeux sur le permis, puis le mit dans la poche de sa veste d’uniforme.

– Assurance et carte grise, monsieur Ditz.

– Detz, pas Ditz. Écoutez, madame l’officier, je suis désolé de...

– L’assurance et la carte grise, je vous dis. Tout de suite !

Deitz se pencha pour ouvrir la boîte à gants. Il sentit le canon du fusil de nouveau pointé sur lui. Il était tombé sur une grande nerveuse, pas de doute. En se gardant de toute précipitation, il fouilla dans la boîte à gants et sortit les papiers du véhicule.

Il les lui tendit. Il vit son regard glisser de ses mains au porte-gobelet. Son expression se durcit encore davantage.

Il suivit son regard... Le flacon de pilules ! Les pilules du bonheur du malheureux Thad Llewellyn.

– Vous prenez des médicaments, monsieur Ditz ?

Le regard de Deitz passa du flacon à la flic.

– Non. Ah, ça ? C’est à un ami.

– Montrez-moi le flacon, s’il vous plaît.

Fouille illégale, pensa-t-il. Il s’agit d’un simple contrôle routier pour excès de vitesse. Ça ne lui donne pas le droit de fouiller ma caisse. Je n’ai pas à lui montrer.

– Ah, écoutez, madame l’officier...

Il regarda sa plaque.

– Madame l’officier Martinez. Je suis le patron de Securicom, je suis un ex-agent du FBI. Je suis vraiment désolé pour cet excès de vitesse. J’ai une grosse urgence et j’ai perdu les pédales. Est-ce que vous pouvez juste prendre mon identité et me laisser...

– Le flacon, monsieur Ditz !

– Écoutez, madame, je suis flic moi aussi, au cas où vous auriez pas pigé, et rien ne m’oblige à vous présenter autre chose que mon permis et...

– Ce flacon est en évidence, monsieur Ditz. En évidence ! Lors d’un contrôle routier, j’ai le droit d’examiner un objet en évidence. Vous refusez de me montrer ce flacon ?

Deitz soupira, prit le flacon et le lui tendit par la fenêtre. Elle le fit tourner dans sa main gauche et lut l’étiquette.

– L’étiquette n’est pas à votre nom, monsieur Ditz. Elle est au nom d’un certain T. Llewellyn.

– Ouais. Je sais. C’est mon banquier. Il a dû l’oublier dans la voiture l’autre jour...

Il n’acheva pas sa phrase. Elle dévissait le bouchon et regardait l’intérieur du flacon.

Puis, s’adressant à lui :

– Vous savez ce que c’est, monsieur Ditz ?

Son estomac se mit à tanguer et les muscles de son cou se raidirent. Il

était assailli par un terrible doute. Cela devait se voir sur sa figure.

– Je crois que c’est de l’Ativan, madame l’officier Martinez.

– Et moi, je crois que c’est de l’ecstasy, monsieur Ditz. Une substance illégale. Descendez immédiatement de votre véhicule.

Deitz explosa.

– Écoutez, bordel de merde, espèce de sale pute...

Il n’arrangeait pas ses affaires.

Dix minutes plus tard, il se trouvait à l’arrière de la voiture de police, le visage griffé et contusionné, suffoqué par un gaz lacrymogène, poignets menottés dans le dos. Deux autres voitures de police d’État et une voiture banalisée étaient arrivées sur place et il regardait les flics se battre les flancs tandis que l’officier Martinez, une vraie tueuse, inspectait son Hummer de la calandre aux feux arrière, Dieu sait pourquoi. Connaissant les flics comme il les connaissait, elle cherchait sûrement quelque chose, n’importe quoi, pour charger sa barque en plus de l’excès de vitesse et de la possession de substances illégales.

L’ecstasy, ça n’était pas un gros problème. Même un étudiant en licence de droit se débrouillerait pour faire porter le chapeau à Thad.

Ce qui le tracassait, c’était que pendant que l’officier Martinez passait son 4x4 au peigne fin, ce foutu Learjet China Ocean, nez en l’air, s’élevait dans le bleu du ciel à près de mille à l’heure, emportant le GPS Raytheon en Chine. Les conséquences risquaient d’être énormes. Il faudrait trouver le moyen qu’elles ne lui retombent pas dessus, et ça n’était pas gagné.

Dans le même temps, il la regardait aller et venir, farfouiller dans le hayon, mobilisant chaque muscle de son corps ferme.

Putain de connasses de femelles.

Toutes les mêmes...

Soudain, le langage corporel de la femelle changea.

Il l’entendit appeler les autres flics.

Elle revint à grandes enjambées vers leur voiture en faisant claquer quelque chose contre la vitre, avec un sourire carnassier. C’était une grosse liasse de billets de cent dollars, entourée d’une bande au logo de la First Third.

Les autres flics la rejoignirent. Ils se mirent à parler très vite, talkies décrochés.

Alors, enfin, Deitz percuta qu’il s’était fait niquer grandiose.

Mémorable dimanche pour Bock

Bock gara sa camionnette dans l'espace étroit que Mme Kinnear lui concédait, sortit et, la tête ailleurs, claqua la portière assez fort pour réveiller le chie-dessus. Ses jappements frénétiques traversèrent les minces parois de bois de la maison, aussitôt suivis par le coassement rauque de la propriétaire, qui cherchait à faire taire son misérable avorton de chien. *Je te souhaite bien du plaisir*, pensa Bock. Tout en montant l'escalier de chez lui, il tournait et retournait dans sa tête les événements des deux jours passés, spéculant sur ce qu'il pourrait tirer d'Andy Chu pour services rendus.

Mon Dieu, se dit-il, c'est fou ce qui peut se passer en trente-six heures... Il se demandait vaguement, en tournant la clé dans la porte, s'il lui restait une Stella au frigo. Comme il entra chez lui – « Me v'là, me v'là, et youpla boum » –, il sentit le contact froid de l'acier sur sa nuque. Une jeune femme était assise sur le canapé en cuir noir, en train de boire une de ses Stella Artois, et elle lui souriait, d'un sourire sans bienveillance aucune. Une voix grave et éraillée, accompagnée d'une forte odeur de cigarette, dit à son oreille :

– Tony Bock, je te présente Twyla Littlebasket.

Twyla lui adressa un petit salut avec la bouteille de Stella, sourire pincé. La main puissante posée sur son épaule le fit se retourner : le flic Clint Eastwood qu'il avait vu à la télévision la veille, le sniper aux cheveux poivre et sel de la prise d'otages à l'église Saint-Innocent ! Bock sentit ses jambes se dérober sous lui, mais Coker le tenait de sa poigne de fer. Il le promena jusqu'au canapé comme le flic promène le flag aux yeux du bon peuple, le flanqua sans ménagement à côté de Twyla et s'assit dans le fauteuil en cuir noir qui lui faisait face, un énorme revolver en métal bleuté dans la main.

Il alluma cérémonieusement une cigarette dont il souffla, d'un air satisfait et serein, la fumée dans la figure de Bock. Celui-ci avala sa salive, tenta de dire quelque chose qui s'étrangla dans sa gorge. Ses lèvres remuaient sans produire d'autre son qu'un vague gargouillis, on aurait dit qu'il avait avalé une perruche.

Coker l'arrêta d'un sourire, paume levée.

– Fais-moi le plaisir de fermer ta gueule, fiston. Tu sais pourquoi nous sommes là. Nous savons tous pourquoi nous sommes là. Twyla, tu as quelque chose à dire avant qu'on démarre ?

– Seigneur, couina Bock dans un cri de souris.

Il sentit ses os se ramollir, ses joues s'affaïsser. Sa tête était un ballon d'hélium, la pièce lui parut tout à coup d'une blancheur éblouissante. Il s'effondra sur le flanc droit et s'affala contre l'accoudoir du canapé, les paupières papillotantes. Bock était aux abonnés absents. Twyla le considéra un moment, avança la main, lui enfonça un doigt dans le cou, le retira et l'essuya sur son jean. Elle leva les yeux vers Coker.

– Dans les pommes.

Coker fit tourner le lourd revolver sur son index et sourit à Twyla à travers la fumée.

– C'est un dur.

– Tu vas le tuer ?

Coker fit de nouveau tourner le flingue sur son doigt.

Il adorait ce geste.

– Je sais pas. Ça te ferait plaisir ?

Twyla observa le tas de tripes à côté d'elle. Au bout d'un moment, elle secoua la tête.

– Non. Il est carrément trop navrant.

– Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? On lui coupe les couilles ? Ça va mettre des saletés partout. Il va falloir trouver des cisailles, un drap pour envelopper la chose, du ruban adhésif...

Coker ne plaisantait qu'à moitié.

Elle réfléchit.

– On pourrait le faire passer en justice.

– En justice ? Quelle justice ?

– La tienne. Ton « Tribunal Sans Appel ».

– Pourquoi ? À quoi ça servirait ? Donny Falcone, il est dentiste, il a de l'argent. Lui, c'est un petit pervers minable.

Twyla regarda la peau de Bock, couleur poisson-ventre-en-l'air, son visage bouffi. Elle écouta sa respiration laborieuse, puis son regard balaya la pièce encombrée d'ordinateurs, de matériel de communication, moniteurs à écran large, matos de radioamateur, CB, imprimantes, scanners et tous les CD-ROM empilés...

– Encore que... C'est peut-être un sale petit pervers moins minable qu'on se figure. Quand je vois tout cet équipement, j'ai du mal à croire qu'il ne s'en est pris qu'à Bluebell et à moi. Je me dis que ça doit être son passe-temps.

Coker ne répondit pas. Elle avait marqué un point.

– Donc, dit-il, méditatif, quand il va revenir à lui, peut-être qu'on pourrait lui demander ce qu'il a fait d'autre. C'est ça ?

– Et surtout à qui.

Coker la regarda. Il était en train de la réévaluer à la hausse. C'est qu'il commençait à s'y attacher, à cette Twyla. On ne sait jamais où vont se nicher les aubaines de la vie. C'était une maligne, une cogiteuse. Il faudrait la surveiller, bien sûr, mais elle cogitait dur.

Ils attendirent donc, écoutant Bock râler, ronfler, renifler. Twyla prit une autre Stella et Coker vint à bout de deux autres Camel.

Un peu plus tard, Bock émergea en sursaut et s'ébroua avec un glapissement que n'eût pas désavoué le chie-dessus de Mme Kinnear. Ses yeux papillotaient, ses mains s'agitaient comme deux petites nageoires roses. Il s'assit, constata qu'ils étaient toujours tous les deux en face de lui : son cauchemar n'était que l'horrible réalité. Il se mit à pleurnicher un petit crachin de larmes.

– Mais bon Dieu, dit-il en se mouchant d'un revers de main, qu'est-ce que vous voulez, au juste ?

– Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Coker, avec de nouveaux moulinets de son arme autour de son doigt.

Il souriait à Bock à travers un nuage de fumée et le visage de celui-ci s'éclaira un peu. L'espoir renaissait.

– Vous voulez... de l'argent ?

– Nan. L'argent, ça va.

– Alors... quoi ?

– Twyla, ici présente, pense que tu es un jeune homme plein d'initiative. Et moi, je veux savoir si elle a raison.

– Je ne comprends pas.

Coker leva les yeux au ciel, puis les redescendit ici-bas.

– Bien sûr que si, tu comprends. Twyla pense qu'elle ne doit pas être la seule victime de tes saloperies. Elle pense que tu passes ton temps, bien tranquille dans ta sale petite planque, à niquer la vie des inconnus, que c'est comme ça que tu prends ton pied. Et tu sais quoi ? Je pense qu'elle voit juste.

Coker se pencha en avant, approchant son visage de celui de Bock.

– Alors voilà ce que je te propose, Tony. J'ai besoin de savoir deux ou trois choses. Si tu peux me dire des trucs qui m'intéressent, peut-être que j'empêcherai Twyla ici présente de s'occuper de toi. Elle est cherokee, tu sais ? C'est bien vous qui avez inventé le scalp, Twyla ?

– Non, c'est les Hurons. Nous, on arrachait les nez et les lèvres.

Coker haussa les épaules et sourit à Bock à travers la fumée. Celui-ci l'observa en battant des paupières. Il jeta un coup d'œil à Twyla, mais ne put soutenir son regard impassible. Il déglutit alors avec effort, marqua un temps, puis aussi sec, il balança Andy Chu sans mégoter.

Nick et Kate et Kate et Nick

Ils prenaient leur petit déjeuner sur la table de la cuisine : journaux du matin, toasts, confiture et café noir. Ni l'un ni l'autre n'avait fermé l'œil de la nuit. Ils avaient continué à parler au lieu de se coucher. Nick était censé prendre un hélico pour se rendre au VMI et participer à l'enquête sur la disparition de Dillon Walker, mais il n'arrivait pas à se mettre en route, et Kate n'était pas davantage prête à le laisser partir. Par ce frais matin ensoleillé, ils avaient du mal à faire coïncider le paysage qui s'encadrait dans la fenêtre avec les événements de la veille. Nick lisait avec soin la une du journal et Kate le regardait. Elle repensait à ces événements en tentant de les rapporter à du connu, de les replacer dans le contexte du monde tel qu'il avait toujours été à ses yeux. Pour l'instant, elle n'y parvenait pas. Nick se crispa, lui jeta un regard, puis revint à sa lecture.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Nick garda la tête baissée, plia le journal et le mit de côté pour reprendre sa tasse de café.

– Ne crois pas t'en tirer comme ça, dit Kate en s'emparant du journal. Qu'est-ce que tu as vu ?

Nick se carra dans sa chaise, porta la tasse à sa bouche.

– Première page, sous le titre, colonne de droite.

Kate repéra aussitôt l'article.

Macabre découverte dans la forêt

Les agents de la police d'État, qui faisaient des recherches à proximité de l'ancienne sellerie de Belfair, incendiée vendredi dernier, ont découvert le cadavre d'un homme à demi décomposé, à environ huit cents mètres du lieu de l'incendie. L'homme, un Blanc d'une quarantaine d'années, était adossé à un arbre. Son corps présentait des traces de morsures de coyote et d'autres charognards. Le décès remonterait à vendredi dernier, entre 16 et 18 heures. La cause de la mort a d'abord été attribuée à l'hypothermie, mais un examen préliminaire sur place a révélé une blessure par balle dans le bas du dos. La balle a transpercé une artère. Une autre a touché l'oreille gauche et une troisième, au milieu de la gorge, a causé d'importantes lésions au cerveau. L'homme se serait vidé de son sang. Le FBI a pu l'identifier grâce à ses empreintes digitales. Il s'agit de Merle Louis Zane, un ancien détenu qui a passé plusieurs années au pénitencier d'Angola, en Louisiane, pour tentative de meurtre. Le capitaine de police Martin

Coors a déclaré qu'une enquête était en cours pour établir s'il existe un lien entre le cadavre de la forêt et le hold-up de la First Third à Gracie, quelques heures plus tôt, hold-up après lequel quatre officiers de police qui avaient pris les malfaiteurs en chasse ont été abattus. L'enquête se poursuit.

Elle reposa le journal.

– Merle Zane... Ce ne serait pas l'homme qui est venu voir Rainey à l'hôpital ? Celui que Lemon a croisé dans l'ascenseur ?

– Lemon a vu l'homme dont tu parles samedi après-midi. Ce type-là est mort vendredi.

– Tu penses qu'il pourrait y avoir erreur sur la date de la mort ?

– Peu probable. Une erreur de vingt-quatre heures...

– Donc ce n'est pas le même Merle ?

– Comment veux-tu ?

Kate relut l'article, posa le journal.

– Évidemment. Tu as raison. Ça ne se peut pas. Simple coïncidence, je veux dire, le nom. Un nom pas courant.

– Oui. Simple coïncidence. Au fait, pour Rainey, tu as pris une décision ?

– Une décision ?

– Oui, tu es sa tutrice légale. Il n'a plus que toi, maintenant. Il va lui falloir plusieurs semaines de rééducation, un soutien psychologique, mais un jour ou l'autre ils vont le laisser sortir. Et où va-t-il aller ?

Kate scruta le visage de Nick.

– Tu ne serais pas en avance sur moi, par hasard ?

– Peut-être, c'est possible.

– Ça ferait un grand changement dans notre vie, si nous nous occupions d'un garçon de onze ans.

– Un grand changement, oui.

– L'idée n'a pas l'air de t'emballer.

– Elle me préoccupe, plutôt.

– Tu veux dire, la responsabilité ?

– Non. La responsabilité, ça se gère.

– Alors quoi ?

– Je pense au gosse. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de l'avoir... ici. À la maison. Avec nous.

Kate s'adossa à son siège. Son expression se durcit.

– Là c'est moi qui ne te suis plus très bien. Tu as remué ciel et terre pour retrouver cet enfant, tu aurais donné n'importe quoi pour le voir sortir du coma. Je ne comprends pas.

– Moi non plus.

– Est-ce que tu saurais quelque chose sur lui que je ne saurais pas ? C'est ça ?

Nick ne répondit pas.

– Nick ?...

– D'accord. Reed m'a envoyé quelque chose, ce matin. Un mail avec un

document en pièce jointe.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Un truc qu'il a trouvé sur l'ordinateur de ton père.
- C'est quoi ? C'est où ?

Nick se leva de sa chaise, se dirigea vers son bureau et revint avec un feuillet imprimé qu'il plaça devant elle, une page recto seul, typo serrée, sans signature.

Questions à propos de la date de naissance de Rainey : mémo pour Kate.

Fait des recherches aux archives du comté de Cullen pour la période approximative de la naissance de R. Rien au nom de Gwinnett. Rien dans les registres paroissiaux des environs, rien dans les extraits de naissance de l'État et du comté, pas de trace d'un certificat de naissance ou de baptême de R. Rien dans les États voisins, dans les comtés et dans les paroisses. Aucune trace de la naissance ou du baptême de R. aux États-Unis, au Canada ou au Mexique aux dates correspondant à son âge. La famille d'accueil Zorah et Martin Palgrave : trouvé certificat de naissance de Martin Palgrave dans les registres du comté de Cullen. Né à Sallytown le 7 novembre 1873, marié à Zorah à l'église méthodiste de Sallytown, le 15 mars 1893. Les Palgrave ont reçu une lettre de remerciements signée G. Ruelle, le 12 avril 1913, « pour les soins et la garde de Clara Mercer, et pour l'accouchement d'un enfant mâle en bonne santé, le 2 mars 1913 ».

Martin et Zorah Palgrave géraient la boutique de photographie qui a tiré la photo du jubilé des familles en 1910.

Tout porte à croire que Leah Searle avait fait les mêmes découvertes au moment de l'adoption de Rainey et qu'elle les a communiquées à Miles Teague à son bureau de Cap City, le 9 mai 2002. Aucune trace de la supposée « famille d'accueil Palgrave » ne peut être trouvée, ni dans les archives des contribuables, ni dans aucun autre recensement que celui du comté de Cullen en 1914.

Conclusion : une enquête plus approfondie devra être menée pour vérifier le lieu de naissance, la véritable identité et les origines de la personne connue aujourd'hui sous le nom de Rainey Teague.

Question : le suicide de Miles Teague pourrait être la conséquence du fait qu'il avait compris que la découverte de Rainey dans la tombe d'Ethan Ruelle était liée à ses origines incertaines. Ce suicide ne s'explique guère autrement.

Kate doit être tenue au courant de ces faits dans la mesure où, étant tutrice légale, c'est à elle qu'il reviendra de s'occuper de lui jusqu'à sa majorité. Ces questions devront être résolues au préalable et au plus tôt.

Kate relut deux fois le mémo de son père, puis une troisième.

- Qu'est-ce que ça veut dire, Nick ?
- Exactement ce que ça dit. Clara Mercer a mis au monde un enfant mâle en bonne santé, au domicile des Palgrave, le 2 mars 1913.
- Mais je me suis renseignée sur les Palgrave. Martin et Zorah. Les rapports étaient là, dans les dossiers de Leah Searle.
- Mais tu ne les as jamais retrouvés, les Palgrave. Aucune trace d'eux nulle part.
- Non. Mais Leah Searle a dû les voir. Elle a tout consigné dans son dossier. Y compris le certificat de naissance de Rainey.

- Et quand est-il né ?

Kate réfléchit, se remémorant ce qu'elle avait vu. Son expression changea et ses lèvres bleuissent.

- Le 2 mars 2000.

– Où ?

– À Sallytown. Nick, c'est... Ce n'est pas possible. Je ne sais pas où papa veut en venir...

– Je dirais qu'il ne le savait pas lui-même. Mais il se préparait à passer t'en parler. Reed a trouvé une copie de ce fichier sur son imprimante. Et le fichier lui-même sur son ordinateur. Le document a été modifié quelques minutes avant qu'il l'imprime, et il l'a imprimé à 14 h 37, hier après-midi.

– Juste après notre conversation téléphonique, donc.

– C'est ce qui est indiqué sur le fichier.

Kate regarda Nick.

– Rainey... Rainey ne peut pas... Il n'a pas...

– Quatre-vingt-dix-neuf ans ?

– Tu ne vas pas me dire que tu crois une chose pareille ?

Nick resta silencieux un moment.

– Non, je n'y crois pas.

– Alors qu'est-ce que tu crois ?

– Ce que je crois, Kate ? Je crois que je ne tiens pas à ce que ce garçon vive chez nous. Du moins pour le moment.

– Comment peux-tu réagir comme ça ? Toi ? Il n'a nulle part où aller. Je n'ai pas le choix. Je suis tout ce qui lui reste. Je suis sa tutrice. Nous sommes sa seule famille, désormais. Toi et moi. Nous devons nous occuper de lui, tu le sais. Tu le sais bien. Tu es un homme de devoir, de service et d'honneur. Et c'est une question de devoir, de service et d'honneur. Je suis sûre que tu le comprends.

– Oui, je le comprends.

Elle se tut un instant.

– Et puis va savoir, cet imbroglio autour de sa date de naissance n'est peut-être qu'une bourde administrative. On en a vu beaucoup, toi comme moi, entre la justice et l'armée.

Kate lut sur son visage qu'il en convenait et elle se radoucit.

– Je sais que ça fait beaucoup de choses à encaisser, chéri.

– Oui. Mais tu as raison. Nous le devons à cet enfant. Il n'a que nous.

– Alors... Tu acceptes ?

– Oui. J'accepte.

– On dirait que tu lis ta condamnation à mort.

– Ah bon ? Tu crois ?

– Oui. Je l'entends dans ta voix. C'est l'effet que ça te fait ?

– Non. Pas du tout.

– Qu'est-ce que tu penses, alors ?

Kate dut attendre la réponse de Nick.

– J'ai peur que nous laissons l'*ailleurs* pénétrer chez nous. Mais je te soutiendrai. Je m'occuperai de lui.

Kate sourit, l'embrassa sur la joue et se rassit.

– Quoi qu'il arrive ?

– Advienne que pourra.

Morgan Littlebasket

noue les fils de l'histoire

Aux commandes de son Cessna, Morgan Littlebasket s'éleva dans le ciel tel un aigle. Il décrivit un arc parfait le long de la crête de Tallulah et rasa de si près la cime des arbres qu'il érafla le bord d'attaque de son aile gauche et sema la terreur chez les corbeaux nichés là. Il portait sa tenue favorite – blouson des Flying Tigers et Ray-Ban de l'armée – et avait placé le miroir du cockpit de manière à se voir dedans. Il entendait le moteur ronronner de sa voix grave et bien timbrée, ses mains ne tremblaient pas sur le manche.

Au-dessus de sa tête, le soleil montait lui aussi dans le bleu du ciel et, au-dessous de l'aile droite de l'avion, la Tulip se déployait, long ruban de lumière dorée qui serpentait à travers le centre-ville. Un voile de brume planait sur Niceville, fumées, vapeurs, nimbe de rosée, et Morgan y trouva un flou artistique très années 1940, parfaitement assorti à la tenue qu'il portait. Il s'imagina être un pilote de chasse, traquant les Japs au-dessus de la mer de Chine, avec Van Johnson comme mitrailleur et Betty Grable qui l'attendait au bord de la piste. Il amorça un virage sur la gauche, se déporta et descendit jusqu'à mille pieds – altitude totalement prohibée – pour survoler la rivière, mais il ne tarda pas à faire remonter l'avion, une chandelle si abrupte qu'il la ressentit dans ses joues et le long de ses cuisses. Voilà qu'il se dirigeait de nouveau vers le Mur de Tallulah. La grande falaise de calcaire remplissait déjà son pare-brise. Il avait emporté avec lui une photo de sa famille, qu'il avait accrochée sur le pare-soleil, et il leva la main pour toucher du doigt la joue de Lucy, qui avait eu une telle chance de le rencontrer. Il inclina le manche d'un degré, stabilisa l'appareil, puis se jeta contre la falaise à une vitesse que l'on estimerait plus tard à environ trois cent vingt kilomètres-heure.

L'impact fit exploser les réservoirs remplis à ras bord une heure plus tôt, et l'on vit éclore une fleur rouge et noir sur la muraille, qui attira l'attention des passants en ville. L'onde sonore se répercuta sur les toits, tirant les habitants de leur grasse matinée dominicale. Elle fit trembler la fenêtre de Brandy Gule, au-dessus de la Bourse aux seringues, et réveilla Lemon Featherlight, qui venait de s'endormir sous son regard vigilant. Elle ébranla la

vérandas où Kate et Beth parlaient à cœur ouvert de Byron Deitz, et elle fit vibrer toutes les fenêtres de l'appartement de Tony Bock, distrayant brièvement Coker et Twyla Littlebasket du récit passionnant de Tony, qui n'était encore qu'à la moitié.

Mais l'onde de choc n'était plus qu'un grondement lointain quand elle atteignit la maison de Charlie Danziger, assis sur le perron, un verre de pinot gris à la main et une Winchester chargée sur les genoux, paré à voir débouler Byron Deitz ou Boonie Hackendorff, voire le diable en personne, pour un baroud ultime.

Partout dans Niceville, l'explosion attira les habitants sur leurs balcons, dans leurs jardins ou sur leurs perrons. Ils regardèrent le Mur de Tallulah, où un violent incendie venait de semer la panique chez les corbeaux. Une épaisse nuée d'oiseaux noirs s'envola vers l'ouest, au-dessus de la partie haute de la ville, et presque tous les habitants la suivirent des yeux.

Le vol, estimé plus tard à quelque trois mille oiseaux, entra dans le périmètre aérien de Mauldar Field, une dizaine de minutes après que l'avion de Morgan Littlebasket, ou ce qu'il en restait, avec à son bord Morgan Littlebasket, ou ce qu'il en restait, se fut écrasé sur les rochers au pied de la falaise.

La masse compacte des corbeaux, volant unis tel un banc de poissons, vira vers le sud-sud-est au-dessus de l'aérodrome, croisant ainsi la trajectoire du Learjet China Ocean, qui venait de décoller après un léger retard causé par un appel anonyme intempestif.

Le jet vira sur l'aile, atteignit l'altitude où se trouvait le vol de corbeaux et fonça dans le tas à plus de six cents kilomètres-heure. Les réacteurs ingurgitèrent un salmis de volatiles et se bloquèrent aussitôt. Entre le sang et les chiures, les pilotes ne voyaient plus rien à travers leur pare-brise. L'avion dégringola en une spirale dont l'archange Saint Michel en personne n'aurait su empêcher l'issue fatale : un trou de quinze mètres de profondeur creusé dans le sol à près de cinq cents kilomètres-heure, avec métamorphose de M. Zachary Dak et de tout ce qui se trouvait à bord, y compris le frisbee cosmique, en une boule de feu au milieu du green numéro quatorze du golf et Country Club Anora Mercer.

La boule de feu et le shrapnel en fusion amorcèrent un arc de cercle, et l'explosion manqua de peu un homme fluet aux yeux rouges, avec un énorme pansement sur son nez cassé, en train d'essayer de sortir une balle du bunker situé à cinquante mètres du trou numéro quatorze. Mais, hélas, par un étrange caprice du destin, elle réduisit en cendres son épouse adorée, Inge, qui, au beau milieu du green, tenait le drapeau à bout de bras et braillait à son mari d'une voix tonitruante :

– Pour l'amour de Dieu, Thad, tu me la sors, cette saloperie de...

Puis la boule de feu s'épanouit et se transforma en colonne de fumée noire encore rougeoyante. Le nuage de corbeaux, conséquent quoique décimé, se regroupa en une entité unique, dense, noire, impénétrable, qui prit la forme

d'une faux.

La faux s'abattit sur les toits, les clochers et les espaces verts de Niceville, assombrissant le ciel sur son passage. Puis elle s'éleva, monta en flèche dans le bleu, obliqua vers le nord-ouest et retourna vers la crête du Mur de Tallulah, où la masse de corbeaux reprit sa place dans l'anneau d'arbres séculaires qui bordaient la Fosse du Cratère. Ils se regroupèrent en rangs serrés, battant des ailes, se déployant sur les branches, poussant des cris rauques, leurs yeux jaunes brillants, leurs becs acérés claquant comme des cisailles. Tous les corbeaux fixèrent le cercle noir de la Fosse du Cratère.

Et, étrangement, ils restèrent là longtemps. Bien après le coucher du soleil, immobiles et silencieux, ces deux mille corbeaux observaient toujours intensément le cercle parfait d'eau noire et glacée, comme s'ils attendaient tous que quelque chose remonte enfin de la Fosse du Cratère.

Tous mes remerciements vont à Barney Karpfinger, mon agent, à Cathy Jaque, mon ange gardien, et à Carole Baron, mon éditeur chez Knopf, qui ont contribué à rendre ce livre encore meilleur ; et à Danielle Adair, Emily Stroud, Tom Macdonald, Susan Hodgins, Suzanne Hutchinson, Debbie Fowler, Barbara Wojdat, Lisa Hong.

Ils savent tous pourquoi...